

JOURNAL
DE MÉDECINE,

CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Altesse Royale

MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

*Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia
confirmat. Cicero de Natur. Deor.*

JUILLET 1777.

TOME XLVIII.



P A R I S.

Chez la V. THIBOUST, Imprimeur,
place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1777.

EXTRAIT.

*TRAITÉ des maladies vénériennes ,
traduit du latin de M. ASTRUC ;
quatrième édition , revue & augmentée
de remarques ; par M. LOUIS ; Pro-
fesseur & Censeur royal , Chirurgien-
consultant des armées du ROI , In-
specteur des hôpitaux militaires du
royaume , associé libre de la Société
royale des sciences de Montpellier ,
aggrégé honoraire du collège royal de*

Médecine de Nanci , &c. quatre tomes in-12. A Paris , chez P. G. Cavelier , Libraire rue S. Jacques. 1777.

M. *Astruc* avoit ajouté , aux précédentes éditions , des remarques relatives aux circonstances du temps où chaque édition a paru. M. *Louis* , dans son avertissement , dit qu'il a réuni les remarques de l'auteur en conservant ce qu'elles contenoient d'utile , soit en augmentations , éclaircissements ou corrections sur le fond des matieres ; mais il a supprimé des controverses littéraires ou des discussions polémiques , devenues superflues , parce qu'on n'a plus aucun intérêt à les lire. Ce vuide est rempli par des réflexions qu'il étoit en effet important d'ajouter au traité de M. *Astruc*. Elles présentent un précis des connoissances que l'on a acquises depuis la dernière édition. Il faut même dire , pour ne rien dissimuler , que du vivant de M. *Astruc* , l'art avoit fait « des progrès qui permettoient de présenter , sur la manière de traiter les maladies vénériennes , des vues essentielles , échappées à l'érudition de ce célèbre & très-savant médecin ». Au surplus son ouvrage est trop connu pour qu'il soit nécessaire de

nous y arrêter, & nous devons nous borner à exposer ce que cette nouvelle édition peut offrir de remarquable. « Les vues d'additions & de réforme que je présente ici, dit M. *Louis*, forment douze paragraphes : 1°. sur l'origine de la maladie vénérienne; 2°. sur la nature du virus & les différentes manières d'agir; 3°. sur la distinction entre la maladie vénérienne récente, annoncée par des symptômes primitifs connus, & cette maladie déguisée & compliquée. 4°. J'examine quels sont les effets de la salivation, & s'il est avantageux ou nuisible de la procurer. 5°. J'expose, d'après l'expérience, les bons effets des sudorifiques. 6°. Le vice local est un sujet d'examen intéressant, & je tâche de marquer les cas où il faut l'attaquer préliminairement. 7°. Cette doctrine, appuyée sur la raison & l'expérience, se trouve conforme aux idées suivant lesquelles *Boerhaave* concevoit la communication & la propagation du vice vénérien. 8°. On fait une application de ces principes à la gonorrhée virulente, dont on examine plus particulièrement la nature, pour dévoiler les étreints qu'on commet ordinairement dans les procédés curatifs de cette maladie. 9°. Les obstacles du canal de l'utère, suites ordinaires de ces traite-

mens, causent une strangurie habituelle, qui admet une méthode de guérir plus parfaite que celle dont M. Astruc fait mention. 10°. On fait voir que la pratique du traitement anti-vénérien, par les fumigations, est aussi ancienne que la connoissance du mal, & que cette forme de remedes, aussi bien connue il y a deux cens ans qu'aujourd'hui, a toujours été infidele & insuffisante. 11°. On décrit les manœuvres des charlatans, si multipliées de nos jours, à la honte de la raison & au détriment de l'humanité, en tâchant de faire rougir leurs complices, fauteurs & adhérens, répandus malheureusement dans toutes les classes de la société civile. Des observations prouvent que les frictions mercurielles, dirigées par la seule expérience, ont eu des succès constans; & que les raisonnemens spécieux d'une théorie qui n'a pas l'expérience pour compagne & pour guide, ne servent qu'à égarer ceux qui se laissent éblouir à cette fausse lueur. 12°. enfin, je donne aux élèves un plan de travail, par lequel ils pourront faire de grands progrès dans leurs études ».

On ne pense point que les recherches historiques, sur l'origine de la vérole, puissent servir à perfectionner le traitement de cette maladie : aussi n'est-ce

qu'en faveur de ceux qui voudroient s'amuser de cette discussion, dit l'éditeur, qu'il indique un petit traité anglois traduit en françois, ayant pour titre : *dissertation sur l'origine de la maladie vénérienne, pour prouver que le mal n'est pas venu d'Amérique, mais qu'il a commencé en Europe par une épidémie. A Paris, chez Durand, rue du Foin Saint-Jacques.* Cette dissertation est citée & appréciée par *Van Swieten* dans ses commentaires. Ce que M. L. ajoute de plus, c'est le nom de son auteur, M. *Sanchez*, pensionnaire de l'impératrice des Russies, & ancien premier médecin des armées russes.

L'éditeur réfute ensuite le sentiment de M. *Astruc* sur la nature du virus & de ses différentes manieres d'agir, ce qui étoit bon & facile à faire ; mais on auroit pu terminer ce paragraphe par des citations plus heureuses que celles qui sont empruntées de *Quesnai*. Il suffisoit, pour cela, de donner un extrait des commentaires de *Van Swieten*, qui ont fourni à l'éditeur la matière de la plus grande partie de ses paragraphes. Néanmoins il n'hésite pas à donner la préférence aux frictions ; mais l'amour du bien public le force de convenir qu'on peut tirer quelque parti du sublimé cor-

rosif dans les véroles invétérées, & s'il indique le mémoire de feu M. *Pibrac*, fait pour décrier ce remède, afin de n'induire personne en erreur, il avertit que M. *de Horne*, ancien médecin des armées, &c. « a donné depuis, en faveur du sublimé corrosif, une dissertation dont plusieurs gens de l'art font grand cas ». Nous ne pouvons nous dispenser ici d'ajouter quelques éclaircissemens aux remarques de M. L. sur les reproches qui concernent l'usage du sublimé corrosif, combiné avec les frictions. Il n'est sans doute que trop vrai, qu'au lieu de guérir, on a quelquefois empoisonné avec le sublimé corrosif. Nous ignorons si de pareils malheurs sont arrivés, comme on l'assure, *dans quelques-uns des établissemens formés sous l'autorité du gouvernement*; mais ce que nous savons bien positivement, c'est que M. *de Horne*, l'un des médecins inspecteurs de ces établissemens, a donné les règles de pratique les plus sages sur l'administration du remède de *Van Swieten*. L'honneur de l'art qu'il professe, lui est trop cher, & il est trop attentif à en remplir les devoirs, pour qu'il ait pu arriver quelque accident grave aux malades confiés à ses soins. Nous devons dire encore qu'on n'auroit qu'une idée très-impar-

faite de l'ouvrage de ce savant médecin, d'après la notice qu'en donne M. L. Ce que M. de Horne a écrit sur l'usage du sublimé corrosif, est consigné dans un chapitre qui fait partie d'un ouvrage dans lequel tous les remèdes sont analysés, & les différentes méthodes de les administrer appréciées (a).

Les Juges impartiaux ne font aucune difficulté d'avouer qu'après les écrits d'*Astruc* & de *Van Swieten*, celui de M. de Horne est un des meilleurs qui ait paru sur les maladies vénériennes. Si d'après *Van Swieten*, & la comparaison qu'il étoit à même de faire, pendant plusieurs années, des différentes méthodes de traiter la vérole, il donne généralement la préférence au sublimé corrosif, il est difficile de ne point se rendre à la force des motifs qui l'y ont déterminé. Les accidens funestes occasionnés par le sublimé corrosif, lorsqu'il a été administré par des mains ignorantes & téméraires, sont bien faits pour intimider le public; mais un Juge éclairé n'at-

(a) Cet ouvrage a pour titre : *exposition raisonnée des différentes méthodes d'administrer le mercure dans les maladies vénériennes, précédée de l'examen des préservatifs*. Paris, chez Monory, rue de la comédie française. 1775.

tribuera point au remede même ce qui n'est que l'effet de l'abus. Il seroit facile de prouver, si on pouvoit en douter, que celui des frictions a occasionné des accidens encore plus terribles, plus effrayans & plus multipliés. *Miseri ægri magno numero collecti, toto salivationis tempore, supini decumbere non poterant, si enim in tali statu, obdormire vel inciperent, mox peribant convulsi; aliis hæmoptoe, vomitus, dysenteria accedebant, non sine ingenti molestia & periculo.* Van Swieten §. 1477.

Convenons donc que le mercure, mal administré, sous quelque forme que ce puisse être, devient un poison; que la prudence seule du praticien peut en assurer les heureux effets, & que si les véroles récentes peuvent être guéries, pour ainsi dire, indifféremment par toutes les méthodes, celles, au contraire, qui sont invétérées, demandent les lumières de la médecine pour le choix des remedes & la combinaison du traitement que les circonstances & la complication de la vérole avec d'autres maladies, peuvent indiquer.

M. L. démontre, par d'excellentes observations, qui font le sujet du sixieme paragraphe, que l'existence du mal local peut rendre infructueuse la meilleure

DES MALADIES VENER. II
administration du spécifique, & qu'il est
des cas où il convient essentiellement de
commencer le traitement par les moyens
capables de détruire le vice local ; sans
quoi on ne pourroit parvenir à détruire
le virus dont ce vice est le foyer. Il rap-
porte deux observations à ce sujet : la
premiere appartient à *Fabrice de Hilden*,
observ. chirurg. centur. V. obs. 95 , & la
seconde faite par *Samuel Duclos*, nous
a été transmise par *Horstius*. oper. med.
tom. 2. liber. 11. obs. 14. Les principes
qui en dérivent , sont mis dans le plus
grand jour par M. L. Nous citerons
quelques-unes de ses remarques.

« Des faits de cette nature doivent être
précieusement conservés à la postérité,
qui y verra les grandes ressources de
l'art, lorsqu'il est exercé par des mains
dignes d'un ministère aussi noble qu'u-
tile. Si dans les deux malades que M. *Af-
truc* a traités après *Boerhaave*, qui avoit
administré sans succès la méthode sudo-
rifique de *Huttén*, les exfoliations ne se
fussent pas faites naturellement pendant
le cours du dernier traitement, M. *Af-
truc* l'auroit éprouvé tout aussi ineffi-
cace que les précédens. Combien de
gens sont morts misérablement parce
que des traitemens répétés, & toujours
inutiles, ont été conduits dans l'oubli

de la destruction préliminaire du vice local ? On croyoit suivre un plan méthodique de curation, par l'usage des remèdes les mieux indiqués pour l'éradication de la cause ; & c'étoit par les effets du mal qu'il falloit commencer. Comment l'exemple donné par *Fabrice de Hilden* a-t-il pu ne pas servir de base aux instructions que tant d'auteurs se sont ingérés de donner sur cette partie de l'art, depuis que notre illustre praticien a écrit ? C'est en 1589, qu'il tint cette conduite si salutaire, par laquelle son génie le porta à aller au secours de la nature, par une voie toute nouvelle, & à accélérer une marche dont la lenteur a souvent été meurtrière. Ce qui rend inexcusable la négligence des professeurs & des praticiens à cet égard, c'est que l'auteur a tiré, de ce fait, une induction qui enrichit l'art d'un précepte des plus importants. Car il examine pourquoi, dans ce cas particulier, la maladie a éludé plusieurs fois la vertu des frictions mercurielles, pendant que le mari a été parfaitement guéri par un seul traitement. *Fabrice de Hilden* a regardé la carie de la clavicule comme le foyer où le vice vénérien s'étoit déposé ; tous les traitemens ont été inutiles, tant que cette carie n'a pas été détruite ;

parce qu'il repassoit sans cesse, de cette partie, dans le sang, des principes d'infection qui en corrompoient la masse ».

S'il est des cas où aucun remède ne peut réussir avant l'opération chirurgicale, le précepte dont on vient de démontrer l'utilité n'en souffre pas moins des exceptions, & « elles prouvent, continue M. L., avec quel discernement il faut faire l'application des meilleures règles. La science consiste à les connoître, & l'habileté à savoir les mettre en pratique; ensorte qu'on pourroit être très-savant & fort mal-habile: l'histoire de l'art fournit des exemples de cette vérité. Le précepte qui prescrit d'attaquer primitivement le mal local, a, sans doute, de grands avantages; mais on peut en abuser; & ce qui pourra paroître singulier, c'est que cet abus a lieu tous les jours de la part des gens qui n'ont aucune idée du précepte, au moins sous la face par laquelle nous l'avons présenté. » M. L. en rapporte un exemple. Ces remarques importantes le conduisent naturellement à blâmer, d'après *Boerhaave* & *Van Swieten*, ceux qui attaquent les ulcères chancreux, les porreaux, &c. avec des substances âcres. Les mêmes principes, d'après lesquels on fait connoître les dangers de cette

manœuvre, sont appliqués au traitement de la gonorrhée virulente. L'éditeur, à ce sujet, a fait des additions excellentes, ainsi que sur les fistules.

Enfin M. L. rapporte des anecdotes curieuses & bien détaillées pour justifier *Guillaume Loyseau de Bergerac*, médecin & chirurgien du Roi, du reproche de charlatanisme dont *Dionis* & *Astruc* l'avoient couvert.

Le douzième paragraphe est, comme on l'a dit, consacré à un plan de travail pour former des élèves. A cette occasion, M. L. annonce qu'on publiera incessamment la traduction françoise des commentaires de *Van Swieten* sur les maladies vénériennes. « J'ai cru, continue-t-il, rendre service aux élèves, en donnant ici, par anticipation, le texte seul de *Boerhaave*; c'est leur offrir un sujet d'instruction qui leur sera très-profitable, s'ils veulent se donner la peine d'apprendre ces sentences aphoristiques, de les méditer & de commencer par les commenter eux-mêmes, d'après la doctrine de M. *Astruc*, & les vues d'addition & de réforme qu'ils auront trouvée dans ce traité ». La partie chirurgicale étant, au moins, aussi-bien traitée dans les commentaires de *Van Swieten*, que ce qui concerne les maladies in-

ternes, il est en effet bien à désirer qu'un habile & savant chirurgien mette les instructions du commentateur de *Boerhaave* à la portée des élèves.

Personne ne peut mieux s'acquitter de cette tâche que M. L. Il augmentera, par là, la reconnoissance que la chirurgie & l'humanité lui doivent. Il est de l'intérêt de l'une & de l'autre, que tous les bons ouvrages sur un art si difficile & si nécessaire, soient écrits ou traduits en la langue maternelle du chirurgien, afin qu'étant dispensé de donner son temps le plus précieux à la longue étude du latin, il puisse dès sa plus tendre jeunesse, acquérir les connoissances anatomiques, & en même temps la sûreté & la légèreté de la main, qui font le triomphe de la chirurgie. Mais quoique l'expérience journalière prouve que si le luxe est séduisant, il est aussi dangereux & nuisible même dans les arts & les sciences: il y auroit cependant de l'erreur & de l'injustice de penser qu'il fût absolument impossible qu'un homme, versé dans les belles-lettres, & un philologue, puisse, en même-temps, avoir l'habileté d'un excellent opérateur. Nous avons plusieurs exemples du contraire, & M. L. en est sans doute un des plus remarquables.

Il vient de paroître , dans l'instant , un nouvel examen de *l'eau fondante de Préal*. Les propriétés qu'on lui attribue , & les anecdotes qu'elle a fournies , doivent tenir leur place dans l'histoire de la médecine ; si ce n'est pour l'honneur de l'art , ce sera pour apprendre qu'on a eu la témérité de le prostituer , & pour donner un exemple de plus de cet axiome , *corruptio optimi pessima*.

A N A L Y S E S

D'UNE liqueur annoncée sous le titre d'eau fondante & préservative de M. DE PRÉVAL.

Si les avantages & la nécessité de l'art de guérir étoient équivoques , on pourroit , sans doute , citer la guérison des maladies vénériennes comme une preuve bien démonstrative de ses bienfaits. On offre , à notre siècle fortuné , un présent infiniment plus précieux : Il ne s'agit plus ni de régime gênant , ni de drogues nauséabondes : on évitera jusqu'à la convalescence ; car on sera dispensé de guérir d'une maladie dès qu'il est sûr qu'on en est préservé. Parmi ceux qui prétendent (a) à

(a) M. de Malon dans son essai sur neuf ma-
l' honneur

l'honneur de cette découverte, bien plus séduisante que celle du grand œuvre, *M. Guilbert de Préal* tient le premier rang. L'histoire le présentera à nos neveux étonnés, comme un exemple inimitable du dévouement le plus parfait. Le sacrifice de *M. de Préal* est effectivement sans réserve; & pour ajouter à sa honte, il n'a pas même hésité d'accabler, de la douleur la plus profonde, une compagnie nombreuse d'hommes, qu'il fait être jaloux de mériter la considération publique, par leur savoir, leur délicatesse, la continuité & l'importance de leurs services: mais *M. de Préal* pouvoit-il être retenu par aucun frein, lorsqu'il s'efforçoit d'assurer la possibilité physique de délivrer l'humanité d'un de ses fléaux les plus redoutables? S'il a excité la curiosité & la surprise, il ne s'attendoit pas moins à trouver de puissans protecteurs,

ladies, à Paris, chez *Boudet*, 1770, donne la recette de deux préservatifs. *M. de Cezan*, dans son manuel antisypilitique, publie également la recette du sien, & en cela ces Messieurs sont plus généreux que *M. de Préal*. Nous nous abstiendrons de nommer un quatrième preservativeur, puisqu'il se borne actuellement à préconiser son remède comme un curatif supérieur.

& à se faire des partisans zélés. On s'empressoit de prôner le préservatif & le préservateur. Rien, sans doute, de plus naturel & de plus louable dans ceux qui se félicitoient, d'avance, de partager avec M. de Préval le titre le plus digne d'envie, celui de bienfaiteur de l'humanité. Le public & l'état ne sauroient accorder des récompenses trop magnifiques à un héros aussi magnanime : mais avant que de les décerner, il convient cependant de s'assurer de la réalité du phénomène. Si la crédulité, la prévention, & le ridicule ou la honte, qu'on attache à l'aveu public d'une erreur, étoient les seuls garans des propriétés singulières de cette eau, il seroit pour-lors du devoir des hommes, à qui la conservation de leurs semblables est confiée, de mettre la vérité dans tout son jour. Elle peut être démontrée par deux moyens : le plus honnête, comme le moins périlleux, d'apprécier cette eau mystérieuse, est l'analyse ; mais ce que la chimie nous apprend est également prouvé par des expériences individuelles, (*in propria pelle*) très multipliées. La vérité est donc aussi généralement reconnue par les médecins & les chirurgiens que par les chimistes. Le premier, parmi eux, qui ait publié l'analyse de l'eau préservative est M.

de Horne ; on la trouve dans son premier chapitre de l'exposition raisonnée des différentes méthodes, &c. M. l'abbé *Tessier*, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris & de la Société royale de médecine, vient d'en faire une nouvelle analyse (a). Après avoir décomposé l'eau dite *de Préal*, & après avoir reconnu quels étoient les principes, afin de rendre la preuve complète, MM. *de Horne* & *Tessier* ont composé une eau avec les mêmes substances, qu'ils avoient découvert être les ingrédiens de l'eau vendue par M. *de Préal*, & cette eau, composée par MM. *de Horne* & *Tessier*, soumise aux mêmes expériences qu'une seconde Bouteille d'eau *de Préal*, prise chez M. *de Préal*, en même temps que la première, en fournissant les mêmes résultats, a imprimé le sceau de l'évidence aux premières preuves qui résultoient de l'analyse de l'eau vendue par M. *de Préal*.

D'après ce travail, il est démontré que le soit-disant préservatif est l'eau phagédénique filtrée, ou le sublimé cor-

(a) Examen de l'eau fondante & préservative anti-vénérienne de M. *Guilbert de Préal* ; à Paris, chez *Ruault*, rue de la Harpe.

rosif décomposé par l'eau de chaux. Cette eau, que M. de Préal a choisie pour l'annoncer comme un secret & comme un préservatif de la maladie vénérienne, est, depuis long-temps, connue de tous les élèves en pharmacie ; mais il ne pouvoit appartenir qu'à M. de Préal de lui attribuer des propriétés qu'aucun chymiste n'auroit pu lui supposer, puisqu'il est impossible qu'elle les ait. Si M. de Préal est assez (a) ignorant pour ne pas concevoir les principes

(a) M. de Préal vient de répéter dans son dernier mémoire ce qu'il a annoncé plusieurs fois ; *c'est que ce remède est tellement antipathique du mal, qu'il l'indique. Il change de couleur, il se trouble ; de limpide qu'il est, il devient épais, blanchâtre, laiteux, à la seule approche du mal, & il est nuancé en proportion de ses degrés.* (pag. II.) Les premières notions en chymie fussent pour expliquer pourquoi le remède de Préal, l'eau phagédénique, se décompose à l'air & se couvre d'une pellicule terreuse, caractériste propre à l'eau de chaux. Le langage de M. de Préal est donc une preuve d'ignorance crasse. Il ajoute : *c'est un fanal pour le voyageur, qui lui montre le danger : il en est préservé s'il n'a pas perdu la raison.* M. de Préal entend, sans doute, cette raison qui permet au voyageur d'affronter impunément le danger que son eau décèle, pourvu qu'il se souvienne que

qui établissent cette vérité, qu'au moins il ne soit pas assez perfide pour immoler à sa cupidité les victimes d'un prestige odieux & fatal ; qu'il s'en rapporte à ses yeux & à ses oreilles ; qu'il frémissse ! mais non , il ose demander des preuves de l'infidélité de son préservatif, tandis qu'il connoît lui-même les suites fâcheuses de son usage, & qu'il est aussi très-persuadé que son imprudence l'a rendu mortel. A tous ces égards, comme M. l'abbé *Tessier*, d'après M. de *Horne*, déduit de l'analyse de l'eau de *Préval* des conséquences très-

cette eau salutaire peut non-seulement préserver, en tant qu'elle indique la présence du virus, mais encore qu'elle peut l'annuler d'une manière instantane, après en avoir été infecté.

Voyez l'instruction de M. de *Préval* sur la manière de se servir de son eau préservative. La pudeur ne nous permet pas de la transcrire en langue vulgaire.

Hæc aqua qui voluerit uti, in cyatho, aut alio quocumque vase, non è metallis confectio, sed aut figulino, aut vitreo, partem immergat à contagio defendendam, eam illa aqua abluit accuratè, postquam periculo contagii sese exposuerit; mulieres abluantur eâ in uterum injectâ.

M. de *Préval* a désavoué l'impression & la publicité de cette feuille, mais il a reconnu les propriétés qui y sont énoncées.

justes & des réflexions utiles , il est de notre devoir d'en rapporter un extrait.

« L'action du mercure , dans le sublimé corrosif , dépend non-seulement de l'esprit de sel qui l'anime , mais d'une vertu attachée à l'union des deux principes. On ne doit pas présumer que l'auteur de l'eau fondante , en lui accordant une propriété préservative , l'ait fait dépendre du sublimé corrosif. Il ne peut ignorer ce qui se passe dans la composition de son remède , où l'union de l'esprit de sel avec le mercure étant rompue , celui-là forme , avec la terre de l'eau de chaux un sel marin à base calcaire , tandis que celui-ci reste seul & suspendu. Auquel de ces principes doit-on accorder la propriété antisyphilitique ? Est-ce au sel marin calcaire ? Quoique cette espece de combinaison ne soit pas d'usage en médecine , sa saveur styptique la range dans la classe des astringens. Ainsi il agiroit en resserant les fibres , & en s'opposant à l'expulsion du virus ; il ne pourroit être que nuisible. Au reste , il y en a trop peu pour qu'on puisse en attendre des effets sensibles. Est-ce au mercure ? A peine une pinte d'eau fondante en contient-elle un grain. Est-ce à l'eau de chaux ? Elle ne pourroit agir qu'en neutralisant le virus ,

ce qui supposeroit qu'il est d'une nature acide. Mais M. *Guilbert de Préal* ne l'a pas encore démontré. D'ailleurs, il eut été inutile de mêler l'eau de chaux avec la dissolution de sublimé corrosif, puisque l'eau de chaux seule eut suffi. Si ce n'est d'aucun de ces principes, pris séparément, qu'on doit attendre quelque chose, c'est peut-être de leur union, de leur mélange. Dans ce cas, l'eau fondante jouiroit des vertus de l'eau phagédénique. En chirurgie on emploie ce remède pour mondifier les ulcères. Lorsqu'après une longue & abondante suppuration, les fibres sont dans le relâchement, l'eau phagédénique en rappelle le ton, & absorbe en même temps l'humidité qui les abreuve. Mais dans le cas où M. *Guilbert de Préal* conseille son eau fondante, il ne s'agit ni de mondifier, ni de dessécher, ni de donner du ton. On veut seulement empêcher un virus redoutable de pénétrer bien avant; on veut éteindre son activité. L'eau phagédénique n'est propre ni à l'un ni à l'autre. D'ailleurs, l'eau fondante diffère de l'eau phagédénique, en ce qu'elle est filtrée & séparée du premier précipité, qui contient presque la totalité du mercure. Elle est encore moins capable d'épuiser les sucs imprégnés de virus. De quelque

maniere qu'on se persuade qu'agisse l'eau fondante, on ne peut y voir la propriété insigne de préserver du virus syphilitique.

Des bruits, généralement répandus (a), annoncent que *M. Guilbert de Préval* a choisi une fille, la plus infectée qu'il a pu trouver de virus vénérien, & qu'ayant fait lui-même l'épreuve de son spécifique, il n'a point été attaqué de la contagion. En supposant que cela soit exact, & qu'il n'ait fait usage que de l'eau fondante, en faut-il conclure qu'elle est infailible ? Mais ignore-t-on qu'il y a des hommes qui échappent à toute espece d'infection ? La petite vérole & la peste sont les maladies les plus contagieuses. Il est cependant de toute vérité que beaucoup de personnes, en s'exposant à la premiere, ne la contractent jamais. Quelques-uns, plus favorisés ou mieux constitués que les autres, sont restés sains & intacts au milieu des monceaux de cadavres que la plus meurtriere des épidémies avoit entassés. Ce sont des êtres privilégiés, auxquels il est possible que *M. Guilbert de Préval* ressemble ; les exemples en sont rares : ils ne doivent point empêcher de

(a) Voyez Précis & Consultation de la Faculté de Médecine.

craindre le danger, puisque, d'ailleurs, on échappe, dans un temps, à la contagion dont on devient la victime dans un autre.

On ne peut rien inférer de l'expérience de M. *Guilbert de Préval*, sinon que dans une circonstance il n'a point contracté de maladie vénérienne, ou qu'au plus il n'en est pas susceptible,

Pour constater la vertu d'un remède, il est nécessaire qu'une multitude de faits déposent en sa faveur; sans cela il ne peut jamais obtenir la confiance des hommes éclairés. Si l'on juge, avec cette balance, l'eau fondante, elle est bien éloignée de mériter le titre de préservatif qui lui a été décerné. Pour quelquefois, peut-être, qu'elle a paru réussir dans des cas où la propriété seule auroit suffi, où même, sans nulle précaution, on n'eut pas été infecté, on cite mille exemples de personnes qui, après en avoir fait usage, n'en ont pas moins éprouvé les symptômes des maladies vénériennes. Il est peu de médecins, il est peu de chirurgiens dans la capitale, on ose l'affurer, qui n'en ait vu un certain nombre. Que de gens de tout état, de toute condition, s'il étoit permis de les nommer, grossiroient la liste des victimes de la crédulité!

J'ajouterai encore quelques courtes ré-

flexions.... S'il est des circonstances où la plus grande circonspection soit nécessaire, c'est lorsqu'il s'agit de publier un remède. Il convient, sur-tout, que les gens de l'art soient, en cela, d'une extrême réserve. La vie des citoyens en dépend. Précieuse, & si souvent à la merci des charlatans, elle doit, au moins, être respectée de ceux qui, par état, veillent à sa conservation. L'espoir d'une guérison, en l'apparence plus assurée & plus commode, fait toujours adopter un nouveau remède, quel qu'il soit, si celui qui s'en dit l'auteur est médecin. La confiance, que sa profession lui attire, en étend rapidement l'usage, & il faut quelquefois le sacrifice d'un grand nombre de victimes avant qu'on se détermine à l'abandonner. Ces malheurs n'exigent-ils pas, dans sa publication, la plus grande prudence?

Un remède donné simplement comme curatif, s'il ne vaut rien, a des suites moins cruelles & moins fâcheuses que celui qui est annoncé comme préservatif. Le danger du premier se borne aux malades qui ont le malheur d'en faire usage, & il s'écoule moins de temps avant qu'on en reconnoisse les funestes effets. Mais le second expose tous les gens en santé à contracter des maux, dont ils auroient

été exempts en évitant la communication, & rend les contagions plus considérables & plus meurtrières.

Il faut encore distinguer pour quelle espèce de maladie on publie un préservatif. Qu'on en annonce, tant qu'on voudra, contre la peste, par exemple, la nature de cette contagion, l'éloignement naturel qu'elle inspire, seront de sûrs garans contre la séduction. Malgré l'antidote le plus vanté, on ne se détermineroit pas à visiter, sans une extrême nécessité, ceux qui seroient atteints de cette maladie. Mais au bruit d'un préservatif contre le virus vénérien, combien d'oreilles sont attentives ? Le charme du plaisir, retenu par la crainte, se ranime & fermente par l'espérance de l'impunité. Le débordement des mœurs est donc le premier effet du prétendu préservatif ; la mort ou les infirmités en sont la suite. »

Il vient de paroître un Précis signifié, servant de réponse à deux prétendus libelles intitulés : *Précis & réponses à deux consultations, signées, l'une de cinq avocats, l'autre de dix, & pieces très-importantes ; pour M. Guilbert de Préval, &c. de 71 pages, signé Bareau du Charme, Procureur ; chez Simon, imprimeur du Parlement.*

Ce mémoire de *M. de Préval* roule sur deux objets ; l'un est relatif à la forme judiciaire & l'autre à son remède. Nous ne ferons aucune mention du premier , parce qu'il seroit déplacé ici.

Quant au remède, *M. de Préval* ne se laisse point d'en exalter les vertus , & à cet effet il lui paroît avantageux de confondre souvent ses doubles propriétés , celle de préserver & celle de guérir. Nous sommes bien éloignés de disconvenir qu'il ait pu opérer des guérisons difficiles , ou , pour parler son langage , qu'il ait guéri *des maladies incurables* ; mais il faut ajouter , en même temps , que ce ne peut être avec cette même eau qu'il vante comme également propre à préserver & à guérir , & qu'il donne , à tout venant , à 24 livres la pinte. *M. de Préval* , contre toute apparence & toute vérité , le prétend néanmoins. Mais en cela il ressemble à *Nicole* , qui affirmoit , dans ses affiches , qu'il guérissoit sans mercure , & que son remède étoit tellement exempt de sublimé corrosif , qu'il remédioit , d'une manière constante , au ravage ; disoit-il , qui étoit l'effet du sublimé corrosif. Ce jongleur a eu une très-grande vogue : il a opéré des guérisons extraordinaires aux yeux du public ; mais s'il a guéri , c'étoit

précisément parce que l'efficacité de son remède dépendoit du sublimé corrosif, & que ce remède, bien administré, guérit *citò & tutò*. Il ne calomnioit le sublimé corrosif que parce qu'il avoit intérêt d'en nier l'existence dans son remède, & par-là d'en imposer au commun des hommes, en leur faisant croire qu'il guérissoit sans mercure. L'analyse, cependant, a démontré à M. de Horne (a) qu'il y avoit du sublimé corrosif dans le remède de Nicole, qui, lui-même enfin, en est convenu dans une lettre que M. de Horne conserve.

M. de Préal, quand il a intention de guérir ses malades, certainement ne leur donne point la même eau préservative & curative qu'il vend au public; son effet ne seroit pas même palliatif; mais il connoît l'efficacité de la liqueur de *Van Swieten*; qu'est-ce qui peut l'empêcher d'en donner à ses malades? Et dans ce cas, il est tout simple qu'il ait obtenu, par ce remède, des effets aussi heureux que M. *Van Swieten*. (b) lui-

(a) V. son exposition raisonnée des différentes méthodes, &c. Voyez aussi les *Mémoires Littéraires* de M. Goussier, année 1776. pag 60 & suivantes.

(b) M. Locher, chargé du traitement des maladies vénériennes à l'hôpital de S. Marc à Vienne, a guéri, avec le sublimé corrosif, en cinq années

même, & tous les médecins qui savent s'en servir.

Il ne s'agit ici que de la qualité préservative de son remède. Comme son inefficacité est également prouvée par des malheurs personnels & par l'analyse chimique, les médecins peuvent & doivent, en conscience, très-positivement l'assurer & le publier. Si la vérité n'étoit une, & si la même chose pouvoit être vraie & fausse à la fois, on diroit à M. de Préval qu'il est en son pouvoir de convertir sa propre turpitude en admiration générale; c'est de faire, en faveur de l'humanité, ce beau présent dont il lui offre la perspective dans ses mémoires, & expressément dans ce dernier que nous venons d'annoncer page 21. *Il déclare (avoir promis il y a cinq ans), que lorsque les essais auroient confirmé l'efficacité de son remède, il fera part de sa composition, UT DECET MEDICUM.* M. de Préval depuis a eu tout le temps de constater l'efficacité de son remède, & puisqu'il est aujourd'hui certain de sa double propriété, nous l'interpellons de

de temps, 4880 vénériens, sans qu'aucun ait éprouvé des symptômes fâcheux de l'effet de ce remède. Voyez les commentaires de Van Swieten. §. 1477.

publier sa précieuse découverte ; si elle lui a coûté , comme il le dit , infiniment de recherches , si , pour y parvenir , il a fait d'énormes dépenses , nous vivons sous un gouvernement trop attentif à la conservation des hommes (*a*) , pour que M. de *Préval* ne puisse point être assuré , d'avance , qu'on ne lui cédera rien en générosité. Pour nous , dès qu'il aura publié un remède réellement préservatif des maladies vénériennes , nous irons au-devant de ses desirs par notre empressement à le célébrer comme l'ami le plus solide & l'incomparable restaurateur du genre humain ; mais , pour le présent , comme les premiers mémoires ont été réfutés , quant au fond , il suffit de répondre au dernier ; *uno absurdo posito , non mirum , si aliud absurdum sequatur.*

(*a*) Qu'on juge de quel avantage seroit seulement pour les soldats un préservatif des maladies vénériennes.



O B S E R V A T I O N

*Sur une hépatite & péripneumonie phlegmono-bilieuse ; par M. LABORDE ,
Docteur en médecine au Mas-d'Agénois
en Guienne.*

Je présente l'observation d'une maladie grave qui, malgré une métastase des plus redoutables ; n'a pas laissé d'avoir une terminaison heureuse : elle a été traitée très-simplement, & malgré l'âge avancé, le peu de ressource apparente du sujet, & d'autres circonstances défavorables, chaque quartenaire, depuis le 7, a été marqué par des évacuations critiques, qui ont heureusement terminé la maladie le 20.

M. de Lagarigue, ancien militaire, âgé d'environ 67 ans, d'un tempérament bilieux, maigre, & qui avoit essuyé, en différens temps, plusieurs grandes maladies ; à la suite d'un rhume qui lui avoit duré plus d'un mois, avec un grand dégoût, se purgea avec deux onces de manne, remède qui l'évacue toujours suffisamment : il produisit son effet ordinaire. Le lendemain, 6 Février dernier, il prit du thé au lait pour son déjeuner ;
deux

deux heures après il fut saisi d'un grand froid, qui dura trois ou quatre heures, & d'une grosse fièvre qu'on prit encore pour fièvre de rhume. Comme elle étoit vive le lendemain, & qu'il s'y joignoit une forte douleur dans la région épigastrique droite, je fus appelé. Je jugeai d'abord qu'elle pouvoit avoir son siège dans quelque portion d'intestins, & je crus pouvoir en attribuer la cause aux mauvaises digestions habituelles, auxquelles le lait, pris la veille, pouvoit avoir mis le comble. Le visage pâle, le pouls point dur, la maladie antérieure, l'âge, la saison froide & humide, la cachexie bilieuse du sujet, tout m'éloigna de la saignée. Je me tournai du côté des émolliens & des doux résolutifs, en lavemens & en fomentations. Le troisième jour de la maladie, la douleur de l'épigastre disparoît; mais en même temps l'hypochondre droit s'embarraße, devient douloureux, & la respiration n'est pas aisée. Le pouls est fébrile sans être dur; le visage toujours pâle, la bouche mauvaise. Le quatrième, la respiration est plus gênée, le malade est oppressé; il rend, avec grande peine, des crachats sanglans. Le pouls est bon, plein, redoublé: je fais faire un looch avec

l'huile d'amandes douces & le sirop de violette, & pour tisane l'eau de poulet miellée. Je propose un vésicatoire sur le côté ; on craint, on élude : on se contente d'appliquer des topiques relâchans. Le 5 & le 6 furent encore plus orageux ; la respiration est très-courte ; le malade est en angoisse ; la douleur rend la toux convulsive : il lui est impossible de rester au lit ; il faut passer nuit & jour dans un fauteuil ; les urines, ces jours-là, sont très-sédimenteuses ; j'ajoute au looch l'oxymel scillitique & le kermès minéral. Le 7 le malade est aux abois, il étouffe : je demande conseil ; on me permet, en attendant, l'application des vésicatoires aux jambes. Dans la même matinée la congestion, que je puis appeller phlegmono-bilieuse, paroît déloger de la poitrine & revenir au foie. Le malade se plaint vivement du côté droit sous les fausses côtes, & le poumon paroît un peu dégagé. Il est bon d'observer que les cantharides prenoient sur la jambe droite, tandis que la gauche n'en ressentoit pas le moindre effet. La même matinée du 7 arrive un fameux chirurgien, M. *Caussé*, en qui le malade avoit grande confiance ; il propose une ventouse scarifiée sur la douleur, ce qu'il exécute dans l'après-midi. La journée fut

terrible par l'oppression, l'angoisse, la toux convulsive avec anxiété, & la nuit suivante les grandes faiblesses faisoient, à plusieurs reprises, craindre pour la vie du malade.

Le 8 au matin je trouvai mon malade assoupi, en moiteur, souffrant moins, respirant mieux, le pouls bon & développé, mais crachant avec peine. Les crachats n'étoient plus rouges, mais épais, avec une apparence de coction. Il ne me fut plus difficile d'obtenir ce que je voulus : je fis appliquer un large vésicatoire sur la ventouse de la veille. Le malade fit ce jour-là une selle bilieuse; les urines furent troubles.

Le 11 & le 14 il y eut encore un travail critique, annoncé par un redoublement, qui s'est terminé par la sueur & un crachement un peu plus abondant. L'expectoration, à la vérité, étoit, en quelque sorte, puriforme; mais le malade se coucha indifféremment des deux côtés: il n'éprouva aucun de ces frissons irréguliers qui annoncent les abcès internes, d'où je conclus que quand même il y auroit un foyer purulent dans le poumon, il n'étoit pas considérable; qu'il avoit trouvé une issue facile dans les vésicules pulmonaires, & qu'en conséquence il pouvoit tarir facilement.

36 OBSERVATION

La nuit du 17 le malade est moins bien, il éprouve encore la perturbation critique, qui cesse, au moyen d'une nouvelle sueur & d'une selle bilieuse. Le 18 il continue à cracher pourri. La fièvre n'a point reparu depuis le 14 : je prescrivis une infusion de lierre terrestre avec du miel, & l'on entretint la suppuration des deux vésicatoires, celui de la jambe droite & celui de l'hypochondre droit. Pour soutenir les forces, très abattues, par tant de secousses & de crises imparfaites, je fis prendre, depuis le 17, une tasse de chocolat à l'eau le matin, & un œuf frais l'après-midi ; un peu de vin d'Alicante avec du biscuit trouvoit aussi sa place dans les intervalles. Enfin le malade fut parfaitement rétabli le 20 par une diminution successive des crachats, laquelle a permis de le purger le 23 & le 30, pour remédier à l'amertume de la bouche & rétablir l'appétit.

On peut déduire de cette observation quelques corollaires pratiques.

1°. Que dans toute métastase on voit souvent revenir l'humeur morbifique à l'organe qu'elle avoit d'abord occupé, par les traces qu'elle y avoit imprimées. C'est la doctrine de *Duret*, f. 54, confirmée par ce qui est arrivé à notre malade le septieme jour, & par ce qui arrive

souvent dans la goutte remontée , les rhumatismes déplacés , &c.

2°. Que quoique , selon *Duret* , f. 270 , la matiere de la premiere maladie soit infiniment plus douce que celle de la deuxieme , qui survient par métastase ; que d'ailleurs les forces doivent être bien diminuées dans le deuxieme cas , la maladie n'est cependant pas nécessairement mortelle , quand les organes conservent encore les dispositions favorables à la résolution ou à une suppuration douce , & que les liqueurs ont un caractère perméable , selon la doctrine de *Boerhaave*.

3°. Enfin que , comme le dit *Baglivi* *Prax. med.* cap. xii. l. 2 , quand la nature n'est pas détournée de son ouvrage par une téméraire application de secours indiscrets , excepté dans un petit nombre de cas épidémiques , malins , pestilentiels , où le moindre retardement est souvent pernicieux ; elle se charge de l'ouvrage plus heureusement que nous. On voit , ajoute-t-il , à la campagne & chez les pauvres , qui appellent rarement le médecin , qu'une saignée , du régime , des boissons tempérantes , les délayans , terminent , dans peu de jours , des fievres aiguës & inflammatoires , par des sueurs , des urines , des hémorrhagies critiques. Il ajoute enfin qu'*Hippocrate* avoit ap-

pris, par une longue expérience, que la nature étoit le premier médecin des maladies aiguës; qu'il falloit principalement s'abstenir des remèdes dans l'état du mal, confier tout à la nature, & attendre tranquillement la crise; se garder scrupuleusement de rien remuer les jours critiques, regardant comme impossible que l'activité de l'art ne croîsât pas, avec le plus grand danger, la marche mystérieuse de la nature.

Ouverture de cadavre par le même.

Un scieur de long, âgé de 34 ans, entra dans notre hôpital au commencement de Janvier dernier: il étoit pâle & maigre, & se plaignoit d'une douleur sourde vers l'orifice de l'estomac, avec dégoût, abattement & nausées: il n'avoit point de fièvre. Après trois ou quatre jours de régime & de préparation, je lui fis donner vingt-cinq grains d'ipécacuanha. Ce remède opéra très-peu. Le dégoût & l'amertume de la bouche continuant encore, je le fis purger plusieurs fois avec des minoratifs, que j'aiguîsai une fois seulement de quelques grains de poudre cornachine. Mais m'étant aperçu que ce drastique avoit un peu irrité, je n'y revins plus, & m'en tins aux ecco-

protiques, qui faisoient évacuer de la bile & des glaires. Comme la douleur se soutenoit toujours dans la région de l'estomac, je m'en occupai sérieusement, & par les questions que je fis au malade, je découvris qu'il y avoit deux ans qu'il étoit attaqué de cette maladie; que quelque médecin en Auvergne, sa patrie, lui avoit fait quelque application topique sur l'estomac dix-huit mois auparavant. Je commençai, dès-lors, à soupçonner, (& l'on verra que ce ne fut point sans fondement,) une tumeur interne. Les signes extérieurs, tels que le visage plombé, l'amertume de la bouche & le dégoût, me portoient à croire que son siège étoit dans la portion interne & concave du foie, qui, comme l'on sait, recouvre une partie de l'estomac. Le tact me découvrit enfin une petite grosseur douloureuse par la pression, exactement sous le cartilage xiphoïde & à deux travers de doigt de distance. Le malade commença, dès-lors, à souffrir périodiquement, tous les jours, de cette patte, comme d'une attaque de colique; ses évacuations, très-fréquentes & copieuses, sur-tout la nuit, ont paru, un mois environ avant la mort, teintes de noir: il éprouvoit aussi quelques vomissemens, mais éloignés. Il observoit un grand régime;

quelques œufs frais , de la crème de riz , l'eau de veau ou de riz miellée , un peu de bouillon , faisoient sa nourriture.

Une quinzaine de jours avant la mort il se déclara une petite fièvre d'un caractère hectique , redoublant le soir : on voyoit ce malheureux dépérir à vue-d'œil ; ses souffrances étoient continuelles ; ses déjections toujours noires. Il ne pouvoit presque plus se tenir levé. Depuis le redoublement du mal , les remèdes se bornèrent à quelques lavemens , avec un verre d'émulsion , de loin en loin , le soir. Enfin , sur ses instances , je lui accordai un peu de lait coupé avec l'eau de riz. Il en prit un jour se trouvant même mieux. La nuit suivante il tomba de foiblesse en foiblesse , & mourut cinq ou six heures après , le 23 Février dernier au matin.

Le soir , douze heures après la mort , nous procédâmes à l'ouverture du cadavre pour satisfaire quelques curieux , qui y assisterent. Nous ouvrimes la poitrine , dont les organes , ainsi que je m'y attendois , se trouverent très-sains. Il me tardoit de chercher , dans l'abdomen , la cause de la mort. Depuis la découverte de la tumeur , j'avois annoncé dans l'hôpital un squirre au pylore : la vivacité même des douleurs , avec les déjections

noires & fréquentes , me donnoient l'idée d'une tumeur carcinomateuse ; les vomissemens antérieurs me confirmoient encore plus dans cette idée. Le foie se présente d'abord , mais extraordinairement volumineux : on s'en débarrasse , on l'examine , on l'ouvre dans sa longueur : il offre un parenchyme très-sain. Je manie la vésicule du fiel , je n'y sens qu'un liquide sans aucune concrétion : un coup de scalpel en fait sortir une liqueur noire comme de l'encre. Notre empressement fixe alors nos regards vers le pylore. Il se montre d'abord comme un groupe inégal & raboteux : on veut le dégager du tissu cellulaire pour en mieux découvrir l'intérieur , il se présente plusieurs tumeurs comme de grosses noisettes : pour en détacher une & en voir le dedans , un coup de scalpel porté dans l'intérieur du groupe , est suivi d'une traînée considérable de pus ; c'étoit le foyer d'un abcès fermé. Une de ces glandes , qu'on veut ouvrir , résiste au tranchant , & offre la dureté d'un cartilage. Il en est de même des autres , qui étoient au nombre de dix à douze. Ainsi le pylore nous parut comme embrassé par cette masse de tubercules cartilagineux , dans le milieu de laquelle étoit un foyer purulent , qui n'avoit pas encore com-

muniqué dans la cavité du canal, laquelle en étoit seulement rétrécie. La rate étoit dans l'état naturel de même que le pancréas. L'estomac ouvert n'offrit que les alimens de la veille & un noyau de prune. L'épiploon étoit très-aminci. Les intestins étoient, en bien des endroits, fort boursoufflés : leur cavité renfermoit une matiere noirâtre. Le rein & l'uretere droits nous parurent dans l'état le plus ordinaire.

Que conclure de cette ouverture de cadavre ? 1°. que depuis deux ans ou environ il s'étoit formé des tumeurs squirreuses autour du pylore, première époque de sa douleur gravative. La situation penchée du corps, l'appui du manche de la scie, qui souvent porte sur l'estomac, ne pourroient-ils pas en être regardés comme les causes éloignées ?

2°. Tant que cette masse a été indolente, elle n'a fait que gêner par son poids : mais dès qu'elle eut contracté une disposition inflammatoire, les douleurs sont devenues aiguës, le pus s'est formé, la fièvre s'est mise de la partie, les fonctions de la digestion se sont totalement perverties ; le dégoût est devenu insupportable, l'amaigrissement a augmenté, &c.

3°. Les déjections noires de notre ma-

lade ne prenoient , sans doute , cette teinte que de la bile extrêmement dégénérée.

4°. Mais que dire du volume prodigieux du foie sans être altéré dans sa substance ? Dans combien de maladies chroniques du bas-ventre n'observe-t-on pas ce phénomène ? Quelle peut en être la cause ? Sur quoi est fondée cette sorte d'attraction qui convertit en augmentation de la masse de ce viscere la matiere de la nutrition de quelqu'autre ? Seroit-ce aux dépens de l'épiploon ? Dans le cas présent il étoit presque détruit. Il seroit bien à desirer que quelque anatomiste praticien fit connoître les raisons de ce rapport. L'illustre M. *Lieutaud* , par exemple , dans son excellent précis de médecine , (art. *Colique*) dit que dans cette maladie on a quelquefois rencontré le foie monstrueux ; mais il n'entroit pas dans son plan d'en donner la raison. *Van Swieten* , *comment.* 950 , explique bien pourquoi le foie grossit quelquefois immensément en devenant squirrheux. Il cite même , *comment.* 946 , un cas où , dans une femme , on trouva ce viscere du poids de quatorze livres. Mais tout cela ne rend pas raison pourquoi , sans être dégénéré , cet organe prend ainsi de l'accroissement. Il dit seulement :

sed hæc dilatatio vasorum , quæ hujus visceris substantiam constituunt , tunc locum habebit , si humores ad hepâr venientes nullam aliam inveniant viam per quam exire possint. Mais quand il ne paroît point d'obstructions qui gênent les humeurs dans leur sortie , comment se fait ce surcroît de nutrition ? Nous raisonnons , nous changeons au besoin de système : mais malheureusement pour le progrès des sciences , *latet in Democriti puteo veritas.*

R É F L E X I O N S

A la suite des Observations (a) sur quelques plaies extérieures de la tête ; par M. GUYETANT , maître en chirurgie à Lons-le-Saunier.

Les observations , qu'on vient de lire , ne présentent rien de neuf dans le traitement : on a suivi celui qui est adopté par le plus grand nombre des Chirurgiens : j'ai même cru , jusqu'à présent , qu'il l'étoit de tous ; j'étois dans l'erreur.

(a). Voyez le Journal de Juin , p. 520.

Le premier article de la *Gazette Salu-
taire*, n°. 3 , 16 Janvier 1777 , annonce
un Livre intitulé : *Observations sur les
plaies de tête*, par M. Guillaume Dease ,
*Chirurgien des Hôpitaux , &c. A Lon-
dres , &c.* Dans l'extrait qu'on fait de
cet Ouvrage , on propose une nouvelle
méthode pour le traitement des plaies
extérieures de la tête. « Dans les grandes
» plaies déchirées des tégumens du crâne,
» lorsqu'il en pend seulement un lam-
» beau , & qu'il n'y a pas d'autres acci-
» dens , on ordonne de bien nettoyer ce
» lambeau de tout corps étranger , de le
» remettre ensuite dans sa place natu-
» relle , & de l'y maintenir. Si la réu-
» nion n'a pas lieu , que les parties s'en-
» flamment , suppurent , & qu'il se fasse
» un amas de pus , il faut pratiquer une
» ouverture dans la partie la plus dé-
» clive , pour donner issue à la matière
» purulente.

» Cette méthode de traiter les plaies
» de ce genre est mal combinée , pour
» remplir les vues du Chirurgien , & pour
» abréger la cure. Si l'on veut s'en con-
» vaincre , il suffit de considérer que des
» plaies contuses & déchirées ne se réu-
» nissent jamais qu'après une suppura-
» tion abondante : il faut que la plus
» grande partie des substances maltraitées

» soit enlevée ; & presque toujours les
» tégumens , ainsi détachés , sont forte-
» ment affectés , & tellement chargés
» d'immondices , que malgré le plus
» grand soin on ne peut les nettoyer.
» Les lambeaux , dans cet état , si on les
» réapplique & les maintient dans cette
» situation , sont exposés à des accidens
» qui intéressent toute la tête : il sur-
» vient des inflammations , des engorge-
» mens érysipélateux de toute la tête ;
» des fièvres considérables ; enfin des sup-
» purations , pour lesquelles il faut pra-
» tiquer des incisions.

» Ces suites fâcheuses me déterminent
» à recommander , dans des cas pareils ;
» une méthode curative toute différente :
» je voudrois qu'on s'appliquât d'abord ;
» comme dans la première , à bien net-
» toyer le lambeau , & qu'on plaçât
» ensuite entre cette portion des tégu-
» mens & le crâne , une toile douce &
» fine de Hollande un peu usée , & légé-
» rement enduite d'un digestif doux. Le
» lambeau , mis en sa place , y seroit
» maintenu , sans cependant être en con-
» tact immédiat avec les parties , & au
» bout de quelques jours , lorsqu'il seroit
» parfaitement nettoyé , ainsi que la plaie ,
» un point de suture , avec un bandage
» convenable , produiroit bientôt la réu-

» nion. Si on emploie , avec cette mé-
 » thode , les cataplasmes & les évacua-
 » tions nécessaires , il survient rarement
 » quelque inflammation considérable , &
 » elle exempte absolument de la nécessité
 » de pratiquer une issue pour le pus qui
 » se feroit amassé. »

La méthode de M. *Dease* est sans doute nouvelle ; mais est-elle préférable à celle qu'il veut abroger ? C'est ce que je vais examiner. Pour le faire avec plus d'ordre , je suivrai M. *Dease* dans ses objections contre la méthode ordinaire. La première roule sur la nécessité de la suppuration dans les plaies contuses. Je conviens avec lui que dans les grandes contusions ; lorsque *l'attrition* des parties a été telle que tout est brisé , déchiré , épanché , qu'enfin toute organisation est détruite , que la partie contuse est privée de la vie générale , elle devient corps étranger , dont la nature doit se débarrasser ; qu'alors la suppuration est indispensable , & que la procurer c'est accélérer l'œuvre de la nature. Mais lorsque la contusion n'occasionne qu'un froissement , un engourdissement , une oblitération dans les vaisseaux ; que les liqueurs qu'ils contenoient se jettent dans leurs collatéraux , plutôt à cause de l'obstruction qu'elles rencontrent , que par leur solution de

continuité : alors le mouvement vital suffit presque toujours pour rétablir l'ordre, ce qui se fait encore plus promptement si on l'aide par tout ce qui peut réveiller le ton de la partie contuse. La résolution se fait, dans presque toutes les contusions, sans solution de continuité; pourquoi, avec la solution de continuité, seroit-il impossible qu'elle se fit, si ce n'est dans le cas énoncé plus haut? D'ailleurs on sait que les contusions sont en raison composée de la surface de la partie contuse & de sa résistance, de la surface du corps contondant & de la force avec laquelle il est chassé. Or, lorsque toutes ces conditions se réunissent à un certain degré, je crois bien que la maladie est si grave que la résolution ne peut se faire : mais heureusement ces cas ne sont pas les plus ordinaires. Quoique la tête, tant par sa situation que par son poids, soit plus exposée qu'aucune autre partie, les contusions extérieures suppurent moins fréquemment que celles des autres membres. La raison s'en trouve dans sa figure & le peu d'épaisseur des parties comprises entre le crâne & les corps contondans. La tête est un *sphéroïde* irrégulier, dont le plus grand diamètre peut se prendre du sommet des pariétaux au menton, & le second de la
partie

partie moyenne du *coronal* à la partie inférieure de l'*occipital*. Or dans toutes les chûtes & les coups, la tête présente presque toujours les pôles supérieurs de ces diamètres : quelque soit, par conséquent, la surface du corps contondant, il ne peut s'appliquer exactement que sur une petite étendue, & à moins qu'il ne porte très perpendiculairement, la résistance des os changera la direction du coup, qui, de droite, deviendra oblique, & lui fera considérablement perdre de sa force. Les tégumens & le péricrâne se trouvant pressés entre deux corps qui font effort seulement contre quelques points de leur étendue, souffrent une solution de continuité qui approche beaucoup de celle qu'auroit faite un instrument tranchant, des ciseaux, par exemple. Le grand délabrement & la dénudation du crâne, qu'on rencontre si souvent, dépendent de l'obliquité du coup & de la facilité avec laquelle le péricrâne se sépare. Mais cette séparation, lorsqu'elle est simple, n'exige, pour sa réunion, que l'application immédiate du lambeau. Il n'y a point de chirurgien qui n'en ait des exemples. J'ai même cru ce point de pratique si incontestable, que, sans l'occasion présente, jamais les observations qu'on vient de lire n'eussent sorti de mon journal.

Il résulte donc de ces faits & de cette théorie, que toute plaie contuse ne suppure pas toujours ; que même, en admettant avec M. *Dease*, que toute plaie contuse doit suppurer, il ne faudra chercher à établir la suppuration qu'à la partie du lambeau qui a été contuse, & non point à toute la surface interne du lambeau. La proposition de M. *Dease* est donc trop générale. M. *Dease* l'a bien senti, lorsqu'il a dit *que presque toujours les tégumens, ainsi détachés, sont fortement affectés*. Ils ne le sont donc pas toujours, & il est important, pour abréger la cure, de distinguer ce cas.

« M. *Dease* remarque *que les tégumens,*
 « *ainsi détachés, sont fortement affectés,*
 « *& tellement chargés d'immondices, que,*
 « *malgré le plus grand soin, on ne peut les*
 « *nettoyer. Les lambeaux, dans cet état,*
 « *si on les réapplique & les maintient dans*
 « *cette situation, sont exposés à des acci-*
 « *dens qui intéressent toute la tête, &c.* »
 Je suis parfaitement d'accord avec lui sur tous ces points. Il est évident, par la manière dont il s'explique, qu'il attribue les accidens consécutifs, non à l'application des lambeaux, mais aux *immondices* dont on n'a pu les nettoyer. Ces immondices sont ordinairement de la terre, du sable, de petites pierres, du

verre & autres corps pleins d'aspérités, qui, piquant & agaçant continuellement des parties très irritables, doivent nécessairement occasionner des accidens graves. Mais M. *Dease* a remarqué que dans la méthode qu'il condamne, *on ordonne de bien nettoyer le lambeau, de tout corps étranger.* Si, par omission, on est contrevenu au précepte, & qu'il en soit résulté des accidens, M. *Dease* est trop équitable pour attribuer à l'art les fautes de l'artiste.

Dans la méthode de M. *Dease*, il voudroit « *qu'on s'appliquât d'abord, comme*
» dans la première, à bien nettoyer le
» lambeau, & qu'on plaçât ensuite entre
» cette portion des tégumens & le crâne,
» une toile douce & fine de Hollande, un
» peu usée, & légèrement enduite d'un
» digestif doux, &c. Mais cette méthode
» curative, toute différente, est-elle bien
» combinée pour remplir les vues du Chi-
» rurgien & pour abréger la cure ? » Je prie M. *Dease* de me permettre quelques questions. La toile de Hollande, enduite de digestif, provoquera la suppuration dans le lambeau, & c'est là son intention. Mais que fera le digestif sur le crâne nud ? N'en pourroit-il point être altéré ? Nos maîtres craignoient, sur les os découverts, toute application humide &

sur-tout onctueuse. Et l'air ? Je sais que tous les os qui ont été exposés à son impression n'en ont pas toujours été endommagés : mais je sais aussi qu'il n'est pas prudent d'en courir le danger. Or le pansement de M. *Dease* ; exigeant un certain temps pour arranger une toile engraisée , & qui fait une infinité de plis & de replis , quelque adresse & quelque promptitude qu'ait un Chirurgien , le crâne sera long-temps découvert. Dans le traitement des plaies on s'est servi de plusieurs choses pour soutenir les médicamens , absorber les humidités & garantir de l'air. La charpie semble remplir parfaitement toutes ces conditions : aussi s'en tient-on à elle depuis long-temps. Mais la toile les remplira-t-elle ? Le digestif dont elle est couverte facilitera certainement la suppuration , mais ne l'absorbera pas. Si les os découverts résistent à l'impression de l'air , à celle des médicamens , il faudra encore qu'ils résistent à celle du pus. Que d'inconvéniens ! La méthode ordinaire a pu ne pas toujours avoir un plein succès par une infinité de raisons : mais celle qu'annonce M. *Dease* offre-t-elle plus d'avantage ? C'est au moins , jusqu'à présent , ce dont il est permis de douter.

Si ces réflexions tombent quelques

jours entre les mains de M. *Dease*, je le prie de croire que l'envie de contredire n'est du tout point ce qui les a fait naître. Je suis, ainsi que lui, animé du zèle le plus vif pour les progrès de l'art & le soulagement des misères humaines ; & j'ai craint, qu'à l'abri de son nom, de jeunes gens, avides de nouveautés, ne fissent des tentatives malheureuses.

DESCRIPTION (a)

D'un nouvel instrument inventé par M. LAMARQUE le jeune, Chirurgien Lithotomiste, Pensionné de la ville de Toulouse.

L'EXTRACTION de la pierre est si difficile, les accidens sans nombre, qui suivent accompagnent cette opération, occasionnent tant de malheurs, que les chirurgiens les plus habiles se sont occupés, dans tous les temps, à chercher des

(a) Quoique ce morceau eût besoin d'être retouché en plusieurs endroits où se remarquent quelques inexactitudes & des incorrections de style, nous l'avons laissé paroître à cause de la description de l'instrument, que nous avons cru devoir faire connoître aux maîtres de l'art, dont nous ne préviendrons point le jugement.

moyens pour la faire avec plus de promptitude & de sûreté.

Après bien des recherches, on a inventé plusieurs méthodes; mais généralement on a donné la préférence à l'opération latérale, qui, bien faite, assure la guérison, pourvu toutefois, comme le dit *Heister*, tome 3, page 532, qu'on ne la retarde pas trop; car plus on diffère, plus elle devient difficile & dangereuse, à cause du volume de la pierre, qui ne cesse d'augmenter; de sorte qu'un malade se nuit à lui-même, si l'horreur qu'il a pour l'opération lui fait différer trop long-temps de s'y soumettre.

Jusqu'ici l'on a employé des instrumens nombreux pour faire cette opération; cependant nous apprenons de *Platner*, instit. de ch. page 967, que moins une opération de chirurgie a besoin d'instrumens, plus elle est regardée comme excellente par les plus habiles maîtres; & que plus le nombre en est grand, plus le manuel est difficile & demande d'attention & de précaution.

Le Frere *Jacques*, (a) après MM. *Mery* & *Raw*, fut le premier qui perfectionna son opération, comme le rapporte *Saltz-*

(a) Le Frere *Jacques* fit l'opération latérale, non pas après, mais avant MM. *Mery* & *Raw*, qui tous deux le virent opérer, & profitèrent de sa méthode.

man, médecin & anatomiste de Strasbourg, dans une lettre qu'il écrivit en Décembre 1737 : il dit qu'il a corrigé sa méthode en employant une sonde cannelée, & qu'en 1713 il a fait heureusement à Strasbourg l'opération à seize calculeux ; c'étoit également l'avis de *Wolsbach*, célèbre médecin à Dusseldorf.

Nous devons à M. *Meri*, chirurgien de Paris, d'excellentes observations (a) sur cette manière de tailler. M. *Raw* l'exécuta parfaitement. MM. *Chefelden*, *Douglafs*, *Bamber*, *Morand*, *Ledran*, *Lecat* (b) ; tous ces hommes célèbres se sont occupés à perfectionner cette opération.

Mais aucun n'a cherché à diminuer le nombre des instrumens : tous ont admis un bistouri ou lithotome pour la première division, un *cystitome* pour diviser la *prostate*, enfin un conducteur pour introduire les tenettes dans la vessie. Il n'y a qu'à lire leurs traités pour s'en convaincre.

Ces trois instrumens sont absolument nécessaires ; mais si l'on peut les réunir tous trois, pour n'en former qu'un,

(a) M. *Méri* n'a pas été de bonne foi dans cet ouvrage ; c'est un reproche qu'on lui a fait il y a long-temps.

(b) Quelles peuvent être les raisons de l'auteur pour ne pas nommer le Frère *Cosmé* ?

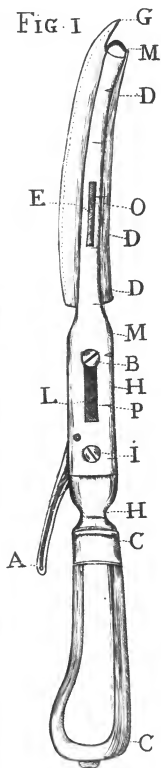
il est clair que l'opération sera plus prompte, également bien faite & avec plus de sûreté, parce que n'ayant pas besoin de changer d'instrument, on évite une foule d'inconvéniens que le sieur *Lamarque* a éprouvés; ce dont tous les lithotomistes sont forcés de convenir.

Se sert-on, par exemple, d'un lithotome ou bistouri pour faire la première division? Il faut, la division extérieure faite, le sortir de la plaie, prendre un cystitome & l'introduire pour rejoindre la canelure de la sonde, exécution souvent longue & douloureuse, soit à raison de l'action des parties divisées, qui changent quelquefois la direction de la plaie, soit à raison des mouvemens involontaires du malade, ou de ceux que les aides peuvent occasionner.

Le sieur *Lamarque* a souvent été obligé de retirer le cystitome, par la difficulté qu'il y avoit de trouver la canelure de la sonde. Souvent il a été forcé, dans les sujets gras, de porter le doigt dans la plaie pour former un passage, & il a vu d'autres lithotomistes dans la même nécessité.

Il arrive encore que lorsqu'on croit être parvenu dans la canelure, on n'y est pas cependant immédiatement, & qu'il y a de la graisse entre la canelure & le bec du cystitome; alors, par la

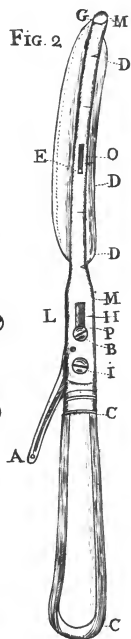
FIG. 1



3



FIG. 2



moindre inattention, on risque de glisser entre la vessie & le rectum.

Si, d'autre côté, dans le cystitome il n'y a pas de conducteur, il faut nécessairement y en mettre un pour introduire les tenettes. Voilà un temps qui se passe, & qui est toujours bien long pour le malade.

Quelle est donc la promptitude de l'opération, quand on n'est pas assujetti à changer d'instrument? Le sieur *Lamarque* avec le sien, dont il donne la figure & l'explication, dès qu'il a joint la canelure de la sonde, ne fait que la suivre, & dans un clin-d'œil, ne la quittant point, il arrive dans la vessie.

Il distingue deux temps dans l'opération, celui de la division & celui de l'extraction. Le premier comprend tout ce qui se passe depuis le premier coup de bistouri, jusqu'à ce que les tenettes soient dans la vessie, & de celui-là dépend la réussite de l'opération. C'est le moment dangereux; c'est celui qui devient très-court avec l'instrument du sieur *Lamarque*.

La longueur ou la brièveté du temps de l'extraction ne dépendent pas de l'opération; la figure de la pierre, le lieu qu'elle occupe dans la vessie, le nombre des pierres, quelquefois leur peu de con-

sistance, arrêtent la main la plus leste ; le lithotomiste le plus éclairé. Les personnes de l'art sentent toutes les difficultés qui peuvent se présenter dans ce second temps, qui peut être long ou court, suivant les circonstances.

C'est une raison de plus pour abrégér le premier temps, & on y trouve ce précieux avantage, que quand on ne peut être court dans le temps de l'extraction, si on l'a été dans celui de la division, le malade n'est pas épuisé par la longueur des souffrances du premier temps : de-là beaucoup moins de risque dans les accidens ; beaucoup plus de force dans le malade pour les soutenir.

Le sieur *Lamarque* ne commença à se servir de son instrument qu'en 1769. Il lut à l'Académie des Sciences, le 15 Juin de la même année, un discours qui en présentoit le détail & les avantages : elle nomma une commission pour être présente à une opération qu'il devoit faire sur un sujet de l'hôpital : elle fut exécutée en leur présence, d'abord sur un cadavre, dont on disséqua ensuite toutes les parties, pour s'assurer de leur état après l'opération, & la semaine d'après il la fit sur un malade en présence des mêmes commissaires & des médecins & chirurgiens. L'une & l'autre réussirent parfaitement.

Depuis cette époque, il ne s'est servi que du même instrument, soit dans l'hôpital qu'il dessert, soit dans les villes voisines où on l'appelle, & souvent une minute suffit pour terminer l'opération.

Description de l'instrument.

Cet instrument est représenté sous deux positions principales par les *figures 1 & 2*. La *figure 3* est le corps de l'instrument, sans lame, qui se trouve sans n°; ainsi que la pate.

La première figure représente cet instrument avec sa lame sortie pour faire la division extérieure, & qui rentre subitement au moyen d'un ressort, pour ne former que le gorgeret que le sieur *Lamarque* avoit imaginé, & duquel il se servoit auparavant dans ses opérations; il est représenté par la *figure 2*.

L'instrument entier, représenté *figure première*, est long de six pouces deux ou trois lignes; c'est celui dont il se sert pour les adultes. Le second, *figure 2*, & dont la lame est rentrée, est long d'environ cinq pouces & demi, & sert pour les enfans.

Dans l'un & l'autre, au moyen d'un ressort, les lames rentrent ou sortent précipitamment, suivant l'usage qu'on en veut faire. Ils sont composés d'un

manche C. C., d'un collet H. H., d'une verge d'acier M. M., formée de deux pieces soudées à l'extrémité supérieure M., & attachées vers le fond du collet par la vis I. Cette verge, auprès du collet, est un peu plus grosse qu'à l'extrémité supérieure M, où elle a le volume d'une plume ordinaire à écrire. Les deux pieces de la verge sont éloignées l'une de l'autre, dans toute la longueur M. M., d'environ une ligne. Dans cet espace est logée une lame d'un excellent acier E de même longueur que la verge, tranchante depuis le milieu jusqu'à la pointe G, & large depuis le dos DDD, jusqu'au tranchant E, d'environ huit lignes, l'extrémité supérieure finissant en pointe un peu recourbée vers le dos.

Cette lame, par l'extrémité inférieure, se termine par une queue large, comme on le voit, laquelle s'enfonce dans le collet HH. l'espace d'un pouce dans une loge P. Cette lame peut monter & descendre d'environ un demi-pouce, & pour l'assujettir, soit quand elle est sortie, soit quand elle est enfoncée, il y a dans la queue, du côté du tranchant, deux petites mortaises.

Dans la face du collet qui est du côté du tranchant, est logé un crochet qui entre dans l'une des deux mortaises quand

la lame est sortie *figure premiere*, & dans l'autre quand la lame est rentrée *figure 2.* Ce crochet est fixé au collet par la petite vis I, autour de laquelle il peut se mouvoir. Il est couché en-dehors à la sortie du collet, puis recourbé en-dedans, & finit par la patte A, sous laquelle est logé un ressort qui, écartant en-dehors cette même patte, pousse le crochet contre la queue de la lame & le fait entrer dans l'une ou l'autre des mortaises, suivant que la lame est sortie ou rentrée.

A l'extrémité inférieure de cette queue est un bouton formé en vis B, qui sert à pousser ou repousser la lame pour la faire sortir ou rentrer suivant le besoin.

Une des pieces de la verge DDD est percée à jour par une coulisse d'un demi-pouce de longueur O. Un clou, fortement attaché à la lame E, entre dans la coulisse O, & peut aller, en glissant, d'un bout à l'autre, à mesure que la lame sort ou rentre. Ce clou assujettit la lame, afin qu'elle ne puisse aller ni en avant ni en arriere, mais qu'elle suive toujours la même ligne de haut en bas. Quand la lame est sortie, l'extrémité supérieure du dos D se joint à l'extrémité de l'espace que les deux parties de la verge M. M. laissent entr'elles, & quand elle

est rentrée , la pointe G se cache dans l'extrémité de la verge M , qui se termine en forme de lentille , propre à entrer dans la canelure de la sonde.

Du côté opposé au tranchant, la lame fort d'entre les deux pieces de la verge, d'environ une ligne & demi , & forme la tête DDD , qui sert de conducteur pour introduire les tenettes dans la vessie. Des deux vis qui sont au collet , la plus grosse est engrainée dans la queue de la lame , & l'autre I donne la facilité de démonter & remonter l'instrument , & d'y placer la lame que l'on veut , plus ou moins large , suivant les circonstances & l'âge des personnes qu'on doit opérer. On a marqué , sur la piece de la verge , les pouces par des lignes perpendiculaires , & les demi-pouces par des lignes obliques , qui se croisent sur le bord supérieur de la verge.



OBSERVATION

*DE M. WILL, médecin de la Charité
à Poissi, sur les suites funestes d'une
paracentese.*

Une femme âgée de 26 ans, pendant une de ses grossesses, avoit une telle envie de boire de l'eau, qu'elle ne pouvoit jamais étancher sa soif, quelque quantité qu'elle en bût. Son ventre devint prodigieusement gros : elle accoucha heureusement. Il n'en résulta qu'une très-petite diminution du ventre. Elle nourrit elle-même son enfant, qui vit encore & est très-bien portant. Après le sevrage elle redevint grosse & accoucha aussi heureusement que la première fois. Son enfant mourut peu de temps après sa naissance. Depuis ce temps elle fut dix-huit mois à n'uriner que la valeur d'une cuillerée par jour, continuant toujours à boire comme auparavant. Il s'étoit écoulé six ans depuis le commencement de cette maladie jusqu'au moment qu'elle mit sa confiance en moi. Jusqu'à ce temps elle n'avoit fait aucun remède. Après m'être assuré de l'hydro-

pisie par la fluctuation qui étoit évidente, je donnai des hydragogues, observant de les augmenter par degrés. Les quinze premiers jours ne produisirent aucun changement; mais par la suite les urines commencerent à couler, & le ventre à se défenfler, au point que les vraies côtes se découvroient. Je m'applaudissois déjà, mais en vain; car après avoir employé toute sorte d'apéritifs & d'incisifs pendant plus de trois mois, je vis, avec peine, le ventre reprendre son ancienne dimension.

Je saisis le moment le plus favorable pour la ponction: en effet, toutes les fonctions se faisoient parfaitement, & le pouls se soutenoit très-bien. Il sortit une eau rouille sans odeur, épaisse & déposant beaucoup. Le premier jour j'en fis sortir dix-huit livres; le second vingt livres. Je m'étois proposé d'y revenir le soir du deuxième jour, afin de hâter la sortie totale; mais ayant trouvé la malade un peu agitée, (ce que j'attribuois à la crainte;) je remis la troisième opération au lendemain. A 10 heures de ce même soir elle se plaignit d'une chaleur ardente, d'une soif excessive: la voix devint rauque, le pouls petit & profond. Tous ces accidens imprévus augmentèrent au point qu'à deux heures du matin du 5 Mai dernier elle mourut. J'en

J'en fis faire l'ouverture, je trouvai une quantité énorme d'eau, entre la duplication du péritoine; çà & là, des stéatomes, des athéromes, des hydatides de différentes grandeurs; les plus grosses étoient comme le poing: une partie de ces kystes étoit comme dissoute, & l'on voyoit beaucoup de petits lambeaux flottans. Tous les viscères du bas-ventre, ainsi que de la poitrine, étoient dans un état parfait de santé, seulement très-diminués de leur volume ordinaire.

On peut conclure, de cette observation, que l'attention de n'évacuer les eaux des hydropiques que par degrés, & selon les forces, ne garantit pas toujours du danger d'une mort subite.



S U I T E

*De la Réponse de M. BACHER,
à M. CARRERE, &c.*

Le second volume de la *Bibliothèque littéraire* a paru plusieurs mois après le premier. L'auteur a donc été à portée de recueillir les suffrages des connoisseurs, d'entendre les divers jugemens qu'on en a portés, de compter les voix favorables, & d'accumuler ses lauriers. Cependant quelques personnes, plus versées que d'autres dans la connoissance de l'histoire littéraire de la médecine, sans chercher à flétrir des lauriers obtenus par tant de recherches & par tant de veilles, ont dit ce qu'elles pensoient de cet ouvrage : ce que M. C. ne paroît point avoir ignoré, si l'on en juge, au moins, par ce qu'il dit dans la préface du second volume. Elle mérite une attention singulière ; nous allons en rapporter quelques traits, sur lesquelles nous ferons de légères remarques.

L'auteur, dans la préface du premier volume, avoit dit d'un ton qu'il a cru bien capable de persuader tout le monde : « Nous ne craignons point de le présenter (*son ouvrage*) comme le plus parfait de tous ceux qui ont paru dans ce genre ». Comme il n'en doutoit point, il comptoit aussi que, sur sa parole, le public se garderoit bien d'en douter. Nous ne savons pas jusqu'à quel point le public a pu se laisser séduire par ces belles paroles ; mais il est certain que quelques personnes n'ont pas voulu y croire sans examen. En le faisant, avec impartialité,

elles ont reconnu que la *Bibliothèque littéraire* étoit bien éloignée de mériter cet éloge emphatique : elles s'en sont naturellement expliquées suivant les occasions. Les critiques de ces personnes sont parvenues jusqu'à l'auteur, qui a cru devoir y répondre ; c'est dans cette vue qu'il a composé la seconde préface. Elle commence ainsi : « L'accueil, qu'on a fait à notre » premier volume, n'a pu que ranimer notre zèle » & nos recherches. . . . Il est triste, pour nous, d'être forcés de dire qu'on ne trouve aucune trace de cet accueil, ni dans la capitale, ni dans la province. Ce qu'on voit bien réellement, au contraire, ce sont des critiques, mais des critiques assez sérieuses, puisqu'on a cru devoir essayer d'y répondre ; bien que (est-il dit dans la préface), elles n'aient pas été publiées par la voie de l'impression.

« On nous a reproché, d'abord, QUELQUES » articles oubliés ». *Préf. du deuxième vol.*

On conviendra qu'il falloit avoir plus d'indulgence, si les omissions se bornoient à *quelques articles*. Mais laissons répondre l'auteur, qu'on accusoit trop cruellement & bien injustement à son gré.

« Il n'est pas surprenant que dans un » ouvrage aussi étendu, & qui a exigé des RE- » CHERCHES PRODIGIEUSES, *quelques articles* » aient pu nous échapper. Nous demandons à » ceux qui nous ont fait ce reproche, s'ils con- » noissoient le quart des auteurs dont nous » avons parlé, & des ouvrages que nous avons » indiqués ». *Préf. du deuxième vol.*

Une Bibliothèque universelle de médecine, (nous y souscrivons volontiers,) seroit un ouvrage très-étendu ; & demanderoit, pour être exécuté, des recherches prodigieuses. Mais celle dont nous avons les deux premiers volumes

68 RÉPONSE DE M. BACHER.

ne pouvoit pas être d'une étendue énorme ; car enfin elle ne devoit contenir que huit volumes *in-4°*, ayant moins de 600 pages chacun. Auroit-elle été seulement équivalente à celle de *Manget*, laquelle occupe quatre tomes *in-folio* ? On fait cependant, qu'à l'exception d'un petit nombre de traités écrits en françois, en italien, ce bibliographe de la médecine n'insère dans sa bibliothèque que des livres composés en latin ; ainsi la très grande partie des ouvrages écrits dans les langues vivantes de l'Europe depuis l'an 1500 jusqu'en 1731, que sa bibliothèque a paru, ne s'y trouvent point. Voilà donc une lacune de 231 ans. Seroit-ce trop s'avancer que de présumer qu'on a imprimé chaque année, durant ce long espace, en italien, en françois, en anglois, en espagnol, en hollandois, en allemand, soixante traités ? Ce n'est que dix pour chaque idiome. On aura donc 13860 traités, qui ne sont pas entrés dans l'ouvrage de *Manget*, & qui auront été écrits par 7000 personnes au moins inconnues à ce médecin (*Manget*), qui en a nommé environ 5200. Mais depuis quarante-cinq ans le nombre des écrivains, dans les différentes branches de l'art de guérir s'est extrêmement multiplié : en 1761 on en comptoit, dans la France seule, cent trente-cinq parmi les médecins vivans ; quarante parmi les chirurgiens ; dix parmi les apothicaires. Aujourd'hui on compte 250 auteurs, tant médecins que chirurgiens & apothicaires. Le nombre est donc augmenté de 65 depuis quinze à seize ans. Par le relevé de ce qui s'imprime, chaque année, de livres, de traités ou dissertations composés par ces trois sortes de personnes, on peut assurer qu'en Europe, le calcul en montre dans ces quarante-cinq ans écoulés depuis *Manget*, 10000 au moins, c'est-

à-dire , environ 4000 auteurs. D'où il suit que , pour remplir la lacune qui est dans la bibliothèque de *Manget* , il faudroit indiquer près de 24000 productions , sans faire entrer dans ce compte les différentes éditions. Voilà , sans doute , ce qu'on pourroit appeller un ouvrage étendu , & pour lequel il faudroit des recherches prodigieuses ; mais ces expressions emphatiques ne peuvent convenir à un dictionnaire dont la base est *Manget* qu'on traduit , le dictionnaire de *Moréri* qu'on copie , ainsi que celui de *M. Eloy* , & deux ou trois autres ouvrages mis également à contribution , sans parler de plusieurs catalogues qui ne devoient servir que de renseignemens , mais sur la foi desquels il ne falloit pas s'en rapporter aveuglément.

Que dans l'exécution difficile d'un semblable plan , on découvre quelques articles omis , il faudroit être de bien mauvaise humeur pour former des plaintes contre l'auteur & dépriser son ouvrage. Mais le cas est différent , lorsque , dans une simple compilation , qu'on peut faire en se délassant , on démontre des omissions par centaines.

Nous sommes , peut-être , de ceux qui avons observé , après la publication du premier volume de *M. C...* , qu'il manquoit , dans ce volume , bien des articles ; c'est donc à nous qu'il demande si nous connoissons le quart des auteurs dont il a parlé , & des ouvrages qu'il a indiqués. Nous croyons avoir déjà fait à sa demande une réponse péremptoire ; nous comptons la rendre plus satisfaisante encore , sans nous amuser à des récriminations puériles.

« Nous voudrions les voir (ajoute-t-il) la plume à la main , rédiger un ouvrage aussi considérable : nous verrions alors si leurs

70 RÉPONSE DE M. BACHER

« oubliés ne sont pas plus multipliés ». *Préf. du deuxième vol.*

« Nous n'avons garde de former la pénible entreprise d'une bibliothèque universelle de médecine, telle que nous la concevons, pour qu'elle soit utile, & qu'elle ait un certain degré de perfection. Ainsi M. C., n'aura pas le plaisir de nous voir, pour cet objet, la plume à la main. Ce projet est au-dessus de nos forces, nous savons

Quid valeant humeri, quid ferre recusent :

mais dans le cas où nous oserions essayer, il est actuellement en état de juger si nous pouvons aller à la découverte des objets bibliographiques.

« Il est aisé, (continue-t-il) de faire un vain étalage d'érudition, lorsqu'on trouve, par hasard, sous sa main, quelques ouvrages qui n'ont pas été connus de ceux qui ont écrit sur la bibliographie, & qui, le plus souvent, méritent d'être oubliés dans la poussière des bibliothèques ». *Préf. du deuxième vol.*

Oh ! rien n'est si aisé, très-certainement, que de faire un vain étalage d'érudition. Le catalogue des auteurs, placé à la tête du premier volume de la *Bibliothèque littéraire*, en est une très-forte preuve.

On ne devine pas trop comment un homme qui trouve, par hasard, sous sa main, des ouvrages inconnus aux bibliographes, peut, en les indiquant, faire un étalage d'érudition : il dira simplement qu'ils ne se trouvent dans aucune des bibliographies qu'il a consultées, & nommera les principales. Mais il est singulier que M. C., qui est bibliographe, ne sache pas qu'il est agréable de découvrir, même par

hasard, un livre inconnu à ses prédécesseurs, ou seulement une édition. En faisant cette découverte, un bibliographe est tout aussi content qu'un antiquaire qui voit, pour la première fois, une chétive médaille de cuivre frappée sous l'empereur *Tibère*. Il l'annonce par-tout avec satisfaction, avec joie, avec vivacité : il ne faut pas d'érudition pour cela ; il en faut, sans doute, pour en donner l'explication. Cependant cette chétive médaille a son prix, comme le plus pitoyable livre a le sien ; ne seroit-ce que par l'existence.

« Mais la chose n'est pas aisée ; lorsqu'il faut
 » découvrir environ quinze cens auteurs, tra-
 » cer un abrégé historique de leur vie, rendre
 » compte de leurs ouvrages, au nombre d'en-
 » viron 4000, présenter un tableau de leur
 » doctrine & de leurs découvertes ; c'est cepen-
 » dant ce que nous avons fait dans notre pre-
 » mier volume, & on ose nous reprocher
 » d'avoir oublié dix ou douze auteurs, & dix-
 » huit ou vingt ouvrages ».

Cette phrase, pour être la suite de la précédente, n'en est pas une conséquence plus claire ; mais, sans nous arrêter à chercher le véritable sens de l'auteur, attachons-nous à ce qu'il prononce d'intelligible ; 1°. d'avoir découvert environ quinze cens auteurs ; c'est-à-dire, très-certainement, que dans la *Bibliothèque littéraire* il sera fait mention de 1500 (a) auteurs, dont, avant M. Carrere, aucun bibliographe n'a-

(a) Dans la Préface du premier volume, M. C... avoit dit : « nous donnerons environ deux mille articles d'auteurs, dont aucun bibliographe de la médecine n'a encore parlé ». Il avoit, sans doute, alors mal compté, puisqu'il n'en annonce plus que 1500.

72 RÉPONSE DE M. BACHER

voit parlé, & qu'on ne doit trouver ni dans *van der Linden*, ni dans *Mercklin*, ni dans *Lipinus*, ni dans *Manges*, ni dans *Séguier*, ni dans *Kestner*, ni dans *Haller*, &c. &c. &c... tous, écrivains consultés par M. *Carrere*. Ce nombre d'auteurs, nouvellement découverts, après d'immenses recherches, annonce d'une manière assez positive, que le manuscrit est tout prêt, & que c'est sur les huit volumes promis au public dès 1775, qu'il faut repartir ces 1500 auteurs, jusqu'à présent inconnus aux bibliographes anciens & modernes; c'est donc environ 187 pour chaque volume. Mais afin qu'on pût les distinguer, n'auroit-on pas dû, en bonne conscience, faire précéder d'un astérisque chacun de ces nouveaux articles? Cependant, par quelle fatalité arrive-t-il, d'une part, que dans le premier volume on n'apperçoive aucun nom inconnu, & que de l'autre il en manque réellement 277, que nous avons indiqués, sans compter ceux que nous ne connoissons réellement point, & ceux que nous avons négligé de nommer, pour ne pas trop grossir notre liste, déjà assez enflée! Remarquons même, en passant, que dans le *Studium medicum*, ouvrage dont M. *Haller* n'a pas prétendu faire une bibliothèque universelle de médecine, que dans cet ouvrage, disons-nous, il y a, sous la lettrine A, plus de 60 auteurs qu'on ne trouve point dans la *Bibliothèque littéraire*. Nous les indiquerons volontiers à M. *Carrere*, s'il l'exige de nous. Le relevé en est fait, il est sur notre bureau. 2°. D'avoir tracé un abrégé historique de leur vie. Il ne falloit pas avancer ceci sans restriction; car de 581 individus nommés sous la lettrine A, on n'a donné la vie abrégée que de 271; ainsi il y en a 310 bien comptés, sur lesquels on ne nous apprend rien; c'est, comme on voit, plus de

la moitié : nous laissons de côté le supplément.
 3°. *Rendre compte de leurs ouvrages au nombre d'environ 4000.* Il s'agit ici probablement de quatre mille ouvrages que les bibliographes qui ont précédé M. Carrere, n'ont point connus. Il diminue encore ici, comme on voit, le nombre qu'il annonçoit dans la *Préface* du premier volume, pag. xv. Ce nombre étoit alors de huit mille. L'auteur ne s'étoit trompé que de moitié dans son premier calcul ; 4°. *Présenter un tableau de leur doctrine & de leurs découvertes* : ceci ne sauroit se faire sans s'étendre plus ou moins sur chaque article. Il est certain qu'on a été fort court sur les sept huitièmes des auteurs compris sous la lettrine A ; donc on ne nous instruit guère sur leur doctrine & leurs découvertes. On ne sauroit revenir de sa surprise en lisant cette assertion de la *Préface* ; « c'est cependant ce que nous avons fait dans » notre premier volume ». Par les observations précédentes, il est clair que ceci est pour le moins une hyperbole.

« Certains ont trouvé que nous donnions » trop dans la partie historique ».

Ceci est sans doute une plaisanterie, ou plutôt un sarcasme. L'auteur y répond néanmoins comme à un reproche sérieux.

« Quelques autres se plaignent, au contraire, » que nous avons négligé cette même partie » historique ».

Ceux-ci ont raison, & nous sommes de leur parti. Pour leur montrer leur prétendue injustice, l'auteur fait deux classes de ces messieurs.

« Les uns, (dit-il), auroient voulu que nous » eussions indiqué l'historique de chacun des in- » dividus dont nous avons parlé, sans en ou- » blier un seul ».

On auroit désiré, sans doute, trouver une

notice historique de tous les auteurs nommés dans la *Bibliothèque littéraire* ; mais on n'ignore point qu'il est quelquefois impossible , pour nous servir des expressions de l'auteur , d'INDIQUER L'HISTORIQUE DE CHACUN. Quoiqu'il dise pourtant, il y en a un bon nombre qu'il ne fait pas connoître , & sur lesquels il auroit pu trouver des renseignemens *sans suer sang & eau* : nous le prouverons par des exemples, afin de l'obliger , puisqu'il le demande.

Quant aux seconds, qui ont trouvé mauvais que M. C... n'ait pas mis dans leurs articles les noms de leurs ancêtres, ils ont tort, s'ils n'étoient pas médecins ou chirurgiens : il ne devoit point faire servir un ouvrage littéraire au triomphe d'une sorte vanité.

« Quelques-uns se sont plaints (à M. C. lui-même sans doute) du silence que nous avons » gardé à leur égard : ils ont cru que des mé- » moires envoyés à des académies, ou quelques » observations insérées dans les journaux, suf- » fisoient pour les faire mettre au nombre des » auteurs qui ont écrit sur l'art de guérir ; » mais ils n'ont qu'à consulter notre plan, ils » se convaincraient que les mémoires acadé- » miques, & les pièces publiées dans les jour- » naux, n'en font point partie ».

Ces messieurs étoient, sans doute, fondés sur ce que le *Prospectus*, & la lettre d'avis qui demandoit des renseignemens, publiés après le 25 Mai 1775, n'annonçoient point cette distinction. Mais en citeroit-on beaucoup que la petite vanité ait aveuglés au point de passer pour auteurs de quelques observations, & de former plainte contre M. C... ? Au reste ; qu'il ait eu tort ou raison en les omettant volontairement, il nous semble que M. Bourdelin, dont il fait un éloge mérité, auroit dû occuper

une place dans son second volume , puisqu'il donne l'histoire de plusieurs qui n'ont rien publié *ex professo*. M. Bourdelin a composé différens mémoires inscrits dans le recueil de l'Académie des Sciences dont il est membre ; il passe d'ailleurs pour l'auteur des formules de la charité de Paris , lesquelles ont été imprimées.

Il nous semble aussi que M. Bouvart, l'un des plus habiles praticiens de Paris , devoit avoir place dans la *Bibliothèque littéraire* , non-seulement à ce titre , mais encore à titre d'auteur. Il est étonnant que M. C... , qui prône à tout moment ses immenses recherches bibliographiques , ignore ce que tout le monde sait ; qu'il déclare , en propres termes , que M. Bouvart n'a rien écrit ; & qu'il ajoute , du moins nous ne connoissons aucun ouvrage qui porte son nom.

Malgré cette assertion , il est certain que M. Bouvart est l'auteur d'un mémoire à consulter sur une naissance tardive , signé de lui , & imprimé in-4°. 1764. Il a paru in-8°. la même année , & une troisième fois en 1765 in-8°.

Il est certain qu'il est auteur de la consultation sur une naissance tardive , pour servir de réponse à deux écrits de M. Lebas , à une consultation de M. Bertin , & à une autre de M. Petit. Paris , Hérisant , 1765. in-8°. de 134 pages. On lit sur cette dernière page le nom de M. Bouvart. Cette consultation est suivie d'une dissertation latine de Jean Tardin , réimprimée par les soins de M. Bouvart.

Il est certain qu'il est auteur de trois lettres pour servir de réponses à un écrit de M. Petit. Paris , Hérisant , fils , 1769 , in-8°. de 167 pag. On voit sur cette dernière page le nom de

76 RÉPONSE DE M. BACHER

M. *Bouvard*, avec cette date, de Paris, premier Novembre 1769.

Il n'est pas moins certain que M. *Bouvard* est auteur de l'*examen* d'un livre qui a pour titre : T. TRONCHIN de *colicâ pîssonum* 1758. in-8°. Il est vrai que cet examen ne porte pas son nom ; mais on fait qu'il est de lui. On l'a réimprimé en 1767 in-8°.

Il y a encore de M. *Bouvard* quelques consultations imprimées, & un mémoire sur le *seneka*, en 1744, dans le recueil de l'Académie des Sciences, dont il est membre.

Si M. C... n'a pas su que ce médecin célèbre a écrit, & qu'il manie, avec adresse, les armes de la dialectique, on doit lui faire grâces volontiers de n'avoir pas connu une foule de médecins françois ou étrangers qui ont eu moins de réputation, ni les ouvrages qu'ils ont produits. Bien que nous ayons déjà relevé quelques-unes de ses omissions, nous n'en sommes pas moins portés à l'indulgence, & nous n'aurions pas l'air de faire, à son égard, la sévère fonction d'Aristarque, s'il ne nous avoit pas sommés publiquement de justifier notre premier jugement, qu'il disoit avoir été prononcé trop lestement & sans connoissance de cause. Il falloit bien, pour lui-même, pour le public, & pour nous enfin, que ces preuves fussent exposées au grand jour. Mais nous le répétons, c'est malgré nous.

En finissant sa préface, M. C... parle ainsi : « Nous nous devons à nous-mêmes d'entrer dans des détails propres à nous justifier des reproches qu'on nous a faits... Si on nous fait encore les mêmes reproches, on ne trouvera pas mauvais que nous gardions le silence ».

C'étoit prendre le parti de la prudence : il falloit donc s'y tenir ; mais on s'est laissé em-

porter trop loin par une affection de pere , dont la lettre imprimée , qui nous est adressée , est une preuve authentique. Ainsi disoit autrefois le sage *Horace* ,

. *Video meliora proboque ;
Deteriora sequor.*

Pour conclusion , on lit : « Nous publions » ce second volume avec confiance , encourageés par l'accueil qu'on a fait à celui qui l'a » précédé ».

Quelle contradiction ! l'auteur est instruit des reproches qui se sont élevés contre le premier volume : cette préface même est employée à y répondre , tant bien que mal , & l'on nous vante encore hautement un accueil imaginaire. N'auroit-il pas mieux valu garder un silence profond que d'être pour le moins inconséquent ?

Mais tandis que M. Carrere omet des hommes qui ont bien mérité de l'art par leurs talens & par leurs écrits , il en favorise d'autres , en les insérant deux fois dans son dictionnaire. Cependant si ces auteurs , plus avantageusement traités que les autres , revenoient au monde , ils n'en feroient pas leurs remerciemens à l'auteur , qui ne les a nommés deux fois que faute de les avoir bien connus par leurs ouvrages. Comme nous n'avons rien sans preuve , nous allons rapporter onze méprises que nous avons remarquées.

1°. *Tom. j. pag. 56*, ALAYMO. Dès le commencement de l'article M. Carrere observe , avec raison , qu'il ne faut pas *Alcime* , comme l'appelle *Movéri*. Après cette observation , peut-on revenir de son étonnement , lorsque vingt-trois pages plus loin , c'est-à-dire , *page 79* , on voit M. C... tomber lui-même dans l'erreur qu'il reprend , & faire un article pour *ALCAIME* ?

78 RÉPONSE DE M. BACHER

Nous dirons, en passant, que l'article ALAYMO, donné par M. *Carrere*, est traduit, ainsi que beaucoup d'autres, de la *Bibliotheca* de MANGET, lequel fait l'observation que M. C... rapporte avec confiance, comme si elle étoit de lui. Il s'est déterminé à ne point citer; ce parti procure deux & même trois avantages: le premier de dépayser ceux qui ne sont pas bien versés dans l'histoire littéraire de la médecine: le second d'exercer la patience de ceux qui en ont fait leur étude, & qui aiment à remonter aux sources ou à découvrir le plagiat: le troisieme d'obtenir (peut-être) pour une mince compilation, après un certain nombre d'années, dans l'opinion du vulgaire, le mérite d'un original.

Manget faisoit son observation en 1731; mais depuis on a mis dans le *Dictionnaire de Moréri* ALAYME, sans pourtant effacer ALCAIME, nous en convenons; ce dont M. *Carrere*, qui prône si haut son exactitude, devoit faire mention.

2°. Tom. j. pag. 91, ALEXANDRE d'Aphrodisée. Contentons-nous, pour le présent, d'observer que son vrai nom est *Alexandre*, & qu'Aphrodisée est seulement le nom de la ville où il naquit. Cependant M. *Carrere*, pag. 161, consacre un second article au même individu, sous le nom d'APHRODISÉE (*Alexandre*).

3°. Tom. j. pag. 176, (ARCAUS (Jean), M. *Carrere* le dit auteur de deux ouvrages qu'il distingue par les chiffres arabes 1 & 2. Il ne trace point l'histoire de cet écrivain, & ne nous apprend point ce que contiennent de bon ces deux ouvrages, ni le jugement qu'il faut en porter. Mais on est très-surpris de voir cet article immédiatement suivi d'un autre, ARCAUS (François), auquel on attribue une pro-

duction, dont le titre annonce précisément les deux ouvrages qui avoient été donnés au précédent auteur (*Jean ARCAUS*. La méprise où tombe ici M. Carrere est aussi celle du bon *Manget*, dont il est beaucoup plus aisé de transcrire les articles en les brochant, en les tronquant quelquefois, en transposant les phrases, en supprimant certains faits ou certaines anecdotes, que d'examiner ces articles avec un esprit froid & tranquille, & en critique éclairé. Par cette dernière méthode on ne fait point un article en vingt-quatre heures; en suivant la première on en broche deux ou trois par heures. La différence est grande.

Manget, pour marquer le lieu de la naissance d'*Arcaus*, met *Frexenalensis*; ce qui fait dire à M. C... « Il (*Arcaus*) étoit né à *Fresnes*; » mais comme il y a en Espagne deux bourgs de ce nom, l'un dans la vieille Castille, l'autre dans l'Andalousie, on ne peut savoir bien précisément dans lequel des deux il a pris naissance. Nous voyons que M. C... a consulté la nouvelle, mais très-fautive édition du Dictionnaire géographique de la Martinière, qui indique deux bourgs nommés *Fresno*; mais la carte d'Espagne de M. de l'Isle indique une ville qui paroît bien plus vraisemblablement avoir donné naissance à *François Arcaus* (ou *de arce*); c'est *FREXENAL*, dans l'Estremadure, au sud de Badajoz, vers les confins du Portugal. Le même *de l'Isle*, dans sa carte, place cette ville sur une petite rivière qui, coulant de l'est à l'ouest, va se jeter dans le fleuve Guadiana.

4°. *Ibid.* p. 292. *BAISNESI* (*Fausse-Néron*). Il est clair que c'est absolument le même individu qu'on trouve pag. 305, sous ce nom, *BAISNESI* (*Fausse-Néron*).

80 RÉPONSE DE M. BACHER

5°. *Tom. j. pag. 367*, BAUHESIUS (*Pierre*). Ce nom est défiguré comme le précédent; c'est le même que le médecin nommé BRUHEZ (*Pierre*); *tom. ij. pag. 189*.

6°. *Ibid. pag. 425*. BENHAM (*Thomas*). Sans être aussi habile bibliographe que l'est M. Carverre, on devine que le BONHAM (*Thomas*) dont il parle *tom. ij. pag. 425*, n'est pas autre que le Benham du premier volume.

7°. *Ibid. pag. 451*. BERTATIUS (*Alphonse*). Cinq pages plus loin, c'est-à-dire *pag. 456*, on voit un article pour BERTOTIUS (*Alphonse*). Cette dernière manière d'écrire est la véritable.

8°. *Tom. ij. pag. 145*. BRASSAVOLA (*Jérôme*). On le voit réparaître *pag. 147* sous ce nom, BRASSAVOLI ou BRASSAVOLO (*Jérôme*).

9°. *Ibid. pag. 168*. BRODTBECK (*J. Conrad*). Quand on ne s'en rapporte qu'à des catalogues, dont les uns présentent un nom écrit d'une façon & les autres d'une autre, on court, à tout moment, risque de se tromper. On ne se garantit de l'erreur qu'en recourant aux ouvrages mêmes des auteurs. C'est le devoir du bibliographe; pour le remplir, il en coûte beaucoup de peines, de soins & de temps; mais par-là on ne double point les articles, & l'on ne jette point le lecteur dans l'incertitude, comme le fait le changement même d'une seule lettre dans un nom propre, ainsi qu'on l'observe à l'égard de Brodtbek, qui forme un autre article *pag. 177* sous cette orthographe BROTBEEK.

10°. *Ibid. pag. 204*. BRUYERINUS (*Jean*)
Nom

Nous renvoyons à la pag. 469 , où se trouve un second article pour le même homme : il s'annonce ainsi : CHAMPIER (*Jean Bruyren.*)

11°. *Ibid.* pag. 352. CARETANUS (*Jean*) est-le même que le CHARETANUS ou CHARRETANUS (*Jean*) dont on parle pag. 477.

On indiquera dans le Journal du mois d'Août les auteurs qui manquent sous la lettrine B du deuxième volume de la Bibliothèque littéraire.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai 1777.

Les fièvres intermittentes , qui avoient lieu le mois dernier , ont continué , avec les mêmes caractères , pendant tout le cours de ce mois. Il y a eu des fièvres rhumatismales , où l'état des premières voies indiquoient les émético-cathartiques , & le succès répondoit à l'indication. Les douleurs & les autres symptômes s'adoucissoient promptement par leur usage. Les affections de poitrine inflammatoires & catarrhales ont été aussi très-fréquentes , presque toutes sans danger : enfin il y a eu quantité de petites véroles discrètes & cohérentes , qui n'ont pas été cependant meurtrières , quoique quelques personnes aient succombé.

OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.
A V R I L 1777.

J ^o . du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	À lever du S.	À 2 h. du soir.	À 8 h. du soir.	À matin		À midi.		À Soir.	
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.
1	8	17 $\frac{5}{8}$	10	27	7	27	6	27	5 $\frac{1}{2}$
2	8	14	9	27	4 $\frac{1}{2}$	27	5	27	5 $\frac{1}{2}$
3	8	11	9	27	5	27	6 $\frac{1}{2}$	27	7
4	8	14	8	27	5	27	6 $\frac{1}{2}$	27	8
5	7	11	9	27	9	27	9	27	10 $\frac{1}{2}$
6	7	12	10	27	11	27	11	27	11
7	9	16	9	27	10	27	11	28	0
8	5	14	10	28	0	28	0	28	0
9	7	20	13	27	11	27	10	27	7
10	10	13	9	27	7	27	10	27	11
11	4	14	8	27	11	27	11	27	11
12	5	10	5	27	10	27	11	28	0
13	2	14	9	28	0	27	11	27	9 $\frac{1}{2}$
14	7	14	7	27	7	27	6	27	5
15	5	11	6	27	4	27	3	27	3
16	5	9	6	27	3	27	4	27	4
17	5	12	5	27	5	27	6	27	8
18	5	13	7	27	9	27	9	27	9
19	5	16	9	27	9	27	8	27	7
20	5	12	9	27	7	27	7 $\frac{7}{8}$	27	8
21	8	11	8	27	7	27	10	27	11
22	7	11	8	27	11	27	11	27	10
23	8	16	11	27	10	27	10	27	9 $\frac{1}{2}$
24	9	15	9	27	7	27	6	27	6
25	7	12	8	27	6	27	7	27	7
26	5	16	8	27	8	27	9	27	10
27	5	15	11	27	10	27	11	27	11
28	8	11	8	27	11	27	11 $\frac{1}{2}$	27	11
29	6	16	11	28	0	28	0	28	0
30	9	16	12	27	11	27	11 $\frac{3}{4}$	27	11
31	9	19	14	27	11	27	11 $\frac{7}{8}$	27	11 $\frac{1}{2}$

VENTS ET ETAT DU CIEL.

<i>j. du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	N-O. nuages.	S. c. pl. t. au l.	S. couvert.
2	S. couv. pl.	S-O. c. pl. gr. v.	S. beau.
3	S. nuages.	S. c. v. pl. <i>elec.</i>	O. beau.
4	S. nuag. pluie.	S-O. n. gr. v. pl.	S-O. nuages.
5	S-O. cou. pl.	S. couv. pluie.	S-O. couv.
6	S. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>
7	S-O. <i>idem.</i>	O. <i>idem.</i>	N-O. nuag.
8	N-O. beau.	N-E. beau.	N-E. beau.
9	N-E. c. ton. au loin.	S-E. couv. tems lourd.	S-E. nuages.
10	S-O. c. p. g. v.	N. couvert.	N. couvert.
11	N. beau v. fr.	N. b. pl. froid.	N. beau.
12	N. nuag. pl.	N. fr. pl. gr. <i>el.</i>	N. <i>idem.</i>
13	S-E. b. gel. b.	S-O. beau.	S. couvert.
14	S. nuag. pl.	S. n. pl. gr. <i>el.</i>	S-O. <i>idem.</i>
15	S-O. c. p. <i>elec.</i>	S. beau.	N-E. b. <i>écl.</i> de chal.
16	N-E. couvert.	S-E. c. pl. <i>elec.</i>	N-O. c. pl.
17	S. <i>idem.</i>	N-O. c. <i>elec.</i> pl.	N-O. couv.
18	N-O. c. v. <i>el.</i>	O. nuages, pl.	N-O. beau.
19	S-E. couvert.	S. couvert, pl.	S. couv. pl.
20	S-E. <i>idem.</i>	S. c. pl. ton. <i>el.</i>	S. couv. fr.
21	S-O. <i>id.</i> gr. v. pl. grél. <i>elec.</i>	O. nuages.	N-O. nuag.
22	S. couvert.	S-O. couv. plu.	N-O. couv.
23	S-O. couv. pl.	S. nuages.	O. beau.
24	S. <i>idem.</i>	S-O. couvert.	N-O. c. pl.
25	S-O. <i>idem.</i>	N-O. beau.	N-O. beau.
26	N-O. beau.	N. c. pl. gr. t. <i>el.</i>	N. beau.
27	N-O. n. br.	N-O. beau.	O. beau.
28	N. couv. pl.	N. couv. pluie.	N. nuages.
29	N. nuages.	N-E. n. <i>parhél.</i>	N-E. nuages.
30	N-E. c. pluie.	N-E. beau.	N-O. beau.
31	N. b. brouil.	N-E. <i>idem.</i>	N. beau.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur 20 deg. le 9

Moindre degré de chaleur 2 $\frac{1}{2}$ le 13Différence 17 $\frac{1}{2}$ deg.

Plus grande élévation du Mer-

cure 28 pou. 0 $\frac{3}{4}$ le 8Moindre élévation du Mercure . . 27 3 $\frac{1}{2}$ le 15Différence 0 po. 9 $\frac{1}{4}$ l.

Nombre de jours de Beau 5

de Couvert 22

de Nuages 4

de Vent 5

de Tonnerre 2

de Brouillard 2

de Pluie 24

de Neige 0

Quantité de Pluie 39 $\frac{3}{4}$ lignes.

D'Evaporation 39

Différence $\frac{1}{4}$

Le vent a soufflé du N. 5 fois.

N.-E. 3

N.-O. 6

S. 8

S.-E. 2

S.-O. 5

E. 0

O. 2

Température : froide, humide, & très-pluvieuse.

COTTE, Prêtre de l'Oratoire,
Curé de Montmorency, &c.*A Montmorency, ce 1 Juin 1777.*

Nous avons eu peu de fièvres malignes & de fluxions de poitrine, qui n'ont point été dangereuses.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille , au mois de Mai , par
M. BOUCHER , Médecin.*

Le temps a été pluvieux & froid pendant tout le mois : peu de jours se sont passés sans pluie : la liqueur du thermometre ne s'étoit pas élevée, jusqu'au 21, au-dessus du terme de 15 degrés : le dernier jour elle s'est portée à celui de 15 degrés.

Nous avons essuyé plusieurs jours d'orage avec de la grêle : il en est tombé assez abondamment le 9, mais pas assez pour endommager nos campagnes, ainsi que cela est arrivé dans une partie du Hainaut.

Le mercure, dans le barometre, a été observé tout le mois au-dessous du terme de 28 pouces, si l'on en excepte le 8.

Le vent a été *sud* du premier au 8. De ce jour au 25 il a varié. Il est resté au nord les cinq derniers jours du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 15 au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 5 degré au-dessus du même terme. La différence entre ces deux termes est de 10 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes, est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 9 fois du nord,	9 fois du sud.
5 fois du nord,	8 fois du sud vers
vers l'est.	l'ouest.
5 fois du sud,	5 fois du nord,
vers l'est.	vers l'ouest.

86 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

Il y a eu 29 jours de temps couvert ou nuageux.
 26 jours de pluie. } 4 jours d'éclairs.
 5 jours de tonner. } 5 jours de grêle.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies qui ont regné à Lille , pendant le mois de Mai 1777.

Les pleuropneumonies & les fievres catarrheuses ont été presque aussi communes ce mois & aussi fâcheuses que dans les deux mois précédens ; même danger & même difficulté d'obtenir une expectoration purulente, quoique les saignées fussent pratiquées à temps, & que l'on eût employé, selon les regles, les autres remèdes indiqués : en conséquence nombre de malades ont péri par un dépôt dans la poitrine. Nous avons été assez heureux de le détourner chez un garçon vigoureux, dans lequel il paroïsoit prêt à se former, en lui faisant appliquer deux vésicatoires aux gras des jambes, & en faisant suppurer long-temps les ulcères qui en ont résulté.

La fièvre-tierce & la double-tierce ont été communes ce mois dans le peuple. Ce dernier genre de fièvre étoit souvent compliqué de putridité & de saburre vermineuse : les adultes rendoient des vers ainsi que les enfans. J'ai traité une Dame d'une pareille fièvre, compliquée d'inflammation au bas-ventre, à la suite d'une couche laborieuse : la malade a rendu, en différens temps de sa maladie, quantité de vers, moitié vivans, moitié morts. Des selles copieuses de matieres bilieuses & fétides, continuées pendant plusieurs jours, après une déviente suffisante, tant par les saignées que par les

MALADIES REGNANTES. 87
diverses boissions antiphogistiques, ont procuré la guérison.

Il y a eu en outre des affections érysipélateuses & quelques fièvres rouges.

LIVRES NOUVEAUX,

Instruction abrégée sur les maladies des enfans, par A. J. B. M. GUENET, Docteur Régent de la Faculté de Médecine. A Paris, de l'imprimerie de Ph. D. Pierres, rue S. Jacques 1777.

M. le Noir, Conseiller d'Etat, Lieutenant-Général de Police, a obtenu de la bienfaisance de Louis XVI les fonds nécessaires pour faire distribuer des boëtes de remèdes dans les villages où sont allaités les enfans enregistrés au bureau général des nourrices à Paris. Ces boëtes ne contiennent qu'une petite quantité de remèdes, mais bien choisis, & capables de satisfaire aux indications qui se présentent dans les maladies des enfans. M. Guenet a été invité par M. le Noir à diriger cette institution avantageuse au public, & à donner une instruction abrégée sur les maladies des enfans. M. Guenet a répondu parfaitement aux vues du magistrat : ce médecin, bien différent de ceux qui noient le peu de bonnes choses qu'ils peuvent tirer de leur fonds dans un tas d'inutilités, a su, dans une brochure de 58 pages, réunir les méthodes de curation les plus simples & les plus efficaces, à la précision & à la clarté des préceptes, & par-là il remplit exactement l'objet de son ouvrage, qui est de guider sûrement les personnes charitables qui veulent bien se vouer à veiller sur la santé des pauvres enfans dans les campagnes.

Dissertation sur l'huile de palma Christi, ou l'huile de Ricin, que l'on appelle communément huile de castor, &c. par le Docteur PIERRE CANVANE, médecin à Bath, &c. ouvrage traduit de l'anglois, par M. HAMART DE LA CHAPELLE, médecin de Paris, &c. A Paris chez Didot le jeune. 1777.

Il arrive souvent que les remèdes nouveaux sont adoptés avec enthousiasme, & que par la suite leurs mauvais effets ou leur inefficacité les font discréditer & oublier. Il n'en seta pas de même, à ce que nous pensons, du remède que nous annonçons : il est proposé par des médecins instruits, & qui s'appuient sur des expériences constantes. D'après leur autorité l'huile de palma christi est indiquée toutes les fois que l'on peut avoir quelque intérêt de purger, dans le cas de tension, soit inflammatoire, soit convulsive, d'hémorrhagies, de vomissement de sang, d'hémoptysie, &c. &c. La plante de laquelle on extrait cette huile est le grand ricin de l'Amérique. *RICINUS AFRICANUS MAJOR CAULE VIRESCENTE. H. R. P. Le NHAMBU GUACU de PISON & de HANSLOANE. RICINUS AMERICANUS FRUCTU RACEMOSO HISPIDO.* Dans les isles Françoises on l'appelle le *GRAND PALMA CHRISTI A TIGES VERTES*. L'amande de laquelle on extrait par expression cette huile est fort âcre. *HIPPOCRATE* la substituoit aux semences du garou, appelées *grana cnidia*, & il dit qu'elle opère quelquefois avec violence. L'auteur expose les différentes manieres de faire usage de l'huile, qu'il est bien important d'avoir fraîche. Nous avons été témoins nous-mêmes des maux de

gorge & des douleurs d'entrailles , qu'elle occasionne , étant rance & acrimonieuse. C'est dans l'ouvrage même qu'il faut lire tous les détails relatifs à ce remède. Nous observerons ici que l'auteur donne plusieurs formules dans lesquelles l'huile de ricin ne peut être que d'un effet fort mince. En remarquant encore que le docteur *Canvane* n'hésite point à payer un grand tribut d'éloges au traité du docteur *Tronchin* , nous ne pouvons nous dispenser de rapporter la note que le traducteur a cru devoir ajouter au texte. *L'exactitude scrupuleuse qu'impose le bien public exige de nous en faveur des jeunes médecins , qu'en citant cet ouvrage (T. TRONCHIN DE COLICA PICTONUM) , nous indiquions les savantes remarques critiques de M. Bouvart , auxquelles il a donné lieu.*

Détail des succès de l'établissement que la ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées , & qui a été adopté dans diverses provinces de France. CINQUIEME PARTIE. Année 1776. On y a joint différentes observations & divers avis sur les personnes suffoquées par des effets méphitiques quelconques , dont la plûpart ont été rappellées à la vie par des moyens analogues à ceux qu'on emploie en faveur des noyés ; par M. PIA , ancien échevin de la ville de Paris.

(Ampliat ætatem suam vir bonus ,

Quando longævitati consortium prodest.)

A Paris , chez Augustin-Martin Lot-

tin, l'aîné, *imprimeur-libraire du Roi
& de la ville, rue S. Jacques. M. DCC.
LXXVII.* (in-12 de 168 pag.)

L'établissement si utile dont M. PIA a été le promoteur, date du mois de Juin 1772. Depuis cette époque jusqu'aujourd'hui on a conservé, par les seuls secours qu'on donne aux noyés, *cent soixante-seize personnes*, lesquelles, avant cet établissement, auroient été perdues pour la société.

Ce volume, ainsi que les précédens, contient l'histoire des faits relatifs à chaque individu, qui a eu le malheur d'être submergé. On les réunit sous trois classes : la première est celle des noyés rappelés à la vie par les secours qui leur ont été administrés : il y en eut 63 durant le cours de 1776. La deuxième présente la liste de ceux qui ont éprouvé les secours sans succès : on en compte 13. La troisième renferme ceux qui, étant jugés morts au sortir de l'eau, n'ont reçu aucun secours : ils furent au nombre de 36.

M. Pia ne se borne point à rapporter les succès obtenus à Paris : il a soin de recueillir ceux des Provinces. Mais comme les accidens produits par la vapeur du charbon, sont malheureusement trop fréquens, il s'occupe des moyens non-seulement de les prévenir, mais aussi d'y remédier. L'avis patriotique, qu'il donne pour cet effet, est en partie tiré de l'excellent mémoire de M. Har-*mant*, médecin de Nanci.

Un morceau précieux termine ce volume ; c'est une dissertation sur les moyens de conserver la vie aux enfans qui paroissent morts ou mourans en venant au monde ; par M. DUSSE, maître chirurgien & accoucheur de Paris : elle a été recouvrée dans les papiers de M. Winslow ; par M. le Begue de Presse, médecin de Paris.

Mémoire sur les funestes effets du charbon allumé, avec le détail des cures & des observations faites à Nancy sur le même sujet, lu dans une séance publique de l'Académie des Sciences de la même ville; par M. HARMANT, membre de cette Société, & Conseiller-médecin ordinaire de feu S. M. le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar. A Nancy, chez Nicolas Gervois. 1775. (in-8° de 80 pag.)

M. Harmant s'est appliqué, sur-tout, à décrire bien exactement les phénomènes qui accompagnent l'état des personnes que l'imprudence rend les tristes victimes de la vapeur stupéfiante & souvent meurtrière du charbon. Il en suit les effets dans ses différens degrés: il trace le plan de conduite à tenir pour le traitement, & rapporte quelques observations dans lesquelles sa méthode a eu le plus heureux succès.

Ce mémoire a été singulièrement accueilli en France. M. Pia, dont on connoît le zèle pour ses concitoyens, a fait réimprimer le mémoire de M. Harmant. On le trouve à la suite de la quatrième partie sur l'établissement en faveur des noyés. Il a eu le même accueil en Angleterre, en Suède, en Italie & en Allemagne, où il a été traduit.



P R I X

Le College de médecine de Copenhague promet une médaille de la valeur de cinquante rixdales pour la discussion des faits suivans :

1°. Si les maladies spasmodiques, ou les convulsions, ont été plus fréquentes dans les dernières dix ou vingt années que précédemment, & quels sont les remèdes les plus propres à les guérir ?

2°. Pourquoi les fièvres putrides reçoivent-elles davantage de nos jours ? En quoi différent-elles des fièvres chaudes, & quelle est la méthode la plus sûre de les traiter ?

On peut écrire les mémoires qu'on voudra faire parvenir en Danois, en latin ou en allemand : on les adressera, avant la fin d'Octobre 1777, à M. *Jensenius*, Archiâtre à Copenhague.

L'Académie de Mantoue propose pour sujet d'un prix qui sera de deux médailles de 50 florins chacune, la question suivante : *dans le cas où le médecin seroit assuré qu'il y a un amas de pus dans quelques parties du corps pourroit-il faire usage du quinquina ?* Les mémoires écrits

en latin ou en italien seront adressés , francs de port , avant la fin du mois d'Octobre prochain , à M. CARLE , Secrétaire perpétuel de l'Académie de Mantoue.

Un Gentilhomme de la Marche de Brandebourg destine un prix de 20 ducats à celui qui résoudra le mieux les questions suivantes : *Quelle est la principale cause des épizooties ? Consiste-telle dans un germe unique qui , par telle modification , devient telle maladie plutôt que telle autre ? Ce germe primitif (ou cette première cause des épizooties) provient-il originairement de l'air , ou se trouve-t-il dans le corps des animaux ? Peut-on prouver par des observations , que des vers ou d'autres insectes forment cette matière dans le corps des animaux , ou la mettent en mouvement & en fermentation ?* Les mémoires doivent être adressés , franc de port , avant le premier Mars prochain , à M. le docteur *Martini* , secrétaire perpétuel de la société des curieux de la nature à Berlin.

L'académie royale de chirurgie de Paris a tenu séance publique le 10 Avril ; n'ayant pas cru devoir adjuger le prix , elle a renvoyé , pour un prix double , à

l'année 1779 le même sujet : *Exposer les regles diététiques relatives aux alimens , dans la cure des maladies chirurgicales ;* & elle a proposé, pour le prix de l'année prochaine , le sujet suivant : *Exposer les effets du mouvement & du repos , & les indications suivant lesquelles on doit en prescrire l'usage dans la cure des maladies chirurgicales.* Le prix d'émulation a été accordé à M. *Chaussier* , maître-ès-arts & en chirurgie , correspondant de l'académie à Dijon , & les cinq petites médailles, à MM. *Bonnet* , chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu à Clermont en Auvergne ; *Lambron* , lieutenant du premier chirurgien du Roi à Orléans ; *Lombard* , chirurgien de l'hôpital royal militaire à Dolé en Franche-Comté ; *Thomasassin* , maître en chirurgie à Rochefort , & à M. *Ellevion* , maître en chirurgie à Rennes. Après la distribution des prix , M. *Default* a lu un mémoire sur la luxation du radius à sa partie inférieure ; M. *Faguer* , une observation sur une plaie considérable à la poitrine par le jeu d'une mine ; M. *Pipelet* , un mémoire sur les moyens employés , en différens cas , pour faciliter l'action de marcher ; M. *Dufouart* le jeune , une dissertation sur les effets de l'imagination des femmes enceintes ; M. *Louis* , secrétaire perpétuel de l'académie ,

a terminé la séance par la lecture d'un mémoire sur *la brûlure*.

C O U R S.

M. *Destremau*, maître en chirurgie de Paris & accoucheur , continue le cours théorique & pratique des accouchemens qu'il a ouvert le 5 Mai dernier. Il remplace, pour cet objet, un habile praticien dans cet art , M. *Levret* , (Accoucheur de Madame la Comtesse d'Artois) dont il est le gendre, & qui lui a remis tout ce qu'il avoit de pieces nécessaires pour les démonstrations. M. *Destremau* recommencera un second cours sur la fin du mois de Juillet. On s'inscrit chez lui rue neuve S. Eustache.

E R R A T A

Pour le Journal de Juin.

Pag. 487 , au bas de la page , *croire* , lisez *voir*.

Page 488 , ligne 4 , après le mot *Sydenham* , mettez deux points : ligne 5 , après le mot *intéressante* , mettez un point. Ligne 6 , après le mot *canavérique* , effacez le point.

Pag. 530 , ligne 12 , effacez *celui être à nud* , le recouvrit & les lambeaux.

T A B L E

DU MOIS DE JUILLET.

<i>Extrait. Traité des maladies vénériennes, traduit de M. ASTRUC, 4^e édition, avec des remarques de M. LOUIS, chir.</i>	Pag. 3
<i>Analyses de l'Eau fondante & prétendue préservative de M. DE PRÉVAL.</i>	16
<i>Observation sur une hépatite; par M. LABORDE, méd.</i>	24
<i>Réflexions à la suite des observations sur les plaies extérieures de la tête, &c.; par M. GUYETANT, chir.</i>	44
<i>Description d'un nouvel instrument pour l'opération de la taille; par M. LAMARQUE, chir.</i>	53
<i>Observation sur les suites funestes d'une paracentèse; par M. WILL, méd.</i>	63
<i>Suite de la Réponse de M. BACHER, D. M. P. à la lettre de M. CARRERE, médecin, au sujet de sa Bibliothèque littéraire.</i>	76
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai 1777.</i>	81
<i>Observ. météorolog. faites à Montmorenci.</i>	82
<i>Observations météorologiques faites à Lille.</i>	85
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Mai 1777.</i>	86
<i>Livres nouveaux.</i>	87
<i>Prix de diverses Académies.</i>	92
<i>Cours d'accouchemens; par M. DESTREMEAU.</i>	95

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Gardes-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de Juillet 1777. A Paris, ce 24 Juin 1777.

POISSONNIER DESPERRIERE



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

A O U T 1777.

E X T R A I T.

TRACTATUS de morbis cutaneis. Parisiis, apud G. Cavelier, viâ San-Jacobæd, sub signo Liliæ aureæ. 1777, in-4°. de 704 pages.

Les hommes, après avoir pourvu à l'entretien de la vie, devoient naturellement s'occuper du soin de diminuer la douleur, & d'éloigner la mort. Aussi l'origine de la Médecine se confond-elle avec celle de l'Univers. Mais, malgré les grands efforts pour perfectionner un

Tome XLVIII.

G

art si nécessaire, ceux qui le cultivoient ne pouvoient avancer qu'à pas chancelans & incertains. Ce n'est que d'après le rapport fidele de faits multipliés, & par des connoissances préliminaires très-exactes, qu'il étoit enfin possible d'apporter des secours efficaces aux malheurs les moins inséparables de la condition humaine; mais quoique la Médecine ne puisse pas encore appliquer à quelques cas particuliers des principes aussi sûrs que ceux qui servent à diriger le traitement du plus grand nombre des maladies, elle n'en a pas moins deux avantages qui lui sont propres: l'un est relatif au Médecin même; l'autre intéresse toute l'humanité. En effet, aucun temps, aucun lieu ne peut dispenser du besoin de la Médecine; elle sert les riches & les pauvres, les vieux & les jeunes, les étrangers, les proches, les amis, & les ennemis même. Et si le Médecin, pour remplir son devoir, a des dégoûts & des difficultés à surmonter, le souvenir de ses actions, des bienfaits que ses talens le mettent à portée de répandre journellement, lui donnent une satisfaction bien douce & inappréciable. Personne, plus que M. Lorry, n'a le droit d'en jouir, & c'est à double titre. En considérant le nombre de ses ouvrages, l'élégance &

l'érudition qui les caractérisent, on voit qu'il a donné au travail du cabinet tout le temps qu'il pouvoit dérober à une pratique aussi brillante qu'étendue.

Le sujet de l'ouvrage, que nous annonçons, est vaste, & les recherches auxquelles il falloit se livrer pour ne rien omettre de ce qu'un nombre prodigieux d'anciens Auteurs pouvoient nous avoir laissé de bon sur les maladies de la peau, exigeoient un long travail. Ces recherches, souvent fastidieuses, étoient pourtant indispensables pour mettre le lecteur au fait de la théorie & de la pratique des Médecins de tous les temps. Si la collection de ces matériaux est précieuse par elle-même, ils acquièrent encore infiniment plus de valeur par l'ordre, la clarté & la précision avec lesquels ils sont présentés; mais ce qui rend sur-tout le travail de notre auteur recommandable, c'est qu'il n'a cessé de ramener, aux principes les plus reconnus de l'art, le traitement des maladies de la peau, qui, trop long-temps, a resté soumis à l'empirisme.

L'introduction contient des détails dans lesquels il étoit intéressant d'entrer avant que de traiter particulièrement des différentes espèces de maladies de la peau. On trouve, dans le premier Chapitre,

une exposition physiologique de la peau, de son origine & de sa formation, de sa structure, de ses variétés, de son usage & du sentiment dont elle est douée. Dans le second Chapitre, il s'agit des maladies de la peau en général, de leurs causes, & de leurs symptômes. Dans le Chapitre troisieme, on s'occupe de la connoissance & du prognostic de ces diverses maladies; enfin, dans le quatrieme, l'auteur donne les indications curatives. Après ces préliminaires, il expose, dans la premiere Partie du Traité, la théorie & la méthode curative de chacune de ces affections de la peau, qui dépendent d'un vice intérieur. Cette premiere Partie est divisée en deux sections: la premiere comprend les maladies qui occupent également toute la surface du corps; & la seconde, les maladies externes, qui sont partielles. Dans la seconde partie, on traite des maladies qui prennent naissance dans la peau même: elle est, comme la premiere Partie, divisée en deux sections. Dans l'une on trouve ce qui a rapport aux maladies qui prennent également naissance dans toute l'étendue de la peau; & dans l'autre, ce qui concerne celles qui ne se font remarquer que dans quelques parties.

Dans l'article du prognostic, notre au-

teur donne d'abord des généralités sur les maladies de la peau, familières aux différens âges; il s'occupe ensuite des dangers de la répercussion. Pour bien entendre comment elle a lieu, il convient de faire attention à quelques principes universellement reconnus : 1°. La peau est singulièrement poreuse, les orifices d'une partie de ses vaisseaux évacuent une matiere très-atténuée, qui est le résidu des dernières coctions; les autres vaisseaux absorbent les humeurs qui tiennent à la peau, & les vapeurs de l'atmosphère. 2°. Il y a une oscillation continuelle dans les plus petits vaisseaux de la peau; elle peut pousser les liqueurs vers leurs orifices ou vers leurs troncs, de sorte que le sang soit même forcé de rétrograder dans les artères. Les expériences de *Lewenhoeck* & de *Haller*, l'effet de la frayeur & du froid, en fournissent des preuves convaincantes. Il n'est pas moins certain que la sensibilité des nerfs est la cause principale de la variété des oscillations des vaisseaux de la peau, de leur resserrement, & de tous les mouvemens extraordinaires & irréguliers. Il est donc facile de concevoir comment peuvent arriver des répercussions subites & fatales, puisque les oscillations des vaisseaux de la peau peuvent être inter-

verries d'un moment à l'autre par des agens physiques & moraux.

L'action des miasmes ne doit pas simplement être considérée d'après les effets qu'ils produisent sur la peau. Sans doute ils irritent par-tout, mais ils deviennent plus ou moins nuisibles & pernicioeux, selon la structure & l'importance de l'organe qu'ils occupent. Le danger devient aussi d'autant plus pressant, que la maladie est d'un caractère plus promptement dépuratoire. Au contraire, c'est sans aucun inconvénient que disparaissent ces affections de la peau, dépendantes uniquement de ses propres vices, telles sont les démangeaisons qu'occasionne la malpropreté, ou bien ces marques qu'imprime l'ardeur du soleil sur une peau belle & douce, & les taches qui paroissent chez quelques personnes du sexe, après des exercices disproportionnés à leur délicatesse. Il s'en faut de beaucoup qu'il en soit de même de ces éruptions dont l'humeur est fournie par un amas de matiere dégénérée; leur rentrée occasionne presque toujours des accidens fâcheux: elle ajoute une surcharge d'humeur âcre & corrompue à la masse de celle dont le corps est déjà infecté, comme dans les affections lépreuses. Mais le danger de la répercus-

sion est plus imminent encore dans les maladies dépuratoires , aiguës & critiques , dans les petites-véroles, les rougeoles , les éruptions miliaires, éréthysipélateuses, la suette, la fièvre de Hongrie , &c. Lorsque ces éruptions disparaissent subitement, on a vu, sans aucun signe avant-coureur, survenir le frisson, la suffocation , le délire & la mort dans les vingt-quatre heures, & même dans une heure. Quelquefois cependant la nature réussit à se débarrasser des entraves dont elle paroît accablée; & dans ce cas, les malades éprouvent des douleurs énormes aux cuisses, les urines deviennent abondantes & épaisses, & il se manifeste des signes de dépôt que l'art, pour imiter ou seconder la nature, s'efforce de déterminer au moyen des vésicatoires.

Dans les maladies dépuratoires chroniques, les événemens sinistres ne sont que rarement inopinés, & ils n'arrivent gueres qu'aux vieillards épuisés & gourmands : chez eux, la transpiration étant interceptée par l'abondance des humeurs dégénérées & grossières, les éréthypes, les dartres, &c. peuvent être subitement répercutées sur le cerveau ou sur les poumons, & occasionner ainsi un catarrhe suffoquant, ou l'apoplexie. Mais dans les maladies chroniques, quand la métastase

se fait sur le foie , sur les entrailles & autres organes moins sensibles , les effets de la répercussion tardent à se manifester ; c'est dans cet intervalle que les malades ne manquent presque jamais de se féliciter , ne s'apercevant d'aucun mauvais effet de l'humeur répercutée ; ils s'imaginent que leur situation devient meilleure , jusqu'à ce qu'enfin les obstructions , les squirrhes , l'exulcération de quelque viscère du bas-ventre , & l'hydropisie , annoncent une mort prochaine. Avec une attention particulière , on peut cependant reconnoître les effets de la répercussion avant qu'ils soient devenus incurables ; & à ce sujet nous citerons l'exemple d'un homme qui , saisi de frayeur en voyant mourir toutes les personnes qui s'étoient servies de même topique que lui pour faire passer les dardres , a consulté M. *Lorry* assez à temps pour que l'art pût encore , en faisant reparoître les dardres , dissiper le gonflement & la dureté du foie , & écarter de plus fâcheux accidens.

Mais il arrive aussi qu'à fur & mesure que la peau se nettoie , les malades éprouvent du mal-être , de l'anxiété , & que les sécrétions & les excrétions languissent. Cette espèce de répercussion a lieu chez des personnes infirmes & foibles , & chez elles la répercussion peut

être occasionnée par des remèdes mal indiqués, sans que cependant ils soient pris de la classe des styptiques. On reconnoît que la répercussion a lieu lorsque la peau étant moins affectée il survient des mal-être*s* intérieurs, de la suffocation, de la toux, des vertiges & des douleurs dans les membres.

Comme l'expérience nous apprend que lorsqu'il existe une maladie dépuratoire de la peau, il est très-rare qu'une autre cause produise une autre maladie, il y a tout lieu de se persuader que les symptômes qui, dans ce cas, surviennent, dépendent du vice reconnu, quoiqu'il ne paroisse avoir subi aucun changement. C'est ce qu'on observe fréquemment, & sur-tout chez les enfans. Les Médecins, dans ce cas, préviennent, par les vésicatoires, les suites fâcheuses que les nouveaux symptômes feroient craindre.

Il arrive aussi qu'après des éruptions abondantes la résorption d'une humeur âcre & infecte entretient sans cesse le foyer qui, à son tour, perpétue l'affection de la peau. Que peut-on espérer de la nature en pareil cas? Elle se consume elle-même, elle détruit ses organes & dispose à l'épuisement & au marasme. C'est une détérioration de la maladie même, & si l'on peut y résister, ce n'est

fans doute que par une prudente révolution. Mais ce seroit en vain que la nature elle-même travailleroit à la dépuracion du sang, lorsque les sources de l'infection seroient inépuisables, comme cela arrive dans cet excès de misere, où la derniere malpropreté & la faim produisent & fomentent la contagion. Toutes les liqueurs doivent enfin se corrompre, les vaisseaux s'engorgent & se déchirent, le scorbut se manifeste dans toute sa violence, & les épanchemens & les infiltrations surviennent bientôt, à moins que la gangrène n'ait prévenu cette succession de maladies & de douleurs.

Les affections de la peau, qui dépendent d'un vice intérieur, deviennent critiques par leur éruption, ou elles sont seulement dépuratoires. Nous nous bornerons, dans la premiere partie de notre extrait, à rapporter quelques détails sur les maladies aiguës, dans lesquelles la crise se fait par l'éruption.

D'après la qualité de la matiere de l'éruption, & la maniere dont elle se forme, on peut rapporter les maladies aiguës éruptives & critiques à quatre classes. Les exhalations d'une sérosité âcre qui se réunissent sous la forme de millet, ou qui produisent de grandes phlyctenes, appartiennent à la premiere classe. On

comprend dans la seconde toutes les éruptions qui tiennent de l'érésipele. Les pustules inflammatoires, & qui ne peuvent, comme les deux premières espèces d'éruption, se dissiper par la desquamation, finissant toujours par suppurer, doivent se ranger dans la troisième classe; & la dernière est caractérisée par son état gangréneux. Mais non-seulement ces éruptions peuvent être compliquées entre elles, mais elles sont elles-mêmes de diverse espèce. Les éruptions féreuses peuvent être accompagnées de l'érésipele & de la gangrene, produire de grosses phlyctènes, ou ne former que des petites élévations. L'une & l'autre espèce n'est que rarement critique. C'est par les exanthèmes érésipélareux que la crise a le plus souvent lieu dans les maladies aiguës. Mais on remarque une très-grande différence entre ces exanthèmes relativement à leur étendue & à leur pronostic.

Les érésipeles critiques, qui occupent toute la peau, ont cela de commun entre eux, qu'au moment de paroître ils occasionnent des symptômes très-graves. Il survient aux enfans des convulsions, aux adultes des anxiétés, & à tous des suffocations, des envies de vomir, des toux très-âcres, sans aucune expectoration.

L'éruption de l'érésipele est aussi souvent précédée par la sécheresse & l'inflammation de la gorge ; la peau imprime au toucher un sentiment de chaleur âcre ; la nuit est agitée , la voix rauque ; les yeux sont allumés , secs ou larmoyans ; les urines cuisantes ; en petite quantité , tenues , & le ventre est resserré. Ou si aux symptômes précédens il se joignoit une diarrhée avec épreintes , il ne faudroit point s'attendre à l'éruption ; elle ne seroit au moins qu'imparfaite & point critique. Si cependant l'éruption étoit très-abondante en même temps que la diarrhée subsisteroit , ces deux symptômes réunis annonçeroient un grand danger ; car ils ne peuvent être que l'effet du développement d'un énorme amas d'humeur très-âcre , qui donne tout lieu de craindre la suffocation , le délire & la gangrene.

Parmi les symptômes qui précèdent l'éruption , il y a des nuances qui permettent à l'observateur de prévoir quelle sera l'espèce d'érésipele , ou le feu S. Antoine , la scarlatine , la rougeole ou des éruptions moins importantes.

Les érésipeles , qui ne s'étendent que sur quelque partie de la peau , s'annoncent quelquefois sans fièvre , & d'autre fois avec une fièvre violente. La place qu'ils occupent est rouge : ils sont quel-

quefois compliqués de pustules séréuses, ou de grandes phlyctènes. Celles-ci annoncent que la cause est plus grave & la matiere plus âcre. Les érésipeles simples ne dépendent gueres que de la suppression de la transpiration. Ils suffisent cependant, quand le corps est mal disposé, & lorsqu'il y a une surcharge d'humeur, pour occasionner le gonflement du tissu cellulaire, pour produire une tension & une dureté très-douloureuses; & c'est ce que l'on a vu arriver dans les cas où des érésipeles revenus dans certaines périodes ou irrégulièrement, ont tenu lieu de paroxysmes de goutte, de douleurs de colique, &c.

Les érésipeles de la face, des articulations & des lombes, sont particulièrement regardés comme critiques. Celui des lombes est plus fréquent dans les épidémies. M. Lorry termine ses remarques sur les érésipeles, en observant que tous les genres d'éruptions boutonnées, qui ressemblent assez à la petite vérole pour tromper ceux qui n'en suivent pas exactement la marche, & persuader aux malades qui les ont essuyées, qu'ils ont eu réellement la petite vérole, sont d'une nature érésipélateuse. La vraie petite vérole, au contraire, appartient à la classe des maladies phlegmoneuses;

c'est-à-dire que celle-ci est vraiment une dépuracion de la partie muqueuse du sang, tandis que les deux autres éruptions ne sont fournies que par la partie séreuse, qui ne peut jamais se convertir en pus, qui ne pénètre point le tissu cellulaire même, & qui peut seulement occasionner la tuméfaction: mais quand c'est la partie muqueuse du sang qui est infectée de miasmes, ou quand elle éprouvé des changemens essentiels dans sa proportion constitutive, c'est alors qu'il se forme des éruptions qui creusent le tissu cellulaire même, & qui sont vraiment inflammatoires.

La partie muqueuse du sang constitue principalement sa qualité alimentaire. Les différens âges, le climat, & l'usage des choses non-naturelles, la soumettent à divers changemens, & par-là même à des dépurations. Elle ne conserve là fluidité que par un mouvement non interrompu; & les pertes qu'elle éprouve sans cesse, se réparent, dans un corps sain, avec promptitude & facilité; mais afin que les organes de la circulation ne soient point surchargés par sa surabondance, elle est déposée dans le tissu cellulaire, où sa disposition à l'épaississement devient plus remarquable. Par cette raison, elle est non-seulement susceptible de

molécules contagieuses, mais encore elle est très-apte à les retenir. Les levains, qui y sont introduits, produisent des altérations plus ou moins subites & pernicieuses. Lorsqu'elles excitent la fièvre, la partie muqueuse infectée ne tarde point alors à contracter une qualité saline huileuse, & à être changée en pus. Dans la petite vérole, la partie muqueuse infectée se porte vers la surface du corps; & c'est l'âcreté du levain, qui décide du temps de l'éruption, & qui l'accélère. Mais quelque prompt & abondante qu'elle soit, il peut arriver que la surface du corps ne suffise point pour recevoir toute la matière: de sorte que lors même qu'il est tout couvert de pus, elle ne laisse pas de devenir mortelle en corrodant encore les viscères.

Si les différentes maladies éruptives peuvent être confondues dès leur invasion, la différence des symptômes qui s'observent dans leurs progrès, permet bientôt de les distinguer. L'impression du doigt ne fait point disparaître les taches qui précèdent la petite vérole; comme cela arrive dans les autres maladies éruptives; & elles sont plus profondes dans la petite vérole. Enfin l'inflammation se termine par la suppuration; & l'humeur viciée qui n'a point

été évacuée dans le temps même de la petite vérole, forme par la suite de véritables abcès.

La partie muqueuse du sang fournit la matière de plusieurs autres maladies externes & inflammatoires, telles que les furoncles & d'autres pustules & ulcères, sur lesquels M. Lorry donne des détails intéressans. Les bornes prescrites ne nous permettent point de les communiquer à nos lecteurs ; mais pour leur donner au moins une idée de la première partie de son ouvrage, il nous reste à faire mention de la quatrième & dernière des maladies éruptives dépuratoires. Elles se terminent de deux manières, mais toujours par la mortification de la partie affectée. La marche de l'une est précipitée & violente ; l'autre ne fait que des progrès lents. Dans la première, l'excès & le trouble de tous les mouvemens, la putridité & l'acrimonie de l'humeur sont des obstacles à la coction ; il faut pour lors que cette humeur passe bientôt au dernier degré de corruption, à moins que la violence de l'inflammation ne la prive tout-à-coup de son humidité, & ne la change ainsi en un corps sec & dur. Dans le premier cas, des phlyctènes larges & gangréneuses annoncent la putréfaction, l'épiderme se
sépare

separe de la peau, le tissu muqueux se fond; la peau livide & souillée d'une matiere huileuse, fétide & d'une consistance inégale, s'attache au linge qui la couvroit. Dans le second cas, il se forme une tache seche & noire, privée de tout sentiment; mais les parties voisines sont très-douloureuses. Leur couleur d'un rouge jaune annonce que la gangrene s'étend; & le pouls auparavant très-dur, élevé & fréquent, devient foible, mol & vacillant. La mort ne tarde gueres à terminer ces maladies, & ce n'est que fort rarement qu'elle permet à la nature d'établir une ligne de séparation entre le mort & le vif. Mais il y a bien moins de ressource encore dans cet état où les forces de la vie suffisent à peine pour porter la matiere gangréneuse hors des voies de la circulation. Il est vrai que la destruction du corps peut bien alors être différée; mais l'accablement extrême des forces ne laisse aucun espoir de rétablissement ni à la nature, ni à l'art.

Les praticiens observent souvent des complications dans les maladies éruptives. Cependant, à moins qu'il n'existe des dispositions singulieres à la putridité, ou que le levain ne soit très-âcre, il n'entache pas à la fois toute la masse des humeurs; mais il s'attache seulement ou

à la partie fœreuse , ou à la muqueuse ; & ce n'est que dans la plus mauvaise espèce de petite vérole , qu'on voit s'élever des phlyctenes érépipélateuses , qui précèdent la gangrene.

MALADIE SINGULIERE

*OBSERVÉE par M. MOLLERAT
DE SOUHEY, Médecin du ROY. par
quartier.*

UN homme, d'un tempérament mélancolique, pâle de visage, mais ayant assez d'embonpoint, eut dans son bas-âge les glandes du col engorgées & tuméfiées : elles suppurerent & se cicatriferent au bout d'un an. Depuis ce temps il ne parut plus de gonflement aux glandes ni aucun soupçon d'affection scrophuleuse. A l'âge de 14 ans il commença à être sujet à des hémorrhagies du nez, qu'il éprouva jusqu'à l'âge de dix-neuf. Une foiblesse d'estomac succéda à cette incommodité. La digestion étoit lente & difficile, lors sur-tout qu'il avoit fait usage d'alimens préparés avec le lait. De temps en temps il avoit des insomnies & des douleurs de tête. Durant sa maladie, & même ayant,

les levres, & en général la peau du visage étoient d'une grosseur peu ordinaire, & nullement proportionnées au reste de l'habitude du corps.

A l'âge de 45 ans, au mois de Mars 1773, il ressentit des pesanteurs, des embarras, des étourdissemens assez fréquens auxquels succéderent des déjections glaireuses mêlées de sang & accompagnées de légères douleurs qu'il rapportoit à la région lombaire. Cet état dura trois ou quatre mois, en augmentant par gradation.

Le calme sembloit être rétabli lorsqu'il survint à la gorge une douleur inflammatoire accompagnée, pendant 15 jours, de maux d'estomac. Ces accidens apaisés, le malade prit un minoratif; trois jours après il rendit par les selles, dans l'espace d'une demi-journée, sept à huit palettes de sang en partie coagulé; de temps à autre il en rendit encore, mais en plus petite quantité. A cette époque, il fut saigné; bientôt le malade ressentit des douleurs & un gonflement intérieur au podex : il recevoit alors difficilement les lavemens.

Comme dix ans auparavant il avoit été tourmenté, pendant l'espace de trois semaines, d'hémorrhoides fort enflammées, qui se terminèrent par la rupture

des vaisseaux , & par un écoulement sanguinolent , on avoit lieu d'en présumer le retour. Dans l'idée qu'on avoit des hémorrhoides à combattre , on remplit les indications qui se présentoient. Quelques jours après , les matieres parurent évidemment mêlées de glaires purulentes , & de filers sanguinolens ; il survint aussi un écoulement sanguin & purulent. Tous ces accidens , qui avoient existé sans fièvre , se terminèrent par l'émission d'une masse graisseuse accompagnée d'une hémorrhagie assez considérable , à la suite d'un purgatif en poudre du choix du malade. Cette masse étoit ronde & de la grosseur au moins d'un œuf de poule. Son médecin ordinaire , auquel elle fut montrée , l'ayant fait laver , elle devint blanche ; en l'ouvrant , on n'aperçut qu'une graisse assez ferme , qui paroissoit seulement formée de différentes portions très-exactement unies entr'elles. Le lendemain il sortit , par la même voie , une enveloppe percée à une de ses extrémités ; le surlendemain il sortit une autre concrétion graisseuse de la grosseur d'un œuf de pigeon , laquelle sembloit être une portion de la première. Il faut remarquer que , dans le moment de la séparation du premier corps parasite , le malade éprouva un tiraillement violent ,

mais momentanée dans la région épigastrique du côté du foie. Les jours suivans il sentit des tiraillemens beaucoup moins douloureux, les matieres fécales coulerent alors en grande quantité & avec liberté; jusqu'à ce moment les lavemens rencontroient un obstacle lorsque la seringue étoit à moitié vidée, ce qui n'arriva plus lorsqu'il en faisoit quelquefois usage. Les matieres cessant d'être purulentes presque subitement après la sortie des corps graisseux, l'appétit & le sommeil, qui avoient disparu, revinrent comme à l'ordinaire. Cependant le malade se plaignoit de quelques accès de fièvre.

C'est dans ce temps que je fus appelé. Ne connoissant aucune observation qui fit mention d'une maladie aussi singuliere, je ne m'en rapportai point à mes propres lumieres; je consultai plusieurs praticiens de la capitale, lesquels m'avouerent qu'ils n'avoient vu ni oui parler d'un cas semblable.

Je me déterminai à ordonner des apéritifs & des fondans: comme ils échauffoient & fatiguoient beaucoup le malade, il fallut les abandonner pour recourir aux humectans, aux rafraichissans, aux délayans; les émulsions nitrées furent mises en usage, les lavemens détectifs

furent employés constamment , je prescrivis d'ailleurs un régime approprié que le malade suivit avec exactitude. On lui fit prendre froids les bains & les lavemens, & de temps en temps on évacuoit par des minoratifs. La maladie sembloit toucher à sa fin, les symptômes étoient dissipés, les fonctions se faisoient bien; enfin tout fut dans un calme parfait depuis le mois de Décembre jusqu'au mois de Juin 1774.

Alors les étourdissemens, les pesanteurs de tête, les glaires sanguinolentes & purulentes reparurent, de même que les douleurs hémorrhoidales. Dans un même jour, il survint deux hémorrhagies; le sang qui fut rendu étoit d'un noir foncé & très-fétide: pendant un mois le malade fut très-constipé. Il ne pouvoit aller à la garde-robe que par le moyen d'un purgatif, malgré un régime humectant & propre à tenir le ventre libre: dans les excréments on appercevoit quelquefois du sang, des glaires & du pus. Les derniers purgatifs qu'il prit ne produisant aucun effet, il mit en usage les lavemens purgatifs; il reconnut alors qu'il y avoit une masse graisseuse dans le rectum; il soupçonna, avec raison, qu'il y en avoit d'autres dans le canal intestinal, & que ces corps étran-

gers étoient la seule cause de sa constipation. Il se décida, le 15 Août, à prendre un drastique pour se soulager, & tâcher de détacher ce corps qui empêchoit l'évacuation des matieres : il parvint à le faire sortir. C'étoit une masse livide sanguinolente, de la même nature & à-peu-près de la même grosseur que la première. Elle avoit été accompagnée d'une petite hémorrhagie qui n'eut point de suites fâcheuses. Peu à peu le ventre devint plus dur, plus tendu. Il se formoit toujours des masses graisseuses dans le rectum; sans cesse il falloit recourir aux purgatifs pour les expulser. Quatre de ces corps graisseux, qui se montrèrent en différens temps dans le cours d'un an, avoient une adhérence si forte au rectum, qu'on fut obligé d'en faire la ligature. Dans ces intervalles il rendoit du pus & du sang, il ne perdoit point l'appétit qu'il satisfaisoit même avec plaisir.

Mais il étoit impossible de parvenir à détacher les masses graisseuses qui étoient placées trop avant; l'accroissement qu'elles prirent de jour en jour, forma aux excréments un obstacle insurmontable : peu à peu la maigreur devint générale, une fièvre lente survint, les forces diminuerent. Le malade enfin, après avoir éprouvé les plus vives douleurs, mourut

le 20 Décembre 1775. Sa maladie avoit duré deux ans & demi.

A l'ouverture du cadavre on trouva le canal intestinal parsemé de plusieurs masses graisseuses de différentes grosseurs, toutes contenues dans un sac adhérent aux intestins ; quelques-unes en remplissoient entièrement le diamètre ; le foie étoit si chargé de semblables corps graisseux, adhérens à sa superficie, qu'il pesoit près de quinze livres : la rate & les autres viscères du bas-ventre & de la poitrine n'offroient rien de remarquable.

Quels étoient la cause & le genre de cette maladie ? Quels auroient été les remèdes prophylactiques & curatifs ?

D I S S E R T A T I O N

Du Docteur PHILIPPE PIRRI, sur l'utilité de la teinture de cantharides à l'intérieur, dans la paralysie confirmée des extrémités. ()*

Les grands praticiens conviennent que les affections des nerfs sont difficiles à guérir, & peu propres à augmenter la

(*) Tirée de l'*Anthologia*, feuille hebdomadaire, à Rome, n°. XLII & suiv.

réputation des Médecins, dont le public met les succès au-dessus de l'habileté la plus consommée dans le prognostic. Il faut mettre sans doute dans cette classe la paralysie, qui consiste dans la lésion ou l'abolition totale du mouvement dans les parties musculaires. Hippocrate reconnoissoit son caractère rebelle aux médicamens, quand il écrivoit dans son livre *de locis in homine*, num. 9 : *Quicumque autem morbus in ipsos (nervos) pervenerit, roboratur & quiescit in eodem loco, & difficile est ipsum educere*. Cette vérité doit-elle nous décourager entièrement, & nous faire abandonner à leur triste destinée les malheureuses victimes de cette cruelle maladie ? Non sans doute. Hippocrate lui-même s'empressoit toujours de donner des soins aux paralytiques, bien que la matière médicale de son temps fût beaucoup moins étendue qu'elle ne l'est aujourd'hui par les travaux utiles des Naturalistes & des Chymistes. Comme lui, j'ai tâché de secourir des paralytiques ; & il m'est arrivé de rendre à plusieurs le mouvement de leurs membres paralyisés. Dans cette ville (Rome), vit encore en parfaite santé une Religieuse presque septuagénaire du monastère de Sainte Suzanne, laquelle, à la suite d'une

forte apoplexie sanguine, étoit restée paralytique de tout le côté droit pendant plusieurs mois. Il existe de même un Religieux septuagénaire de la maison de Jesus & Marie, qui depuis quelque temps marche; descend & monte les escaliers avec l'aide unique d'un bâton, après avoir éprouvé, au mois de juin dernier, une attaque d'apoplexie qui lui avoit ôté totalement l'usage & le sentiment du côté gauche, & l'avoit privé de sa raison. Mon dessein n'est pas de rapporter ici les moyens de curation que j'ai employés avec tant de succès à leur égard; je veux seulement prouver qu'avec de la méthode, des remèdes & du temps, il n'est pas impossible de procurer la guérison d'une maladie aussi sérieuse & aussi opiniâtre. Mais pour persuader au public cette vérité, & lui faire connoître un remède auquel le Religieux dont je viens de parler doit en grande partie l'amélioration de son état, j'ai cru devoir publier l'histoire fidelle du traitement d'une paralysie que j'eus le bonheur de guérir, lorsque j'exerçois ma profession dans la Marche d'Ancône, province où je suis né. Je communique cette histoire telle qu'elle existe dans mon recueil d'observations pratiques, dans l'espérance qu'elle pourra devenir utile aux autres. J'y joindrai les

réflexions qui m'ont déterminé à prescrire pendant long-temps un remède qui n'a pas, à la vérité, la réputation d'être innocent, sur-tout quant à l'usage interne, & que la plupart des Médecins ne regardent qu'avec un œil de crainte & de défiance.

Un paysan de vingt-sept ans, d'un tempérament sanguin, d'une constitution médiocrement charnue, descendant un jour l'escalier de sa maison avec un instrument de la campagne à la main, glissa des deux pieds, tomba sur le dos, & roula depuis la première jusqu'à la dernière marche. Ses reins souffrirent extrêmement de cette chute; une contusion visible, accompagnée de douleurs & de convulsions, en fut la preuve. Le Chirurgien appelé lui conseilla l'usage de je ne sais quelles onctions & d'un emplâtre. Ces remèdes & le temps firent disparaître la contusion & les douleurs. Il se leva en conséquence; & ayant repris le travail des champs, il commença peu de jours après à se plaindre d'une légère douleur dans la cuisse droite, qui, s'augmentant, le rendit inhabile aux exercices fatigans de sa condition. Il ne songea point alors à me demander du secours, & laissa passer ainsi plusieurs mois, sur la vaine espérance que sa jeu-

néssé avec le temps suffiroit à son rétablissement. Il fut trompé dans son attente : un matin , en voulant sortir du lit , il s'aperçut qu'il ne pouvoit mouvoir aucunement sa jambe. Cependant il essaya courageusement de marcher , espérant par ses efforts détruire l'engourdissement & la torpeur qu'il y ressentoit. Ce mouvement lui occasionna un si grand tremblement , qu'il se vit dans la dure nécessité de la reporter sur le lit , où il se remit lui-même sur le champ. Depuis ce moment , toutes les fois qu'il vouloit changer cette situation , il ne pouvoit différer de placer cette partie horizontalement & à l'aise ; & si par hazard il n'y réussissoit pas , il souffroit sur le champ , dans la cuisse & la jambe , le tremblement le plus incommode & le plus violent qu'on puisse imaginer. Ce pauvre homme vécut ainsi pendant onze mois , spectacle de compassion pour ses domestiques & tous ceux qui avoient occasion de le voir.

Il arriva cependant que passant un jour dans son voisinage , je fus appelé par ses parens , plutôt par la curiosité d'apprendre ce que je dirois de son état , que dans l'espérance que ma visite dût lui devenir utile. Je me rendis à leurs sollicitations. Je trouvai le malade sur

une chaise, la jambe étendue, & j'entendis de lui tout le détail que je viens de faire. Pour parvenir à la connoissance de la cause prochaine de son état, je crus nécessaire de joindre à sa relation quelques recherches médicales. La première fut l'examen de la partie souffrante, pour voir si elle étoit maigrie outre mesure. Je la trouvai charnue & nourrie aussi bien que l'autre, dans laquelle il ne resentoit aucun mal. La seconde fut d'observer si le sentiment n'étoit pas altéré dans une partie où la faculté de se mouvoir étoit détruite; je la fis, pour cela, frotter long-temps & fortement : il m'annonça sentir à peine un commencement obscur de sensibilité. Enfin, la troisième recherche fut de visiter avec toute l'attention possible la partie du dos qui couvre les vertèbres des lombes & l'os sacrum. Car le malade n'ayant jamais éprouvé le plus léger mal de tête, & la paralysie ne pouvant être attribuée qu'à la chute qu'il avoit faite, il devenoit indispensable d'examiner ces parties, afin de constater si malheureusement elles n'avoient pas pris une configuration apparente, capable de changer, par une pression mécanique, l'état des nerfs de la moëlle épinière, dont la réunion forme le grand sciatique; mais je trouvai toutes

ces parties dans un état parfait en apparence : il me fallut donc chercher ailleurs le siège & la nature de la cause qui avoit pu produire cette paralysie dans un jeune homme, d'ailleurs robuste & sain. J'ai reporté à la fin de cet écrit les idées qui me vinrent alors. Je résolus de tout peser mûrement, de comparer mes hypothèses à la plus scrupuleuse observation de tous les phénomènes qui se présenteroient ensuite chez ce malade, que je destinai dès ce moment à être une preuve du pouvoir de la médecine dans une si difficile maladie. Pour cela, je lui ordonnai des frictions seches & journalières, faites avec une étoffe de laine im-
 pregnée de fumée aromatique ; je lui recommandai de se tenir exactement à l'abri des inclemences de l'hiver & du froid qui régnoit alors ; je l'exhortai au régime le plus sain que sa condition pût lui permettre. Enfin, je lui prescrivis pour le lendemain une saignée du bras modérée ; ajoutant que pour parvenir à détruire entièrement une maladie comme la sienne, il falloit encore le secours de beaucoup d'autres remèdes plus efficaces : que, s'il avoit à cœur de recouvrer sa santé, j'exigeois de lui une entière docilité, sans laquelle je n'aurois pas le courage d'entreprendre sa cure, ni lui

une espérance fondée de guérir, quoique dans la plus grande vigueur de l'âge. Le malade, pour me donner une preuve de sa confiance, & en même temps quitter toute occasion de songer à autre chose qu'aux moyens propres à sa situation, abandonna la campagne, & vint demeurer dans la ville que j'habitois. Le lendemain on lui tira douze onces de sang d'une bonne qualité, & le soir du même jour je lui fis appliquer des ventouses, avec scarifications profondes en différens endroits de la cuisse malade, suivant l'avis de Celse, liv. 3, c. 27 : *Neque alienum est.... pluribus etiam locis, aliquando sine ferro, cucurbitulas admoveere....* Après les remèdes préparatoires, & le malade ayant en outre été purgé le jour suivant, je passai à l'application d'un large emplâtre vésicatoire sur la hanche, comme le lieu le plus propre pour que l'effet s'en portât jusques sur le grand nerf sciatique, que je regardois comme affecté principalement par une cause peu profonde, de laquelle provenoit cette paralysie partielle. Je dirai ici en passant, que cette cause me parut être, dès le commencement, la contusion ou la rupture de quelque vaisseau sanguin ou séreux, qui avoit ensuite laissé échapper cette effusion d'humeurs, dont le poids & le volume

sur le nerf ou quelqu'une de ses branches principales, avoit produit peu à peu tout le mal. Cependant toutes ces premières tentatives furent inutiles. Je m'appergus seulement que le vésicatoire dont j'avois entretenu la suppuration pendant dix jours, avoit rappelé un sentiment exquis dans toute sa circonférence, & dans toute la partie une sensibilité beaucoup moins équivoque. Encouragé par ce premier succès, visiblement dû à une petite quantité de sel volatil des cantharides entraîné dans le torrent de la circulation, j'aurois voulu en introduire une nouvelle quantité par l'application d'un second emplâtre; mais le malade, découragé par la douleur spasmodique que lui avoit occasionnée le premier, refusant de s'y soumettre, je songeai à employer une autre voie qui n'avoit point ce désavantage, & qui me promettoit le même succès. L'expérience m'avoit appris que leur usage interne pouvoit être innocent, & qu'il existoit des médicamens propres à adoucir leur effet, lorsque leur long usage menaçoit de quelque mauvaise suite: je les avois employées efficacement pour guérir une gonorrhée invétérée, sans que le malade, qui jouit toujours d'une pleine santé, s'en fût jamais ressenti. Je fis donc préparer chez l'Apothicaire la teinture
de

de cantharides , comme on la trouve dans la Pharmacopée de Londres, & dont voici la formule :

Cantharides en poudre 2 gros.

Cochenille, demi-once.

Esprit-de-vin rectifié, lb. β.

Les poudres étant jettées dans l'esprit-de-vin , on fait digérer le mélange pendant quatre jours dans le bain - marie ; après quoi on filtre la liqueur que l'on garde pour l'usage.

La dose que je prescrivis pendant huit jours de suite , fut de dix gouttes mêlées dans une tasse d'infusion de fleurs de mauve ; j'avois en outre enjoint au malade d'avalier de distance en distance , par-dessus , trois ou quatre verres d'une émulsion d'amandes douces , avec un peu de gomme arabique , afin d'énervier l'impresion trop active qu'auroit pu faire le remède , sur-tout sur les voies urinaires. Le malade , pendant ces huit jours , ne retira aucun avantage sensible de cette nouvelle méthode ; mais aussi n'eut-il à se plaindre d'aucun accident nouveau. Cela m'encouragea à augmenter la dose du remède ; je la doublai : il observa les mêmes précautions. Cependant , au bout de cinq jours , il se plaignit d'un sentiment d'ardeur en urinant , mais peu incommode ; je crus à propos d'aller au-

devant des suites plus sérieuses : je joignis donc à l'émulsion, dans laquelle la dose de la gomme arabique fut augmentée de quelques grains, des pilules dont la base étoit le camphre recommandé avec raison, comme un correctif du sel volatil âcre des cantharides. En effet, depuis que le malade prenoit à-peu près chaque jour, en différentes fois, un scrupule de camphre, l'ardeur d'urine, bien qu'existante encore, ne lui fit point suspendre un seul jour la teinture de cantharides. Cette incommodité ne lui paraissant rien, en comparaison de l'espérance fondée de recouvrer parfaitement l'usage de sa jambe ; je dis l'espérance fondée, parce qu'au bout de vingt jours de cette dernière méthode, il commença à mouvoir un peu sa jambe, & à sentir accroître chaque jour, dans sa cuisse, une vigueur qui lui étoit inconnue depuis tant de mois, au point qu'enfin, sans redouter ce tremblement dont j'ai parlé, il se hasarda à sortir du lit, & fit, avec l'aide de deux personnes qui le soutenoient, quelques pas dans la chambre : en continuant le même remède, il fut en état, le trentième jour, de se promener dans la chambre de sa maison avec l'aide seulement d'un bâton. Enfin, au bout de quarante jours employés à cette cure, il

abandonna le secours même de sa canne, ayant alors recouvré dans la cuisse & la jambe toute la vigueur & la sensibilité dont elles jouissoient avant son accident. Alors je diminuai peu à peu la teinture de cantharides, je lui prescrivis, pour le soir, une soupe au lait, & le soixantième jour je cessai tout remède. La saison favorable, sa jeunesse, une nourriture pleine & adoucissante, acheverent cette cure difficile; & bientôt il reprit les travaux champêtres auxquels je fais qu'il continue à se livrer tous les jours: il s'est marié depuis, & est pere de plusieurs enfans.

Telle est l'histoire d'une paralysie qui, je crois, enrichit la Médecine d'une Observation d'autant plus intéressante, que, d'une part, elle offre la guérison d'une maladie très-rebelle; &, d'autre part, montre cette guérison obtenue par un remède qui n'est annoncé, je crois, dans aucun livre, comme propre à combattre cette maladie. Nous vivons dans le siècle de la Philosophie & de la raison, où le mot de poison ne fait plus froncer le sourcil, depuis que la ciguë, la belladonna, le colchique & le sublimé ont été admis, dans la Matière médicale, comme de puissans remèdes. Qu'on ne croie pas cependant que je veuille trop

encourager à tenter de pareils remèdes ; ils demandent la plus grande sagesse dans leur administration , sans quoi il pourroit survenir des accidens plus grands que le mal même dont on tente la guérison.

DEUX OBSERVATIONS

Sur les Plaies pénétrantes du bas-ventre.

PREMIERE OBSERVATION ,

Par M. SORSI , Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Besançon , Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi , Professeur en Chirurgie au College de S. Cosme de la même Ville.

LES Anciens regardoient les blessures des parties contenues dans le bas-ventre , & sur-tout celles des intestins , comme extrêmement dangereuses : tous leurs ouvrages nous le prouvent. *Hippocrate* (1) même , & *Celse* (2) , ont cru mortelles

(1) *Cui aliquod ex intestinis tenuibus perfectum est , lethale.* Hipp. aph. 18 , sect. VI.

Si ex intestinis tenuibus aliquod dissectum fuerit non coalescit. Ejusdem sect. aph. 24.

(2) *Si tenuius intestinum perforatum est , nihil profici potest.* Cels. lib. VIII , cap. 16.

les plaies des intestins grêles ; *Galien* (1), sans les déclarer telles , décide néanmoins qu'elles guérissent très-rarement lorsqu'elles pénètrent dans la cavité de l'intestin. Aujourd'hui cependant de nombreuses observations, faites par des Auteurs dignes de foi , rassurent un peu sur le danger de ces blessures. Voici une de ces cures heureuses dont le succès est dû plus à la nature qu'à nous, dont tout l'art doit consister à ne pas la troubler dans ses opérations , lorsqu'elle se suffit à elle-même.

François Laurent, compagnon Serrurier, faisant la conduite d'un de ses camarades qui partoît de Besançon, s'étoit chargé de son havresac , comme il est d'usage parmi les ouvriers en pareille circonstance. Un soldat les rencontra près d'un lieu appelé Château-Farine, à une lieue à-peu-près de la ville ; & mettant la main sur l'épaule de Laurent, lui dit : *Camarade, tu portes un sac, tu porteras bien encore le mien.* Laurent s'en défendit en termes convenables à la proposition : la querelle s'échauffa rapidement ; le sol-

(1) *Non quælibet vulnera tenuium intestinorum lethalia sunt, sed raro sanantur ea quæ in cavum usque intestinum penetrant.* Gal. in comm. aphor. 18 & 24, sect. VI.

dat voulut frapper Laurent avec un bâton dont il étoit muni, celui-ci le lui arracha, & se dispoſoit à ſon tour à ſ'en ſervir, quand l'autre lui enfonça ſon couteau-de-chaſſe dans le ventre, juſqu'à la poignée. La direction du coup étoit horizontale; il y avoit dix pouces de diſtance de l'entrée à la ſortie du fer, qui étoit un peu plus élevée. L'entrée ſe trouvant dans l'hypocondre gauche, quatre lignes plus bas que le bord du cartilage de la troiſieme des fauſſes-côtes, & la ſortie au bord du cartilage qui eſt entre la troiſieme & la quatrième des fauſſes-côtes du côté droit, en comptant de bas en haut.

Laurent fit pluſieurs tours courbé en avant, les mains ſur ſes bleſſures, & tomba. Son meurtrier épouvanté ſe ſauva dans une maiſon voiſine, & cherchant à ſe cacher dans une citerne, il ſe noya.

Laurent perdit peu de ſang par ſes bleſſures; il ſortit, par celle du côté droit, un peloton d'épiploon plus gros qu'un œuf de poule. Il eut une ſyncope très-effrayante; il y avoit plus d'une heure qu'il étoit bleſſé, lorsqu'on le mit dans un lit: dès qu'il y fut réchauffé, il eut le hoquet, & vomit environ trois palettes de ſang. On m'a dit qu'il vomit même alors des matieres fécales. Mon-

sieur Gounot , Maître en Chirurgie de cette ville, le vit en cet état , & fut tenté de couper cette portion d'épiploon : heureusement il parvint à en faire la réduction. Le pouls s'étant élevé pendant la nuit, le blessé fut saigné deux fois ; on l'apporta le lendemain à l'Hôpital, je le vis vomir environ trois cuillerées de sang caillé ; j'examinai ses blessures que je trouvai telles que je les ai décrites plus haut.

Je lui fis une embrocation chaude sur tout le ventre , avec parties égales d'huile rosat & d'*hypericum* ; je le couvris , pendant tout le traitement, d'une flanelle trempée dans une fomentation émolliente ; sa boisson fut de l'eau avec un peu de vinaigre & de sucre : il fit usage , d'heures en heures , de deux cuillerées d'une potion composée d'une infusion de bugle , de sanicle , de véronique , de lierre terrestre , du sirop de limons , & des gouttes anodynes. Il fut saigné le soir. Le lendemain matin , troisième jour de sa blessure , son pouls se soutenant , il fut encore saigné ; il reçut un lavement émollient , & rendit , avec ce remède , du sang noir coagulé : le hoquet & le vomissement devinrent moins fréquens,

Le quatrieme jour il ne vomit plus que des humeurs bilieuses dont la teinte diminua à vue d'œil : cette évacuation a continué jusqu'au neuvieme jour inclusivement. Alors le ventre n'étoit pas plus élevé que dans l'état naturel ; mais il étoit douloureux dans toute la région ombilicale qui avoit été traversée par l'instrument.

Le quinzieme jour il ne ressentoit plus de douleurs que lorsque l'on touchoit au bord de la plaie de l'hypocondre droit ; il y avoit une dureté circonscrite de deux pouces de diametre, sur laquelle, indépendamment de l'embrocation, j'appliquai un cataplasme anodyn. Trois jours après, j'y reconnus de la fluctuation, & en appuyant le doigt dessus, quoique légèrement, je fis sortir par la plaie une cuillerée environ de pus blanc, de bonne consistance & sans odeur : je compris bien qu'il ne venoit point de l'intérieur du ventre. Néanmoins je m'en assurai avec beaucoup de circonspection : je reconnus que le foyer étoit à la partie supérieure de la plaie, & peu profond. Je me contentai d'y injecter de l'eau vulnéraire, & de le couvrir d'une petite compresse expulsive trempée dans la même liqueur, & tenue en place par le ban-

dage de corps. Quelques jours après il ne fournit plus rien, ses parois se rapprocherent & se collerent.

J'ai fait observer à ce blessé la diète la plus sévère : il ne prenoit que peu de bouillon de deux en deux heures ; dans l'intervalle il prenoit quelques cuillerées de sa potion. Il se dégoûta d'une tisanne vulnératoire que j'avois prescrite ; il lui préféra de l'eau fraîche avec le sirop de limons, ou de lierre terrestre. Le vingt-deuxieme jour de sa blessure, je le trouvais assez bien pour oser lui faire prendre un verre de casse & de manne. Jusqu'à ce temps, je lui avois entretenu le ventre libre avec des demi-lavemens émolliens. Le trentieme jour, je lui passai encore un minoratif, & dès le lendemain je commençai à lui faire prendre un peu plus de nourriture.

Il ne lui reste actuellement qu'une dureté sous les muscles, à la circonférence de la cicatrice de la plaie de l'hypocondre droit ; cette dureté n'est nullement sensible : je la crois formée par l'adhérence de l'intestin à l'épiploon, de celui-ci au péritoine, & de ce dernier au muscle transverse. Enfin il est guéri parfaitement, & je n'ai employé ni beumes, ni onguens, ni charpie.

SECONDE OBSERVATION,

Par M. LÉAUTAUD, Maître en Chirurgie à Arles, Prévôt de sa Compagnie, ancien Chirurgien - Major de l'Hôpital - Général du Saint - Esprit de la même ville, & Correspondant de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, &c.

On ne sauroit prendre trop de précaution lorsqu'il s'agit d'une plaie qui pénètre dans la capacité du bas-ventre, & qui, occasionnée par un instrument tranchant, perce les viscères qui y sont contenus. Des plaies de cette nature sont ordinairement suivies de suites fâcheuses, dangereuses & mortelles.

Le nommé Latour, Sergent dans le régiment Royal - Italien, âgé d'environ trente - six ans, d'un tempérament robuste & musculeux, à qui la nature n'avoit rien refusé pour la taille & la bonne mine, reçut un coup d'épée, par son adversaire, à la partie antérieure & latérale de l'hypocondre droit, à deux travers de doigt des fausses-côtes. L'hémorrhagie fut assez considérable; on le conduisit à l'Hôpital dans la salle des blessés; &, après avoir examiné la plaie de

cet infortuné, je le fis situer dans la même attitude où il étoit quand il reçut le coup, & en même temps, j'introduisis ma sonde dans la plaie avec toute la dextérité & la légèreté que demandoit une blessure de cette importance, pour m'assurer de sa profondeur, & pour savoir si quelques vilcérés n'avoient pas été offensés. Cet examen justifia mes conjectures ; ma sonde entra directement dans le grand lobe du foie ; une douleur vive & lancinante se faisoit sentir vers le cartilage xiphoïde, & répondoit tout ensemble à l'épaule droite, & au côté droit de la gorge ; une fièvre ardente se joignit à son mal, & le ventre devint tendu & météorisé, au point que la tuméfaction s'étendoit aux cuisses, & même jusqu'aux jambes. Je dilatai tant soit peu la plaie, crainte, comme on dit communément, d'enfermer le loup dans la bergerie, & qu'il ne se formât, dans la suite, quelque abcès dans le bas ventre, comme il arrive assez souvent dans de semblables cas. Enfin la diète, si essentielle dans le traitement des plaies, fut régulièrement observée ; les saignées furent répétées jusqu'à six fois, les risannes émulsionnées, les fomentations émollientes, les lavemens anodins, les juleps narcotiques pris tous les soirs, fu-

rent employés ; le succès répondit aux vues que je m'étois proposées. La fièvre se calma peu à peu, & cessa enfin sans aucun retour. J'entretins la suppuration par un simple digestif, soutenu par un bandage convenable ; & quand elle commença à diminuer, je ne fis que de légères injections avec la décoction de vulnéraires dans laquelle on verfoit quelques gouttes de baume de Copahu, pour détacher & nettoyer le fond de la plaie. La tuméfaction du bas-ventre, & des parties inférieures se dissipa insensiblement : la plaie du foie, par le moyen de ce remède, se cicatrisa, & les derniers pansemens, pour son entière guérison, ne furent faits qu'avec la charpie sèche, qui est certainement le meilleur sarcotique & cicatrisant que nous ayons en Chirurgie. La nature, aidée du secours de l'art, produisit efficacement la régénération des chairs, & en conséquence il se forma une bonne & solide cicatrice. Le malade est sorti de l'Hôpital sans aucune incommodité, jouissant d'embonpoint & d'une parfaite santé.

A Arles, le 20 Mars 1777.

L E T T R E

*DE M. LE COMTE, Docteur en
Médecine, à Eyreux.*

M O N S I E U R ,

Le Journal de Médecine ne me paroît pas uniquement le dépôt de nos succès & de nos revers. Il peut servir encore à nous procurer des lumières dans les cas rares & embarrassans, lorsque les voies ordinaires ne nous en fournissent plus. C'est dans cette vue que je vous prie de donner place dans votre recueil au mémoire suivant: J'ai lu, j'ai consulté; je suis à bout, & la maladie continue. J'ai regret que l'histoire en soit un peu longue; mais si les hypothèses en devoient être écartées avec soin, il étoit nécessaire du moins de conserver les faits, & ma narration ne fait guere que leur donner l'enchaînement. Je desirerois que mon Mémoire à consulter & les réponses pussent être privilégiés sur les autres pièces: il m'importe de profiter de la belle saison, & malheureusement elle s'avance.

J'ai l'honneur d'être, &c.

19 Juillet 1777;

MÉMOIRE A CONSULTER,
SUR une Phthisie commençante.

UNE Dame, âgée de 32 ans, petite & naturellement délicate, devenue enceinte, eut d'abord le dégoût qui accompagne cet état ; mais, ce qui n'est pas ordinaire, elle eut des fluxeurs blanches dès les premiers mois : elle ne mangeoit presque point, & cependant ses repas lui caufoient une oppression qui la réduisoit au repos pour plusieurs heures, avec des lassitudes & une chaleur dans le visage, qui l'obligeoit de s'exposer à la fraîcheur de l'air. Bientôt même il s'établit une petite fièvre dont le redoublement étoit annoncé tous les soirs par un léger frisson. La fièvre duroit toute la nuit, & ôtoit le sommeil. Vers le cinquième mois la malade commença à se trouver mieux ; mais une chute qu'elle fit ne lui permit plus d'autre situation pendant tout le reste de sa grossesse, que celle d'être assise ou couchée, parce qu'aussi-tôt qu'elle vouloit se lever & agir, elle étoit prise de douleur comme pour accoucher : la petite fièvre persistoit, ainsi que l'oppression ;

après les repas. L'accouchement vint à son terme ; c'étoit au mois d'Octobre 1770, & la malade osa se décider à nourrir. Cette entreprise, pendant dix mois, parut réussir, rous les accidens qu'elle éprouva pendant la grossesse, disparurent peu à peu, même les fleurs blanches ; l'appétit devint bon, le sommeil tranquille, & la malade reprit de l'embonpoint. Mais ayant continué à nourrir encore sept mois, la petite fièvre & tous les premiers maux revinrent. La malade eut à se plaindre de plus, de déchiremens de poitrine intolérables, tandis que l'enfant étoit au tetton : on le sevrâ enfin, la mere se remit un peu, & les tegles reparurent un mois après. Cependant, d'année en année, les anciens accidens reparoissoient au printemps & en automne, & cette langueur duroit deux ou trois mois ; à l'oppression même il se joignoit de la toux, la malade cracha quelquefois le sang tout pur ; & sans s'être apperçue d'hémorrhoides, sans que le dérangement des regles parût y être pour rien, elle en rendit copieusement dans ses garde-robes. Dans ces circonstances, un médicastre lui ayant donné, en un jour, six grains d'émétique dans une potion qu'il prescrivit par cuillerées, elle vomit

peu , mais ce remede l'irrita tellement , que pendant trois ou quatre mois les alimens , ceux du soir sur-tout , parcourroient tout le canal intestinal sans la moindre altération , & étoient rendus avec des coliques cruelles ; en même temps le dégoût devint absolu. Je vis alors la malade ; c'étoit vers le commencement de 1775 ; je calmai la lienterie , mais c'étoit le plus aisé. Je trouvai l'oppression à un si haut degré , dans l'après-midi sur-tout , que la malade ne pouvoit respirer , & qu'elle touffoit de minute en minute. J'ordonnai une saignée : dès la nuit suivante elle dormit huit heures , l'oppression étoit fort diminuée , & la toux ne revint plus qu'un peu le soir. Ce calme cependant n'eût pas de durée , & tel est l'état actuel de la malade. Il lui prend un frisson sur les dix heures du matin , la chaleur fuit , au visage principalement. L'oppression , une douleur sur le devant de la poitrine , des déchiremens , de la toux , une chaleur à cette partie , qui produit l'altération & le desir d'une boisson fraîche , des couleurs vives , du mal de tête , une toux sèche dont les secousses augmentent tous les maux , une lassitude qui permet à peine d'être un instant debout , sont les symptômes qui accompagnent cette fièvre , dont le déclin n'arrive
que

que vers le soir. La malade se trouvant mieux, soupe, dort trois ou quatre heures au plus, se réveille avec un peu de froid, devient ensuite brûlante, un peu oppressée, puis elle se calme, rend trois ou quatre crachats épais comme ceux qui terminent un rhume : quelquefois cependant elle n'en rend point du tout. Avec le temps l'oppression augmente, tous les symptômes s'aggravent, il s'établit des points pleurétiques, la malade est tourmentée de palpitation, elle ne peut plus manger, même le soir : pour lors une saignée la remet dans son état ordinaire. On croiroit, à cette exposition, qu'elle doit avoir une fièvre vive, au moins dans l'après-midi ; le fait est cependant que, dans sa plus forte oppression, le pouls est peu accéléré. Deux fois l'année, assez exactement au printemps & en automne, cette fièvre se change en fièvre continue très-décidée, dont les redoublemens, au contraire de la fièvre habituelle, reviennent tous les soirs, mais ne cèdent, comme la première, qu'aux saignées réitérées ; après quoi l'ordre ordinaire se rétablit, mais peu à peu & souvent, au bout de plusieurs mois.

Comme la malade ne crachoit que peu le matin, & même quelquefois point du

tout, je crus d'abord que la fièvre tenoit au dîner. J'ai fait retrancher ce repas, j'ai fait donner des lavemens le matin, mais les accidens ont continué à être les mêmes, & je suis convaincu que la fièvre est indépendante de la digestion. J'en trouvois une autre cause dans la délicatesse générale du système nerveux. Cette délicatesse se montre de toutes parts. L'irritabilité des entrailles a été portée à un tel point, par le mauvais effet de l'émétique, que non-seulement la malade a été obligée de renoncer à presque toutes les nourritures solides ordinaires, les plus légères même; comme une poire cuite, une pomme; une cerise, les substances pulpeuses les plus tendres, dès qu'elles sont en morceaux, & qu'elles ne sont pas de nature à se dissoudre aussitôt dans l'eau, sont rendues quelquefois au bout de plusieurs jours, comme elles ont été prises : le bouillon, même le bouillon maigre, même l'eau sucrée, tout liquide tiède, augmente sur le champ la chaleur de la poitrine, & excite la soif, porte un feu incommodé au visage, donne de l'oppression, cause de la lassitude, de l'amertume à la bouche, du dégoût, & une sorte de fièvre plus ou moins durable; & après avoir long-temps tourmenté l'estomac, ce liquide, pris tiède,

en sort tout d'un coup avec bruit, comme s'il tomboit de haut dans quelque vaisseau, & en excitant une petite colique. La malade est donc réduite à vivre de pain blanc, sur lequel elle étend un peu de fromage récent peu ou point salé; ou un peu de pomme cuite, d'asperges, de fraises, de panâdes sans bouillon, ou dont il est nécessaire que le pain soit simplement humecté, & n'ait pas bouilli, de farces d'herbes qu'elle laisse à-peu-près refroidir; elle ose manger tout au plus d'un peu de volaille rôtie & froide. On a déjà observé que les nourritures ne peuvent presque être placées que le soir, lorsque la malade se trouve mieux; mais malgré de l'appétit & du goût, du moins au souper, elle est obligée de se restreindre à trois ou quatre onces de pain pour les vingt-quatre heures, quoique cependant le pain soit presque toute sa nourriture. Pour peu qu'elle passe cette mesure, l'oppression renaît, le sommeil manque, la nuit est agitée, il survient le matin de petites coliques.

Le repas qui réussit le mieux augmente néanmoins, sur le champ, les fluxus blanches; & à mesure que le besoin de la saignée revient, il n'est plus de repas qui réussisse; la boisson ne peut être que de l'eau de rivière pure, prise à la tem-

pérature de l'appartement ; car , plus froide , elle enroue , reste sur l'estomac , puis au bout d'un certain temps elle en sort avec précipitation comme les liquides tièdes ; l'eau rougie , & sur-tout altérée avec un peu de cidre , cause dans l'instant une lassitude singulière , & la même inquiétude de jambes que certaines personnes éprouvent lorsque l'envie de dormir les prend. Quelque coulante que soit l'eau , quelque quantité que l'altération de l'après-midi en demande , les urines ne commencent à passer que le soir , & le matin , lorsque le spasme est calmé : pendant très-long-temps elle a été rendue aussi claire qu'elle a été prise , ou sans aucun mélange de parties colorantes. J'ai vu même , l'été dernier , cette sensibilité d'entrailles menacer d'inflammation ; le ventre s'éleva peu à peu , & se tendit au point que la malade , l'après-midi sur-tout , avoit l'air d'être enceinte ; il devint très-douloureux , les urines ne couloient qu'avec peine , & , ce qui mérite d'être remarqué , la poitrine étoit mieux pendant ce temps-là , ou du moins l'oppression ne venoit , ainsi que la toux , que du volume du bas-ventre. Je conseillai les bains , la malade en prit soixante , tous les symptômes disparurent , l'appétit s'établit , la malade put manger

à son aise, elle reprit de l'embonpoint, le sommeil étoit naturel, la toux cessa, &, pendant deux mois, je crus le danger dissipé.

Quoique le sang soit aujourd'hui très-séreux, la lenteur du pouls, malgré les symptômes fébriles de l'après-midi, prouve la difficulté de la circulation dans le poumon, même dans les temps les plus calmes, c'est-à-dire, le matin & le soir. J'observe depuis plus d'un an, que chaque mouvement de la respiration ne produit qu'un battement d'artere, ce qui est fort loin de la proportion ordinaire. La saignée, qui calme tous les maux détaillés ci-dessus, ôte les palpitations, rappelle les regles qui tarديوient à venir, diminue les fleurs blanches; rend deux cauteres établis aux bras moins douloureux & moins arides. La malade ressentit l'année derniere pendant long-temps, & ressent encore depuis quelques semaines, une foiblesse marquée dans le bras, & surtout dans la cuisse & dans la jambe gauches : le cautere du même bras est plus enflammé, plus douloureux, suppure moins; & quand les points pleurétiques reviennent, c'est presque toujours de ce côté. Il est singulier qu'avec une telle irritabilité dans tout le genre nerveux, les organes du mouvement vo-

lontaire n'aient jamais paru affectés, & que la malade n'ait pas éprouvé le moindre accident vaporeux, ni même cette tristesse & ce découragement que les longues maladies inspirent si souvent. M. Tiffot (a) appelle cet état *disposition inflammatoire à la poitrine*. Il est bon néanmoins d'observer que le sang de la malade a toujours été très-vermeil, sans la plus petite trace de croûte pleurétique; & si l'on fait attention à la sécheresse habituelle des cauterés, on ne sera point étonné que les crachats épais aient été rares, & qu'il en vienne encore si peu. Ils suivent exactement la marche des cauterés; ils ne paroissent, comme la suppuration des bras, que lorsque le calme est un peu rétabli, que le sang a perdu de sa chaleur, & les nerfs de leur irritabilité.

Regardant donc cette maladie comme nerveuse, la méthode humectante paroissoit indiquée; & comme les boissons, même les plus insipides & les plus légères, ne passaient que lentement, j'ai sur-tout insisté sur les lavemens. Cependant, malgré leur usage, les intestins sont restés de la plus grande sécheresse: il n'y a pas une seule selle bilieuse, ni

(a) *Maladies des gens du monde*. Lausanne, 1770. §. 95.

délayée, si ce n'est lorsqu'il arrive quelques coliques à l'occasion d'une légère indigestion, ou lorsque les artères mésentériques, (ce qu'on remarque encore de temps en temps,) ont laissé écouler dans le canal intestinal une certaine quantité de sang. Dans ce dernier cas, les lavemens reviennent, pendant plusieurs jours, noirs comme de l'encre. J'ai tenté plusieurs fois de purger dans le temps des dégoûts de la malade, & quand l'enduit de la langue sembloit l'indiquer; je n'ai jamais pu obtenir une seule évacuation, & le ventre restoit long-temps douloureux. Les bains seuls ont fait du bien, mais seulement une fois. J'ai essayé les semences émulsives, le lait, & il a fallu chaque fois les abandonner. Le lait caillé même, quoique bien écrémé, se rancit dans l'estomac, cause du mal-aise, de l'amertume à la bouche, & souvent de petites coliques, ou une indigestion. J'ai proposé les œufs crus, comme aliment, & comme propres, par des observations récentes, à faire couler la bile; c'est la seule tentative à laquelle la répugnance de la malade ne lui ait pas permis de se prêter. J'attendois le reste du temps, ou en tout cas je ne voyois pas d'autre route à suivre. Il me vient maintenant un soupçon; & il est temps de l'éclaircir,

parce que la saignée cesse peu à peu de produire le même bien , & que désormais elle pourroit n'être pas exempte de danger. S'il est vrai que tous ces maux tiennent à la constitution même du genre nerveux , & à son extrême irritabilité , comment est-il arrivé que dix mois d'allaitement d'abord , & en dernier lieu deux mois de bains , les aient emportés successivement ? Est-il une maladie inhérente à la nature même de la fibre , que de tels moyens puissent détruire en si peu de temps ? Cette irritabilité elle-même a-t-elle une cause étrangère au tempérament , & par conséquent une cause humorale ? Quelle est cette humeur ? La malade est née très-saine , & je puis assurer qu'il n'existe aucun des vices ordinairement connus. Quiconque aura donné la solution de ce problème , peut se promettre de remédier efficacement à l'une des complications les plus communes des maux de poitrine ; & comme c'est aux faits à le mettre sous la main , j'ai tâché de les rassembler tous. On me demandera si la malade n'a point d'obstructions dans le poumon ; je réponds qu'il est probable qu'elle en ait eues.

Vers le mois de juin de l'année dernière , peu de jours après une saignée qui l'avoit soulagée comme de coutume ,

il parut une éruption qui entreprit tout le visage, & la partie supérieure de la poitrine. L'ardeur & la démangeaison devinrent extrêmes en quelques heures, & donnerent lieu à une imprudence : la malade se lava avec de l'eau fraîche, les parties affectées revinrent en vingt-quatre heures en leur état naturel ; mais la poitrine s'entreprit comme avant la saignée, & il parût de chaque côté du col une chaîne de glandes, qui du derrière des oreilles alloit gagner les clavicules, puis le sein, sur-tout le sein droit. C'est à cette occasion que je fis ouvrir les cauterres aux bras. Si on insiste, en disant que telle est la vraie cause du mal, je ferai remarquer qu'il existoit long-temps avant l'éruption des glandes ; qu'il persiste, quoique les glandes aient disparu ; & qu'elles n'ont pas empêché que les bains ne réussissent l'automne dernière. Quoique la fièvre habituelle semble porter le caractère des intermittentes par le retour périodique du frisson & de la chaleur, je n'ai osé prescrire le quinquina. Il importe, pour le choix des remèdes, de donner une idée de l'habitude actuelle du corps. Le visage est pâle, lorsque l'oppression ou la chaleur de poitrine ne l'allume pas ; la peau est molle ; la maigreur, depuis la dernière rechûte, est plus grande qu'elle n'a encore été ; les

154 RÉPONSE DE M. BACHER
fleurs blanches sont très-abondantes ; les
regles , en petite quantité depuis long-
temps , n'ont pas paru depuis deux mois ;
l'appétit est bon , du moins le soir.

Cette observation me paroît intéres-
sante , d'abord en elle-même & par rap-
port aux maux de poitrine , ensuite en
ce qu'elle montre l'irritabilité nerveuse
portée au plus haut point , sans le moindre
mélange de vapeurs.

S U I T E

*De la Réponse de M. BACHER ,
à M. CARRERE , &c.*

Nous indiquions (*Journal de Juillet dernier*)
onze article doublés dans la *Bibliothèque Litté-
raire*. Depuis , le hasard nous en a fait découvrir
trois autres.

1°. Tom. j , pag. 32 , lig. 5 , se voit un
ÆGIDIUS , qu'on dit être né à Athenes , être
entré en 700 dans l'Ordre de S. Benoît , avoir
été philosophe & médecin : en ajoutant qu'ayant
été blessé par une flèche , partie par mégarde , des
mains d'un chasseur , il ne voulut jamais guérir
sa plaie , afin d'être tourmenté par des douleurs
continuelles : puis le déclarant auteur d'un traité
de pulsibus , & d'un autre *de urinis*.

Enfin cet article est suivi de l'annonce d'un
autre , en ces termes :

ÆGIDIUS , ou PIERRE GILLES , ou GILLES DE
CORBEILLE. Voyez GILLES DE CORBEILLE.

Il résulte de cette annonce & de ce renvoi ,
que sous la lettrine G , si jamais la Bibliothèque

Littéraire se continue, il sera parlé d'un GILLES DE CORBEIL.

Mais ce PIERRE GILLES, ce GILLES DE CORBEIL étant le même qu'*ÆGIDIUS*, l'auteur des deux traités *de pulsibus & de urinis*, il s'ensuit qu'on promet un article pour un homme auquel on en a déjà consacré un; & que si l'on n'est pas entré dans de nouveaux détails sur le même individu, c'est qu'on a cru qu'ils seroient mieux placés sous la lettrine G, au mot GILLES. Il y a tout à parier qu'ils seront curieux, & l'on doit regretter de n'avoir point l'espérance de les voir imprimés.

Une chose cependant qu'il convient de remarquer ici, c'est que l'article *ÆGIDIUS* de la *Bibliothèque Littéraire*, article qui contient onze lignes, fourmille de fautes. En voici quelques-unes.

1°. Cet *ÆGIDIUS* qui a composé en vers les deux traités *de pulsibus & de urinis*, n'étoit point d'Athènes, mais de Corbeil. Il n'étoit donc point Grec, mais François.

2°. Il ne fut point Bénédictin, mais seulement Clerc.

3°. Il ne vivoit point en 700.

4°. Il y a plus, c'est que de deux hommes nommés *ÆGIDIUS* dans ces siècles assez éloignés de nous, & qui ont vécu dans des temps fort différens, l'on n'en fait ici qu'un seul.

Le premier *ÆGIDIUS*, que l'Eglise a mis au nombre des Saints, florissoit à la fin du septième siècle: c'est de lui qu'on a conté l'histoire apocryphe de la flèche dont il fut blessé. Quelques Auteurs ont confondu ce Saint avec un autre Saint du même nom, qui vivoit en 514, & que S. Césaire fit abbé d'un monastère situé près de la ville d'Arles.

L'autre *ÆGIDIUS*, le véritable auteur des traités *de pulsibus & de urinis*, a vécu bien

156 RÉPONSE DE M. BACHER

plus tard , dans le treizieme siecle , sous *Philippe-Auguste* , dont il fut le premier Médecin.

Ce dernier , sous la plume de M. *Carrere* , est devenu un troisieme *ÆGIDIUS* , dont l'article est déjà fait sans doute dans le manuscrit de notre Auteur , puisqu'il l'annonce pour la lettre G.

Toutes ces erreurs n'existeroient pas , si M. *Carrere* eût puisé dans les *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Faculté de Montpellier* , par M. Astruc , où se trouve , pag. 142 , un article assez étendu sur *ÆGIDIUS* , ou GILLES DE CORBEIL. M. *Carrere* ne dira point que ces *Mémoires* de M. *Astruc* lui sont inconnus , puisqu'il les met au nombre des livres qui lui ont servi à faire sa compilation. Il est vrai qu'on peut croire qu'il n'en a vu que le titre , & après l'impression de la lettre A & B. Cette opinion même n'est pas dénuée de fondement.

Au reste , nous reconnoissons de bonne foi que toutes ces erreurs doivent être moins reprochées à M. *Carrere* , qu'au bon *Manget* , qu'il prend pour guide , & qu'il traduit souvent. Il est pourtant vrai qu'on pouvoit faire un meilleur choix.

II°. Tom. j , pag. 195. ARMA (Jean-François) n'est point différent d'ARMA (Frederic) , qui a son article dans la même page.

III°. Tom. ij , pag. 423. CATTI (Franç. Antoine). L'article biographique qui le regarde , est de trois lignes. Pour l'article bibliographique , il en renferme seize. Qui se seroit imaginé que bientôt , & presque de suite , c'est-à-dire , deux pages plus loin (425) , on seroit reparoître le même homme sous cette dénomination , CATTO (Franç. Antoine) ? Mais tout ce qu'on en dit ici , ne contient que deux lignes.

Ces trois articles concourent encore à prouver qu'on a composé la *Bibliothèque Littéraire*

de tout ce qu'on a trouvé sous sa main, sans prendre la peine d'examiner. Quel fond doit-on donc faire sur les recherches de vingt-cinq ou trente ans, auxquelles se sont livrés MM. Carrere pere & fils, pour écrire les fautes littéraires de la Médecine ?

Nous avons énoncé que, dans le second volume de la *Bibliothèque Littéraire*, il manquait aussi bien des articles. En effet, sous la seule lettre B, nous en avons trouvé 223 ; qui, avec les 277 pour le premier volume, forment un total de 500. Notre premier dessein étoit de donner ici la liste de ces 223 noms onis : nous en avons changé, afin de ne pas tarder plus long-temps à produire quelques-unes des observations que nous avons faites sur l'historique des hommes célèbres, & sur les éditions de leurs propres ouvrages. Nous nous contenterons d'en mettre ici 68 ; & nous garderons dans notre porte-feuille les 155 autres noms ; nous réservant de les produire, si l'occasion s'en présente. Ils serviront à remplacer très-amplement un AMICO (*Bernardino*), que nous avons indiqué mal-à-propos (*Journ. de Mai, pag. 463*), & qu'il faut effacer, pour deux raisons ; 1°. parce que nous n'avons pas vu son ouvrage ; 2°. parce qu'il ne paroît point avoir écrit sur aucune des parties de la Médecine.

Après ce préliminaire, nous disons qu'on auroit dû trouver dans la fameuse *Bibliothèque Littéraire*, les noms suivans :

BODERII (Thom.) *De ratione & usu dierum criticorum: accessit Hermes Trismegistus, &c. de decubitu infirmorum. 1555, in-4°.*

C'est dans la bibliothèque du Roi, où M. Car-

158 RÉPONSE DE M. BACHER

ren a trouvé tant de renseignements, & où il auroit pu en trouver bien d'autres, que nous avons vu ce livre, V 1442.

BODIN (Joan.) *Universa natura theatrum*. Hamovix, Wechel, 1605, in-4°. de 633 pag.

—*Le Théâtre de la Nature*. Lyon, Pillechotte, 1597, in-3°. de 917 pag.

—*La Démonomanie des Sorciers*. Paris, 1580 ; 1581, 1587, in-4°... Lyon, 1593, 1604, in-3°... Paris, 1598, in-12... Francfort, 1603, in-3°.

—*De magorum Demonomania*, lib. 4. Basil. 1581.

—*Demonomania de gli Stragioni, cioè furori & malitie de Demon*. Venetia, Aldo, 1582, in-4°.

—*Le fléau des Démon*s. Paris, 1581, 1582, in-4°. &c. &c.

BOCHON (André). *Abhandlungen des seeländischen gesellschaft der Wissenschaften zu Vliesingen. Ister stück von der medicin und chirurgie*. Gießen, 1775, in-8°. fig. *Mémoires de la société Zélandoise des sciences de Flessingue*. 1°. part. comprenant la médecine & la chirurgie.

BOEHM (Jacques). *Metallurgia*. Amstel. 1695, in-12. en allemand.

—*De signatura rerum*, &c. traduit en françois sous le titre suivant :

—*Le Miroir temporel de l'Eternité, auquel est représenté comment toutes choses sont marquées extérieurement, selon leur forme intérieure*. Traduit par MACLÉ, Doct. en Méd. Francfort, 1664, in-8°. de 359 pag.

C'est le même Auteur qui a avancé dans sa *Theosophia revelata*, que les Auteurs de l'ancien & du nouveau Testament étoient des adeptes,

qui n'y ont décrit autre chose que le secret de la pierre philosophale. Voy. l'Abbé LENGLET DUFRESNOY, *histoire de la philosophie hermét.* tom. 3.

BOEHMENS (Mart.) *Ross-artzney.* Berlin, 1633, 1665, in-8°. Médecine des chevaux. Vid. à BEUGHEM, pag. 388. un des livres cités dans le nombreux catalogue de ceux que M. C... veut nous persuader avoir consultés.

BOHLEN (Joh. Dan.) *Ex neglectis hamorrhoidibus polypi cordis.* Berlin, in verlag des autoris, 1710, in-4°. de 32 pag. en all.

BOIANI (Mich.) *Historia de somniis.* Witcb. 1587, in-4°. LENGLET.

Cet Auteur est mis dans la fastueuse liste, comme un de ceux dans lesquels on a puisé des renseignemens. Mais, par malheur, nous avons démontré (Journ. de Mai, pag. 449 & 450) que celui qui a dressé ce long catalogue, n'a pas même connu l'*hist. de la philosophie hermét.*

BOIANO. M. Carrere déclare en propres termes, qu'il fait l'*histoire des Médecins, des Chirurgiens qui se sont appliqués à quelque partie de la médecine...* Il auroit donc dû faire connoître une filiation de Médecins-Chirurgiens qui réparoient les nez, les levres & les oreilles mutilées. Il est difficile de concevoir qu'il n'ait pas eu connoissance de cette singulière opération de chirurgie, & de ceux qui l'ont pratiquée; lui sur-tout qui a consulté les Historiens d'Italie, tels que GIMMA, MONGITORÉ, qui en parlent, & qui nous apprennent (d'après PIÈRE RANZANO, Dominicain, puis Evêque de Lucera, mort fort vieux en 1492) que vers l'an 1442, florissoit un très-habile Chirurgien, nommé

BRANCA, lequel imagina l'art de réparer les nez; & qu'ANTOINE son fils perfectionna beaucoup la méthode & l'art de son pere.

D'autres Historiens Italiens parlent aussi de cette méthode. Entr'autres, BARRI (*Barrius*) dans son ouvrage de *antiquitate & situ Calabria*, qui parut pour la première fois en 1571, in-8°, & depuis en 1737, in-fol. Il parle d'un VINCENT, d'un BERNARDIN son neveu, d'un PIERRE BOIANO, ou BOIANI, fils de BERNARDIN. On voit par ce que dit BARRI, que PIERRE devoit être dans un âge mûr, lorsque lui BARRI écrivoit, en 1571. Car LEON. FIORAVANTI raconte qu'en 1549, il vit à Turpia (*Tropea*), ville de la Calabre, deux freres, PIERRE & PAUL, qui refaisoient des nez. Mais laissons parler FIORAVANTI lui-même. « ... » *Ma prima andai a una città da Calabria, che* » *si chiama Turpia, nella quale in quel tempo* » *vi erano duo fratelli, l'uno nomato PIETRO,* » *& l'altro PAOLO, huomini nobili & facoltosi* » *in quella città, & Cirugici dignissimi, i quali* » *facevano il naso a coloro che per qualche acci-* » *dente l'havevano perduto ». Il tesoro della* » *vita humana, lib. ij, cap. 26, fol. 46, verso* » *& seqq. Edit. Venet. 1603, in-8°.*

Comme, au rapport de BARRI, PIERRE vivoit encore en 1571; il est assez vraisemblable que TAGLIACOZZO apprit de lui cette méthode: car à cette époque, celui-ci avoit vingt-cinq ans. Au reste, ce dernier, Médecin de bologne, est le premier qui ait écrit *ex professo* sur cet objet. (On peut consulter une lettre à M. Freron, 1771, in-8°. Paris, chez Demonville.) CORTESI même semble dire (*Miscellaneorum decad. 1625, in-fol.*) que TAGLIACOZZO avoit appris cette méthode de la famille des BOIANI, laquelle, à la maniere des Asclépiades, transmettoit à leurs

leurs descendans leurs connoissances & leur maniere d'opérer. Cependant, vers 1598 ou 1599, lorsque CORTESI passa par Tropea pour se rendre en Sicile, il n'y avoit plus aucun BOIANO en cette ville; il y vit seulement un instrument dont ils se servoient.

Arrêtons-nous ici. Il doit nous suffire d'avoir mis M. C... sur la voie; avec les talens qu'on lui connoît, il réussira parfaitement à donner dans le supplément qu'il prépare, l'histoire des BOIANO, qu'il a omise.

BOIS (François-Alexandre La Chenaye des). *Dictionnaire des Animaux*, 1759, in-4°. 4 vol. Le 1. de 792 pag. & 32, &c.

— *Dictionnaire Domestique portatif*, 1762, & 1764, in-8°. 3 vol. M. La Chesnaye des Bois a fait, à la vérité les tomes 2 & 3; mais il n'a eu aucune part au premier, dont la première moitié est de feu M. Roux, & la seconde de MM. D... G... & B... qui ont ensuite renoncé à ce travail.

BOISSIER. *Recueil de Lettres au sujet des maléfices & du sortilège, servant de Réponse aux Lettres du sieur de Saint-André*. Paris, Brunet fils, 1731, in-12 de 387 pag.

BOLGARINI (Belisaire). Ce nom est inconnu à M. Carrere. C'est celui de l'Auteur d'un Ecrit intitulé: *Quaestio, an metalla artis beneficio permutari possunt*. Patavii, 1579, in-4°. Il est vrai que Bolgarini s'est caché sous le nom de ALEXANDER CARRERIUS, dont M. Carrere a fait un Alexandre CARRERI, comme pour lui donner un air de famille avec les Carrero d'Espagne. On voit qu'il n'en est pas, & qu'il falloit écrire Carerius au nominatif, ou Carerit

162 RÉPONSE DE M. BACHER

au génitif, sans doubler l'r de la seconde syllabe; & sans retrancher un i de la dernière.

BOLTENS. *Nachricht von einer neuen thiere pflanze, mit naturliche farbe gemalt.* Hambourg, in-4°. 1771. Avis sur une nouvelle plante animale, représentée sous ses couleurs naturelles.

BON. *Utilité de la foie des araignées*, 1726, in-8°. de 52 pag.

BONN (André), Professeur d'anatomie & de chirurgie à Amsterdam.

De continuationibus membranarum, 1763.

BONNEL de la Brageresse. *Eaux thermales de Bagnols A Mendé*, 1774, in-8°. de 108 pag.

BONSI (Fra.). *Il dilettante di Cavalli, dove si tratta delle malattie, &c.* Vence. 1758, in-8°.

BOOTII (Arnoldi). *Obs. de affectibus omittis.* 40. pag. dans P. BORELLI, *Hist. & Obs.* 1676. in-8°.

BORDE DE MOUSSEROLE (La), D. M. *Essai sur les eaux de Cambo & de Villefranche*, A Bayonne, 1766, in-12.

BORDEGARAYE (Philippe-Bernard de). *Réponse à M. PROCOPE COUTEAUX, sur la prétendue analyse du système de la trituration.* Paris, Fournier, 1713, in-12. de 92 pag. & 7.

BOTTARELLI (Gio). *Osservazioni de' bagni de S. Cassiano.* In Firenze, 1688, in-12. fig.

BOULDUK. *Eaux de Passy. Extrait d'un Mémoire lu à l'assemblée publique de l'Acad. R. des Sc. le 13 novembre 1726.* in-8°. de 25 pag.

A. M. CARRERE. 163

—Rapport fait par MM. BOULDU, GEOFFROY & BARRE, Maîtres Apothicaires, sur l'analyse des vins de M. Bazard. Paris, 1738, in-4°. de 4 pag.

BOULLANGER. Expériences & observations sur le spath vitreux, ou fluor spatique. 1773. in-12. de 32 pag.

BOURDELOT (Pierre BONNET), neveu de Jean Michon, D. M. P. & premier Médecin de la Duchesse de Bourgogne.

Il a fait beaucoup d'additions & de corrections à l'Ouvrage de MERCKLIN, intitulé *Lindenius renovatus*. Elles se trouvent manuscrites à la Bibliothèque du Roi. Nous avons eu occasion de les voir & de les consulter.

BOURDIN. Collegii Medici Aurelianensis Subdecano Medicus advena. 1737. in-8°. de 7. pag.

BOURDIN (Petr.) Sol flamma. Paris, Cramoisy, 1646, in-8°. de 83 pag. & 72. 1647, in-8°. de 136 pag. & 62.

BOURDIN (Nicolas), Seigneur de Villenès. L'Uranie, ou la traduction des 4 Livres de CLAUDE PTOLOMÉE des jugemens des astres. Paris, 1640, in-8°. Catal. de Geoffroy, 1492.

—Le Centiloque de Ptolomée, ou la 2^e. pars. de l'Uranie, &c. commode aux Astrologues, Médecins. Paris, 1651. in-fol. de 295 pag. Bibl. du R. V. 288.

BOURGELAT. Ses Ouvrages sont indiqués dans l'Etat de Médecine, 1776, pag. 227.

M. C... auroit-il omis cet Auteur volontairement, parce qu'il ne traite que de la médecine vétérinaire? En ce cas, on lui demanderoit si ABSYRTE, ANATOLIUS & CABERO dont il parle, ont traité d'autre chose.

164 RÉPONSE DE M. BACHER

BOUTROLLE (J. G.) *Le parfait Bouvier, ou Connoissance des Bœufs, de leurs maladies, remèdes, &c.* Rouen, 1768. in-12 de 135 pag.

BOUVART, célèbre Médecin de la Faculté de Paris.

Il auroit dû occuper une place distinguée dans la *Bibliothèque Littéraire*. Nous ne répéterons point ce que nous disions, *Journ. de Juill. pag. 75 & 76.*

DE BOXBERGER (Joh. Casp.) *Medic sine remediis & medicamentis sanitatem diutius conservandi.* Francofurti, 1769. in-8°.

BOXHORNII (Marci Zuer) *Oratio de somniis.* Lugd. Bat. 1639. in-4°. LENGLET.

BOYVIN du Vauroy, *La Physionomie.* Paris, 1636. in-8°. de 282 pag.

... BOYLSTON. *Relation historique de l'Inoculation de la petite vérole dans la nouv. Angleterre, par ZABDIEL BOYLSTON.* London, 1726. in-4°. (en anglois). *Catal. de Gouffr. M. de P. in-8°.* 1731. pag. 57, n°. 823.

BRACHEL (Petrus Non). *Instruction contre ceux qui se persuadent de faire l'or possible, à l'exclusion de la pierre philosophale.* Cœln. 1607. (en allemand.).

BRACKEN (Henri), D. M. Traduction angloise du *Traité de la Morve* par Lefosse.

— *Farricry improved.* 1742 & 1743 in-Ti. 2^e vol. Le premier, de 363 pages &c.

— *Verbeserte Ross-ärzney-kunst, aus dem engl. ubers.* Altemb. 1758. in-8°. Médecine des Chevaux perfectionnée. Trad. de l'anglois en allemand.

BRAILLIER (Pierre), Apothicaire de Lyon.
Déclaration des abus & ignorances des Médecins.
 Lyon, 1557. in-12.

— *Les Articulations de Pierre BRAILLIER, sur l'Apologie de Jean SURRELH, Médecin à Saint-Galmier.* Lyon, 1558. in-8°.

LA CROIX du Maine, dans sa *Bibliothèque Française*, parle du premier Ouvrage; Du VÉRDIER fait mention du second dans la sienne. M. C... qui déclare formellement avoir vu ces deux Bibliothèques, a pourtant omis PIERRE BRAILLIER. Dorenavant ne sera-t-on point tenté de soupçonner fortement que les Ouvrages qu'il n'a point consultés, sont précisément ceux qu'on trouve énoncés dans la riche nomenclature placée à la tête du premier volume de sa *Bibliothèque Littéraire*?

BRANDAU ou BRANDAW (Matthæus-Ebinaus à), Eques Bohemus, & Med. Doct.
Duodecim Columnæ naturæ & artis, cum quinque processibus alchemicis. in-8°.

— *Wahrhaftige beschreibung von der universal medicin.* Leipz. 1689. in-8°.

Auteur cité dans les Dissert. de Pott.

BRANDT, Doct. en Méd. Censeur de la Métallurgie, & Directeur du laboratoire Chymique de Stockholm.

Voy. les Mémoires qu'il a donnés aux Académies d'Upsal & de Stockholm, dans la traduction françoise que M. le Baron d'Holbach nous a donnée de la partie chymique de ces Mémoires.

BREBILS (Joh. Frid.) *Concursus Philosophorum.* 1726. in-8°. en allemand.

BRECHEL (Chr. Frid.) *Nomenclatura Pharmacentica.* 1503. in-8°.

166 RÉPONSE DE M. BACHER

BRÉMOND. *Traduction de la Table des Transactions Philosophiques, depuis 1665, jusqu'en 1735.* Paris, Piget, in-4°. de 297 pag. 461 & 85.

Nous lui devons aussi le Recueil des Pièces publiées au sujet du Remède de Mademoiselle Stephens, auquel M. Morand a eu part.

Voy. le tom. 4 de la Table de l'Acad. des Scienc. de Paris, par M. l'Abbé Rozier, part. 2^e, pag. 53.

BRISSEAU. *Dissert. sur les mauvaises qualités du cuire en cuisine & en pharmacie.* A Tournay, Joveneau, 1747. in-8°. de 70 pag.

FRISSEAU. *Règne animal.* Paris, Bauche, 1756. in-4°. de 382 pag.

On lui doit aussi une Ornithologie.

BROCHARD, Sieur des Affis (Isaac). *Avertissement sur les morts subites & maladies vénéneuses, lesquelles ont cours en ce Royaume; à la Royne, ou à Nosseigneurs de son Conseil & de toutes les Cours souveraines & surintendantes sur la police du Royaume.* Paris, Robinot, 1612. in-12. de 150 pag. plus 4 pag. non chiffrées, pour la conclusion.

BROCKLESBY (Richard), Médecin des armées, membre du College des Médecins de Londres & de la Société Royale de la même ville.

Economical and medical observations in two parts, from the year 1758, to the year 1763, inclusive. Tending to the improvement of military hospitals, and to the cures of camp diseases; incident to soldiers. To which is subjoined, an appendix containing a curious account of the climate and diseases in Africa, upon the great river of Senegal, and farther up than the island of

Sénégal. In a letter from M. Boone, practitioner in physic to that garrison for three years, to Dr. Brocklesby. By Richard Brocklesby physician to the army, fellow of the College of physicians and of the Royal Society at London. London, T. Becket & de Hondt, 1764. in-8° de 320 pag. & 2 feuillets.

BROEMEL, *Mineralogia & Lithographia*. Holmiae, 1740. in-8°. en allemand.
—*Mineralogia secunda.*, &c.

BROMOPHILE. *Lettre à une jeune Dame sur l'inoculation.* in-12. de 19 pag.

BROSSA (De la). *Traité de la poudre de projection.* Bruxelles, 1707. in-4°. de 68 pag.

BROTBECK (Joh. Contr.) M. C... n'a pas omis cet Auteur; car on le trouve deux fois, comme nous l'observions dans le *Journ. de juill.* p. 80, n. 9: mais il a oublié le suivant.

BROTBECK (Christoph. David). *Selectus materia medica*. Ulmæ, 1749. in-8°.

BROTOFFER (Raltich). *Fratrum Rosæ Crucis elucidarius chymicus*. Francofurti, in-8°.

BROUANT. On ne trouve point ce nom en article dans la *Bibliothèque Littéraire*. Il paroît cependant qu'on a eu dessein de l'y mettre: mais on l'a mal écrit, puisqu'on y lit BROUANT. Nous voulons bien accorder que le petit changement de la lettre u en n, qui pourtant défigure le nom, doit moins être sur le compte de M. Carrere, que sur celui du compositeur d'imprimerie.

Quoi qu'il en soit, on peut douter que M. C... ait vu l'Ouvrage de BROUANT, dont il nous présente le titre;

1°. Parce que ce livre ayant été imprimé par *Jacques de Sanlecque*, graveur-fondeur de caracteres d'imprimerie, & en même temps imprimeur-libraire à Paris; M. C... ne le remarque point, quoique le nom de *J. de Sanlecque* se voie au frontispice, avant celui du libraire *Henault* qu'il lui plaît de préférer.

2°. Parce qu'en indiquant l'Ouvrage de BROUAUT (*Traité de l'Eau-de-vie*) sous la véritable date de 1646, M. Carrere observe qu'il y a eu une premiere édition qu'il avoue ne pas connoître. En vain pourtant M. C... se tourmenteroit pour en trouver une, antérieure à celle de 1646; il perdrait ses peines, car il n'y en a point: celle de 1646 est la premiere, & peut-être l'unique.

Si l'édition de 1646 avoit été précédée par une autre plus ancienne, celui qui adresse à l'éditeur BALESDENS la 2e. *Epître d'approbation* imprimée à la tête de l'édition de 1646, & datée du 7 septembre 1644, se seroit-il exprimée en ces termes, pag. 2? « Vous estes en-
 » cor plus favorable à ce grand Medecin; de
 » qui l'EAU-DE-VIE estoit morte, si son beau
 » Livre n'auoit eu le bon-heur de tomber en
 » vostre postre possession: car sans doute quel-
 » que enuieux l'auroit enseveli dans son cabi-
 » net, & priué son Auteur de l'honneur qui est
 » deu à sa memoire, & le Public du bien qu'il
 » en peut retirer pour la santé du corps:
 » Mais vous estes plus equitable, & rendant
 » iustice à cet Auteur; vous suivez son des-
 » sein, & donnez au Monde cet excellent
 » ouvrage qui seul peut enseigner le vray
 » remede à guarir toutes les maladies qui sur-
 » viennent à l'homme ».

Peut-on refuser de convenir, d'après cet énoncé, que le Livre de BROUAUT, avant l'année 1644, n'avoit jamais vu le jour?

A l'appui de cette autorité nous en joindrons une autre de J. Chartier, le fils, qui écrivant à Balesdens, lui parle ainsi : « C'est un *present* » digne de vostre *liberalité*, de distribuer ainsi » les *curieuses recherches d'un savant Auteur*, » & d'augmenter en cette election le fameux » renom de l'un des plus celebres *Medecins* » de son temps ».

Ajoutons encore qu'au bas de la page 115, la dernière du *Traité de l'Eau-de-vie*, on lit : Du 7 septembre 1646. l'Impression de ce Livre a esté achevée.

Tout ceci démontre bien complètement que l'édition de 1646 n'est point la seconde, mais la première. Remarquons cependant qu'elle auroit pu paroître plutôt, puisque le privilège accordé à Balesdens, l'éditeur, date de 1635.

3°. Nous doutons encore que M. C... ait vu l'Ouvrage de BROUAUT, parce qu'il l'annonce comme une traduction françoise faite par Balesdens. Il paroît certain au contraire, répondons-nous, que cet Ouvrage est original; & Balesdens, qui le publioit pour la première fois, ne déclare point qu'il donne une traduction.

4°. Parce que M. C... n'a pas fait connoître la nature de cet Ouvrage, lui qui s'y étoit engagé dans ces termes bien formels : « Dans » la partie littéraire & critique; nous donne- » rons le catalogue des Ouvrages, nous en » indiquerons les différentes éditions, nous » en ferons connoître le plan & la distribu- » tion, nous établirons le jugement qu'on en » doit porter, nous donnerons un précis des » sentimens & des découvertes des différens » Auteurs ». *Prospect.* de M. CARRERE, pag. 2.

M. Carrere ne nous apprend rien de la personne de BROUAUT; ou, pour parler comme lui

& en mêmes termes, il ne nous *indique* point l'*historique* de ce Médecin. Il nous avertit seulement qu'il le croit François. En parcourant l'ouvrage de *Brouaut*, il eût été possible à M. *Carrere* de publier dans sa Compilation, que *Brouaut* s'étoit fait un nom; qu'il avoit voyagé en différentes contrées; qu'il avoit conversé avec *Gerard Dorn*, Médecin Allemand, disciple domestique de *Paracelse*; qu'il avoit été dans le Hainaut; qu'il avoit séjourné à Anvers; qu'il paroît avoir composé son Ouvrage en Normandie; que peut-être il exerçoit la médecine à Caen, dont un habitant attaqué trois fois de peste fut guéri par ses soins, ou au moins dans les environs, à Bourgueil par exemple.

Il auroit connu que *Brouaut* étoit un homme instruit, qu'il faisoit des épreuves & des expériences utiles. Par exemple, il auroit pu nous transmettre ce que *Brouaut* rapporte lui-même en ces termes: « J'ai plusieurs fois éprouvé » que le sang de dragon se dissout aussi dans » elle (*P'eau-de-vie*), dont j'ai fait un très- » excellent vernis, rouge-cramoisi, duquel » j'ai usé avec le pinceau sur l'argent couché » en feuille, à faire toutes sortes de morésques » & autres belles choses en l'art de portraiture, » en l'exercice de laquelle je prends plaisir ».

M. C... y auroit vu encore que *Brouaut* avoit fait un Livre de l'*Esprit de vie*, & un autre de l'*Esprit du Monde*, dont il cite le *septieme livre*. D'après cette connoissance, il auroit recherché si ces Ouvrages avoient été imprimés; & en ce cas, il nous en auroit indiqué l'édition, le format, l'année, le lieu, &c....

Peut-être auroit-il découvert d'ailleurs d'autres particularités sur *Brouaut*. Il auroit remarqué, sans doute, que ce Médecin vivoit certainement vers 1590, & qu'à cette époque il

pouvoit être âgé d'environ quarante-cinq à cinquante ans. Combien d'autres remarques il auroit faites vraisemblablement, lesquelles nous ont échappé.

Mais ne quittons point BROVAUT, sans observer que Lenglet Dufresnoy, dans son *histoire de la philosophie hermétique*, tom. iij, pag. 129, indique l'Ouvrage d'un J. D. BROVAULT (c'est ainsi qu'il écrit ce nom), lequel est peut-être le même que I. BROVAUT. Cette *histoire* de Lenglet se trouve dans l'étonnant & nombreux catalogue de Livres que M. C... prétend avoir consultés; & cependant M. C... ne parle point de ce J. D. BROVAULT, ni de son Ouvrage intitulé: *Abrégé de l'Astronomie inférieure, expliquant le système des planetes & autres constellations du ciel hermétique....* in-4°. Paris, 1614.

Quand M. C... consulte, comment donc s'y prend-il; pour que tant de noms, consignés néanmoins dans les bibliothèques & bibliographies qu'il feuillette, lui échappent si souvent, & semblent fuir devant ses yeux? Comme il entre dans son plan d'éclaircir si L. BROVAUT est le même que J. D. BROVAULT. Nous laissons à la sagacité de M. C... le soin de lever nos doutes à cet égard; il s'en acquittera sûrement mieux que personne.

BRUAND, Médecin. *Mémoires sur les maladies épidémiques & contagieuses des bêtes à cornes*. Besançon, 1766. in-12. 2 vol.

BRUCHER (Edm.) *Heilsame artzney wegen des vieh-sterbens*. Altona, 1666. in-8°. Remèdes contre la mortalité présente des bestiaux.

BRUCKMANN (Fr. Ernest.) *Bibliotheca regni animalis*. Wolfenbütel, 1743. in-8°. de 177 pag. & 178.

172 RÉPONSE DE M. BACHER

BRUGNONE (Giovanni). *La Mascalcia, o sia la Medicina Veterinaria*. In Torino, 1774. in-8°. de 279 pag.

BRUNNICH. *Ornithologia borealis*. Hafniæ, 1764. in-8°.

—*Entomologia tabulis insectorum systematicis & iconibus illustrata*. Ibid. 1764. in-8°.

—*Ichthyologia Massiliensis*. Ibid. 1768. in-8°.

—*Fundamenta Zoologia*. Hafniæ, 1772. in-8°.

BUCOLDIANI (Gerardi). *Pro ebrietate oratio*. Colonia, Jo. Soter. 1529. in-8°. de 26 fol.

BUDÆUS (D. Gottlob.). *Consilium medicum von der krampff-sucht und kriebel krankheit*. Büdissin, 1717. in-8°.

BUDDEUS (Joh. Fr.) *Diff. an alchymista sint in republicâ conservandi*.

BUFFON. Cet Auteur célèbre seroit-il inconnu à M. Carrere ? Quand on fait attention que M. C... a déclaré formellement que M. BOUVART n'avoit rien écrit, n'est-on pas en droit de présumer qu'il ignore également que M. DE BUFFON a composé l'*histoire naturelle* du cabinet du Roi ? Autrement il lui auroit destiné un article dans sa *Bibliothèque Littéraire*, comme il a promis d'en faire un pour M. BOMARE, au mot VALMONT. Voyez d'ailleurs ce que nous disions *Journ. d'avril*, pag. 355.

BURGARUCIUS (Prosper). Il a fait une *Pharmacopée* en italien, copiée de *Dessenius & de Calestani*.

BURLET, Médecin du Roi d'Espagne. *Examen des eaux de Bourbon*. 170....

BURTON (Robert). *The anatomy of melan-*

choly, wath it is, with all the kindes, causes, symptomes, prognosticks, and several cures of it, by DEMOCRITUS, junior, with a satyricall preface, conducing to the following discourse, the second edition, corrected and augmented by the author. At Oxford, 1624. in-fol.

M. HALLER, *Stud. Med.* pag. 1088, annonce cette même édition, & avertit aussi que DEMOCRITUS Junior est un nom feint.

On trouve dans la *Biblioth. Bodlej.* une édition de cet Ouvrage faite en 1628. Oxon. sous le nom de Burthou (Robert).

M. LE BEGUE DE PRESLE, *Traité des vapeurs & maladies nerveuses*, tom. 2, pag. 490, indique une édition de cet Ouvrage faite à Oxford, 1639, in-fol. de 800. Il paroît que ce Médecin a vu cet Ouvrage; mais il déclare que le vrai nom de l'Auteur lui est inconnu.

Voilà donc trois éditions de cet Ouvrage; nous laissons à M. C... le soin d'en faire l'analyse dans sa *Bibliothèque*, & de nous indiquer la date de la première édition.

BURY (M. de). *L'Inoculation déferée à l'Eglise & aux Magistrats.* Paris, 1756. in-12. de 212 pag.

BUSSINIERE (De la). *Sur les maladies des Chevaux & leurs remèdes.* Paris, 1655. in-8°.

BUTLER. Il en auroit fallu dire deux mots au sujet de sa fameuse pierre, dont parlent van Helmont & l'abbé Rousseau.

BUVAT de la Sabliere, *Iter Gergobinum. Biturigibus*, 1756. in-12.

L'Auteur décrit en vers latins un voyage qu'il fit aux eaux de Nery dans le Bourbonnois; il y dépeint sa maladie, les incommo-

174 RÉP. DE M. BACHER, &c.
dités de la route; il y donne la description &
l'éloge des eaux.

Sous la lettrine C, qui commence dans ce
second volume de la *Bibliothèque Littéraire*, se
trouve également un bon nombre d'omissions
d'Auteurs, dont nous ne pensons point devoir
faire aujourd'hui l'énumération. Nous nous
réserveons de la donner, si l'occasion s'en pré-
sente. Il est temps de montrer à M. Carrere
que non-seulement il a omis beaucoup d'édi-
tions, bien qu'il ne veuille pas en convenir,
mais encore que dans l'histoire qu'il a quel-
quefois tracée des Auteurs, il y a beaucoup
d'inexactitudes, de méprises, de fautes, d'er-
reurs. Ce sera pour le Journal prochain.



*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois de Juin 1777.*

cès,

IL n'y a point eu de maladie que l'on pût appeller, avec raison, régnante. Il n'est resté des fièvres inintermittentes que celles entretenues par les engorgemens des hypocondres. Il y a eu quelques fièvres continues, putrides, accompagnées, dans le temps de l'invasion, de délire; mais elles n'ont pas été funestes. Une observation peut-être importante, c'est que dès les derniers jours du mois de Mai, & dans les quinze premiers de celui de Juin, grand nombre des ouvriers exposés aux éoliques métalliques en ont été vivement attaqué. On doit distinguer, entr'autres, deux *Marchands de vin* qui ont également été traités & guéris par la méthode active employée constamment, avec succès, à l'Hôpital de la Charité.



OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES

A V R I L 1777.

Jo. du M.	THERMOMETRE,			BAROMETRE.		
	An lever du S.	A2b. du Soir.	A9b. du Soir.	Au matin	A midi.	Au Soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	9	18 $\frac{1}{4}$	12	27 II $\frac{1}{4}$	27 II $\frac{1}{4}$	28 0
2	10	21 0	13 $\frac{1}{4}$	28 0	28 0	28 I $\frac{1}{4}$
3	10	21	15	28 I	28 I	28 I $\frac{1}{4}$
4	12	20 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{4}$	28 0	28 0	27 II $\frac{1}{4}$
5	11	22	11 $\frac{1}{4}$	27 II	28 0	28 I
6	5 $\frac{1}{4}$	19	12	28 I	28 I $\frac{1}{4}$	28 I
7	6	18	11 $\frac{1}{4}$	28 I	28 0	27 II
8	6 $\frac{1}{4}$	17	11	27 10 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{3}{4}$	27 9
9	7	16	9	27 7	27 9	27 9
10	4 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{4}$	27 9	27 10	27 9
11	5 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{4}$	11	27 9	27 9	27 8 $\frac{1}{4}$
12	8	17	9 $\frac{1}{4}$	27 8	27 8	27 8
13	7	15	11	28 9	27 9	27 10
14	6	17	12	27 10	27 10	27 II
15	10	18	14	27 II	27 II	27 II
16	10	17	16	27 II	27 10	27 10
17	12	15	9	27 9	27 10	27 II $\frac{1}{4}$
18	6	16	12	28 0	28 I $\frac{1}{4}$	28 2
19	7	19	15	28 2	28 I	28 0
20	11	14	12	27 10	27 9	27 9
21	9	14 $\frac{1}{4}$	11	27 9	27 9	27 10
22	10	15	10	27 9	27 9	27 8 $\frac{1}{4}$
23	8	11 $\frac{1}{4}$	8	27 8	27 10	27 II
24	6	14 $\frac{1}{4}$	10	27 10	27 II $\frac{1}{4}$	28 I $\frac{1}{4}$
25	6 $\frac{3}{8}$	17	11	28 2	28 3	28 3
26	8	18	14	28 2	28 0 $\frac{3}{4}$	27 II
27	9	15 $\frac{1}{4}$	9	27 9	27 9	27 10 $\frac{1}{4}$
28	6	16 $\frac{1}{4}$	11	27 10	27 II	27 II
29	9	20	15	27 10	27 9	27 9 $\frac{1}{4}$
30	10 $\frac{5}{8}$	15 $\frac{3}{4}$	11	27 9	27 10	27 10 $\frac{1}{4}$

VENTS ET ETAT DU CIEL.

<i>du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	N. beau, ch.	N-O. beau, ch.	N-O. be. ch.
2	N-O. couv.	N. couvert.	N. couvert.
3	N. beau, ch.	N. beau. . . .	N. beau.
4	N. c. pl. ton. au loin.	N-E. nuages, petite pluie.	N. couvert.
5	N. beau, gr. v.	N. beau, gr. v.	N-E. b. gr. v.
6	N-E. beau.	N-E. beau, v. fr.	N-E. <i>idem.</i>
7	N. beau.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
8	N-E. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
9	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
10	N. <i>idem.</i>	N-O. c. pet. pl.	N-O. couv.
11	N-O. n. parh.	N-O. c. pet. pl.	S-O. couv.
12	N. nuages.	N-O. c. pl. ton. <i>elect.</i>	N-O. nuag.
13	S-O. beau.	N-O. nuages, v.	N-O. <i>idem.</i>
14	S. c. gr. v. fr.	O. couv. pluie.	O. couvert.
15	O. beau.	S-O. beau, ch.	O. beau.
16	O. <i>id.</i> chaud.	S. <i>idem.</i>	S-O. n. ch.
17	O. c. v. pl.	O. be. gr. v. fr.	O. beau.
18	O. be. fr. v. fr.	O. beau.	N. beau.
19	N-E. beau, ch.	S. beau, chaud.	S-O. n. ch.
20	S. couv. pl. v. ton. au loin.	S-O. c. pl. d'o- rage.	O. couvera
21	S-O. couv. pl.	N-O. couv. pl.	N-O. beau.
22	N-E. <i>idem.</i>	S-O. couv. fr.	S-O. couv. fr.
23	N-O. c. gr. v. froid.	N-O. couv. pl. <i>elect.</i>	N-O. beau, froid.
24	N-O. couv. fr.	N-O. n. pl. ton.	N. nuages.
25	N. beau.	N-O. nuages.	N-O. c. v. fr.
26	S. beau.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. nuages.
27	S-O. n. gr. v.	O. c. pl. g. v. <i>el.</i>	O. b. froid.
28	N-O. beau.	O. beau.	N-E. beau.
29	N-E. <i>id.</i> br.	S. beau, chaud.	O. nuages.
30	S-O. be. gr. v.	N-O. n. pl. <i>el.</i>	S-O. couv.

178 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur 22 ^{deg.} le 5
 Moindre degré de chaleur 4 ^{deg.} le 10

Différence 17 ¹/₂ deg.

Plus grande élévation du Mer-
 cure 28 pou. 3 le 25

Moindre élévation du Mercure . . 27 8 le 12

Différence 0 po. 7 l.

Nombre de jours de Beau 12

de Couvert 11

de Nuages 7

de Vent 12

de Tonnerre 2

de Brouillard 0

de Pluie 13

de Neige 0

Quantité de Pluie 16 ¹/₄ lignes.

D'Evaporation 6 ³/₄

Différence 43 ³/₄

Le vent a soufflé du N. 6 fois.

N.-E. 5

N.-O. 8

S. 2

S.-E. 1

S.-O. 4

E. 0

O. 4

Température : froide , humide , & très-con-
 traire à la vigne , les bleds ne paroissent pas en
 souffrir.

COTTE , Prêtre de l'Oratoire,
 Curé de Montmorency , &c.

A Montmorency , ce 1 Juillet 1777.

Nous n'avons point eu de maladies régnantes
 ici ni dans nos environs.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille , au mois de Juin , par
M. BOUCHER , Médecin.*

LES vents du Nord , qui ont soufflé depuis le premier du mois jusques vers le 15 , ont causé des gelées blanches pendant plusieurs nuits. La liqueur du thermometre s'est néanmoins élevée dans les premiers jours du mois , au terme de 18 à 19 degrés ; mais après le 6 , elle ne s'est pas portée plus haut que celui de 15 degrés.

Nous n'avons pas vu , depuis long-temps , de mois de Juin plus ingrat & plus désagréable que celui-ci , par les variations & l'intempérie de l'air , & par les fréquens retours de pluie. Le mercure , dans le barometre , a été , à quelques jours près , toujours au-dessous du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de 19 degrés au-dessus du terme de la congélation , & la moindre chaleur a été de 6 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces $1\frac{1}{2}$ ligne , & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de $5\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 9 fois du nord ,	7 fois du sud vers
2 fois du nord ,	l'ouest.
vers l'est.	6 fois de l'ouest.
3 fois du sud ,	7 fois du nord ,
vers l'est.	vers l'ouest.
9 fois du sud ,	

Il y a eu 24 jours de temps couvert ou nuageux.
16 jours de pluie. 2 jour de tonnerre.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille , pendant le mois de Juin 1777.

LA continuation des vents du nord , jusques vers le milieu du mois , a entretenu les pleuro-pneumonies , & les fievres catarrheuses inflammatoires. Nous n'avons presque jamais vu ce genre de maladies si opiniâtrément répandu. Elles ont paru néanmoins un peu moins dangereuses ce mois que les précédens ; elles cédoient plus aisément à un traitement méthodique , lorsque les malades n'attendoient point trop tard à réclamer les secours de l'art , comme il arrivoit très-souvent , la plupart étant des artisans , des soldats & des gens du petit peuple , qui ne sentoient pas les conséquences de leur état.

Nous avons eu occasion de traiter , dans nos Hôpitaux , quelques Bourgeois de la fièvre putride-vermineuse , dont les suites étoient plus fâcheuses , lorsqu'on avoit négligé l'usage des émético-cathartiques dans le commencement de la maladie.

La fièvre tierce a été fort commune , & nombre de personnes qui en avoient été ci-devant attaquées , ont essuyé la récidiye. Nous avons vu aussi des éruptions cutanées avec chaleur & démangeaison , & souvent avec un mouvement fébrile.



LIVRES NOUVEAUX.

Précis de la Médecine-pratique, contenant l'histoire des maladies & la manière de les traiter, avec des observations & des remarques critiques sur les points les plus intéressans; par M. LIEUTAUD, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, premier Médecin du Roi, de Monsieur, & de Monseigneur le Comte d'Artois; de l'Académie Royale des Sciences, & de la Société Royale de Londres. Nouvelle édition, revue par l'Auteur; deux tomes, à Paris, chez Didot, quai des Augustins, 1777. in-8°.

Le *Précis de la Médecine-pratique* n'a pas eu un succès moins décidé, que les autres. Ouvrages du même Auteur, que nous avons annoncés dans le Journal du mois de Mai dernier. Si quelque chose peut ajouter au suffrage que le Public éclairé a donné il y a long-temps à ces excellentes productions, c'est l'usage qu'en ont fait les éditeurs du Dictionnaire Encyclopédique, in-4° imprimé à Yverdon en 1770. Ils ont supprimé la plus grande partie des articles de médecine-pratique & de matière médicale, qui se trouvoient dans l'édition de Paris; & ils les ont remplacés par les articles pris du *Précis de la Médecine & de la matière médicale de M. Lieutaud*. Ce changement dans le Dictionnaire Encyclopédique d'Yverdon, & ce choix des articles, sont flatteurs pour M. Lieutaud, puisque c'est M. de Haller qui a présidé à cette édition.

Pratique moderne de Chirurgie, par M. RAVATON, Chirurgien major de l'hôpital militaire de Landau, Inspecteur des hôpitaux de Bretagne, Chevalier de S. Roch, & pensionnaire du Roi; publiée & augmentée par M. SUE le jeune, ancien Prévôt du Collège de Chirurgie, ancien Professeur-démonstrateur d'anatomie & de chirurgie à l'Ecole pratique, Chirurgien ordinaire de l'hôtel-de-ville; des Académies de Montpellier, Rouen, Dijon, &c. avec figures en taille-douce. Quatre tomes in-12. à Paris, chez Didot, quai des Augustins. 1776.

Une pratique de cinquante années très-étendue a mis M. Ravaton à même de faire des observations nombreuses, & de communiquer sur l'art qu'il professe, de bonnes vues, des procédés nouveaux, & des inventions utiles, qui font honneur au génie de leur auteur. Cependant tous ceux qui l'ont vu & lu, en ont d'abord porté un jugement défavorable, ne l'ayant sans doute examiné que superficiellement. Lorsqu'il a été remis à M. Sue, il n'ignoroit pas ce jugement; mais il savoit aussi que souvent la prévention met un bandeau sur les yeux des gens les plus instruits, & les empêche de saisir les objets sous leur véritable point de vue, sur-tout lorsque ces objets ne leur sont pas présentés avec cet ordre, cette méthode, qui, sans les rendre meilleurs, disposent au moins les esprits à s'en occuper plus volontiers. M. Sue, après avoir consulté plusieurs de ses confrères, & d'a-

près leur décision, a accepté la fonction d'éditeur de l'Ouvrage que nous annonçons, avec la liberté d'y faire les changemens, additions & retranchemens qu'il jugeroit convenables. Il a fait un grand usage de cette liberté pour exposer les idées de l'Auteur avec méthode & clarté, & pour enrichir l'original d'additions : mais la modestie de l'éditeur ne lui permet pas de se les attribuer. Il les présente comme le résultat & un extrait des leçons des meilleurs maîtres qui ont écrit sur la Chirurgie.

Avis aux bonnes ménageres des villes & des campagnes, sur la meilleure maniere de faire leur pain. Par M. PARMENTIER. De l'Imprimerie Royale. 1777. Chez Monory, rue de la Comédie Française.

Le pain qu'on fabrique chez soi en province, est presque toujours aigre, mat & bis, malgré la bonté des grains qu'on y emploie, & revient toujours à un prix fort cher, faute de connoître les moyens économiques de les moudre, & d'en préparer convenablement cet aliment. M. P. a remarqué que ces défauts dépendoient d'une farine mal faite, de l'eau trop chaude, & de levains trop anciens. Il a prouvé qu'en employant une meilleure farine, de l'eau froide ou tiède (ce n'est que dans les gelées que l'on doit se servir de l'eau chaude), des levains nouveaux & en plus grande quantité, on peut, sans augmenter les embarras & les frais, & avec l'eau de tous les cantons, obtenir, du bled même le plus médiocre, un pain savoureux, léger & blanc.

On auroit peine à se persuader, dit M. Parmentier, combien l'idée dans laquelle on est en

en province, que l'eau fait le pain; combien, dis-je, cette idée nuit à la bonté de cet aliment. Lorsqu'il est mauvais, on ne s'en prend jamais à l'imperfection du moulage, ou à l'ignorance du fabricant; c'est toujours sur la qualité des eaux qu'on se rejette; & l'impossibilité de s'en procurer d'autre, accoutume insensiblement à une nourriture défectueuse, qu'on pourroit facilement rectifier, si l'on n'étoit pas trompé sur les véritables causes.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les avis que donne M. P. sur la meilleure manière de faire le pain. Il suffit d'annoncer cette Brochure, pour juger de son utilité. Tout y est clair & mis à la portée des personnes à qui elle est destinée; il faut en excepter seulement un passage, qui se trouve à la page 81. Comme il nous concerne, nous avons à prier M. P. de se souvenir qu'il a avancé, que *le son dispose à la putridité, & peut devenir le germe de maladies très-dangereuses*. Ce n'est que pour réfuter cette erreur, que nous avons fait mention du *bonpournickel*; & c'est à ce sujet que nous avons cité Hoffmann. Voy. Journ. de Médecine, tom. xlvij. pag. 202.

Dissertation sur l'Examen analytique des eaux minérales des environs de Laigle; par M. HUET DE LA MARLINIERE, Docteur en Médecine. A Geneve; & se trouve à Laigle, chez Glaçon, Libraire; & à Paris, chez Didot, quai des Augustins. 12 s. broché. 2776.

Cette Dissertation est une critique de l'*Examen analytique*, &c.

Le Manuel des femmes enceintes, de celles qui sont en couches, & des meres qui veulent nourrir, par Messire GUILLAUME-RENÉ LEFEBURE, Baron de Saint-Ildephont, D. M. médecin (a) de MONSIEUR, frere du Roi, chef & directeur de ses Infirmeries.

« C'est donc une chose digne d'un royaume » bien policé, de régler tellement ce qui concerne » les mariages, que tous ceux qui y naissent puissent un jour être capables de soutenir les entreprises de celui qui y commande ». N. VENETTE, *de la générat: de l'homme*, tom. 2, ch. 8.

A Paris, chez Jean - François Bastien, Libraire, rue du Petit-Lion, fauxbourg Saint-Germain, 1777, (in-12 de 273 pages).

Ce seroit donner à cette pitoyable rhapsodie une importance qu'elle ne sauroit jamais avoir, que de prendre la peine d'en faire une critique suivie. Nous observerons seulement que le MESSIRE qui en est l'auteur, avoit présenté, en 1775 son manuscrit à la Faculté de Médecine de Paris, pour avoir son approbation. Il vouloit tendre un piège; mais il étoit trop grossier pour ne pas être décou-

(a) On pourroit croire disant Messire étoit seulement parvenu à obtenir la survivance de la place de médecin des écuries de ce Prince : bon d'avertir que ce soit ce qui est très-différent.

vert. La Faculté eut pourtant la bonté de nommer des Commissaires pour examiner ce manuscrit. Après une lecture réfléchie, ils reconnurent que cet écrit, bien loin de mériter aucun suffrage, étoit digne au contraire d'une juste censure, puisqu'il y régnoit un ton décidé de charlatanisme, une jactance ridicule, une ignorance profonde des principes de l'art, soit du côté de la théorie, soit du côté de la pratique, des idées absurdes; tous défauts qui se retrouvent dans le livre nouvellement imprimé. L'auteur, MESSIRE LEFEBURE, instruit que le rapport destiné à être lu dans la prochaine assemblée de la Faculté, n'étoit point favorable, retira prudemment son manuscrit des mains des Commissaires.

Mais quel est ce personnage qui, pour la seconde fois, se donne la qualité de *Messire*, & alternativement, & suivant les circonstances, les titres de Baron, d'Ecuyer, de Chevalier? C'est celui qui, sous le titre d'Officier, débitoit en 1770 & 1771, à Avignon, à Marseille, à Montpellier, un *syrop militaire*, un *syrop Suisse anti-vénérien*, une *eau préservative* (aussi anti-vénérienne). C'est celui qui, en 1775, osa, contre toute vérité, se vanter qu'il avoit guéri deux cens personnes attaquées de cancers, par l'usage intérieur de l'arsenic, dans une brochure qu'il répandit alors: brochure qu'il eut l'adresse de faire traduire & imprimer en langue allemande, & dans le frontispice de laquelle il a l'audace de se décorer des titres de médecin du Pape & de l'Empereur, & de membre de plusieurs savantes Compagnies de l'Europe, sans y être autorisé. C'est celui qui publia un ouvrage où beaucoup de médecins honnêtes & estimables étoient maltraités, ouvrage qui mérita l'animadversion du Magistrat; le privilège fut ôté à cet audacieux écrivain. C'est celui qui, depuis ce temps, n'a cessé de répandre avec pro-

fusion des affiches où il exalte ses talens autant que ses cures. C'est celui dont parle la Faculté de Médecine, dans un Mémoire imprimé, par son ordre, en 1776, & qu'elle peint en ces termes : « Au commencement de 1775, un sieur LEFEBURE DE SAINT-ILDEPHONT, s'étoit annoncé dans le public pour être possesseur d'un remède souverain contre le cancer ; ce remède n'étoit autre chose que l'arsenic qu'il s'agissoit de prendre intérieurement, & qui, dans le vrai, n'eût pas manqué de produire de grands & prompts effets sur les malades. Justement alarmée sur cette espece d'attentat public à la vie des citoyens, la Faculté s'étoit empressée de réclamer, & sur ses représentations M. le Lieutenant de Police avoit arrêté la brochure qui annonçoit le remède ».

C'est celui qui, dans un livre imprimé en 1775, sembloit faire la guerre aux charlatans, afin qu'on ne le soupçonnât point de l'être.

Mais ce qui va surprendre tout le monde, c'est que le titre de Docteur en Médecine qu'il s'arroge, est un titre usurpé, bien qu'il soit porteur de lettres de Docteur de la Faculté d'Erford, qu'il a eues, on ne sait comment, & avec lesquelles il dit s'être présenté à la Faculté de Nanci dont il montre des lettres d'aggrégation de doctorat. Si ces dernières sont réellement de la Faculté de Nanci, c'est que cette Faculté n'a pu appercevoir ni dû soupçonner la fausseté de celles d'Erford, qu'on lui présentait ; mais, en ce cas, celles de Nanci deviennent nulles, puisqu'elles ont été obtenues d'après des lettres fabriquées par la main d'un faussaire.

Voici la copie d'une lettre écrite par la Faculté de Médecine d'Erford, qui prouve ce que nous avançons : elle a été lue dans une assemblée de la Faculté de Paris, à laquelle elle est adressée. En voici la teneur :

L. S. P.

Postea quàm impudentia ac malitia hominum quorundam perversorum eò invaluerit, ut alios sinceros, rei forsàn minùs gnaros aut credulos, offuciis falsis, illicitis, pròndè dignis, occæcare non erubescant, talemque imposturam in homine Parisiis comworante, nomine LEFEBURE DB SAINT-ILDEPHONT, qui gradum in Medicinà doctòralem Erfordiæ, anno 1770 aut 1771, obtinuisset impudenter ac falsè sese jactat, per litteras illustrissimi Domini Strack, eminentiss. ac celsiss. Principis Elector. Mogunt. Consiliarii Aulici, necnon Archiatri celeberrimi, ad illustrissimum ac gratiosissimum nostrum Pro-principem L. B. de Dahlberg, datas, intellexerimus, ejus certè temeritatis ac falsitatis capimur admiratione. Ut igitur temerario ac fraudulentò ejus auso otiùs obviam eamus, illudque infringamus, hisce non solum litteris, neque verbum in libro Promotorum Facultatis nostræ Medicæ, de prædicto LEFEBURE inveniri, imò ne nomen quidem Adsefforibus Facultatis notum esse, verè & pro officio testamur, sed &, cum ausum hoc fraudulosum, sine maculæ notâ, Facultas nostra indulgere vix queat, illustrem Facultatem Medicam quæ Parisiis floret, officiosè simul & eâ quâ docet humanitate rogat ut prædictum LEFEBURE DE SAINT-ILDEPHONT impostorem, temerarium ac fraudulentum declaret, atque factum in judicium loci adducat. Ad officia mutua erimus paratissimi.

In antè dictorum veritatem has litteras consuetò Facultatis nostræ sigillo munitas dedimus

Decanijs, Senior, cæterique
Adseffores Facultatis Me-
dicæ Erfordiensis.

Erfordiæ VI Febru.
M. DCC. LXXVII.

TRADUCTION DE CETTE LETTRE.

Nous ne pouvons voir sans le plus grand étonnement l'impudence & l'audace de certains esprits pervers, portées jusqu'à cet excès de surprendre, sans pudeur, la bonne foi des personnes honnêtes, & de profiter de la crédulité ou de l'ignorance des autres, pour se produire dans la société avec des titres faux & usurpés; entreprise criminelle & digne de châtimement: mais nous n'avons pu apprendre sans la plus vive indignation, par une lettre de M. STRACK, (Conseiller Aulique & premier Médecin de l'Electeur de Mayence), adressée à M. le Baron de Dahlberg, Lieutenant de ce Prince, qu'un homme, actuellement à Paris, nommé LEFEBURE DE SAINT-ILDEPHONT, s'est rendu coupable d'une semblable imposture, en se vantant faussement & avec effronterie d'avoir obtenu le degré de Docteur en Médecine à Erford, en 1770 ou 1771. C'est pour réprimer cette entreprise téméraire & hardie, c'est pour en prévenir promptement les suites, que, suivant les devoirs de notre charge, nous déclarons & attestons avec vérité, que non-seulement il n'est fait aucune mention de ce LEFEBURE dans les registres où notre Faculté inscrit les noms de ceux auxquels elle confère des degrés; mais encore que le nom même de cet osé personnage, n'est connu d'aucun des Médecins qui président aux actes.

Mais comme notre Faculté ne sauroit souffrir un faux de cette espece sans compromettre son honneur, elle supplie instamment la célèbre Faculté de Médecine de Paris, de publier que ledit LEFEBURE DE SAINT-ILDEPHONT est un imposteur & un faussaire, & de poursuivre juridiquement le faux dont il s'est rendu coupable. Dans

le cas où quelque imposteur viendrait à se montrer ici avec de fausses lettres de Docteur de Paris, nous serons toujours prêts à le poursuivre avec la même ardeur.

Pour donner au contenu de cette lettre l'authenticité nécessaire, nous Doyen, Ancien, & tous les Docteurs - Assesseurs de la Faculté d'Erford, avons voulu qu'elle fût munie de notre sceau ordinaire.

A Erford, le 6 Février 1777.

NOUVELLES LITTERAIRES.

Le 30 de Juin, M. *Le Noir*, Conseiller d'Etat & Lieutenant-général de police, se transporta en la maison dite *le jardin des Apothicaires*, pour y procéder à l'installation du College de Pharmacie. L'ouverture de la séance s'est faite par un discours plein de bienveillance pour les Membres de ce College, que ce Magistrat a prononcé. M. *Trevez* a répondu à ce discours. Ensuite M. *Le Noir* a procédé à la nomination des Prévôts & Conseillers qui doivent régir ce College, ainsi qu'à celles des Démonstrateurs, qui feront les cours de chymie, d'histoire naturelle & de botanique. Les Prévôts en charge & Adjoints sont MM. *Trevez*, *Bryn*, *Simonet* & *Becqueret* les Démonstrateurs en chymie & pharmacie, MM. *Mitouart*, *Brogniart*, *Deyeux* & *Sage*; & en botanique & histoire naturelle, MM. *de Machy*, *Valmont de Bomare*, *Buisson* & *Parmenier*. MM. les Apothicaires du corps de Sa Majesté, ainsi que leurs successeurs. ont été désignés Prévôts honoraires & perpétuels.

L'Académie Royale de Chirurgie, tint, le 10 du mois d'Avril, sa séance publique. Comme elle

NOUVELLES LITTÉRAIRES. 191
n'a point trouvé que les Mémoires qui lui ont
été présentés répondissent parfaitement à ses vues,
elle a remis à l'année 1779 le prix qu'elle devoit
adjuger cette année, & qui sera double. Le sujet
est le même qu'elle avoit proposé : *Exposer les
regles diététiques relatives aux alimens, dans
la cure des maladies chirurgicales.* Quant au
prix qu'elle doit donner l'année prochaine, elle
propose le sujet suivant : *Exposer les effets du
mouvement & du repos, & les indications sui-
vant lesquelles on doit en prescrire l'usage dans
la cure des maladies chirurgicales.*

A V I S.

On trouve actuellement à Paris, Hôtel de Thou,
rue des Poitevins,

G. Van Swieten *Commentaria in Hermanni
Boerhaave Aphorismos de cognoscendis & cu-
randis morbis.* 5 volumes in-4°. Parisis, 1771,
1773. Les 5 volumes en feuilles 54 liv. 10 sols,
Relié 60 liv.

Les volumes se vendent séparément, savoir :

Tome I, relié, 12 liv. 5 f. Tome II, 10 liv.
5 f. Tome III, 10 liv. 5 f. Tome IV, 12 liv. 5 f.
Tome V, 15 liv.

Il y a trente sols à diminuer pour les volumes
pris en feuilles.

T A B L E

DU MOIS D'AOUT.

E XTRAIT. Tractatus de morbis cutaneis.	
Au ^{te} ore LORRY, doct. Paris.	Page 97
Maladie singuliere observée par M. MOLLERAT	
DE SOUHEY, med.	114
Differt. sur l'utilité des cantharides à l'intérieur,	
dans une paralysie; par M. PIRRI, med.	120
Deux observations sur les plaies pénétrantes du	
bas-ventre; par MM. SUSSI & LÉAUTAUD,	
chirurgiens.	132
Lettre de M. LE COMTE, méd.	141
Mémoire à consulter sur une phthisie commen-	
çante; par le même.	142
Suite de la Réponse de M. BACHER, D. M. P. ^r	
à la lettre de M. CARRERE, médecin, au	
sujet de sa Bibliothèque Littéraire.	154
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois	
de Juin 1777.	175
Observ. météorolog. faites à Montmorenci.	176
Observations météorologiques faites à Lille.	179
Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois	
de Juin 1777.	180
Livres nouveaux.	181
Nouvelles littéraires.	190
Avis au sujet de l'édition des comment. de VAN	
SWIETEN sur les aphorismes de BOERHAAVE.	191

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-
des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois
d'Août 1777. A Paris, ce 24 Juillet 1777.

POISSONNIER DESPERRIERE.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1777.

TRACTATUS de morbis cutaneis.

SECOND EXTRAIT.

DANS le Journal précédent nous nous sommes occupés des maladies de la peau, qui dépendent d'un vice intérieur. Pour suivre le plan de M. Lorry, & donner une idée de la seconde partie de son ouvrage, nous devons indiquer ici quelles sont les affections qui naissent dans la peau même, & qui sont entretenues par le vice de cet organe.

La première section est divisée en trois chapitres. On y traite des maladies qui

Tome XLVIII.

N

prennent également naissance dans toutes les parties de la peau. L'épaississement, les rugosités, la sécheresse & les écailles de la peau, les effets du soleil & du froid sur cet organe, son amincissement, son excessive sensibilité, & son relâchement démesuré, fournissent les articles du premier chapitre : il est suivi de quelques réflexions sur les cornes que l'on a vu naître sur la surface des différentes parties du corps. Dans le second chapitre, il s'agit des stigmates, des exanthèmes, des boutons, des taches indolentes, des lentilles, des verrues, des poreaux, des tumeurs fongueuses, du sarcome & des taches de naissance. Dans le chapitre troisieme, on s'occupe de l'action des poisons sur la peau, & des insectes qui attaquent la peau, vivent sous la peau, & y déposent leurs œufs; ce qui donne lieu de traiter de la maladie pédiculaire, des crinons, & du dragonneau des Grecs, désigné, par les Arabes, sous le nom de *vena medinensis*.

La seconde section est partagée en quatre chapitres subdivisés, ainsi que les précédens, en plusieurs articles. Le premier chapitre contient ce qui a rapport à la tête chauve, aux cheveux blancs, à la chute des cheveux, au *plica polonica*, aux maladies des paupieres, &

aux tumeurs enkystées qui naissent dans le cuir chevelu. Dans le chapitre second il est parlé des affections de la peau du visage, de la couperose, de la rougeur & de la tumeur du nez, de la grosseur excessive des levres, de l'humidité & du suintement des oreilles. Dans le troisième chapitre il s'agit des affections qui appartiennent à différentes parties de la peau, comme les rides du ventre après l'accouchement, ou après l'hydropisie; l'odeur, les éruptions & les démangeaisons qui ont lieu dans les parties de la surface du corps où la chaleur est la plus concentrée. Enfin, dans le quatrième chapitre, on s'occupe des maladies qui surviennent à la peau des membres; savoir, les engelures, *Pelephantiasis* des Arabes, les clous & les callosités des pieds & des mains.

Les bornes d'un extrait ne nous permettant point de communiquer à nos lecteurs des détails sur tous ces articles, ce ne sera que sur un seul que nous nous proposons d'insister.

La densité de la peau, en diminuant ou en supprimant la transpiration, dispose aux courbatures, aux rhumes, aux fluxions, aux abcès, à l'étouffement, à l'asthme, à l'englure, & à d'autres affections qui se manifestent plus ou moins

promptement, & qui sont plus ou moins graves, selon la qualité de la matiere de la transpiration, la promptitude avec laquelle elle a été suspendue, & selon la durée de cette suppression. Tout ce qui est relatif à cette doctrine a été si bien développé par *Sanctorius* & par M. *Lorry* lui-même, qu'il suffit de renvoyer à leurs écrits. Parmi les causes qui intervertissent les fonctions de la peau, il reste cependant quelques remarques à faire sur la manie de la blanchir avec des préparations métalliques; il en résulte des accidens multipliés, lesquels, à la longue, deviennent funestes: il est d'autant plus important d'en avertir, que ce n'est que de plein gré qu'on s'y expose.

Les eaux, dont on fait usage pour blanchir la peau, sont des dissolutions de plomb, de bismuth ou de zinc. La stypticité des substances métalliques rétrécit le diametre des pores, & les acides qui servent à la dissolution de ces substances, épaississent & coagulent les humeurs destinées à entretenir la souplesse & la fraîcheur de l'habitude du corps. Ce n'est donc qu'au premier instant que la blancheur & l'éclat de ce fard peut séduire; il altere bientôt l'agrément de la physionomie, & on ne sauroit en continuer l'usage sans offrir au toucher une

peau froide & aride. C'est en vain, alors, que la raison se fait entendre, on ne peut plus déguiser les bigarures & les taches, que par une nouvelle application du même fard qui les a imprimées. C'est selon l'étendue de la surface blanchie, que la transpiration est plus ou moins interceptée, & il en résulte des accidens qui ne dérivent point seulement de la quantité & de la qualité de la matiere de la transpiration interceptée, mais encore des molécules métalliques chargées d'acides qui s'insinuent dans le corps. C'est à elles qu'on doit sans doute attribuer ces douleurs aiguës & ces convulsions effroyables qu'éprouvent plusieurs femmes qui se parent d'une blancheur artificielle. L'analogie, que les médecins observent entre ces symptômes & les phénomènes des maladies des ouvriers qui travaillent aux mines & aux métaux, rend cette conjecture bien plus que probable. Toute la différence, dans ce cas, est déterminée par une plus grande division des molécules métalliques, & par les voyes par lesquelles elles s'insinuent. Étant appliquées à la surface du corps, elles produisent d'abord des accidens qui dépendent, en général, de la densité de la peau; & peu après elles produisent ceux qui sont excités par l'irritation des

nerfs. Cette convulsion a également lieu dans la colique des plombiers; mais, dans cette maladie, c'est sur le canal intestinal que se porte la première impression, puisque c'est effectivement par les premières voies que les molécules métalliques pénètrent, pour la plus grande partie, dans le corps des ouvriers.

Les symptômes, qui résultent d'abord de l'application du blanc, sont des migraines, des lassitudes, des fluxions, des maux d'estomac & de reins. La Médecine, tant que la cause de ces douleurs subsiste, ne présente tout au plus que des secours palliatifs; les forces du tempérament & la complication des influences morales accélèrent ou retardent la gravité des accidens qui se succèdent. Quoique les organes, sur lesquels l'effort se concentre, diversifient le dérangement des fonctions, il y a cependant cette uniformité entre les symptômes, qu'ils sont toujours convulsifs, & que, par intervalle, les douleurs deviennent extrêmes. S'il existe antérieurement, ou s'il survient une congestion humorale, la présence des molécules métalliques augmente la gravité de la maladie. C'est ainsi qu'une jeune femme qui, depuis trois années, se blanchissoit une grande étendue de la peau, mourut phthisique

en peu de temps, à la suite d'un refoulement de lait sur les poumons. Dans les cas où les liqueurs sont infectées de quelque vice particulier, la matière de la transpiration, retenue & combinée avec les molécules métalliques, en foment & en accélère les effets pernicieux. Il survient un écoulement sanieux, il se forme des polypes ou des cancers; mais lorsque tous les viscéres sont robustes, & que les liqueurs n'ont aucune disposition à se coaguler, à s'enflammer, ou à se putréfier, on voit des personnes, fardées en blanc, traîner leur ennui pendant un assez grand nombre d'années: c'est enfin dans le marasme & l'ensure qu'elles terminent leurs tristes jours. Et en effet, les dispositions qui conduisent le plus certainement à l'hydropisie, se réunissent dans ces individus; la transpiration est interceptée, la peau s'épaissit, elle perd son organisation, & son inertie rend enfin l'empâtement du tissu cellulaire inévitable; les molécules métalliques & l'âcreté de la matière de la transpiration, par la violence & la durée des mouvements convulsifs qu'elles excitent, forcent les parties séreuses de s'échapper de leurs propres vaisseaux, & d'augmenter le gonflement du tissu cellulaire. A mesure même que les glandes & les vis-

ceres du bas-ventre & de la poitrine perdent de leur vigueur naturelle, ils sont plus exposés aux efforts de cette matière délétère, & par la continuité de son action, elle produit d'autant moins inmanquablement l'ascite ou l'hydropisie de poitrine, que le tissu cellulaire est dès long-temps sans ressort, & engoué de toute part d'humeur muqueuse & tenace.

Nous perdrons de vue le sujet qui a donné lieu à cette esquisse, si nous nous occupions à exposer quel est le traitement qui convient dans ces sortes d'hydropisies. Il nous suffit de retracer fidèlement ici les inconvéniens & les dangers des applications métalliques. Ce seroit bien à tort qu'on prétendrait se tranquilliser sur ce que les personnes de l'art prescrivent quelquefois les préparations de plomb en emplâtre, en onguent, en cataplasme, ou sous forme entièrement liquide. Si ces préparations, employées à propos, ont produit des effets désirés, leur application imprudente a donné lieu à des symptômes quelquefois très-fâcheux : les exemples n'en sont pas rares.

Le regne végétal offre également des substances capables de faire de fortes impressions sur la peau. On n'ignore point que des fainéans, dans l'espérance d'ex-

citer la commisération, se font venir des phlyctènes, des érésipeles & des ulcères par l'application de la clématite, que pour cela on appelle *herbe à gueux*. Mais si parmi les affections de la peau plusieurs sont de peu d'importance, & si communes que chacun les connoisse, il en est aussi d'autres qui sont très-râres, & que l'on n'a même jamais observées en France. Telles sont les excréscences cornues, la *vena medinensis*, le macate, le *plica polonica*, le yaww, le pian & plusieurs affections produites par la piqure des insectes. Aussi M. Lorry, afin qu'on ne puisse point lui reprocher qu'aucune partie de son sujet lui ait échappé, n'a pu se dispenser de citer d'anciennes traditions, & de rapporter des observations étrangères; mais la manière dont il les apprécie, en faisant reconnoître par-tout l'historien savant & judicieux, ajoute le complément au traité des maladies de la peau.



REMARQUES

SUR la troisieme Dissertation sur l'inoculation de M. BOUTEILLE, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier; par M. VIEUSSEUX, Docteur en Médecine à Genève.

J'ai lu, avec beaucoup de plaisir, les trois dissertations de M. Bouteille, sur l'inoculation, insérées dans les Journaux de Novembre 1775, Juin 1776, & Mars 1777. Dans cette dernière, l'auteur établit des regles sur le choix du pus variolique; auquel il paroît attacher beaucoup d'importance; & comme, d'après l'observation, il ne me semble pas que la différence, dans les petites-véroles inoculées, tienne à la différence du venin dont on se sert pour inoculer, j'espère que M. Bouteille ne me saura pas mauvais gré de proposer mes doutes sur ce sujet. Voici ces regles (de M. Bouteille).

I. Toutes choses égales d'ailleurs, *plus le virus qui sert à communiquer la petite-vérole sera corrigé & adouci, plus la maladie sera bénigne.*

II. *Par la suppuration des pustules, le venin qu'elles contiennent est dompté &*

corrigé. Ce virus doit donc, toutes choses égales d'ailleurs, produire une petite-vérole plus bénigne que celui qui n'a pas passé par la suppuration.

« C'est aussi, ajoute M. Bouteille, ce » que l'expérience a démontré, puisque » la petite-vérole inoculée par quelque » méthode que l'on suive, est générale- » ment plus heureuse que la naturelle. ».

Cela est vrai; mais il ne paroît pas que ce soit-là la cause qui rend la petite-vérole naturelle moins heureuse, puisque c'est précisément pendant la suppuration la plus parfaite, que la contagion naturelle a ordinairement lieu. Lorsque, dans une même maison, plusieurs enfans ont la petite-vérole les uns après les autres, ceux qui l'ont les derniers ne commencent à ressentir les symptômes de la fièvre d'éruption, que lorsque les boutons de ceux dont ils ont pris la maladie sont tout-à-fait secs; le plus souvent même après les croûtes tombées, &c. quand les parens commencent à croire qu'ils échapperont à la contagion. De sorte que, à en juger par le temps dont le virus a besoin pour se développer dans les inoculés, on peut conclure que l'infection n'a commencé qu'après le huitième ou neuvième jour depuis l'éruption; c'est-à-dire, dans le temps de la

plus grande maturité des boutons, & lorsque le virus avoit passé par la suppuration la plus parfaite. Et cependant ce sont les petites-véroles, prises de cette façon, qui sont généralement moins heureuses que l'inoculée, quelque méthode que l'on suive.

III. *La suppuration corrigeant le virus variolique, il en résulte nécessairement que plus la suppuration est parfaite; plus aussi la correction du virus doit être considérable.*

C'est d'après cette règle que M. Bouteille conseille de prendre du pus à l'époque où les pustules sont en pleine suppuration, si l'on veut avoir le venin le plus doux & le plus propre à produire une petite-vérole bénigne; & en conséquence il blâme les Inoculateurs qui suivent une pratique bien différente, & qui, à un pus bien lié & épais, présentent l'humeur limpide des incisions des inoculés avant la fièvre d'éruption.

Il est vrai que quelques Inoculateurs ont regardé cette matière claire comme plus active & plus efficace, sans que l'expérience ait jamais démontré que les petites-véroles, produites avec ce venin, fussent moins bénignes que les autres. Plusieurs même ont cru qu'elle étoit préférable, dans l'idée qu'elle donnoit des

éruptions moins abondantes. *M. Watson* a fait, à Londres, sur les enfans-trouvés, des expériences, desquelles il conclut que plus la matiere dont on se sert est dans un haut degré de maturité, plus les boutons qu'elle produit deviennent gros & nombreux; & qu'au contraire ils sont en petite quantité, & séchent en peu de jours, sans grossir & sans mûrir, lorsqu'on se sert de la matiere ichoreuse, & fort éloignée d'être en maturité, prise aussi-tôt qu'il y a quelque effusion dans les pustules (1).

Pour moi, bien persuadé de l'avantage qu'il y auroit à connoître quelle est la matiere la plus propre à produire une heureuse petite-vérole, je me suis servi de matiere prise dans tous les temps de l'éruption, depuis le premier moment où il n'y a qu'un peu de sérosité limpide dans les boutons, ou dans la vésicule des incisions; jusqu'au temps le plus près de la dessiccation; lorsque le pus est si épais qu'il roule sous la lancette plutôt que de couler; & il ne m'a pas été possible de remarquer la moindre différence entre les petites - véroles provenues de

(1) Voyez *A series of experiments instituted with a view of ascertaining the most successful method of inoculating the small pox.* Cet ouvrage a été traduit à Montpellier, par *M. Gallatin.*

ces différens venins, soit pour la violence de la fièvre, ou pour la quantité & la grosseur des boutons. J'ai eu, avec toutes les matieres, des petites-véroles sans boutons, avec des boutons qui n'ont pas mûri, & avec des boutons qui ont complètement fait leur cours, & sont devenus aussi gros que dans la petite-vérole naturelle. J'ai souvent observé toutes ces différences dans des enfans inoculés au même moment, avec le même venin pris dans le même bouton, ou dans des boutons à un point égal de maturité. J'avois déjà fait cette observation dans une brochure que je publiai en 1773 (1).

(1) On en a donné, dans le Journal de Médecine, tome XL, page 387, un extrait dans lequel il s'est glissé quelques inexactitudes, je me contenterai d'en relever deux des plus frappantes. On m'y fait dire que *la petite-vérole ne tue que par excès d'inflammation*, tandis que je dis seulement que *c'est par excès d'inflammation qu'elle tue le plus souvent*, que d'autres fois elle est accompagnée d'une fièvre putride. On m'y reproche de proposer comme nouvelle une méthode qui ne diffère pas de celle qu'on avoit pratiquée à Genève jusqu'alors, tandis que, 1°. on n'inoculoit pas avec du venin frais, mais avec le fil; 2°. les bras avoient un pansement; 3°. en général on n'employoit pas le calomel; 4°. on ne purgeoit point pendant la fièvre d'éruption; 5°. on n'exposoit pas les malades à l'air froid. Voilà, je crois, des différences.

Depuis j'ai eu occasion de répéter très-souvent ces expériences, & toujours avec le même résultat; ce qui m'a entièrement confirmé dans l'idée de Mead: *Plus infert in quem, quàm ex quo pus inferatur.*

S'il y a quelque différence, & quelque raison pour appeller la matiere claire, *magis acris, magis efficax*, & per consequens *magis prompta*, cela paroît venir moins de sa plus grande virulence, que de sa plus grande fluidité qui fait qu'elle pénètre mieux dans la plus légère piquure, & rend l'opération plus sûre que la matiere épaisse avec laquelle il est arrivé quelquefois qu'une ou deux des incisions ont manqué.

IV. *Un pus variolique, bien conditionné, est homogene à tout autre pus variolique également bien fait.*

De cette proposition M. Bouteille tire plusieurs conséquences pratiques. « La première est qu'il importe fort peu de quelle espece de petite-vérole discrète ou confluente, bénigne ou maligne, on emprunte la matiere de l'insertion, pourvu que la *pustule* qui l'aura fournie contienne un pus louable & bien conditionné.

« La seconde conséquence est que l'espece discrète peut fournir une matiere

» aussi âcre que l'espèce confluyente, &
 » que cela arrivera si, par imprudence
 » ou par inattention, on la prend d'une
 » pustule mal suppurée, & fournissant un
 » pus moins louable qu'une pustule des
 » confluentes bien suppurée; & que c'est
 » *probablement* par ce défaut d'attention,
 » indépendamment de la nature du sujet,
 » que la matière de la petite-vérole dis-
 » crette a produit quelquefois, par l'in-
 » sertion, une petite-vérole confluyente ».

On voit bien que ces conséquences ne sont que des hypothèses. M. Bouteille ne cite aucun fait pour prouver ce qu'il avance, il croit seulement que cela est *probable*; & ce n'est pas sur des probabilités qu'on peut fonder des règles de pratique, sur-tout si l'expérience ne paroît pas les confirmer.

Car, 1°. il est bien certain qu'en général, lorsqu'on inocule avec un fil, on choisit, pour prendre le venin, les boutons les plus pleins & les mieux formés, qui contiennent le pus le plus parfait. La manière même dont on prend le venin avec un fil en plusieurs doubles, oblige à préférer ces boutons-là, & à éviter les boutons plats, & mal mûrs, qui contiennent un pus sanieux & moins parfait; & dans lesquels les fils s'imprègnent beaucoup moins bien que dans les
 gros

gros boutons. Et c'est cependant les inoculations faites avec ce venin pris de boutons bien mûrs & en pleine suppuration, qui ont produit quelquefois les petites-véroles confluentes ou malheureuses, dont parlent les auteurs qui ont écrit avant la nouvelle méthode.

2°. Les boutons, qui viennent autour des incisions des inoculés, sont presque toujours plats, confluens, imparfaits, ce sont plutôt des plaques pustuleuses que de vrais boutons; & l'on s'en sert souvent pour inoculer, lorsqu'ils ne contiennent qu'un pus mal fait, ou plutôt une matière claire qui ne mérite pas encore le nom de pus: il y a des inoculateurs qui se servent toujours de cette matière par préférence, & l'on ne voit point que les petites-véroles produites par ce venin, soient plus abondantes ou plus mauvaises que les autres. Je me suis souvent servi de cette matière, sans qu'elle ait jamais produit que des petites-véroles très-discrettes & très-bénignes.

3°. L'hiver dernier j'inoculai deux frères avec du venin pris d'un malade dont la petite-vérole étoit abondante, mais discrète; & comme les boutons étoient très-gros, *un seul* me suffit pour inoculer les deux enfans. Le cadet eut deux jours de fièvre très-légère, sans perte

d'appétit, ni de gaieté, un large éré-
pele autour des incisions, & cinq ou six
boutons qui mûrirent à peine. L'aîné
eut tous les symptômes qui annoncent
une petite-vérole confluyente & d'une
mauvaise espece, tels que de violens maux
de reins & de tête, une fièvre très-forte,
des incisions pâles & sans érépele, &
un délire qui ne fit qu'augmenter après
l'éruption finie, & ne céda qu'à l'ap-
plication des sangsues aux temples. L'é-
ruption fut très-abondante, quoique pas
tout-à-fait confluyente; il eut les yeux
fermés pendant plusieurs jours; en un
mot il fut dans le plus grand danger,
& la petite-vérole auroit vraisemblable-
ment été confluyente, si une saignée, un
purgatif & le grand air, n'avoient re-
tardé & diminué l'éruption. Il eut une
grande maladie, & son frere une légère
indisposition.

Il s'ensuit de ce que nous venons de
dire,

1°. Que du pus bien formé peut don-
ner une petite-vérole confluyente & sa-
cheuse.

2°. Que du pus mal formé peut don-
ner une petite-vérole discrète & heu-
reuse.

3°. Que du pus, pris d'un même bou-
ton, peut donner des petites-véroles de
différente espece.

V. *La suppuration mitigeant le virus variolique, il est évident que plus le même virus aura successivement passé par la suppuration, plus il doit être censé corrigé & adouci.* « Par conséquent le pus d'une » petite-vérole inoculée doit fournir un » levain plus benin que celui d'une pe- » tite-vérole spontanée : il doit donc être » préféré pour une nouvelle insertion, » & ainsi successivement d'inoculation en » inoculation ».

Cette idée d'adoucir le venin en le faisant passer successivement par plusieurs corps, paroît d'abord assez plausible ; mais les expériences faites pour cela en Angleterre, prouvent l'incertitude de la règle. On inocula vingt personnes avec du venin pris d'un inoculé, qui étoit le dernier de quatorze ; dont le premier avoit servi à en inoculer un second, ce second un troisième, & ainsi de suite jusqu'au quatorzième : c'étoit donc la quatorzième génération de petite-vérole inoculée. De ces vingt personnes, quoique préparées suivant les règles, les uns eurent beaucoup de petite-vérole, & les autres peu, selon qu'elles étoient différemment disposées ; en sorte qu'on ne put pas trouver de différence entre ces vingt inoculés, & vingt autres qui l'auroient

été d'une petite-vérole naturelle (1). Je n'ai pas fait exactement la même expérience, mais j'ai souvent eu occasion d'observer des inoculations successives, dans lesquelles les derniers inoculés avoient plus de boutons que les premiers.

On a beaucoup inoculé à Genève l'automne dernier, à la fin d'une épidémie des plus meurtrières; & cependant l'on a remarqué qu'en général les inoculés ont eu fort peu de boutons, quoique le pus eut presque toujours été pris, non d'inoculés, mais de petites-véroles naturelles & abondantes, pendant que la disposition à la confluence & à la malignité duroit encore; ce qui prouve que la petite-vérole naturelle ne fournit pas un venin moins doux que l'inoculée.

Cette cinquieme regle est même, en quelque sorte, en contradiction avec la troisieme; car, en général, la suppuration des petites-véroles inoculées est moins parfaite que celle des petites-véroles naturelles, & devoit fournir un levain moins doux.

(1) *Thoughts arising from experience, concerning the present peculiar method of treating persons inoculated for the small-pox. by W. Bromfeild, pag. 6.*

VI. *Le pus, en séchant, perd de sa virulence; le pus desséché doit donc fournir un levain plus doux, plus favorable.*

Avant la nouvelle méthode on inoculoit toujours avec de la matiere seche, les petites-véroles n'étoient certainement pas plus heureuses, ni moins abondantes qu'avec de la matiere fraîche; & M. *Dimisdale*, qui a eu tant de succès, attribue les bons effets de la nouvelle méthode plutôt à l'insertion de la matiere fraîche qu'à toute autre chose.

OBSERVATION

SUR un Tétanos, par M. LATOUR, Docteur en Médecine à Neuville, dans l'Orléanois.

QUOIQUE la plûpart des maladies, pour parvenir à une terminaison heureuse, n'exigent du médecin qu'une contemplation oisive, qui ne dérange rien à leur marche, il y en a cependant plusieurs où il se rendroit responsable des événemens, s'il attendoit tout des efforts de la nature. Telle est la maladie qui fait le sujet de l'observation suivante.

A deux lieues de Neuville, dans la paroisse d'Oison, une femme d'environ 30

ans, enceinte de six mois, étoit très-inquiète de l'absence d'une personne qu'elle affectionnoit beaucoup; elle en reçut des nouvelles fâcheuses & inopinées, qui lui causerent une alarme extrême : des convulsions générales en furent l'effet. On appella un Chirurgien dont le premier soin fut de saigner la malade. Quelques momens après, les mouvemens convulsifs ne furent plus aussi violens; il y eut une rémission d'environ trois heures, pendant laquelle la malade se plaignit d'une douleur de tête, d'un tiraillement entre les épaules, & singulièrement d'un sentiment obscur & extraordinaire dans l'épigastre. Bientôt les secousses de tout le corps recommencerent. Le chirurgien eut recours à une seconde saignée; mais ce moyen ne remédia à rien. La roideur de tout le corps prit la place des mouvemens convulsifs; elle se compliqua bientôt avec une affection soporeuse de laquelle rien ne pût faire revenir la malade : le serrement des mâchoires étoit tel que, pour avoir la facilité de lui faire avaler quelques cuillerées de boisson, on avoit interpolé un petit bâton entre ses dents; cette précaution fut vaine, parce que la difficulté de la déglutition fit que les boissons venoient à mesure qu'on les versoit dans

la bouche. Les yeux étoient vitrés & à demi fermés. Le pouls n'avoit rien d'extraordinaire; il étoit développé & presque naturel. Ce qu'il y avoit aussi de remarquable dans cet état, c'est que la convulsion des extrémités n'étoit pas en proportion de celle du tronc: il étoit possible de fléchir les jambes & les bras, tandis que, par sa roideur extrême, le tronc sembloit être fait d'une seule pièce.

Ces accidens avoient duré trente heures quand je visitai la malade pour la première fois. M. *Momiete*, son chirurgien, me fit le détail des accidens, selon l'ordre dans lequel je viens de les décrire: d'après leur exposé, j'eus lieu de soupçonner que l'état de la malade étoit dépendant d'une affection nerveuse. Jeune médecin encore, ma propre expérience ne guidoit point mes pas; mais l'histoire du tétanos & de ses espèces, par *de Haën*, étoit présente à mon esprit. Je me souvenois que cet auteur, à l'exemple d'*Hippocrate*, conseilloit les bains froids, 1°. si la cause du tétanos n'étoit pas ulcéreuse; 2°. si le sujet étoit jeune & d'une constitution charnue; 3°. si la saison étoit chaude. Ces trois conditions se trouvoient dans ma malade, cependant sa grossesse, son affection soporeuse, la lenteur du pouls me parurent

contre-indiquer cette méthode. Je donnai la préférence aux vésicatoires que je fis appliquer au gras des jambes. N'étant pas à portée de faire préparer la potion anti-spasmodique la plus convenable, j'y suppléai par une forte décoction de racines de piyoine & de fleurs de tilleuls; je recommandai aux assistans d'essayer souvent d'en faire avaler quelques cuillerées, & je promis de revenir le lendemain; je ne manquai point à ma parole. Impatient de savoir comment tout s'étoit passé dans la nuit, je visitai la malade de bonne heure. Ma surprise fut agréable; je la trouvai assise sur son lit, se disant hors d'affaire, & ne conservant, de tous les accidens de la veille, qu'un sentiment de tension dans la région épigastrique, & un dégoût pour toutes sortes d'alimens. Je l'engageai à boire six ou sept fois, par jour, de la décoction prescrite, dans chaque demi-verre de laquelle je fis ajouter une cuillerée d'eau de fleurs d'orange. Par ce moyen, la malade fut en état de prendre plus de bouillon qu'elle n'avoit pu faire dans la matinée.

Les vésicatoires avoient mordu considérablement; la malade m'en fit des plaintes; j'avoue que j'eus trop de condescendance pour elle. Je fis dès-lors

adoucir la plaie avec du beurre frais. Le même traitement fut continué le lendemain & le surlendemain ; enfin la malade mangea une soupe en ma présence. Je lui persuadai la nécessité de boire encore , pendant quelques jours , de l'eau de fleurs de tilleul , pour détruire tout-à-fait le spasme de l'épigastre , & je pris congé d'elle.

Deux jours s'étoient écoulés , quand tout-à-coup l'esprit de la malade fut vivement frappé par le premier objet de sa peine. L'intensité de quelques symptômes fit craindre qu'ils ne fussent des avant-coureurs du retour de tous les accidens passés ; ils en étoient vraiment une menace , & peut-être les auroit-on vus renaître , si on ne m'eût fait venir à temps pour les écarter. Je me repentis d'avoir trop tôt employé le beurre qui avoit calmé l'irritation causée par les vésicatoires. La douleur des jambes , si elle eût duré plusieurs jours , auroit diminué sûrement le spasme de l'épigastre ; c'étoit ce spasme qui avoit allarmé les assistans. Afin d'y remédier , je fis animer du digestif avec la poudre de cantharides , pour le pansement des jambes. Comme la malade avoit le hocquet & vomissoit tout ce qu'on lui donnoit , je prescrivis une portion composée avec

l'infusion de fleurs de tilleul, les eaux de mélisse & de fleurs d'orange, la poudre de guttette, & la teinture de castoreum. Je recommandai d'en faire avaler une cuillerée, avant chaque prise de bouillon ou de tisane de fleurs de tilleul. Ces moyens réussirent bien : leur action fut si sensible & si favorable, que, déjà le lendemain de leur administration, les accidens avoient disparu, & la malade se trouvoit bien, si ce n'est qu'elle souffroit des vésicatoires. On entretenut pendant long-temps la suppuration. Enfin, pour détruire le reste de la sensibilité de l'épigastre, & rappeler le premier état de santé, j'ai fait prendre à la malade, deux fois le jour, une décoction de quinquina & de racines de pivoine.

Deux difficultés qui, dans la circonstance où je me suis trouvé, n'auroient pas arrêté peut-être un médecin clinique, consommé dans l'expérience, m'ont empêché d'adopter les bains froids, conseillés par *Hippocrate*, aph. 21. sec. 5. ce sont les complications de la grossesse & de la soporosité, avec le tetanos. Ai-je bien fait de regarder comme deux exceptions à la règle ces deux états ? *Hippocrate* dit, aph. 27. sect. 7. *mulieri utero gerenti, si tensio supervenerit mor-*

tifera est, vel facit abortum. Or, selon une autre sentence d'Hipp. *frigidum convulsiones, tetanos, &c. parit* ; il pourroit donc se faire, quelquefois, que par les bains froids, la roideur du tetanos fut portée à son comble, & si cela étoit, l'avortement qui suivroit infailliblement cette méthode seroit mortel. Un jeune médecin s'exposeroit donc trop, s'il osoit la hasarder.

Je crus que les vésicatoires rempliroient mieux mes vues. Ils procurent le partage des forces que le spasme tient concentrées dans une partie. Quoique l'affection nerveuse fut dominante dans cette maladie, elle n'étoit pas compliquée avec un état fébrile ; la convulsion n'étoit pas non-plus considérable dans les jambes, je ne risquois donc rien d'y exciter une irritation violente. C'est sans doute, comme anti-spasmodiques révulsifs, que les vésicatoires agissent dans ces circonstances ; ou bien, cette vertu est aidée par la fièvre modérée & suffisante, qu'ils excitent peut-être pendant tout le temps de leur action : en ce cas, ils imiteroient la nature qui, par ce moyen, a quelquefois procuré la solution de cette maladie, comme nous l'apprend Hipp. dans cet aph. *qui à convulsione, vel distensione nervorum tenetur, febre superveniente liberatur.*

SUR UNE MORT TRÈS-PROMPTE.

*OBSERVATION communiquée par
M. BERTRAND, Docteur-Régent de
la Faculté de Médecine de Paris.*

M. B. âgé d'environ quarante ans , n'ayant jamais fait d'excès d'aucun genre, uniquement occupé de son état, qui étoit le commerce, d'un caractère doux, faisant le bonheur de sa femme & de ses enfans, fut pris, le 3 Juillet 1777, d'une fièvre assez forte pour exiger, dans l'espace de deux jours, trois saignées du bras, malgré le peu de succès qu'avoient ordinairement les saignées chez ce malade qui, quoique gras & assez bien portant, étoit souvent obligé de faire usage de petit-lait clarifié pendant quelques jours de suite, pour faire couler une bile dont la surabondance lui rendoit le teint jaune : ce seul remède le soulageoit, & il avoit toujours observé que les saignées le jettoient dans l'affaissement. Ces trois saignées diminuèrent sensiblement la fièvre. Différens incisifs légers, variés, une boisson abondante, des lavemens, firent rendre prodigieusement de matiè-

rés toujours d'une bonne qualité, le malade fut purgé plusieurs fois avec succès. La fièvre a cessé entièrement au bout de douze jours; mais quoique la langue fut nette, l'appétit ne revenoit point, le sommeil n'étoit pas bon, sans agitation cependant; ce qui a déterminé à faire prendre deux purgatifs de plus, qui ont produit l'effet désiré : l'appétit est revenu, à la vérité peu considérable. Il trouvoit aux alimens & au vin le goût qu'ils devoient avoir, & mangeoit sans peine, même avec plaisir. Le 18 du même mois il sentit au pouce du pied droit de la douleur, il y avoit de la rougeur & du gonflement, qui n'étoient pas considérable; cela a été caractérisé d'affection goutteuse, quoique le malade n'en avoit jamais eu d'attaque. Il prit pendant 3 ou 4 jours, en cinq verres tièdes, le matin, une pinte d'eaux épurées de Passy : elles ont eu peine à passer. Les évacuations étoient toujours d'une bonne condition, la douleur du pied, & le gonflement diminuoient; il est survenu un mal de gorge, sans aucune inflammation, avec un peu de gonflement seulement; le malade avoit de la difficulté à avaler, & rendoit avec peine une salive épaisse visqueuse, l'appétit étoit diminué, il n'y avoit point de fièvre, les évacuations procurées par

deux lavemens qui étoient pris tous les jours, étoient bonnes; on étoit déterminé à purger; mais la difficulté d'avaler faisoit différer la purgation: cet état a continué le 21, 22 & 23 Juillet. La nuit du 23 au 24, il n'y a point eu de sommeil, par rapport à l'expectoration de cette pituite, qui s'est faite avec plus de peine; le matin, vers huit heures, il a pris un lavement qui, comme à l'ordinaire, a procuré de bonnes évacuations: depuis deux jours il n'y avoit plus de douleur ni de gonflement au pied. Vers onze heures du matin, il a pris tout-à-coup au malade un étranglement qui menaçoit de le suffoquer, une sueur très-abondante à la tête, le pouls s'est élevé, est devenu très-dur, le malade ne pouvoit point avaler, sans qu'il y eut cependant inflammation à la gorge: on s'est déterminé à faire saigner du bras à midi & demi, on a fait tremper les pieds dans l'eau chaude, on a fait prendre, par cuillerées, une potion avec l'eau de fleurs d'orange, l'oxymel scillitique, la liqueur minérale-anodyne d'*Hoffman*. A trois heures l'étranglement subsistant dans la même force, le pouls cependant un peu détendu, on a fait une saignée du pied, on a appliqué des vésicatoires aux jambes, & de la moutarde aux pieds; le

malade a bien soutenu les saignées, on a donné un lavement qui n'a rien fait : quoique l'étranglement fut le même, la boisson passoit plus aisément, on a continué la potion. Vers sept heures du soir, tout étoit dans le même état, le pouls seulement plus foible, la connoissance étoit entiere. Malgré tous ces remedes, promptement employés depuis l'invasion de la maladie, l'étranglement a augmenté; &, vers huit heures, le malade est mort.

On croit devoir attribuer cette mort très-prompte à un reflux d'humeur goutteuse, au moins on ne voit pas d'autre cause. Il est cependant étonnant que cela soit arrivé, les évacuations ayant été, pendant tout le cours de la maladie, toujours abondantes, & de bonne qualité, & l'attaque de goutte ayant été très-légere, quoique ce fut pour la première fois que le malade en eut ressenti des atteintes.

On a cru devoir communiquer cette observation pour savoir s'il auroit été possible de prévenir cet accident, ou d'y apporter d'autres remedes que ceux qui ont été employés.

OBSERVATION

*SUR une plaie considérable du cerveau ,
faite par un coup de fusil. Par M. R.
DE LIMBOURG, le jeune, Docteur
en Médecine de la Faculté de Mont-
pellier, & membre de l'Académie Im-
périale & Royale des Sciences & Belles-
Lettres de Bruxelles, résidant à Theux,
au pays de Liège.*

LES exemples de plaies du cerveau ,
guéries sans laisser aucun accident, sont
si rares, ils présentent quelquefois des
sujets de réflexions si propres à perfec-
tionner l'important art de guérir, que je
me crois obligé de donner au public la
relation du cas suivant.

Le nommé *Hubert - François Chale-
seche*, jeune homme, âgé d'environ vingt
ans, d'une bonne constitution, natif de
Winanplanche, village éloigné d'une
demi-lieue de Spa, au pays de Liège,
reçut le 24 Avril 1774, vers le soir,
une blessure considérable à la tête. Un de
ses camarades, qui étoit proche de lui,
dans la même place de maison, bourant
son fusil chargé sans plomb, en y pous-
sant, à plusieurs reprises, la baguette
qui étoit de fer, malheureusement le fusil
prit feu, & la baguette fut lancée contre
Chaleseche,

Chalefèche, qui n'étoit qu'à quelques pas devant le fusil : la baguette entra dans la tête un travers de doigt, à côté & autant au-dessous de l'angle externe de l'œil gauche, à l'endroit de la pommette où commence l'arcade zygomatique, & sortit par les régumens derrière la tête, à cet endroit du pariétal droit, qui forme son angle postérieur supérieur, un travers de doigt à côté de la suture sagittale, & autant d'espace au-dessus de l'angle supérieur de l'os occipital, la tubérosité moyenne de la face postérieure de cet os étant trois bons travers de doigt plus bas que cette ouverture du pariétal, comme je l'ai observé.

Ainsi il y avoit deux ouvertures au crâne ; l'une antérieure, dont le siège est facile à déterminer ; l'autre postérieure, dont j'ai reconnu le siège par des mesures exactes, que j'ai prises sur la tête du blessé avec un fil, & que j'ai comparées ensuite à la table anatomique de M. *Gauthier*, dans laquelle est représentée la tête de grandeur naturelle, mi-partie. Nombre de témoins dignes de foi, qui étoient présens, lorsque l'accident est arrivé ; & enfin, *N. Vigarous*, Docteur en Médecine de Montpellier, qui possède à fond l'anatomie qu'il a démontrée, & qui a vu les cicatrices récentes du blessé,

étant à Spa au mois de Septembre 1774, peuvent attester la situation & la qualité de cette plaie.

Le siège de chacune des ouvertures du crâne étant tel que je viens de le rapporter, la baguette traversa donc toute la partie de la tête, contenue dans les deux ouvertures; savoir, la dure-mère, la pie-mère, la substance corticale; & probablement la substance médullaire du lobe gauche du cerveau; le repli membraneux de la dure-mère, que l'on nomme *la faux*; enfin, le lobe droit du cerveau, &c. en sorte, que le cerveau étoit enfilé obliquement presque par le milieu de son volume.

On voit bien que cette plaie étoit très-considérable, & très-dangereuse; cependant elle a été suivie d'une guérison prompte & parfaite, au moyen d'un traitement fort simple, mais méthodique; & c'est pour imposer silence à quelques envieux qui ont répandu que cette plaie n'intéressoit pas le cerveau, que j'ai rapporté le fait avec toutes ses circonstances; & toutes ses preuves.

Le blessé ne fut point d'abord renversé par le coup, il tâcha même, à l'instant, d'arracher la baguette; ce fut inutilement, parce qu'étant un peu conique, elle étoit serrée dans les ouvertures du crâne; mais

un de ses camarades en vint à bout, en y employant assez de force : on reconduisit ensuite le blessé, on le fit marcher, en le soutenant par les épaules, jusqu'à la maison de son pere, qui n'étoit qu'à quelques pas de-là. Il vomit dès-lors à plusieurs reprises, perdit ensuite connoissance, & tomba dans un profond assoupissement, qui dura plusieurs jours. Le blessé n'a perdu que fort peu de sang, & seulement par les ouvertures de la plaie.

Il fut saigné le soir même de l'accident, & encore le lendemain; on le mit au simple bouillon, qu'il avaloit par gouttes, sans négliger les lavemens : la plaie fut pansée par M. *Beauvois*, Chirurgien de Vervier, avec de la charpie sèche, soutenue par une compresse & un bandage convenable, légèrement mouillé dans le vin chaud. Ce traitement fut continué jusqu'au Mardi, troisieme jour de la blessure, qui étoit le 26 Avril, auquel jour je fus appelé.

Etant arrivé avec M. *Beauvois*, je me fis montrer la baguette; elle étoit cylindrique, un peu conique, & toujours aussi droite qu'en sortant des mains de l'ouvrier; elle se terminoit au bout le plus mince par un plan circulaire de 2 lignes

de diamètre : ceux qui étoient présens , quand le blessé reçut le coup , assurèrent avoir vu que le bout de la baguette outrepassoit la tête de plus de trois pouces , & qu'il fallut beaucoup de force pour l'arracher , en la retirant par sa base ou par le bout le plus gros.

On visita ensuite le blessé ; il étoit toujours dans un profond assoupissement , sans connoissance ; le visage étoit rouge , le pouls fréquent , & assez plein ; les régumens , à l'ouverture antérieure , étoient presque entièrement rejoints par l'inflammation & la contraction : pour voir les trous faits dans le crâne à découvert , & faciliter le pansement , je fis donc dilater , par une incision allongée vers le bas d'environ un pouce , l'ouverture antérieure , (m'étant borné à cette longueur , pour ne point pénétrer jusqu'au-dedans de la bouche) , & la postérieure d'un pouce & demi. Le blessé , quoique toujours fort assoupi , & sans connoissance , jeta alors quelques soupirs , entr'ouvrit les yeux , & fit même quelque mouvement pendant cette opération : il parut aux assistans , qui l'avoient vu auparavant , n'être plus si assoupi ; on continua toujours le même pansement que les jours précédens.

Vendredi 29 du même mois , & le

fixieme de la blessure, je me rendis, encore avec M. *Beauvois*, auprès du blessé : il étoit à-peu-près comme le Mardi. Ayant levé l'appareil, nous vîmes un peu de pus à l'ouverture antérieure, mais point à la postérieure; nous remarquâmes que l'ouverture postérieure du crâne étoit bouchée par un morceau de l'os pariétal, à-peu-près circulaire d'environ trois lignes de diamètre, ayant du côté de l'angle de l'occiput un angle saillant d'une demi-ligne, & adhérent toujours, par son bord supérieur, au péri-crâne. Je fis enlever, sur le champ, ce morceau d'os, & alors nous vîmes distinctement la dure-mere percée près de l'ouverture du crâne : pendant qu'on enlevait cet os, le blessé jeta une voix foible de gémissement, & fit quelque mouvement plus fort que les jours précédens, pour se soustraire à la douleur : d'où je conclus, & par quelques autres signes, que les symptômes commençoient à diminuer. On pansoit l'ouverture antérieure, le blessé étant couché, pour déterminer le pus vers l'ouverture postérieure que l'on pansoit, le blessé étant assis.

On continua ensuite le régime au simple bouillon : on appliquoit toujours sur

L'ouverture du crâne de la charpie sèche, sur laquelle on mettoit aussi un peu de charpie imbibée de la teinture de myrthe & d'aloës, & ensuite le bandage ordinaire. On renouvelloit l'air, en ouvrant de temps en temps portes & fenêtres, hors le temps du pansement : on fut cependant obligé d'appliquer sur le bord de la plaie quelques plumaceaux chargés d'un peu d'onguent, moins pour aider la guérison, qu'en vue de contenter des personnes prévenues par des envieux, qui se mêlant de l'art, sans l'avoir appris, se vantoient de pouvoir tirer d'affaire, par leurs onguens, le blessé, qui, selon eux, n'exigeoit que le soin d'un Maréchal ferrant; mais qui, disoient-ils, périroit, parce que nous n'avions point jugé à propos d'introduire la sonde dans le cerveau, comme ils prétendoient qu'il eût fallu le faire, ignorant le danger d'ouvrir le sinus veineux, & d'autres inconvéniens.

Le chirurgien continua de panser le blessé, (dont il étoit éloigné de trois lieues), de deux jours en deux jours, & le plus souvent de trois en trois jours, jusqu'environ la mi-Juillet; auquel temps l'ouverture postérieure étoit déjà consolidée, & l'autre prête à l'être également; le blessé sortoit alors de temps en temps de

la maison : ainsi la plaie fut presque guérie au bout de quatre-vingt jours.

Je fus le revoir vers ce temps-là, & j'appris qu'au bout de quinze ou vingt jours de la blessure, il étoit sorti de l'ouverture postérieure quelques petites esquilles d'os de la grosseur d'environ une ligne, entraînées en-dehors par le pus qui fut toujours en quantité modérée, & de bonne qualité. Si j'avois été présent lorsque la baguette étoit encore engagée dans la tête, peut-être me serois-je avisé, avant que de la retirer, d'y attacher un fil ciré qui, en passant par le cerveau, auroit servi à faciliter la sortie du pus & des esquilles, en le laissant dans la tête pendant quelques jours.

Enfin j'ai revu, à Spa, en Septembre, le blessé entièrement rétabli, & je le fis voir à M. *Vigarous* qui jugea que le cas méritoit d'être publié.

Les conséquences qui se présentent, en réfléchissant sur le fait que je viens de rapporter, sont :

1°. Que les plaies les plus graves du cerveau ne sont point toujours mortelles, & n'exigent quelquefois qu'un pansement très-simple, mais prudent; bien que des plaies légères en apparence, aient été très-souvent suivies de la mort. Dans le cas ci-dessus rapporté, le bout de la

baguette du fusil a emporté une portion de l'os de la pommette, parmi ou à travers la substance du cerveau ; elle s'est portée contre la face interne du pariétal, en a emporté une pièce encore plus grande que celle de la pommette, & le blessé est guéri, (observons qu'il seroit mort sur le champ par une hémorrhagie, si le sinus longitudinal qui étoit tout proche, eût été ouvert) ; par conséquent, on ne doit pas désespérer tout-à-fait, lorsque ces parties sont entamées. Ce doit donc être un précepte de chirurgie, qu'il faut quelquefois percer ces différentes parties du cerveau, & même faire le trépan aux pareils endroits dans certain cas, tel que celui où il y auroit un amas de pus renfermé, qui ne peut s'évacuer avant que le malade meure ; alors il faut percer le crâne & le cerveau qui, dans ce cas, l'ont été dans deux différens endroits, pour le bonheur du blessé, (1) en facilitant la sortie du pus ; desorte qu'il est vrai de dire ici avec *Boerhave*, § 24, *vulneris magnitudo hic rarissime vel nunquam nocet* : quoique

(1). Le blessé ayant été comme trépané dans deux différens endroits par la blessure même, cela a favorisé la suppuration & son rétablissement, sans qu'il fût besoin de la sonde.

cette opération apporte un très-grand danger , mais moins à craindre que l'abandon du blessé au hazard , car dans un cas désespéré , selon *Celse* , lib. II. *satiùs est anceps auxilium experiri , quàm nullum*. C'est conformément à ce principe que je me serois déterminé à passer la sonde dans le cerveau du blessé , si je ne m'étois apperçu que son état empiroit de jour en jour , & qu'en même temps il étoit survenu subitement une suppression du pus ; mais le malade a paru être mieux les jours suivans ; & le pus s'est écoulé sans aucun inconvénient : enfin , on étoit fondé en espérance par ce passage d'*Hippocrate* , de vulnerib. capit. C. XV. *optimum quidem est illum qui vulnus in capite habet , non febricitare , neque sanguinem ipsi erupisse , neque inflammationem , neque simul ullum aliquem dolorem accessisse : si verò quid horum apparuerit , securissimum est ut in principio fiat & pauco tempore permaneat. At incipere febrim in capitis vulnere quartâ aut septimâ die aut undecimâ , valde letale est*.

Cependant , s'il eût fallu sonder le cerveau , ce n'étoit point sans de grands inconvéniens ; il est probable que la baguette , en frappant par son bout obtus la pommelle , en a détaché une por-

tion circulaire, l'a poussée devant elle, en passant à travers le cerveau, l'a écrasée contre la face interne du pariétal, & en a laissé les esquilles près de l'ouverture postérieure, raison pour quoi l'ouverture faite dans le pariétal, étoit plus large que celle faite dans la pommette. Il est même à penser que le bout de la baguette poussé sans doute, eu égard à son poids, plus lentement, mais aussi plus efficacement qu'une balle qui auroit plus de vitesse, après avoir traversé la pommette & le cerveau, aura d'abord heurté le pariétal un peu plus bas que l'endroit de l'ouverture, que de-là il aura remonté, y étant dirigé comme par un plan incliné, quelques lignes plus haut avant que de sortir; la façon dont on conçoit que la baguette part du fusil, dans ce cas, le persuade également: il étoit donc vraisemblable que le trajet que la baguette avoit fait par le cerveau, n'étoit pas exactement en ligne directe, & que la partie du cerveau qui étoit alors la plus comprimée, ayant changé de place, ou par son ressort, ou par l'inflammation & l'évacuation d'un peu de sang, cela auroit pu donner lieu de faire une fausse route avec la sonde, qui, d'ailleurs, supposé la plus grande dextérité pour la conduire, y auroit irrité

ou détruit des parties saines, & peut-être même ouvert le sinus longitudinal qui étoit proche de l'ouverture postérieure, & dont le déchirement auroit été suivi infailliblement d'une hémorrhagie promptement mortelle. Il eût donc été téméraire de se servir de la sonde tant que le malade alloit mieux, & que la fièvre, l'assoupissement & les autres symptômes paroissoient se dissiper, quoiqu'il eût été nécessaire de sonder, si le contraire fût arrivé.

Le salut du blessé n'est donc pas tant dû au hazard, qu'à la conduite tenue dans le pansement. Cette plaie si considérable exigeoit plus de prudence que de drogues ou d'onguens. D'ailleurs, on a fait précisément tout ce qu'il y avoit à faire ; on a saigné le blessé, on n'a pas négligé les lavemens, on l'a tenu à un simple régime de bouillon, on a dilaté les ouvertures ; les pansemens ont été prompts & assez rares, & tout cela a été fait en temps opportun : on s'est abstenu de cataplasmes, d'onguens, de sonde ; on s'est conformé en tous points aux principes confirmés par l'expérience des grands maîtres : *raro deligari & citissime defendi cum cura à nimium humidis aut laxantibus & oleosis ipsoque aere*, (Boerhave, § 245). *Capitis vulnus nullâ re madefaciendum, neque cata-*

plasmata postulat. Hippocr. *de vulner. capitis.* C. XVII. Je n'ai même employé aucun remède interne, rien de ce qu'on nomme minoratif, atténuant, résolutif, &c. comme on fait souvent en pareil cas, & quelquefois mal-à-propos. Si le malade eût été attaqué de la toux, s'il y eût eu des signes qui indiquassent la nécessité des purgatifs, s'il fût tombé dans la consomption, le marasme, l'œdème, la cachexie, la fièvre lente, &c. je n'aurois pas manqué de prescrire des rafraichissans antiseptiques, purgatifs, diurétiques, &c. les acides, l'oxymel scillitique, la rhubarbe, le quinquina, &c. selon les indications & les règles de l'art.

Une autre réflexion à faire sur le cas rapporté, c'est que les portions affectées du cerveau ne sont pas absolument si nécessaires à la vie, pas même aux fonctions de l'ame, que ce qu'il en est resté n'ait pu y suffire; car le blessé est aussi libre, quant à la mémoire, entendement, inclination, que si rien ne lui fût arrivé. C'est ainsi qu'une portion du poulmon étant retranchée, dans les grandes blessures & suppurations de la poitrine, ce qui en est resté a suffi pour l'usage de la respiration. On sait même depuis long-temps, que les enfans font

passer une aiguille par le cerveau des oiseaux, sans qu'ils en meurent sur-le-champ, & sans qu'ils paroissent en être fort dérangés, &c.

L'auteur joint à son observation l'extrait suivant d'une lettre que lui a écrite M. Franquinet, chirurgien à Vervier, au sujet de son observation.

L E T T R E.

J'AI lu, Monsieur, votre mémoire, au sujet d'une plaie à la tête, il est certainement curieux & intéressant pour le progrès de l'art, & il mérite l'attention des chirurgiens.

On trouve dans un Mémoire de M. Quesnay, touchant les plaies du cerveau, inséré parmi ceux de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, 1^{er}. vol. in-4^o. quantité d'observations sur des corps étrangers, qui ont traversé de haut en bas, de bas en haut, & d'un côté à l'autre, toute la substance du cerveau; ces plaies ont été guéries en très-peu de temps, avec des pansemens aussi simples que ceux que vous avez ordonnés à votre blessé. Il est arrivé même que des corps étrangers se sont égarés, & restés pendant plusieurs années dans le cerveau sans causer le

moindre accident ; ils ont été retrouvés après la mort de ces blessés : on en trouve, dans *Rhodus*, un exemple qui est aussi rapporté par *Bonnet*, bibl. de chir. centur. 2. observ. 72. Il concerne un soldat qui fut guéri d'un coup de javeline qui avoit passé entre les deux yeux, & qui étoit sortie par le fommer-de la tête. M. *Bagieu* a communiqué de même une observation faite sur un jeune homme de 17 ans, grand & robuste, qui fut blessé d'une balle de fusil, qui entra de bas en haut, lui perça la levre supérieure, passa dans la narine droite, & vint percer la voûte de l'orbite, pour entrer dans le crâne, d'où elle sortit par le haut de la tête à la partie supérieure de la suture sagittale, & fit dans cet endroit une fracture qui s'étendit jusqu'au pariétal ; ce malade fut guéri sans difformité & sans le moindre dérangement dans le cerveau. M. *Bagieu* conseilla, comme vous, au blessé de prendre les situations convenables pour l'écoulement des matières par en haut & par en bas ; il ne se servit ni d'injections, ni de setons, seulement de petits plumaceaux appliqués à l'extérieur des deux plaies.

On a aussi observé que l'esprit de vin étoit contraire à la régénération des

OBS. SUR UNE TUMEUR, &c. 239
pertes de substance dans les plaies du
cerveau, mais que l'huile de térében-
thine, le baume de Fioravanti étoient
des médicamens propres à régénérer
cette substance.

O B S E R V A T I O N

*SUR une tumeur anevrismale, à la tête,
portée depuis treize mois; par M. MI-
CHEL, Chirurgien à Gravelson, Vi-
guerie de Tarascon, en Provence.*

LE sieur Claude Raoulx Ménager de
ce lieu avoit reçu dans sa jeunesse un
coup de pierre sur la région supérieure
du coronal au côté droit; la plaie fut
simple & guérie, en apparence, radi-
calement. Ayant atteint l'âge de trente-
six ans: il fit un voyage à Lyon, avec
sa charrette; au commencement de No-
vembre 1764. Sur la route, il trouva de
très-mauvais chemins; & fut plusieurs
fois obligé de s'employer aux roues; dans
les efforts qu'il fit en ces occasions,
il entendit comme un petit bruit dans
l'endroit où il avoit reçu le coup de
pierre; quelques jours après, il y survint
un petit enfoncement, qui ne l'empêcha
pas de finir son ouvrage.

De retour à sa maison, il s'aperçut bientôt d'une élévation au même endroit; il n'y fit pas d'abord grande attention; mais la tumeur, augmentant de jour à autre, commença à lui causer des douleurs de tête, qui furent suivies d'une pulsation sensible. Je fus appelé sur la fin de Mars 1765. Le malade m'exposa son état, & me fit voir sa tumeur; je lui conseillai l'opération chirurgicale, après toutefois s'y être préparé par des remèdes internes. Ma décision ne fut pas de son goût, il préféra l'application de quelques topiques extérieurs, qui ne le soulagerent aucunement. Huit mois après, il consulta plusieurs habiles Maîtres de l'art, à Tarascon & à Avignon: tous conseillèrent l'opération. Persuadé par ces Messieurs, ou déterminé par la crainte, ou las de souffrir excessivement, il revint à moi avec confiance. J'examinai de nouveau la tumeur, qui, dans l'intervalle avoit pris le volume d'une grosse boule à jouer, un peu ovale; sa base occupoit la moitié du coronal, & un peu du pariétal supérieurement; inférieurement elle passoit sur toute l'arcade sourcilière, & descendoit jusqu'à la racine du nez; latéralement elle s'étendoit sur l'os temporal, sur sa portion écailleuse. Enfin, le malade étoit dans une agitation

& une inquiétude continuelle, mangeant très-peu, dormant encore moins, éprouvant à toute l'extrémité supérieure, du côté opposé, de grandes douleurs qui l'obligeoient à la remuer à tout moment; en sorte, qu'il voulut absolument être opéré.

Après l'avoir préparé par les remèdes généraux, lui avoir fait régler les affaires temporelles & spirituelles, j'en repris cette fâcheuse opération le 23 Décembre 1775, en présence de deux Maîtres Chirurgiens, mes confreres.

Croyant tout dans l'ordre naturel, ne pouvant juger par le tact, à cause du volume de la tumeur, que les os fussent rongés ou fondus au-dessous, il y avoit lieu de croire que c'étoit un rameau antérieur de l'artere temporale qui formoit l'anévrysme. Je voulus mettre cette artere à découvert, pour en faire la ligature; j'appliquai une bande de fil autour de la tête, & je fis le nœud d'ambaleur sur l'artere temporale, avec une compresse par-dessous. Cette précaution prise, je fis une incision cruciale sur la tumeur, & je détachai, avec les doigts, les concrétions polypeuses & sanguines, dont elle étoit pleine. Quand elle fut vidée au-dessous du niveau des os, je ne sentis point de résistance, & vis sortir beau-

coup de sang qui me paroïssoit venir de loin : j'apperçus en même temps un corps blanchâtre ; j'introduisis mon doigt indicateur , & je reconnus une membrane tendue ; je ne doutai plus que ce ne fût la dure - mere , & que les os manquoient.

Le malade tomba en syncope ; inutilement j'appliquai de la charpie pour fermer la plaie , & arrêter l'hémorrhagie , parce que la tumeur enlevée , le sang partoît des différens rameaux des carotides interne & externe qui y aboutissoient , & il auroit fallu alors une application immédiate & soutenue sur chaque orifice ; d'ailleurs , les os manquant , il n'y avoit plus de point d'appui. Enfin , son pouls s'affoiblit , & il eut divers accidens , coup sur coup , qui terminèrent sa vie en une heure.

Après ce triste événement , nous examinâmes , mes confreres & moi , plus à loisir l'étendue du mal ; nous trouvâmes , dans toute la circonférence de la tumeur , les os que j'ai désignés rongés & fondus , comme si on les avoit enlevés avec une scie : le cerveau , & la dure-mere , s'étoient enfoncés en-dedans. L'ouverture auroit admis les deux poingts , & s'étendoit jusqu'au milieu du pariétal ; de ce côté , la dure-mere étoit blanche comme la neige , & avoit dû , pendant

l'existence de la tumeur, éprouver une pression très-considérable, cause des accidens cruels, qui forcerent à l'opération.

REMARQUES

Sur les plaies du cœur ; par M. MARIGUES, Chirurgien-Major de l'Infirmerie-Royale de Versailles, Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi, Associé de plusieurs Académies, & Chirurgien commis aux rapports au Bailliage Royal de la même ville.

M. Saffard (1) rapporte une observation intéressante sur une plaie de l'aorte, & elle fournit une preuve de plus, qu'on doit se méfier du calme qui subsiste quelquefois à la suite des plaies pénétrantes de la poitrine ; & qu'il ne doit pas empêcher d'être très-attentif sur les suites funestes qui peuvent arriver. *La syncope qu'éprouva le blessé à l'instant où il fut frappé, en suspendant le cours du sang, a facilité la formation d'un caillot, & la diète, en diminuant les forces vitales, a*

(1) Journal de Médecine, Novembre 1776, pag. 438.

empêché qu'il ne fût ébranlé avant le sixieme jour. On ajoute, après avoir rapporté deux observations de Saviard & de Morgagni, ces exemples, ainsi que celui de l'observation présente, montrent que le sixieme jour est assez constamment le terme fatal de la durée de la vie dans les cas semblables. Mais cette remarque est-elle bien juste? Il y a un grand nombre d'exemples de personnes dont la mort a été retardée plus long-temps, par la petitesse du diametre & l'obliquité de la plaie, qui diminue & suspend l'épanchement. A ce sujet je rapporterai une observation dont feu M. Augé, mon prédécesseur à l'Infirmierie Royale, a fait part à notre Compagnie, dans son assemblée du 13 Mars 1773.

Un homme ayant reçu dans le côté gauche de la poitrine, un coup d'épée de l'espece qu'on nomme carrelers, vécut jusqu'au treizieme jour. Malgré les soins que lui donna M. Augé, il mourut des accidens de la blessure; c'est-à-dire, de l'épanchement de sang, & des faiblesses qui en furent les suites. A l'ouverture du cadavre, M. Augé trouva une plaie au ventricule droit du cœur, qui pénétoit sa capacité. Cette plaie étoit fort petite; mais, malgré son peu d'étendue, elle n'avoit pas laissé de livrer,

peu à peu , au sang un passage par lequel il s'épancha en grande quantité dans le péricarde & dans la cavité gauche de la poitrine : cette quantité devint si considérable , que le malade en fut étouffé.

Je pourrois encore rapporter, d'après des auteurs estimés , plusieurs autres exemples de personnes qui ont survécu un temps bien considérable à de pareilles blessures ; mais je me bornerai aux suivans. *Tulpius* parle , d'après *Nicolas Muller* , d'une plaie au ventricule droit du cœur , qui permit au blessé de vivre quinze jours. On trouve, dans les observations de *Stalpart van der Wiel* (1) , l'exemple d'un homme dont le cœur avoit été percé dans son milieu , & qui , cependant vécut jusqu'au quinziesme jour. *Diemerbroeck* a ouvert le cadavre d'un autre homme qui vécut dix-neuf jours & huit heures , après avoir reçu un coup d'épée qui lui avoit ouvert le ventricule droit du cœur dans sa partie supérieure (2). Selon *Fanton* , un homme mourut le vingt-troisieme jour d'une blessure à la poitrine : à l'ouverture du cadavre , on trouva le ventricule gauche

(1) Tome II, pag. 249.

(2) Le même au même endroit, pag. 65.

percé, & la plaie en suppuration. On lit encore, dans les œuvres chirurgiques de *Sennert*, différens exemples de personnes dont la vie a été prolongée plusieurs jours, quoique le cœur fut grièvement blessé.

Hildanus rapporte encore un fait plus extraordinaire : Un homme reçut un coup d'épée au côté gauche de la poitrine, vers le sternum, entre la quatrième & la cinquième côte; la blessure devint fistuleuse, la maigreur extrême; la fièvre & l'abattement ne laissant aucune espérance de guérison, le malade mourut dans une syncope après avoir languï plusieurs mois. A l'ouverture du cadavre on trouva le péricarde & le cœur presque entièrement consumés.

O B S E R V A T I O N

Sur une Hernie du sac membraneux de la vessie à travers les mailles du réseau musculeux; par M. SASSARD, Chirurgien gagnant maîtrise de l'Hôpital de la Charité.

La vessie est formée de deux parties essentielles, d'un sac membraneux & d'un

réseau musculueux. Ce réseau est composé de fibres qui , n'affectant aucune direction particulière , s'entrecroisent , forment des mailles plus ou moins grandes , à raison de la dilatation plus ou moins grande qu'a soufferte le sac membraneux ; dans ce sac l'on chercheroit en vain la tunique nerveuse & la veloutée : il est simplement pénétré par des vaisseaux de tout genre ; mais il n'est pas tellement uni au réseau musculueux qu'en se dilatant il n'en écarte les mailles , & ne s'en détache , en passant à travers , comme pour se soustraire à son action.

Vers la fin de Mars 1776 , voulant examiner les parties de la génération de l'homme , le sujet sur lequel je travaillois me présenta cette particularité. Sa vessie avoit, du côté gauche , une poche ; pour l'examiner , je fis une coupe du bassin , & soufflai la vessie. Alors cette poche se gonfla , elle avoit la grosseur d'un œuf de poule , étoit située à la partie latérale gauche du bas fond de la vessie , au-devant de l'urètere de ce côté. Cette poche étoit assez lisse , épaisse & séparée du corps de la vessie par un rétrécissement ou collet produire par un écartement très-sensible des mailles du réseau musculueux. Je reconnus bien que c'étoit une hernie du sac membraneux de ce viscere. Je ne

trouvai aucun corps étranger, ni dans la cavité de la vessie, ni dans celle de la hernie. Les autres parties des voies urinaires n'étoient dans aucun état pathologique.

Cet homme étoit mort d'une fièvre putride : je n'ai pu savoir s'il avoit été attaqué de quelque maladie de vessie. Il y auroit lieu de croire que cet homme avoit eu des rétentions d'urine, qui, dilatant la vessie, ont écarté les mailles de son réseau musculueux, à travers une desquelles s'est engagée une portion de son sac membraneux ; ce qui a constitué une hernie, laquelle auroit sans doute augmenté, s'il eût vécu plus long-temps.

J'ai eu occasion de porter cette pièce à M. *Lieutaud*, premier Médecin du Roi, qui, dans son mémoire sur la structure de la vessie, *Ac. R. des Sc. ann. 1753*, dit que dans les mailles du réseau charnu s'engage quelquefois la portion membraneuse, & y forme hernie ou poche.



OBSERVATION.

*D'une Plaie transversale de la gorge,
par le même.*

LE 19 Mars 1777, un homme, d'un âge moyen, se donna un coup de rasoir entre l'os hyoïde & le cartilage thyroïde. La plaie pouvoit avoir, extérieurement, deux pouces & demi de long. L'air en sortoit, l'effusion de sang étoit peu considérable, & de peu de conséquence, la voix peu changée. Les premiers secours qu'il reçut lui furent peu avantageux, ils se réduisirent à de simples compresses maintenues par un bandage circulaire : on l'abandonna à lui-même, le laissant maître du régime. Il éprouvoit de la toux par l'usage des boissons qui, répétées, lui ont procuré de l'étouffement. Le lendemain il fut amené à l'Hôpital. L'état d'abattement & de suffocation dans lequel il étoit, & la petitesse de son pouls, faisant appréhender pour sa vie, on le laissa sans rien changer au régime, ni à l'appareil. La suffocation augmentant il périt le troisième jour.

Le cadavre fut ouvert. Sous la peau, & une partie des muscles peauciers coupés,

on trouva les muscles sternohyoïdiens , les omohyoïdiens totalement coupés, les hyothyroïdiens en grande partie , le ligament qui unit l'os hyoïde au cartilage thyroïde l'étoit totalement, de même que l'épiglotte dont une partie restoit attachée à la base de la langue. Le cartilage thyroïde avoit son aîle droite, ainsi que la gauche, un peu entamée. Les vaisseaux coupés étoient des branches des laryngés. Dans les bronches, on trouva une certaine quantité d'eau légèrement teinte en rouge , les poumons étoient rouges & gonflés.

De cet exposé nous pouvons conclure que cette plaie n'étoit pas mortelle, & que si elle l'est devenue, ce n'a été que par l'usage des boissons qui, en suffoquant le blessé, lui ont fait éprouver le même genre de mort que les noyés.

C'est de la situation, maintenue par un bandage, & du régime, que l'on doit tout attendre. La situation doit être telle que la tête soit fléchie, par ce moyen, les bords de la plaie sont rapprochés. Les futures, pour ces sortes de plaies, sont inutiles, l'expérience prouvant que les autres moyens suffisent. On peut mettre sur la peau un emplâtre de taffetas d'Angleterre, qui, s'y collant exactement, rapproche les bords de la division en s'op-

posant à la *force morte*, & à l'élasticité qui en produisent l'écartement. La tête fléchie sur le col, le col sur la poitrine, on rapproche les muscles coupés, dont l'irritabilité a produit l'écartement. Cette situation doit être maintenue, & , pour ainsi dire, comme subordonnée à un bandage que le génie seul suggere, sans qu'il soit besoin de le décrire, ou de le désigner. Ces moyens seuls ne suffiroient pas si l'on n'observoit le régime qu'exige la lésion des parties. Dans les plaies semblables à celle qui fait le sujet de cette observation, les muscles qui abaissent la langue étant coupés de même que l'épiglotte, le rapport de la base de la langue avec la partie supérieure du larynx étant changé, l'abaissement de la langue ne s'oppose plus à l'entrée du fluide dans le larynx; les boissons passant dans l'arrière-bouche enfilent en partie la route de l'œsophage, & en partie celle du larynx, leur présence dans le larynx excitant la toux, empêche la situation d'être efficace, une plus grande quantité passant dans les bronches, produit la suffocation. Pour s'opposer à ces accidens, il faut proscrire l'usage des boissons, à moins qu'on ne les porte dans l'œsophage par le moyen de la canule de *M. de Bauve*. On peut faire subsister le malade par des lavemens

nourrissans. Il peut se rencontrer des circonstances où l'on emploie les deux moyens ; & d'autres où l'on se croie déterminé à faire usage de l'un de préférence à l'autre (1).

L E T T R E.

JE viens de lire, Messieurs, dans le Journal d'Avril dernier, une lettre de M. *Odier*, médecin à *Genève*, qui, comme les précédentes, fait honneur aux recherches de son auteur ; cependant j'ai été surpris d'y trouver l'assertion suivante :
 « S'il y a des exemples de petite-vérole,
 » ou de rougeole, qui ait artaqué plus
 » d'une fois dans la vie le même sujet,
 » ces exemples sont excessivement rares,
 » pag. 312 ». Cette proposition est bien vraie à l'égard de la petite-vérole, & c'est la rareté de ses récidives, qui fait la base des argumens favorables à son insertion ; mais il s'en faut beaucoup qu'on puisse dire la même chose de la rougeole. C'est un fait que je crois avoir démontré sans

(1) Effectivement l'usage de la canule de M. *de Bauve*, est souvent très-dangereuse par les irritations qu'elle excite ; la suffocation que l'on cherche à éviter en seroit aisément la suite.

replique dans mes *recherches* sur cette maladie (1). J'ai vu l'éruption morbillieuse reparoître plusieurs fois chez le même sujet, dans un très-petit intervalle, souvent dans le même mois pendant l'épidémie de 1773. Plusieurs de mes collègues ont fait la même observation. La rougeole, qui a régné à *Vire* depuis le commencement de cette année 1777, m'a fourni une nouvelle occasion de vérifier mes observations; j'ai eu à traiter de cette maladie éruptive plusieurs enfans que j'en avois guéris en 1773. Ces récidives ne sont point particulières au pays que j'habite : j'ai entre les mains les lettres de plusieurs praticiens distingués de cette province, qui prouvent qu'elles sont assez générales en Normandie. Je pourrois même, à ce sujet, alléguer le témoignage de beaucoup de médecins de différentes contrées de l'Europe. Un savant professeur de la Faculté de Médecine de *Strasbourg*, M. *Spielmann*, m'écrivoit encore, l'année dernière, qu'il avoit souvent observé que

(1) Recherches sur la rougeole, sur le passage des alimens & des médicamens dans le torrent de la circulation, sur le choix des remèdes mercuriaux dans les maladies vénériennes. A Paris, in-12, 1776.

la rougeole s'étoit déclarée plusieurs fois chez le même individu. S'il est donc vrai que les secondes rougeoles soient excessivement rares à *Genève*, ainsi que me l'avoit déjà mandé M. le docteur *Vieusseux*, il faut croire que c'est plutôt une exception qu'une règle ; cela ne doit point empêcher qu'on ne puisse dire en général, que la rougeole attaque souvent plusieurs fois le même sujet : c'est un des principaux argumens que j'ai employés contre l'inoculation de cette maladie, qu'on a voulu introduire en *Angleterre*. Il est bon de le remettre sous les yeux de ceux qui songeroient à proposer quelque nouvelle tentative sur cette matière ; c'est ce qui m'a déterminé à vous adresser cette lettre que je vous prie d'insérer dans votre Journal.

J'ai l'honneur d'être ,

DUBOSCQ DE LA ROBERDIERE ,

D. M. L. agrégé au Collège des
Médecins de Viro.

Vire, le 18 Juin 1777.

S U I T E

*De la Réponse de M. BACHER,
à M. CARRERE, &c.*

Notre réponse à la lettre de M. Carrere est déjà fort longue, & nous n'avons pas discuté tous les points sur lesquels il a exigé que nous nous expliquassions. Deux de ces points nous ont occupés ; l'un regarde la liste des Auteurs dont on prétend avoir profité pour composer la *Bibliothèque Littéraire* : on fait actuellement à quoi s'en tenir à cet égard. L'autre regarde les Ecrivains omis que M. C... auroit dû connoître & insérer dans son ouvrage. Nous avons fait, selon l'occasion, des remarques que nous avons cru nécessaires ; elles sont critiques, il est vrai ; mais M. Carrere les aime telles, & nous l'avons servi suivant son goût. *La critique* (dit-il dans sa *Lettre*, pag. 2) *ne sauroit m'affecter ; elle ne peut que m'éclairer.... je ne rougirai jamais de convenir de mes erreurs.* L'occasion est belle, il ne manque plus que le courage de tenir parole.

En attendant, nous avons encore quelques observations à produire sur la vie des Ecrivains & sur les éditions de leurs ouvrages. Dans la notice que nous donnâmes, au mois de Décembre, de la *Bibliothèque Littéraire*, nous disions, ce que nous répétons ici hardiment, qu'il manquoit beaucoup d'éditions.

M. Carrere avoit si mauvaise opinion de nos connoissances en bibliographie, & une si brillante de son savoir dans cette partie, qu'il n'a pas balancé à nous repliquer : *Vous ne pouvez me convaincre qu'en les indiquant.* (Voyez sa *Lettre*, pag. 4.)

256 RÉPONSE DE M. BACHER

Il faut donc que nous prouvions ce qui a été avancé. Nous ferons courts néanmoins, bien que nous puissions faire un volume sur cet objet & sur l'historique des Auteurs. M. *Carrere* voudra bien nous pardonner notre brièveté; nous pensons même qu'il y applaudira, & que peut-être il aura la générosité de nous en savoir gré.

Hâtons-nous de parvenir à ce double but.

ABARIS. Il est parlé fort au long de ce Prêtre d'*Apollon* dans le Dictionn. de *Bayle*. Quoique ce grand ouvrage soit au nombre de ceux où M. *Carrere* dit avoir puisé, ce n'est cependant pas de cette source qu'il a tiré ce qu'on lit au sujet d'*Abaris* dans la *Bibliothèque Littéraire*. Il a copié M. *Eloy*, mots pour mots. Ainsi voilà deux fois (au moins) qu'on répète que *Platon exalte l'intelligence d'Abaris dans l'art des incantations*. On peut consulter le Dialogue de ce Philosophe, intitulé *CHARMIDES*; & on se convaincra qu'on n'y exalte point l'intelligence d'*Abaris*. Voici tout ce que dit *Platon*: « Si » vous êtes suffisamment tempérant, vous n'a- » vez pas besoin des incantations de *Zamol-* » *chis*, ni d'*Abaris* l'hyperboréen ».

ABATI ou DE ABATIA (Antoine). M. *Carrere* indique de cet Auteur deux Lettres, comme écrites en latin, & imprimées avec un autre ouvrage latin à Genève en 1688, in-12.

Ces Lettres n'ont-elles donc été imprimées qu'une seule fois? Si l'on s'en rapporte à *Lenglet du Fresnoy*, que M. *Carrere* prétend avoir consulté, on voit, 1°. qu'elles ont été imprimées en allemand, à Hambourg, 1672, in-12. (tom. iij. pag. 79) 2°. à Hambourg, 1670, in-12. aussi en allemand (*ibid.* pag. 194, article *KELLÆUS*). Un autre Bibliographe dont

M.

M. *Carrere* dit qu'il s'est servi, *Cornel.* à *Benghem*, annonce aussi ces Lettres en allemand sous la date de 1670, Hambourg, mais de format in-8°.

Voilà donc de ces Lettres au moins deux éditions allemandes, omises par M. *Carrere*, qui pourtant ne nous dit pas un mot de ce qu'elles contiennent.

« ABASCANTE exerçoit (nous dit-on) la » médecine à Lyon, vers le commencement du » deuxième siècle. *Galien* ... ne fleurissoit que » quelques années après lui.... »

Ne sembleroit-il pas, au contraire, que cet *Abascante* pratiquât encore la médecine à la fin du deuxième siècle, & vers l'an 195 ou 196 ? On peut embrasser cette opinion sur l'autorité de *Galien* lui-même (*lib. 2, de antidot.*), qui en faisant l'énumération de différens antidotes contre le venin des scorpions, énonce ainsi l'antidote d'*Abascante* : Αβασκάντις ιατρῆνοντος ἐν Λυγδοῦναι ; c'est-à-dire, antidote d'*Abascante*, exerçant ou qui exerce à Lyon. Ce Médecin vivoit donc encore, lorsque *Galien* écrivoit ; car s'il n'eût plus été au monde, au lieu de se servir du participe du présent, il auroit employé celui de l'aoriste, & auroit mis *ιατρήνους*, qui a exercé. Il est certain que *Galien* a composé ces deux Livres sous l'empire de *Septime Sévère* ; c'est-à-dire, vers l'an 195 ou 196, en suivant les époques que *Galien* même nous donne.

Ce dernier ne parle nulle part des écrits d'*Abascante*, & n'insinue point qu'il ait jamais composé d'ouvrages. Seulement il rapporte trois formules sous le nom d'*Abascante*. Quant à l'aveu que *Galien* fait, dit-on, d'avoir pro-

fité du travail de ce Médecin, on n'en trouve pas un mot.

Nous ajouterons que, selon toute apparence, il y a eu deux *Abascante* ; savoir, celui qui exerçoit à Lyon ; & un *Cletius Abascantus*, beaucoup plus ancien, dont *Galien* copie la formule d'une potion pour les phthifiques ; potion qu'*Andromaque* observe avec raison ne devoir point être prescrite à ceux qui crachent le sang.

On sait qu'*Andromaque* le pere fut Médecin de *Néron*. En supposant qu'il eût la confiance de cet Empereur l'an 55, âgé seulement de 40, il est clair que ce *Cletius Abascante*, auteur de la formule, n'a pu vivre que dans le premier siècle de l'ère chrétienne, ainsi qu'*Andromaque*.

Quoi qu'il en soit, cet article n'a pas beaucoup coûté à M. *Carrere*. Il l'a copié mot pour mot dans le Dictionnaire de *Moreri*, qui cite *Dom Rives*.

ABSYRTE. Il faut *Apsyrté* avec un p, puisqu'il est écrit ainsi en grec, Αψυρτος.

« Il suivit (dit M. *Carrere*) la profession des armes sous l'Empereur *Constantin* ; il étoit en réputation vers l'an 330. Nous avons de lui, 1^o. *de re. rusticâ fragmenta aliquot...* »

Cette notice bien courte, mais très-inexacte, pourroit fournir la matière d'une très-ample critique. Nous tâcherons cependant d'être courts.

Quoique M. C... ne désigne point avec précision de quel *Constantin* il parle, on ne sauroit douter que ce soit de *Constantin le grand*, qui fut Empereur depuis l'an 306, jusqu'en 337. C'est donc sous ce Prince qu'*Apsyrté* est censé avoir porté les armes. C'est ce qu'a dit *René Moreau* ; *Van der Linden* après lui, ensuite *Mercklin*, puis *Manget*, & enfin M. *Carrere*, le

copiste du dernier. Essayons de corriger une erreur déjà ancienne.

Le premier qui a placé *Apsyrte* sous *Constantin le grand*, & qui l'a fait fleurir sous l'an 330, dans le quatrième siècle de notre ère, est tombé dans cette erreur, pour avoir confondu les deux *VEGEES*, & n'en avoir fait qu'un seul & même homme. Le plus ancien de ces deux *VEGEES* est auteur de l'ouvrage intitulé, *Mulomedicina libri quatuor*; & le plus jeune est l'auteur du traité qui a pour titre, *Institutorum rei militaris libri quinque*, dédié (à ce qu'on croit) à l'Empereur *Valentinien II*, sur la fin du quatrième siècle.

Si la Préface que l'on voit en tête du premier de ces ouvrages (*Mulomedicina*) est de *Vegece* lui-même, comme on peut le présumer, ces paroles qu'on y lit, & que nous allons rapporter, jetteront quelque jour sur le temps où il a vécu, & sur celui dans lequel ont paru deux Médecins vétérinaires, *CHYRON* & *APSYRTE*.

Quoniam (dit-il) minus dignitatis videbatur habere professio qua pecudum promittebat medelam, ideo minus splendidis exercitata, minus eloquentibus collata docetur in libros; licet proximâ ætate & PELAGONIO non defuerit, & COLUMELLE abundaverit dicendi facultas: Verum alter eorum cum rustica rei præcepta conscriberet, curas animalium levi admonitione perstrinxit; alter, omissis signis causisque morborum, quasi ad doctissimos scriberet, tam magna rei fundamenta neglexit. CHYRON vero & APSYRTUS diligentius cuncta rimati, &c.....

Il n'est point douteux que ces mots, *proximâ ætate*, signifient le siècle dernier, le siècle précédent. Or, *Columelle* ayant écrit (comme nous l'avons démontré *Mém. Littér.* 1776, in-4°. pag. 246) vers l'an 64 de l'ère chrétienne,

260 RÉPONSE DE M. BACHER

817 de la fondation de Rome, il est clair que *Vegece*, qui sûrement suivoit la manière de compter des Romains, s'exprimoit ainsi dans le courant du dixième siècle de Rome. En supposant même que ce fut la dernière année de ce dixième siècle de Rome (999, qui répond à l'an 246 de notre ère), il sera déjà prouvé qu'*Apfyrté* n'a point composé son ouvrage sous *Constantin le grand*, lequel ne vint au monde que l'an 274, c'est-à-dire, vingt-huit ans plus tard que l'époque que nous avons bien voulu reculer, pour prévenir tout sujet de contestation. Il est donc absurde d'avoir avancé qu'*Apfyrté* ait fleuri l'an 330. Mais malgré l'extension très-grande que nous venons de donner à l'intervalle qui sépare *Columelle* & *APSYRTE*, nous présumons que ce dernier écrivoit sous l'Empereur SEVERE (L. SEPTIMIUS SEVERUS), qui l'an 193 de l'ère chrétienne, étoit à la tête de l'armée Romaine, en Illyrie, le long du Danube. Cette époque, qui est aussi celle de l'élevation de SEVERE à l'Empire, répond à l'an 946 de la fondation de Rome; ainsi depuis l'an de notre ère 64, de Rome 817, jusqu'à l'an 193, aussi de notre ère, de Rome 946, il y a un intervalle de 129 ans. D'où il résulte, quelle que soit l'ère qu'on suive, qu'*Apfyrté* vivoit dans le siècle d'après *Columelle*, & par conséquent 81 ans avant la naissance de *Constantin le grand*.

Nous devons encore observer que si *Apfyrté* eût vécu l'an 330, *Vegece* n'auroit certainement pas dit que *Columelle* écrivoit dans le siècle qui précédoit (*proximâ aitate*); car de l'an 64 à l'an 330, ou, si l'on veut, de l'an de Rome 817 à l'an 1083, il s'est écoulé 266 ans, c'est-à-dire, deux siècles & demi.

M. Carrere déclare que dans la collection

vétérinaire qu'il annonce, il y a quelques chapitres appartenant à *Apsyrte* (*capita aliquot*). Cette expression (*aliquot*) ne convient point à l'égard de cet Auteur : car le recueil indiqué offre au moins cent articles de lui ; mais la plupart de ces articles sont en forme de lettres, ce dont n'avertit point M. C... qui a bien l'air de n'avoir jamais vu cet ouvrage : ce sont comme des consultations auxquelles *Apsyrte* répond.

Revenons aux deux collections dans lesquelles se trouvent ces fragmens d'APSYRTE. La première est annoncée par M. Carrere, de façon qu'on voit clairement qu'il ne l'a point vue : car il n'entre dans aucun détail instructif à cet égard. Il se contente d'indiquer une édition grecque, faite à Bâle en 1539 ; & une version latine, faite en 1538, due à J. Cornarius.

Un Bibliographe aussi habile que M. C.... un Bibliographe qui a consulté 778 ouvrages dont il a donné la liste à la tête de son premier volume, qui a parcouru les grandes bibliothèques de la capitale, qui d'ailleurs nous a promis de faire connoître les différentes éditions des ouvrages imprimés, a-t-il pu ignorer que les deux éditions qu'il cite, ne sont pas les seules ? La *Bibliotheca Botanica* du savant M. Seguiet, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Nîmes, est encore un des Livres dont M. C... s'est servi ; il le dit au moins. S'il avoit voulu que nous en eussions une preuve bien complète, il falloit qu'il copiât d'après cette *Bibliotheca Botanica*, la nombreuse liste des différentes éditions de la collection intitulée *Geoponica*. En effet, M. Seguiet en indique dix-huit ; savoir, une en grec, six en latin, trois en italien, six en françois, une en allemand, & une grecque & latine. (Voy. BIBL. BOTAN. 1740, in-4°. pag. 338 & 339). La *Bibliothèque Lit-*

téraire, est, en comparaison, d'une pauvreté; d'une indigence affreuse; elle annonce seulement deux éditions.

Quant à la seconde collection de *Mulomedicina*, M. *Garrere* en indique deux éditions; celle de 1537, en grec, in-4°; & la version latine de *J. de Ruel*: mais il ne le fait pas même sans se tromper; car il dit que cette version latine fut imprimée in-8°. elle est pourtant in-folio, & contient pour le texte 120 feuillets chiffrés au verso seulement; on lit à la fin ces mots: *Parissis, ex chalcographia Ludovici Blaubomii Gandavi, impensis Simonis Colinaei.* M. D. XIX.

M. *Garrere* mêle souvent du françois avec du latin; il traduit le prénom en notre langue; & laisse le nom sous l'idiome latin; ainsi il écrit ici, *chez Simon Colinaei*; il doit savoir qu'il faut écrire, *chez Simon de Colines*. Un bibliographe peut-il ignorer le nom d'un imprimeur françois aussi habile?

Mais outre la version latine faite par *J. de Ruel*, Médecin de la faculté de Paris, il y a une traduction françoise, qu'on doit à *Jean Massé*, Médecin: elle parut en 1563, in-4°.

On trouve encore en françois cette collection d'Auteurs vétérinaires, dans un livre intitulé, *le parfait cavalier, ou la connoissance du cheval, ses maladies & remèdes, avec l'anatomie de Ruini*, &c. par J. J. (Jean Jourdain) Paris, 1655, in-fol. L'exemplaire qui est à la Bibliothèque du Roi, vient de M. *Falconet*. Cependant nous ne l'avons pas consulté.

On trouve dans cette collection les noms de beaucoup de Médecins vétérinaires: à la tête est *Apfyrie*, qui paroît avoir été très-versé dans l'art hippiatrique; les autres sont *Emile*, espagnol; *Agathocles*, auquel *Apfyrie* écrit; *Agathotyches*

Ammonius d'Alexandrie, auquel *Apfyrte* écrit ; *Anatole* ; *Antipater* d'Alexandrie ; *Apelle* de Laodicée, auquel *Apfyrte* écrit ; *Apolloniades* ; *Archedemus*.... *Demetrius*, aïeul d'*Apfyrte*..... *Hippocrate*, lequel vivoit en même temps qu'*Apfyrte*, qui lui écrit sur les contusions de l'œil, &c....

Comme dans la *Bibliotheca Scriptor. Med.* qui est la base de la nouvelle *Bibliothèque Littéraire*, *Manget* parle d'*ÆMILIUS*, espagnol, d'*ANATOLIUS*, d'*ARCHEDEMUS*, ils n'ont pas été oubliés par M. *Carrere* ; mais il a omis *AGATHOTYCHUS*, parce que *Manget* n'en dit rien.

Mais l'article qui regarde *Æmilius* dans la *Bibliothèque Littéraire*, est remarquable, & très-remarquable. On y lit : « Il s'étoit appliqué à la médecine vétérinaire ; c'est aussi le sujet de l'ouvrage qu'il nous a laissé sous le titre suivant : *de Mulomedicina capituli*... » *quot*.... On le trouve dans la collection... N'est-il pas plaisant en effet qu'on donne le nom d'ouvrage à un article de sept lignes qui dans la collection appartient à *Æmilius* ? Comment ose-t-on, de gaieté de cœur, parler aussi affirmativement de ce qu'on ne connoît point ? Cependant nous avouons qu'on trouve par hasard la version de *Ruel* indiquée ici ; de même que sous ces noms, *ANATOLIUS*, *ARCHEDEMUS*, sous son véritable format *in-fol.* Comme on n'avertit point qu'on s'est trompé en l'annonçant *in-8°*. sous le mot *ASSYRTE*, on laisse croire au Lecteur qu'il y a eu de la version de *Ruel* deux éditions en la même année, l'une *in-8°*. & l'autre *in-fol.* ce qui n'est pas.

L'article *ANATOLIUS* est une confusion, un chaos. On fait d'abord une espèce d'histoire d'*Anatolius* le Médecin vétérinaire, qu'on repré-

sente comme étant le même que VINDANIUS ANATOLIUS, élevé dans le quatrième siècle aux plus grandes dignités de l'Empire. Cette excursion érudite est copiée du Dictionnaire de *Moreri*, mots pour mots, à l'exception qu'on n'y lit point que cet illustre personnage soit un Médecin vétérinaire. Ce n'est pas non plus dans le Dictionnaire de *Moreri* qu'on a pris cette phrase: « Les ouvrages que nous avons sous » ce nom, sont les suivans: 1°. *de re rusticâ* » *fragmenta aliquot*... 2°. *de Mulomedicinâ* » *capita aliquot* ». Un bibliographe s'exprimer ainsi, & donner le nom d'ouvrages à des fragmens ! Mais en revanche, il nous apprend que l'édition grecque de la collection des *Geoponica*, où se trouvent ces fragmens, a été donnée par les soins de *J. Alex. Brassicanus*. Si *M. Carrere* eût vu l'exemplaire, il nous en auroit averti plutôt en parlant d'*Apfyte* & d'*Æmilius*; il faut pourtant bien qu'il l'ait vu, dira-t-on; pour en certifier l'existence. Allons, point d'indulgence; c'est *Manget* qu'on a copié. *M. Carrere* le copie même si servilement, qu'il ne s'aperçoit pas de l'erreur que fait ici *Manget* en parlant de la *Mulo-medicina*. Aux articles *ABSYRTE* & *ÆMILIUS*, on disoit avec raison, que la version latine faite par *RUEL* avoit été imprimée à Paris; mais ici on dit que ce fut à Bâle, chez *Simon de Colines*. Cette faute a été commise par *Van der Lindens*; *Mercklin* l'a copiée; *Manget* l'a copiée dans *Mercklin*, & *M. Carrere* dans *Manget*. Comme tous ces copistes travailloient sur des catalogues, & qu'ils n'étoient gueres bibliographes, ils ignoroient que *Simon de Colines* n'a jamais imprimé à Bâle.

Quant à *ARCHEDEMUS*, on ne trouve de lui dans la collection que deux formules. (fol°. 109. vers. lat.)

AGATHOTYCHUS oublié par les bibliographes anciens, a dû l'être aussi par M. Carrere. Aussi ne doit-on pas lui en faire mauvais gré : pouvoit-il deviner qu'un *Agathotychus* eût fourni trois ou quatre petits articles dans un recueil qu'il n'a jamais vu ?

« ACQUEVILLE (N. D'), Prieur du lieu du
» même nom, a donné :

» *Discours touchant les merveilleux effets de*
» *la pierre divine.* A Paris, chez Billaine,
» 1681, in-12. »

M. Carrere ignore le prénom de D'ACQUEVILLE ; mais est-il bien sûr que ce D'ACQUEVILLE, par son pere, soit ensuite devenu Prieur d'Acqueville ? On ne voit pas même que d'Acqueville soit réellement l'auteur de ce *discours* ; on peut même assurer le contraire, & qu'il est d'un Médecin. Si M. Carrere avoit fait quelques recherches sur le *discours* qu'il annonce, il s'en seroit convaincu ; il auroit même pu découvrir cinq éditions différentes de celle qu'il indique, laquelle n'est que la seconde. Voici le titre de la première :

Discours sur la pierre divine, par le sieur D. S. R. écuyer, docteur en médecine. Paris, Lambin, 1680. (in-12 de 45 pages.)

L'Auteur n'a mis, à la vérité, que trois lettres initiales de son nom ; mais elles ne paroissent aucunement désigner D'ACQUEVILLE. On les retrouve encore dans l'approbation que D'AQUIN, premier Médecin du Roi, a donnée à ce *Discours* ; elle est conçue en ces termes :
« Nous sous-signé Conseiller du Roy en ses
» Conseils, Premier Médecin de Sa Majesté :
» Certifions avoir leû, avec satisfaction, ce
» *Discours* composé par M. D. S. R. dans
» lequel nous n'avons rien trouvé, que de

266 RÉPONSE DE M. BACHER

» très-utile au Public. A Fontaine-Bleau, ce
» 26 Septembre 1679. *Signé*, D'AQUIN. »

Observons encore que ce Discours est dédié à D'Aquin lui-même, auquel notre Auteur parle ainsi, en commençant son épître dédicatoire :

MONSIEUR,

Je n'ai point hésité sur le choix du Protecteur de ce petit Discours que j'ai composé, & que je donne au Public,...

Dans la suite de cette épître, il se déclare Médecin, & il la termine en signant avec les trois lettres initiales D. S. R.

Mais il faut savoir que deux hommes s'étoient associés par moitié à la vente & distribution de cette pierre divine ; que leur contrat d'association fut passé à Paris le 18 avril 1681. Ces deux hommes sont Maître LOUIS CANDY, ecclésiastique, & M. CHARLES D'ACQUEVILLE, employé aux affaires du Roi. Il s'éleva entr'eux quelques différends, qui se terminèrent par un nouveau contrat en date du 19 Mars 1687, par lequel Charles d'Acqueville cede à Louis Candy tous ses droits sur ladite pierre, &c....

Ni l'un ni l'autre pourtant de ces deux actionnaires empiriques ne fut auteur du Discours ; l'abbé Candy lui-même le reconnoît en ces termes (édit. de 1689), en détaillant les raisons qui l'ont obligé de faire cette nouvelle édition, & de réitérer dans ce Discours tout ce qui avoit été dit par M. D. S. R. & autres sçavans Médecins en faveur de ladite pierre, &c.

Voilà donc un D'ACQUEVILLE à retrancher de la Bibliothèque Littéraire. On sera néanmoins un peu surpris que M. C... n'ait point fait un article pour l'abbé CANDY, qui est nommé dans le catalogue de la Bibliothèque du Roi, non pas

précisément comme auteur, mais pour servir de renseignement; ce qu'il est important de ne pas confondre.

Mais outre l'édition de 1680, que M. Carrere n'a point connue, nous allons encore lui en marquer quatre autres :

—1688. Paris, Bouillierot, *in-12 de 88 pag.*

—1688. Paris, Bouillierot, *in-12 de 95 pag.*

—1689. Paris, Bouillierot, *in-12 de 88 pag.*

Celle-ci ne diffère de l'antépénultième que par le frontispice ou titre.

—1750. Paris, Hérissant, *in-12 de 82 pag.*

Cette édition, dont le privilège date du 15 Novembre 1749, a été faite sur celle de 1681, à laquelle elle ressemble. Par un avertissement qui est en tête, on apprend que ce livre est parvenu par héritage à Mademoiselle DE SAIN, avec la pierre de Jade.

ACTUARIUS. Tout ce qu'on lit au sujet d'ACTUARIUS, dans la *Bibliothèque Littéraire*, est copié presque mot pour mot du *dictionn.* de M. Eloy. Ainsi M. C... n'a point perdu son temps à faire des recherches. Mais pour l'article bibliographie, il a eu recours, en partie, à MANGET, qui n'est rien moins qu'exact.

Suivons un moment M. Carrere dans ses détails bibliographiques, après avoir remis sous les yeux ce qu'il débite sous le numéro 12.

« (ACTUARI) opera. Parisiis, apud Morel-
lum, *in-8°*. Lugduni, apud Tornæum, 1556,
in-8°. trois vol.

» Parisiis, apud Henr. Etienne, 1567, *in-fol.*

» Il a été *ensu* inféré *inter artis principes* ».

M. Carrere fait entendre que l'édition des œuvres d'ACTUARIUS, faite à Paris en 1556, & celle de Lyon, faite la même année, sont toutes deux *in-8°*. & divisées en trois volumes.

Il se trompe. Celle de Paris est en un seul volume, qui pourroit, à la rigueur, se séparer en deux, mais non pas en trois; les tables ne le permettent pas. Quant à l'édition de Lyon, qui forme à la vérité trois volumes, elle n'est pas *in-8°*, mais *in-12*.

Van der Linden a commis le premier cette erreur; *Mercklin* l'a copiée d'après *Van der Linden*, & *Manget* d'après *Mercklin*. Il étoit impossible qu'elle fût rectifiée par *M. Carrere*, qui suit constamment *Manget*, & qui n'a presque jamais vu un exemplaire des livres dont il parle. Cependant *M. C...* pouvoit aisément éviter une méprise qui a été relevée par un bibliographe qu'il met au nombre des auteurs par lui consultés; je parle de *KESTNER* qui remarque expressément que l'édition des œuvres d'*ACTUARIUS*, faite à Lyon, n'est pas *in-8°*, mais *in-12*.

Ajoutons que, pour être exact, *M. Carrere*, en indiquant l'édition de Paris, 1556, ne devoit pas mettre *Parisiis*, *apud Morellum*, mais *Parisiis*, 1556, *apud Bernardum Turrisanum*; puis remarquer qu'à la fin on lit sur un feuillet séparé, *Parisiis*, 1556, *excudebat Guil. Morelius*. *M. Carrere* pourra bien s'excuser, en disant ce qu'il nous a déjà fait entendre dans sa lettre: *Il y a des livres qu'il nous a été impossible de nous procurer*. Celui-là est du nombre sans doute. Il est très-certain au moins que *M. C...* n'a vu ni l'édition des œuvres d'*Actuarius*, faite à Paris en 1556, ni celle de Lyon, de la même année: s'il les eût vues, il n'auroit pas indiqué, sous cette date, le livre *de actionibus*, (n°. 9) ni le traité *de urinis*, ni celui-ci; *methodus medendi*; comme ayant été imprimés chacun séparément; il se seroit aperçu que ces trois traités font partie des œuvres.

Ces erreurs ne sont pas les seules dans l'article d'ACTUARIUS. On est étonné que M. Carrere, après avoir dit que les œuvres de ce médecin avoient été imprimées à Paris *apud Henr. Etienne*, 1567, *in-fol.* ajoute : « Il (ACTUARIUS) a été enfin inséré *inter artis principes* ». Quoi, ce bibliographe ignore 1°. que l'édition de Henri Etienne n'est pas une édition séparée des œuvres d'ACTUARIUS, mais une collection d'auteurs anciens de Médecine ! 2°. que cette même édition d'Etienne, faite en 1567, est précisément le recueil qu'il appelle *inter artis principes* ! Ainsi, d'une édition il en fait deux. Est-ce que cette collection auroit été, pour M. C. . . , un livre qu'il n'a pu se procurer ? Nous en connoissons pourtant à Paris douze exemplaires au moins ; il s'en trouve un d'ailleurs dans la Bibliothèque du Roi, où M. C. . . se vante d'avoir fait une ample moisson de découvertes, sans l'y appercevoir.

3°. Il peut se faire que le traité *de urinis libri septem*, du même ACTUARIUS, ait été imprimé à Paris *apud Joann. Roygni*, 1548, *in-8°* comme le disent *Van der Linden*, *Mercklin & Manget*, d'après lequel M. Carrere le répète ; mais celui-ci ne devoit-il pas savoir qu'il y a à la Bibliothèque du Roi, un exemplaire *in-8°* de ce traité, au frontispice duquel on lit : *Parisii apud Jacobum Gazellum* (cote T 2018) ? A la tête du volume est une épître d'André LEENNIUS, datée de 1529, à Bâle, dans laquelle il dit avoir corrigé les fautes qu'il avoit laissées dans une édition précédente ; d'où nous croyons devoir inférer qu'il avoit revu les éditions de ce traité *de urinis*, faites à Bâle en 1520 & en 1529, deux éditions que M. Carrere annonce sans les connoître. Il pouvoit examiner, à la Bibliothèque du Roi, celle de 1529, *in-8°*. T

270 RÉPONSE DE M. BACHER

2017, sur laquelle il y auroit encore bien des observations & des détails à donner.

4°. M. Carrere, numéro 6, fait cette annonce de *medicamentorum compositione*, Joanne Ruellio, interprete, Parisiis, 1539, in-8°. On voit qu'il croit bonnement, avec *Manget*, avec *Mercklin*, avec *Van der Linden*, que c'est le titre d'un ouvrage particulier d'ACTUARIUS, tandis qu'il fait partie du traité qui a pour titre : *Methodus medendi*. Cette méprise est-elle pardonnable dans un écrivain qui a consulté KESTNER, *biblioth. med.* ? En effet on lit, page 112, cette observation importante : *Quantum spectat translatum à JOH. RUELLIO, & seorsim editum ACTUARIJ librum de compositione medicamentorum ; sciendum, non esse illum alium à libro quinto & sexto ACTUARIJ de methodo medendi ; quapropter inter citores LINDENII, MERCKLINI, & BAYLIJ hic quoque numerandus est, quod tractatum istum, cum diversum à methodo medendi, & peculiarem plane librum recensuerunt. De Ruel étant mort en 1537, cette version a été revue & publiée en 1539, per DIONYSIUM CORRONIUM qui y a mis une préface.*

Cependant M. Carrere, en indiquant, numéro II, les *methodi medendi libri sex*, observe que le 5° & le 6° livre ont été traduits du grec en latin par de Ruel, & imprimés à Paris en 1550. Il est clair qu'ici même, M. Carrere ne se doute point que ces deux livres sont le livre des médicaments, énoncé sous le numéro 6. Mais nous lui demandons s'il a vu bien réellement le 5° & le 6° livre de la *méthode* d'ACTUARIUS, imprimés à Paris en 1550 ; &, en ce cas, sous quel format, & par quel Imprimeur ?

ADAM (MELCHIOR).

C'est avec raison que M. Carrere a placé

Melchior Adam dans sa *Bibliothèque Littéraire*, puisqu'il a donné les vies de plusieurs médecins Allemands; *Vita medicorum Germanorum*. C'est d'ailleurs un des historiens que M. C... dit avoir consulté. Il indique, dans sa liste, les deux éditions dont il s'est servi; elles sont toutes deux in-8°. mais l'une de 1620, & l'autre de 1627. Dans l'article ADAM, pag. 24, l'édition de 1627, n'est plus in-8°. mais in-4°. Voici pour le moins une inexactitude.

En continuant de parler de ces *vita medicorum*, M. C... s'exprime ainsi: « On n'y trouve que les médecins Allemands du 16^e siècle, & du commencement du 17^e. Ils n'y sont rapportés qu'au nombre de cent vingt-neuf. Son ouvrage n'est pas relatif aux seuls médecins. Il comprend aussi les philosophes, les théologiens & les jurisconsultes ».

On n'entend pas bien ce que veut dire M. C... On sent qu'il est embarrassé, & qu'il a peur qu'on ne s'aperçoive qu'il n'a pas seulement ouvert le volume qui contient les *vita medicorum*. Autrement il sauroit que c'est un volume indépendant des autres, & que seul il contient 451 pages de l'édition de 1620, in-8°. qu'il indique, d'après *Manget* assurément; bien qu'il soit à la *Biblioth. du Roi*, P. 545, où il lui auroit été facile de le voir & de le consulter, & de s'assurer en même temps que les vies des philosophes, des théologiens, des jurisconsultes, ne sont nullement confondues, & qu'ils forment autant de volumes séparés. Ainsi,

Vita Germanorum philosophorum & litteratorum. Heidelbergæ, 1615, in-8°. (*Bibl. Reg.* P. 544).

Vita Germanorum theologorum. Heidelbergæ, 1620, in-8°. (*Bibl. Reg.* P. 543).

272 RÉPONSE DE M. BACHER

Vita theologorum exterorum. Francof. 1618, in-8°. (Bibl. Reg. P. 543).

Vita Germanorum jureconsultorum. Heidelb. 1620, in-8°. P. 544).

Il est vrai que toutes ces vies ont été réunies depuis dans un seul & même volume, mais sans rien changer au plan de *Melchior Adam*.

Vita theologorum jureconsultorum & politicorum, medicorum & philosophorum Germanorum, & aliquot exterorum, in unum volumen congesta. Editio tercia. Francofurt. ad Mænum, à Sande, 1705, in-fol. (Bibl. Reg. P. 64).

M. *Carrere* a pris la peine de compter de combien de médecins *Melch. Adam* avoit donné la vie; il a trouvé qu'il y en avoit 129 : *Manget* n'en indique que 127. Cependant le volume de *Melch. Adam* contient 128 articles ou chapitres; mais on pourroit compter 130 vies, parce qu'il a parlé de deux *BATTUS* sous le même article, & qu'il a réuni également deux *BRACHELIUS*.

En présentant son calcul, M. C... sembloit annoncer qu'il connoissoit bien *Melch. Adam*. Comment donc arrive-t-il que, dans sa *Bibliothèque Littéraire*, on ne voit point en son rang *BERUS* (Oswald)? La réponse est très-aisée à faire; c'est que, par malheur, M. *Carrere* ne l'a point trouvé dans *Manget*: car on ne sauroit trop le répéter, la *bibliotheca* de *Manget* est la base de la *Bibliothèque Littéraire*. Si l'on demandoit encore pourquoi M. *Carrere*, qui a mis le nom de *BRACHEL* (JÉRÔME TRIVER) dans sa compilation, n'en a pas donné la vie, décrite néanmoins par *Melchior Adam*, nous répondrions pour lui: Ce reproche d'omission doit retomber sur *Manget* qui a négligé de la donner, bien qu'il ait fait deux articles pour ce médecin.

Si *Manget* n'étoit pas la source principale, & presque l'unique, où puise *M. Carrere*, la vie de *BRACHEL* se trouveroit dans la *Bibliothèque Littéraire*, puisqu'indépendamment de *MELCHIOR Adam* qui l'a faite (cette vie), d'autres historiens de la Médecine l'ont aussi donnée, successivement à la vérité. Tels sont *FRANC. SWERT*, *Athena Belgica*, pag. 344; *MORERI*, *dictionn. histor.*; *ELOI*, *dictionn.*; *MATTHIÆ consp. hist. med.* pag. 167: tous auteurs que *M. C.* déclare avoir consultés. *Credat Judas apella*. Nous aurons occasion de revenir sur *BRACHELIUS*.

ADER (Guill.) Outre les ouvrages de ce médecin, énoncés dans la *Bibliothèque Littéraire*, voici un petit traité françois qui lui appartient, & que *M. Carrere* n'a point connu. Je copie sur l'imprimé.

Guillaume *ADER*, Comingcois, de la méthode de consulter les maladies chirurgicales, divisée en quatre parties; savoir, la connoissance du sujet que l'on traite, la connoissance de la maladie, la prognostique & la cure d'icelle. Avec un sommaire de toutes sortes de consultations & exemples familiers sur la fin. A Paris, chez Cardin Besongne, M. DC. XXVIII. (in-8°. de 35 pages).

L'épître dédicatoire, qui est en latin, s'annonce ainsi: *Doctissimis expertissimisque medicis E. ALVARO & A. LUMAYO Academia Tolosana professoribus G. ADER medicus S.*

Ce morceau se trouve à la suite de l'*Enchiridion* de *Chalmetée*, en françois. Paris, Besongne, M. DC. XXVIII. in-1°. édition qui ne se trouve point au mot *CHAUMETTE*, dans la *Biblioth. Litt.* de *M. C.*

ÆMILIUS MACER.

Il est peut-être assez peu important d'observer que l'article qui regarde cet écrivain a été copié, en partie, du dictionnaire de M. Eloy ; c'est-à-dire, pour l'historique. Car on est actuellement très-assuré que M. Carrere ne dit rien de lui-même, & qu'il n'a rempli les fonctions ni d'historien, ni de biographe, ni de bibliographe, ni de critique. La Médecine, à ces quatre égards, ne lui devra jamais aucune reconnaissance.

La fin dans le Journal prochain.

A V I S.

LES mémoires envoyés pour concourir au prix proposé par la Société & Correspondance royale de Médecine, sur le traitement qui convient aux fièvres exanthématiques, étant en très-grand nombre, & l'examen de ces mémoires exigeant des recherches pour lesquelles elle n'a point eu assez de temps, cette Compagnie doit prévenir le public qu'elle ne peut en faire la distribution à l'époque qui avoit été indiquée. Ce premier prix, ainsi que le second qui concerne les maladies épi-zootiques, seront distribués le dernier mardi du mois de Janvier 1778 ; en même temps on indiquera de nouveaux sujets pour le cours suivant.

*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois de Juillet 1777.*

DANS plusieurs quartiers de cette ville il y a eu beaucoup de petite-vérole ; elle étoit discrète le plus souvent , & sans danger. Il y a eu des maux de gorge avec fièvre ; l'émétique , donné dès l'invasion , étoit le moyen le plus propre à les terminer promptement. Beaucoup de personnes ont été attaquées d'une fièvre éphémère prolongée , dont la crise étoit une éruption scarlatine érépélative , accompagnée d'une démangeaison extrême , sur-tout aux extrémités inférieures ; ce dernier symptôme durait à-peu-près une huitaine en s'adoucissant insensiblement.

On a débité dans quelques gazettes des contes si extravagans sur la maladie d'un enfant , causée par l'impression que lui avoit faite le supplice du fameux Desfrues , que nous croyons devoir en rendre un compte exact.

Jacques Dereau , apprentif Graveur , âgé de quatorze ans , né à Fontainebleau , demouroit rue d'Enfer dans la Cité , près le Pont - rouge , chez M. *Montabon* son Maître , qui occupe un appartement dont deux chambres ont vue sur la Grève.

Le jeune *Dereau* étoit dans une de ces chambres avec un nommé *Leroux* son camarade, le six Mai, jour de l'exécution de Desfrues : le Maître, sa femme & d'autres parens étoient dans l'autre chambre. Au moment que le criminel descendoit de l'Hôtel-de-ville, *Dereau*, averti par son camarade, éprouva un mouvement extraordinaire; la révolution fut infiniment plus vive lorsque ce malheureux fut jeté au feu. Tout-à-coup *Dereau* fut tourmenté par un mal de tête violent, avec une suffocation & une agitation extrêmes. La nuit fut troublée par des rêves affreux ; le spectacle qui l'avoit frappé étoit resté fortement empreint dans son cerveau. Le lendemain les accidens & le trouble augmentèrent, & le 9 on l'amena à l'Hôpital de la Charité; son état fut constamment le même pendant plus d'un mois : la fièvre s'y étoit jointe, tous ses mouvemens étoient convulsifs, ses traits peignoient l'effroi ; le moindre bruit, l'approche de ceux qui le soignoient, sembloient lui faire horreur. Il jettoit sans cesse, la nuit comme le jour, des cris longs, douloureux & perçans ; il fermoit ses yeux avec force, & refusoit toute nourriture & tout remède ; sa maigreur & sa foiblesse devinrent extrêmes ; enfin il eut un tétanos qui dura

QUI ONT RÉGNÉ A PARIS. 277
près de 48 heures. Cet accident effrayant céda à l'application des vésicatoires ; mais en même temps le ventre se météorisa. Ce nouveau symptôme fut heureusement combattu par des lavemens de quinquina, & de ce moment, peu à peu les accidens s'adoucirent. L'enfant commença à ouvrir les yeux, & à oser envisager les objets qui l'environnoient ; les cris furent moins fréquens ; son caractère, naturellement doux & foible, le rendit obéissant. Il lui survint deux abscesses à la région lombaire ; ils ont été ouverts & guéris en peu de temps. Il est sorti de l'hôpital le premier Août, ayant repris de l'embonpoint, & toute sa raison. Il ne lui reste qu'un peu d'oppression, de la difficulté à s'exprimer, & une voix presque éteinte, au lieu qu'avant il assurait que sa prononciation étoit nette & sa voix sonore.



OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.

J U I L L E T. 1777.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au lever du S.	Azh. du soir.	Agh. du soir.	Au matin		A midi.		Au Soir.	
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.
1	II	14	12	27	9	27	8	27	7
2	9	16	12	27	8	27	9	27	9
3	II	23	14	27	9	27	8	27	5
4	8	16	10	27	8	27	8	27	9
5	8	16	11	27	9	28	10	27	11
6	10	14	11	28	0	28	1	28	1
7	9	14	9	28	1	27	0	27	11
8	8	10	10	27	10	28	9	27	10
9	9	14	10	27	27	28	0	28	1
10	9	17	12	28	2	28	2	28	2
11	10	20	13	28	3	28	3	28	3
12	11	21	15	28	3	28	2	28	2
13	11	23	15	28	2	28	3	28	3
14	10	21	16	28	3	28	3	28	3
15	11	21	17	28	2	28	2	28	2
16	13	23	18	28	2	27	1	28	0
17	14	24	17	27	11	27	11	27	10
18	15	27	19	27	10	27	10	27	9
19	15	21	14	27	9	27	9	27	10
20	13	17	13	27	9	27	9	27	8
21	11	19	14	27	7	27	7	27	7
22	12	20	15	27	9	27	9	27	9
23	12	17	12	27	9	27	8	27	8
24	10	18	12	27	7	27	7	27	6
25	11	17	11	27	6	27	7	27	9
26	9	15	9	27	9	27	9	27	9
27	8	17	12	27	9	27	10	27	10
28	9	18	13	27	11	27	11	27	10
29	11	14	12	27	9	27	7	27	7
30	11	14	13	27	7	27	8	27	7
31	10	17	12	27	7	27	8	27	8

VENTS ET ETAT DU CIEL.

du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 9 h.
1	S-O. couv. pl.	S-O. c. pl. oura.	O. c. gr. v.
2	O. couv. ven.	S-O. couv. pl.	O. couv. pl.
3	S-E. nuages.	S. id. tonn. él.	N-E. id. ton.
4	S-O. b. gr. v.	S-O. id. temp.	S-E. b. g. y. f.
5	S-O. c. gr. v.	S-O. c. pl. éléç.	S-O. couv.
6	O. couvert.	O. couv. pluie.	N-O. id. fr.
7	S-O. idem.	S-O. id. v. fr.	S-O. idem.
8	S-O. id. pl.	S-O. idem.	N-O. idem.
9	N. idem.	N. idem.	N-O. idem.
10	N. beau.	N. beau.	N. nuages.
11	N. couvert.	N. nuages.	N-E. nuag.
12	N-E. beau, ch.	N. beau.	N. idem, ch.
13	N. idem.	N. beau, chaud.	N-E. beau.
14	N-E. idem.	N-E. idem.	N. idem.
15	N-O. idem.	N. idem.	N-E. idem.
16	N-E. id. tr. ch.	E. id. très-ch.	N-E. id. ch.
17	N-E. idem.	N-O. idem.	N. idem.
18	N. id. étouff.	S-O. c. étouff.	N-E, b. éto-
19	O. nuages.	N-O. bc. gr. v.	N. beau.
20	S-O. c. pl. gr. v.	S-O. couv. pl.	N-O. c. pl.
21	S-O. c. gr. v.	S-O. c. vent, pl.	S-O. couv.
22	S-O. couv.	O. nuages.	O. idem.
23	O. idem.	S-O. cou. v. fr.	S-O. id. v. f.
24	S-O. n. pl. él.	S-O. id. éléç.	S-O. b. écl. dc chal,
25	S. nuag. pl.	N. couv. gib.	N. couvert.
26	N. couvert.	N-O. couv. pl.	N. idem fr.
27	N. nuages.	N-O. beau.	N-O. couv.
28	N. beau.	S. n. pl. éléç.	S. idem.
29	S. couv. pl.	S. c. pl. gr. ven. tonn. éléç.	S-O. id. g. v.
30	S-O. c. gr. v. froid.	S. c. gr. v. pl.	S. idem.
31	S-O. n. gr. v.	N-O. nuag. v.	S-O. beau.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur 27 deg. le 18

Moindre degré de chaleur $8\frac{1}{4}$ le 27Différence $18\frac{3}{4}$ deg.Plus grande élévation du Mercure 28 po. $3\frac{1}{2}$ le 14Moindre élévation du Mercure 27 $5\frac{1}{4}$ le 3Différence 0 po. $9\frac{1}{2}$ l.

Nombre de jours de Beau 10

de Couvert 17

de Nuages 4

de Vent 17

de Tonnerre 4

de Brouillard 1

de Pluie 19

de Neige 0

Quantité de Pluie $60\frac{1}{2}$ lignes.

D'Evaporation 53

Différence $7\frac{1}{2}$

Le vent a soufflé du N. 7 fois.

N.-E. 4

N.-O. 4

S. 3

S.-E. 0

S.-O. 10

E. 0

O. 0

Température : très-froide, très-humide & très-
contraire à toutes les productions de la terre.COTTE, Prêtre de l'Oratoire,
Curé de Montmorency, &c.*A. Montmorency, ce 1 Juillet 1777.*

Nous avons eu quelques fièvres continues, accompagnées d'une forte transpiration, qui n'ont point eu de suite.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille , au mois de Juillet , par
M. BOUCHER, Médecin.*

LE temps n'a pas été plus favorable ce mois que le mois précédent. L'air a été orageux ; beaucoup de pluie , & point de chaleur. La liqueur du thermomètre s'étoit portée le 17 & le 18 à 20 degrés au-dessus du terme de la congélation ; un orage survenu ce dernier jour , a beaucoup refroidi le temps. Depuis lors la liqueur du thermomètre ne s'est pas élevée au-dessus du terme de 16 degrés , & il n'y a eu aucun jour sans pluie.

Il y a eu des variations dans le vent & dans le baromètre. Depuis le 16 , le mercure dans le baromètre , a été constamment observé au-dessous du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermomètre , a été de 20 degré au-dessus de la congélation , & la moindre chaleur a été de 10 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes , est de 10 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre a été de 28 pouces $1\frac{1}{2}$ ligne , & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence qu'il y a entre ces deux termes est de $7\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du nord ,	9 fois du sud ,
4 fois du nord ,	10 fois du sud
vers l'est.	vers l'ouest.
2 fois de l'est ,	6 fois de l'ouest.
6 fois du sud ,	7 fois du nord ,
vers l'est.	vers l'ouest.

Il y a eu 27 jours de temps couvert ou nuageux.
 24 jours de pluie. } 3 jours de ton-
 3 jours d'éclairs. } nerre.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Juillet 1777.

La rougeole a été épidémique ce mois ; elle n'a pas été cependant meurtrière ; la mort , dans le petit nombre d'enfans qui ont succombé , ayant plutôt été l'effet des erreurs dans la cure de la maladie , que la maladie même.

Quelques adultes ont eu aussi une éruption rouge avec toux , chaleur de poitrine & de la fièvre. Quelques saignées , un usage abondant d'eau d'orge & d'infusion théiforme de fleurs pectorales mucilagineuses , le looch blanc , ont été les meilleurs moyens de combattre cette maladie.

La fièvre catarrheuse a été aussi très-répandue dans le peuple. Le poulmon se trouvoit plus ou moins engorgé ; quoique le sang fût rarement coéneux. La toux étoit molestante & opiniâtre ; la fièvre redoubloit les soirs , & augmentoit l'oppression. Il y a eu souvent complication de saburre dans les premières voies ; alors les émético-cathartiques étoient employés avec succès , après une saignée : souvent aussi il y avoit des douleurs vives au creux de l'estomac , & même dans la région ombilicale , qui contr'indiquoient l'usage des émético-cathartiques. Dans ce cas , l'on s'est bien trouvé des potions huileuses acidulées avec le jus d'oranges , & des lavemens émolliens.

Nous avons vu aussi des personnes attaquées de la vraie pleurésie ; maladie qui , dans quelques-uns s'est aussi trouvée compliquée de saburre dans les premières voies.

La fièvre tierce & la double tierce ont encore été communes ce mois.

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Des Ritters Karl von Linné, &c. c'est-à-dire, *Système général & complet de la nature*; par M. le Chevalier LINNÉ, d'après la douzième édition latine, &c. avec des explications détaillées, par M. PH. LOUIS-FLAVIUS MULLER, tom. VI, en 2 vol. in-8°. à Nuremberg, 1776.

Ces deux volumes sont faits pour confirmer le jugement avantageux que le public a porté sur les volumes précédens. Cette édition est, à tous égards, infiniment au-dessus de toutes celles qu'on a données jusqu'à présent.

Conspectus œconomiae animalis, seu compendium physiologiae ad usum medicinae & chirurgiae tyronum adornatum, tum & cæterorum naturae humanae curiosorum utilitati consecratum; à M. Stephano Grossin Duhaume, Doctore Medico Monspeliensi; nec-non Saluberrimæ Facultatis Medicinæ Parisiensis Doctore-Regente, & antiquo medicarum institutionum professore. Accessit oratio inauguralis cum thesibus autoris. Parisiis ex typis Ludovici Cellot, viâ Delphinæ, 1777, petit in-8°. de 432 pages.

Cette physiologie, comme on peut en juger par le titre, a été faite en faveur de ceux qui com-

mentent à étudier en Médecine. C'est ce que l'auteur annonce encore dans son épître dédicatoire, & dans sa préface : il remplit exactement ce qu'il promet.

La Théorie du Chirurgien, ou Anatomie générale & particulière du corps humain, avec des observations chirurgicales sur chaque partie ; par M. DURAND, ancien Chirurgien, Aide-Major des camps & armées du Roi, ancien Chirurgien-Major du régiment de la Morliere, & Chirurgien-Major, en survivance, de l'Hôpital royal & militaire d'Arras, en chef de celui de Saint-Jean-de-l'Estrée, Juré & Pensionné desdites villes & cités, &c. &c...
2 vol. in-8°. A Paris, chez Grangé, au Cabinet Littéraire, pont Notre-Dame, près la pompe, 1777, avec approbation & privilège du Roi.

L'auteur, disent les éditeurs de ces deux volumes dans leur préface, fait observer que les ouvrages si multipliés sur l'Anatomie partielle, donnent bien au lecteur la description la plus exacte de telle artère, ou de tel nerf, que l'on suit scrupuleusement depuis leur origine jusqu'aux ramifications les plus déliées. « Mais, ajoute-t-il, ces » ouvrages laissent à la combinaison du lecteur le » rapport successif du nerf dont il traite à celui de » l'artère, & celui de l'un & de l'autre, dans tous » ces points avec les autres parties qui entrent » dans la structure de notre merveilleuse ma-

» chinc. Ainsi le jeune chirurgien est obligé, pour
 » la moindre opération, d'étudier le cours d'un
 » nerf, d'un tendon, d'une artère, & de combi-
 » ner toutes leurs dispositions relatives pour opé-
 » rer avec succès : c'est précisément pour épar-
 » gner aux Elèves un examen si long, si pénible,
 » que j'ai formé l'idée d'un ouvrage où chaque
 » partie du corps humain seroit expliquée en
 » même temps que tout ce qui concourt à sa for-
 » mation, &c. . . . ».

On doit, sans doute, à l'auteur d'une idée heu-
 reuse, & dont les travaux ont été considérables,
 un tribut d'éloge & de reconnoissance ; c'est une
 obligation pénible pour nous, de ne pouvoir join-
 dre à l'annonce de ces deux volumes, le témoi-
 gnage que le plan ait été suivi d'une manière sa-
 tisfaisante.

On y trouve plusieurs négligences quant au
 fond & quant au style. Il y a de même des com-
 paraisons mal choisies, comme celle-ci : *Le pé-
 riorste est de l'aubier, la substance blanche du
 cerveau, de la moëlle de sureau & de l'éponge ;
 le cœur ressemble à une pomme de pin ; les sels
 sont des especes d'épées.* Enfin il y a des défini-
 tions inconcevables. Par exemple, on trouve sous
 la tête une éminence grêle, qu'on nomme le col
 dont la partie antérieure est la gorge, & la posté-
 rière, la nuque ; cette éminence contient, &c.
 le ventricule est un conduit qui descend du fond
 de la bouche jusqu'à l'anus ; &c.

Il seroit imprudent, en faisant un rapport, d'en
 croire absolument l'auteur qui déclare sans res-
 triction, que quand le poumon d'un enfant nou-
 veau-né surnage, c'est une preuve que l'enfant a
 respiré ; mais il nous avertit, & prend Saviard à
 témoin de cet autre fait, que dans un enfant
 nouveau-né la séparation de l'épiderme n'est pas
 un signe constant de mort : observation infiniment
 intéressante.

P R I X.

LA Société des Sciences de Copenhague propose cette question : *Utrum alkali vegetabile fixum sal simplex sit , an ex aliis substantiis compositum , experimentis efficere ?* Les mémoires écrits en latin , en danois , en allemand , ou en françois , doivent être adressés , francs de port , avant le premier Septembre 1778 , à son Excellence M. de *Hielm Hiérne* , Conseiller-Privé du Roi , Chevalier de l'Ordre de Dannebrog , & Président de la Société des Sciences de Copenhague.

L'Académie des Sciences de Munich a remis à 1778 la distribution du prix qu'elle devoit adjuger cette année sur la question suivante : *Y a-t-il une vraie analogie physique entre la force électrique & la force magnétique ?* Dans le cas de l'affirmation : *Quelle est la maniere dont ces corps agissent sur les corps des animaux ?* Les mémoires pourront être écrits en latin ou en françois , & ne seront reçus que jusqu'au 31 Décembre prochain : on aura soin de les adresser à M. *Kennedy* , Secrétaire de l'Académie.

L E T T R E.

MESSIEURS, ayant été informés par le *Journ. de Méd.* des doutes que l'on répand sur les lettres de Docteur en Médecine, que M. *Lefebure de Saint-Ildephont* prétend avoir eues à Erford , & ayant appris qu'il montre des lettres d'aggrégation obtenues de notre Faculté & signées de nous , nous certifions que ledit Monsieur *Lefebure de Saint-Ildephont* ne s'est jamais présenté à notre Faculté , qu'il n'y a point été examiné , & qu'il n'a point

obtenu de lettres d'aggrégation. Celles qu'il montre sont donc fausses; & voici ce qui met au jour la conduite du prétendu Docteur.

Monsieur *Jean-François Thirion* de Toul, Docteur de la Faculté de Médecine d'Erford, par lettres du 10 janvier 1768, a été aggrégé à notre Faculté après examen & acte public, selon nos loix & usages, le 31 mars 1770. Les dates des lettres de M. *Lefebure de Saint-Ildephont* sont précisément les mêmes. Elles ont donc été usurpées, & on a changé le nom. On peut d'autant mieux en être persuadé, que M. *Thirion* vient de nous demander des nouvelles lettres d'aggrégation, disant que les siennes étoient perdues. Elles lui ont été expédiées le 4 de ce mois, en annotant que c'étoit pour seconde-expédition, les premières étant perdues.

Voilà, Messieurs, le fait; les réflexions sont inutiles; c'est aux loix à punir cette usurpation. Nous avons dû la faire connoître; & prouver que vous n'avez manqué en rien à ce que nous devons à nos fonctions.

Nous vous prions, Messieurs, de donner à cette lettre la publicité que vous avez donnée à celle de la Faculté d'Erford, & d'être persuadés des sentimens d'estime & de considération avec lesquels nous sommes, Messieurs, &c.

Signé, *TOURNAY*, Doyen & Profess. de Médecine prat.
JADELOT, Profess. d'Anatomie & de Physiologie.
GUILLEMIN, Profess. de mat. méd. & de Botan.
MICHEL DU TENNETAR, Professeur de Chymie.

A Nancy, le 12 Août 1777.

T A B L E

DU MOIS DE SEPTÈMBRE.

E XTRAIT (SECOND). Tractatus de morbis cutaneis. <i>Audore</i> LORRY, doct. Paris, Page 193	
Remarques sur la 3 ^e dissert. sur l'inoculation de M. BOUTEILLE; par M. Vieusseux, med. 202	
Observation sur un tétanos, par M. LATOUR, médecin. 213	
Observation sur une mort très-prompte, par M. BERTRAND, méd. 220	
Observ. sur une plaie considérable du cerveau; par M. DE LIMBOURG, le jeune, méd. 224	
Observation sur une tumeur anévrysmale à la tête; par M. MICHEL, chir. 239	
Remarques sur les plaies du cœur; par M. MARIGUES, chir. 243	
Lettre sur les récidives de la rougeole; par M. DUBOSCQ DE LA ROBERDIÈRE, méd. 254	
Suite de la Réponse de M. BACHER, D ^e M. P. à la lettre de M. CARRERE, médecin 255	
Maladies qui ont régné à Paris. 275	
Observ. météorolog. faites à Montmorency. 278	
Observations météorologiques faites à Lille 281	
Maladies qui ont régné à Lille. 282	
Nouvelles littéraires. 283	
Avis. 274	
Prix proposés. 286	
Lettre de la Faculté de Méd. de Nanci. ibid.	

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de Septembre 1777. A Paris, ce 24 Août 1777.
POISSONNIER DESPERRIERE.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1777.

EXTRAIT.

ANALYSE des procès-verbaux de l'expérience faite, par ordre du ROI, à l'Hôpital militaire de Lille, pour constater l'efficacité de l'eau de salubrité, pour la guérison des maladies vénériennes. A Paris, de l'Imprimerie Royale, 1777, in-4° de 92 pages, sans le titre, l'avertissement, l'indication, & la table des matieres.

Les malades qui font usage de l'eau de salubrité, dite autrefois Eau de sécu-
Tome XLVIII. T

rité, éprouvent, presque tous, une éruption MILIAIRE, qui se signale le sixieme jour, rarement plus tard (1). Moyennant les tisannes nutritives, & la régularité de leur repas, ils sortiront vigoureux, frais, gaillards, sans aucune convalescence quelconque, & avec plus d'embonpoint que lorsqu'ils sont entrés à l'hôpital (2). La méthode d'user de ce remede est des plus simples, il ne faut aucune préparation intérieure préliminaire, & sur-tout il faut éviter la saignée qui retarderoit la guérison de quinze jours où de trois semaines (3). Ce remede détruit ou neutralise le virus vénérien par-tout où il le rencontre, soit dans l'intérieur, soit dans l'extérieur du corps; ainsi il peut être utile en bien des occasions, comme PRÉSERVATIF. On évitera tous les dangers POSSIBLES, en se lavant les mains où les autres PARTIES QUI AURONT COURU QUELQUES DANGERS. C'est un fort bon outil, mais encore faut-il savoir s'en servir (4). C'est encore, est-il dit page 9, un coursier vigoureux, mais docile

(1) Voyez la table des matieres, pag. III.

(2) Page 10 des remarques.

(3) Page 12 des remarques.

(4) Pages 18 & 19 des remarques.

sous la main d'un écuyer habile qui sait le diriger ; mais qui , peut-être , se révolteroit & deviendroît mauvais entre les mains d'un ignorant qui ne sauroit pas le conduire , & qui voudroit en abuser. Cependant , malgré l'abus qu'on pourroit en faire , il n'est guere possible , sans une ineptie particuliere , ou une mauvaise volonté décidée de ne pas s'en servir avantageusement.

L'eau de salubrité est recommandée page 19, comme SPÉCIFIQUE CONTRE LA RAGE. Page 20 ELLE GUÉRIT LE PIAN. Pour la vérole , ce remede merveilleux la guérit en 13 JOURS. Voyez page 46. *C'étoit-là une vérole bien caractérisée , & le traitement , sans y comprendre les jours de convalescence que les Officiers de santé n'ont ordonné que pour examiner plus long-temps le malade , n'a duré que 13 JOURS. C'est que le malade n'avoit point été saigné. A la premiere page de la table des matieres , après avoir assuré que l'amputation est toujours douloureuse , ce qui ne paroît pas être neuf ni difficile à croire , on assure de plus qu'une des principales propriétés de l'eau de salubrité est de guérir les accidens locaux sans en venir à des opérations chirurgicales. Enfin à la page 11 des remarques , notre au-*

teur joint l'exemple aux préceptes , ce qui est la meilleure manière d'enseigner les *ÊTRES INTELLIGENS ET DOCI-LES* ; quant à ceux qui ne le sont pas , ce n'est pas pour eux qu'on écrit , mais aux êtres intelligens & dociles on a la bonté d'enseigner à la page 27 , que la boisson acidulée étoit un oxymel composée d'eau commune , avec une once de miel & trois cuillerées de vinaigre par pinte de Paris : on a donné le nom de limonade à cette boisson , quand au lieu de vinaigre elle étoit acidulée avec le suc de citron ; & on l'appelloit tisanne nitrée , lorsqu'on y ajoutoit un gros de sel de NITRÉ par pinte. Page 71 , au n°. 15 , on lit : Il reste au malade une impression du chancre qu'il avoit brûlé il y a trois mois , elle pourroit bien lui rester toujours. Vient ensuite cette note : Cela doit être ; les brûlures laissent toujours des marques qu'elles ont existé. On admire la naïveté de cette réflexion également neuve & importante. Que cette bonne foi , cette simplicité dont nous venons de rapporter des exemples , est précieuse dans un observateur ! elle est bien faite pour augmenter nos regrets sur l'ignorance dans laquelle l'inventeur de l'eau de salubrité nous laisse sur sa composition. En

DES PROCÈS-VERBAUX , &c. 293
vain s'occupe-t-il à la page 21 & suivantes , à consoler *l'humanité souffrante* par la recette de six tisannes , de sept médecines , par une double recette de l'eau de Rabel , & même par celle qui n'est pas la moins bonne , d'un cataplasme de *mie de pain & de lait* , il ne fait que des ingrats ; il se trouve même des gens *d'une mauvaise volonté assez décidée* , pour prouver , sans réplique , que des 26 pages consacrées à des leçons magistrales , il n'y en a pas une qui ne renferme une *ineptie très-particulière*. Cela est réellement fatal , & sincèrement nous trouvons notre auteur fort à plaindre d'avoir notifié & certifié lui-même , par la voie de l'impression , qu'il n'entend pas le premier mot de la chose qu'il veut enseigner *aux êtres intelligens & dociles*. Quant à ses connoissances mécaniques , nous ne les jugerons point , mais les applications qu'il en fait à la Médecine , sont si gauches qu'elles rappellent plutôt aux lecteurs le *sutor ne ultra crepidam* de Phèdre , que le *incipit medicus* , *ubi desinit physicus* d'Hippocrate. Néanmoins les conseils de notre auteur sont des plus tranchans ; il y en a même un que les plus *indociles* ne pourroient pas s'empêcher de suivre. C'est quand notre

auteur nous enseigne que *les médecines purgatives doivent toujours être tirées du regne végétal & minéral*. Mais si la nécessité de suivre ce sublime conseil est palpable, il est en revanche bien difficile de deviner les motifs de son inclination pour les acidulés, & de son antipathie pour les alkalis. *Sylvius Deleboë*, & *Lemery* en recommandent l'usage dans les maladies vénériennes. M. *Peyrilhe* même est persuadé que les alkalis volatils sont le plus excellent des spécifiques contre ces maladies. Ce qu'il y a de certain c'est que plusieurs gens de l'art en ont observé de bons effets dans ces cas.

En lisant, n°. 13, la ligne 18 de la page-vj de l'indication des procès-verbaux, on ne peut que se réunir à l'opinion générale, que notre auteur trouve les termes d'anatomie barbares & révoltans. Et ailleurs, pour les éviter, il porte la délicatesse jusqu'à créer une expression dont il se sert assez fréquemment; c'est *la région basse du corps*.

A la page 31, au n°. 2, note B, au sujet des boissons *anti-phlogistiques* qu'on a données au malade, notre auteur débite une leçon qui n'est pas la moins savante, il nous enseigne que cette boisson est *une tisanne de chiendent & de réglisse*;

mais ces végétaux, continue ce judicieux & subtil observateur, *ne sont pas plus exempts de phlogistiques que les autres.* Cette remarque fine lui donne occasion de faire un reproche très-grave aux médecins. Il dit encore & d'aussi bon droit à la page 6, *car si les gens de l'art raisonnaient sur les principes des drogues qu'ils emploient, & sur leur manière d'agir, ils sauroient, &c.* L'anonyme, après avoir ainsi consécutivement établi l'idée qu'on doit se former de lui comme médecin, chymiste, hydraulicien, logicien & littérateur, s'élève, on ne fait d'abord pourquoi, contre les gens qui guérissent : il les poursuit à plusieurs reprises, & jusques dans sa table des matières, où il a fait l'article G tout exprès pour eux. Cet article est bien formel, le voici.

(*) *Guérisseurs & dangers de s'y confier.* 53.

Mais à qui l'anonyme veut-il donc que les malades aient recours, si ce n'est

(*) Notre auteur qui probablement a été au collège, fait que *guérir*, est la traduction de *mederi*. *Medicus*, en françois, est donc un guérisseur, mot synonyme de médecin. Dans toute cette étymologie, on ne voit rien qui doive indisposer contre les guérisseurs.

à ceux qui guérissent ? Est-ce à ceux qui ne guérissent pas, à des visionnaires, à des gens présumptueux, à des charlatans sans pudeur qui donnent des conseils perfides ? L'anonyme est, sans doute, bien éloigné de cette intention. Nous aimons au moins à croire qu'il ne vouloit pas dire ce qu'il dit pourtant, lorsqu'il s'explique sur la qualité préservative de son remède. L'apostille de plusieurs de ses observations vient à l'appui de notre sentiment. Il auroit désiré, répète-t-il, que l'on eût continué plus long-temps l'eau de salubrité aux malades ; on eût été plus sûr de leur guérison. L'anonyme nous laisse, par cet aveu franc & sincère, la liberté de douter de la guérison de ces malades. Encouragés par son exemple ; nous ferons un pas de plus, & nous dirons que c'est en vain qu'il nous présente ses observations : elles ne sont revêtues d'aucune formalité qui puisse raisonnablement leur attirer croyance. C'est un sieur *de Marbeck* qui administre les remèdes, & c'est le sieur *Malus*, *Commissaire des guerres*, qui a dressé les procès-verbaux : voyez pag. 26. Les noms des médecins & des chirurgiens qu'on y cite ne servent à autre chose aux *êtres intelligens*, qu'à leur apprendre, s'ils ne le savoient pas, que

DES PROCÈS-VERBAUX, &c. 297
MM. de Milleville, Merlin, Planque, Chastanet & Prevôt sont médecins & chirurgiens de l'hôpital militaire de Lille; & voilà tout : car ils sont muets, aucun d'eux ne dit ni *oui*, ni *non*. Mais comme dans tous ces procès-verbaux, parmi les *êtres intelligens & dociles*, on ne trouve en action que le sieur de Marbeck, le sieur *Malus* & le sieur *Anonyme*, nous le demandons, à qui cette nouvelle maniere de faire des observations de Médecine peut-elle paroître régulière ?

Nous voici enfin au *NOTA* de la dernière page; on y voit avec plaisir que l'anonyme est quelquefois civil, & on croira volontiers que M. Richard a guéri des malades vénériens, (c'est - à - dire, deux) avec une eau qu'on lui a donnée. Il suffisoit à cet effet d'administrer à ces malades le sublimé - corrosif d'une manière convenable; avec ce remède M. Richard a guéri un très-grand nombre de vénériens à l'armée & à Paris. On n'ignore pas qu'il a beaucoup contribué, par les expériences faites à l'armée, à donner des notions justes sur les effets du sublimé-corrosif, & à établir la nécessité de l'administrer avec la plus grande prudence. Mais que résulte-t-il de tout ceci en faveur de l'anonyme ? M. Richard est aussi muet à son égard

que les médecins & les chirurgiens de Lille. Il ne dit mot, c'est l'anonyme qui s'arroge le droit d'être l'interprète du médecin inspecteur-général des hôpitaux militaires, d'être à la fois avocat, juge & partie. L'anonyme même ne peut point avoir de juge, il n'a confié son secret à personne, & tant qu'il en sera le seul possesseur, il restera toujours exposé aux propos de la malignité. On dira, par exemple, que son secret est du même genre que celui de cette société qui se vantoit d'en avoir un pour la fabrication du salpêtre. Ce secret eût effectivement été merveilleux, si l'on eût pu donner la persuasion de son existence. Cette société étant chargée de la fabrication du salpêtre, quoiqu'en le faisant d'après les procédés connus, auroit toujours fait un gros bénéfice. Tout le secret étoit donc d'en imposer assez adroitement pour se substituer aux fabricateurs actuels. Si de même on pouvoit vendre une dissolution de sublimé-corrosif, comme une préparation inconnue, feroit-on mal ? On n'auroit pas, il est vrai, le mérite de l'invention, mais ne vendroit-on pas un remède qui peut guérir, & au bout du compte ne seroit-on pas bien dédommagé de la peine qu'on a prise, en imitant le jongleur, *Nicolas*,

DES PROCÈS-VERBAUX, &c. 299
de rendre mystérieuse une préparation
non-seulement très-connue parmi les
gens de l'art, mais assez & même trop
généralement parmi le public ?

OBSERVATIONS CHYMIQUES,

*Par M. ROUELLE, Démonstrateur
de Chymie au Jardin du Roi.*

1°. Sur l'acide phosphorique retiré des
os des animaux.

2°. Sur le sel marin gris, ou sel de
gabelle.

I.

*Sur l'acide phosphorique des os des
animaux.*

ON a vu dans la Gazette salutaire,
& dans le Journal de Physique, un ex-
posé très-abrégé du procédé de M. Scheele,
pour retirer l'acide phosphorique des os
des animaux, & en particulier de la
corne de cerf.

Mais comme ce procédé n'est tout au
plus qu'un extrait très-succinct du mé-
moire de M. Scheele, & que ce mémoire,
qui renferme peut-être la plupart des ex-
périences & des observations que nous

allons publier, nous est d'ailleurs absolument inconnu, nous croyons qu'on ne trouvera pas mauvais que nous donnions aussi aujourd'hui au Public une suite de nos tentatives & de nos travaux sur cet objet.

Pour retirer l'acide phosphorique de la corne de cerf & des os de bœuf, d'après le procédé de M. *Scheele*, j'ai fait les expériences suivantes :

J'ai pris une livre de corne de cerf calcinée au blanc dans les fours des Potiers de terre, ou dans un creuset ouvert, & réduite en poudre assez fine.

J'ai dissous cette poudre dans environ trois livres d'acide nitreux ordinaire. La quantité, qui n'est pas toujours déterminée, varie en raison de la force du dissolvant, auquel on est obligé d'ajouter depuis une livre jusqu'à une livre & demie d'eau.

On place le matras dans lequel se fait la dissolution au bain de sable, & bien mieux encore au bain-marie, & l'on a soin de le remuer souvent. Lorsque la dissolution est faite, il reste presque toujours une petite quantité d'un dépôt grisâtre, qui est en partie de la sélénite.

On ajoute alors, si l'on veut, à cette dissolution, à-peu-près une livre d'eau distillée. On filtre la liqueur à un double

papier, puis on la met dans une terrine de grès qui contienne environ huit à neuf pintes, en versant encore dessus la valeur de deux pintes d'eau distillée. On agite le tout avec une spatule de bois, & on y mêle une livre & même une once ou deux de plus d'acide vitriolique du commerce. La liqueur se trouble peu à peu, au point qu'elle devient opaque, blanche & laiteuse. Après qu'on a mêlé l'acide vitriolique, & qu'on a agité la liqueur pendant une ou deux minutes, on la laisse reposer, au plus, une demi-heure. Alors tout se prend en une espece de *magma* salin. On partage la liqueur dans deux terrines, à chacune desquelles on ajoute environ cinq pintes d'eau distillée. On vuide ensuite les deux terrines, ou une seulement, sur une double toile assujettie & fixée sur un châssis. La liqueur passe assez claire, & laisse la sélénite sur la toile. On agite doucement cette sélénite avec une spatule, & en secouant le châssis, pour la dépouiller, autant qu'il est possible, de son humidité. Lorsqu'on apperçoit qu'il ne passe presque plus de liqueur, on exprime la sélénite, par portions, dans une autre toile neuve. On la met ensuite dans une terrine de grès où on la délaie avec la main au moyen d'environ quatre pintes d'eau

que l'on verse dessus peu à peu. Après quoi on l'agite avec une spatule de bois pendant quelque temps; & lorsqu'on a laissé reposer la liqueur deux ou trois heures, on la filtre sur le chassis à double toile, en procédant au reste comme la première fois. Quand on a fait passer la plus grande quantité possible de liqueur par l'agitation de la sélénite, on exprime cette dernière comme ci-dessus: on la délaie une seconde fois avec trois ou quatre pintes d'eau, on la passe de nouveau, & on l'exprime à la toile (1).

On mêle toutes ces liqueurs ensemble, & on les fait évaporer au bain-marie, dans des pots de verre, pour les réduire, peu à peu, à la quantité de deux pintes, plus ou moins.

On sent bien que cette évaporation ne peut se faire que par parties, à moins qu'on n'ait un appareil, en grand, de six à huit pots de verre contenant chacun deux pintes. Dans ce cas, l'évaporation totale peut s'opérer en un jour.

Pendant le cours de cette opération, & pendant les refroidissemens qui ont lieu plusieurs fois, on voit cristalliser une grande quantité de sélénite en beaux cristaux très-réguliers, & assez gros; &

(1) Cette sélénite a encore une légère acidité.

lorsque l'eau s'évapore, il se dissipe en même temps une portion de l'acide nitreux qui devient plus sensible à mesure que l'évaporation fait des progrès.

La liqueur se colore un peu. Après en avoir débarrassé la sélénite qui s'est formée, on lave celle-ci, à plusieurs reprises, avec de l'eau distillée froide, pour en épuiser la liqueur acide qui contient les acides nitreux, phosphorique & vitriolique. On mêle ces différentes lotions à la première liqueur, on répète les évaporations & crySTALLISATIONS au point de réduire toute la liqueur à - peu - près au volume d'une livre & demie d'eau. Alors il se forme toujours des cristaux de sélénite que l'on sépare le mieux qu'il est possible. C'est à ce point de réduction qu'il faut ajouter quelques gouttes d'une dissolution d'os ou de corne de cerf, par l'acide nitreux. Si cette dissolution trouble la liqueur, c'est une preuve que celle-ci contient de l'acide vitriolique surabondant à ce qu'il en falloit pour former la sélénite. On ajoute peu à peu de ce nitre à base terreuse, jusqu'à ce qu'il ne s'en forme plus; ce qu'on reconnoît en laissant éclaircir la liqueur, & en y mêlant encore, lorsqu'elle est claire, deux ou trois gouttes de cette dissolution nitreuse. Si cette liqueur con-

serve sa limpidité, c'est une preuve qu'il n'y a plus surabondance d'acide vitriolique.

La sélénite, qui s'est formée dans cette liqueur est très-fine. Mais on ne sauroit filtrer commodément cette dernière au papier; il faut avoir recours au filtre de verre, c'est-à-dire, que l'on garnit un entonnoir de verre au quart ou au-dessus, avec du verre réduit en poudre plus ou moins fine. Pour lors la filtration s'opère très-facilement. On lave, avec quatre ou cinq onces d'eau distillée, la matière séléniteuse, & on l'y repasse trois ou quatre fois pour bien dépouiller la sélénite, & l'épuiser de l'acide le plus qu'il est possible. On mêle alors ensemble toutes ces liqueurs pour les faire évaporer dans un vaisseau de verre au bain-marie, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus environ que le volume d'une livre d'eau. Ce résidu, mis dans une cornue de verre lutée, se place au fourneau de réverbère avec un petit ballon de verre assujetti par le moyen du lut gras ou autre.

En procédant à la distillation par un feu très-doux, il passe d'abord une portion de liqueur qui est très-claire. Cette liqueur est ensuite accompagnée de légères vapeurs d'acide nitreux qui paroissent plus ou moins rouges. Mais en continuant

nuant le feu , & lorsque les deux tiers de la liqueur sont passés, on entend une espèce de bruit avec des soubresauts qui font remuer la cornue sur les barres de fer , au point quelquefois que le lut de terre dont son col est enduit à l'échancrure du réverbère , en est dérangé. Il faut modérer son feu avec soin , & peu à peu ces espèces d'explosions diminuent & cessent tout-à-fait.

C'est à-peu-près dans ce moment que les vapeurs d'acide nitreux sont plus sensibles : elles cessent lorsque le feu est augmenté. Alors , quand la cornue est rouge du fond , il commence à passer des vapeurs blanches , & les gouttes de liqueur qui tombent dans le ballon sur celle qui y est déjà , sont accompagnées de bruit & de sifflement. On soutient son feu , on le hausse même , & les vapeurs blanches disparaissent totalement. On augmente la chaleur au point de faire rougir presque entièrement la cornue , jusqu'à ce qu'on soit arrivé au moment où l'on puisse compter 30 ou 40 battemens d'artere entre chaque goutte de liqueur qui tombe du col de la cornue : c'est l'instant où l'on doit cesser la distillation.

Cette liqueur est de l'acide vitriolique dans un état de concentration très-forte. Elle est due , 1°. à l'acide vitriolique

surabondant qui est resté dans celle soumise à la distillation; 2°. à l'acide vitriolique de la sélénite qui est restée dissoute à la faveur des acides nitreux, phosphorique & vitriolique. L'acide phosphorique réagit sur la sélénite, la décompose, & dégage l'acide vitriolique de la terre absorbante. C'est, dis-je, cet acide vitriolique qui passe sur la fin quand la cornue est bien rouge & embrasée, & qui, comme je l'ai observé ci-dessus, est dans un état de concentration très-forte.

Lorsque la cornue est refroidie, on défait l'appareil, & on trouve, presque toujours, la cornue cassée singulièrement à la hauteur qu'occupe l'acide phosphorique dans le fond.

Après qu'on a défait l'appareil de la cornue, on doit en détacher le lut avec beaucoup de soin, sur-tout de la partie inférieure. La cornue cassée, on trouve au fond une masse vitreuse d'un blanc plus ou moins opaque, & très-dure. Cette matière vitreuse, exposée à l'air, en attire un peu l'humidité; & si l'on en applique sur la langue, elle y imprime une sensation acide d'une moyenne force.

Cette matière est regardée comme l'acide phosphorique. Il est vrai qu'elle contient cet acide, mais il n'y est pas

pur, comme je le ferai voir dans les remarques ci-après.

Cette masse vitreuse, réduite en poudre & mêlée à celle de charbon, donne du phosphore en la distillant à la cornue : preuve qu'elle contient en effet l'acide phosphorique.

R E M A R Q U E S.

1°. On peut employer, pour cette opération, la corne de cerf ou les os de bœuf calcinés au blanc. Cependant les os de bœuf m'ont toujours donné un peu moins d'acide phosphorique : d'où vient cela ? Aurois-je mal opéré, ou effectivement les os de bœuf contiennent-ils moins de cet acide, que la corne de cerf ? ou bien encore cette différence viendrait-elle de la manière de brûler & de calciner au blanc ces os (1).

2°. Toutes les parties osseuses des quadrupèdes ne donnent pas de l'acide phosphorique. Tel est l'ivoire. Du moins

(1) M. *Proust*, qui s'occupe beaucoup de ce travail, a pensé & observé aussi, comme moi, qu'il pouvoit y avoir, dans la combustion, une perte plus ou moins considérable d'acide phosphorique. C'est un point qu'il cherche maintenant à éclaircir par des expériences dirigées principalement vers cet objet.

s'il en donne, ce n'est qu'une infiniment petite quantité. Encore faudroit-il opérer sur plusieurs livres à la fois.

L'ivoire brûlé & réduit au blanc par la calcination, présente une différence marquée d'avec la corne de cerf & les os de bœuf. Il est beaucoup plus léger, & n'a pas cet état compacte & serré des parties osseuses des autres quadrupèdes.

3°. J'ai fait remarquer qu'en dissolvant la corne de cerf, elle donne un peu de sélénite à la fin de sa dissolution : sur quoi il se présente naturellement quelques questions à faire. 1°. Cette sélénite est-elle toute existante dans la corne de cerf ? 2°. N'est-elle pas due à l'acide vitriolique contenu dans l'acide nitreux ? 3°. Ou bien ne faut-il pas l'attribuer à l'acide vitriolique inhérent au bois ou aux charbons, ou à celui provenant des pyrites des argilles quand on calcine la corne de cerf dans les fours de Potiers de terre ? Cette petite portion de sélénite se trouve aussi dans les os de bœuf. Je déterminerai ailleurs à quoi il faut l'attribuer, si elle est dans les os, ou si elle est due à l'acide vitriolique contenu dans les matières qui servent à la calcination des substances animales. Il me suffit à présent de la faire observer, & d'indiquer où l'on doit chercher son origine.

4°. Dans la dissolution de la corne de cerf ou des os, on ne risque rien de mettre un excès d'acide nitreux. Ce nitre à base osseuse, saturé; autant qu'il est possible, de cette substance, a la propriété de rougir le sirop de violette; ce que ne fait point le nitre à base de terre absorbante, qui le verdit au contraire presque toujours.

5°. M. *Scheele* dit qu'on peut retirer une grande partie de son acide nitreux en soumettant la liqueur à la distillation, après qu'elle a été en partie rapprochée. Mais ce qu'on en retire ne sauroit dédommager de la peine, des soins & du temps qu'on emploie à cette opération.

On en obtient bien une portion, quand on distille la liqueur au point que j'ai prescrit dans le premier cas. Mais si on la distilloit lorsqu'elle n'est réduite encore qu'à deux ou trois pintes, on auroit l'inconvénient qu'elle contiendrait une grande quantité de sélénite, qui feroit qu'on obtiendrait beaucoup moins d'acide phosphorique, comme on le verra par la suite.

6°. J'ai dit qu'il faut réduire à-peu-près la liqueur au volume, & non au poids d'une livre & demie d'eau, par les évaporations répétées au bain-marie, & que c'est à ce point qu'on doit ajouter

quelques gouttes de nitre à base d'os dans cette liqueur, pour s'assurer si l'acide vitriolique n'y est pas trop surabondant. Lorsque la liqueur se trouble, c'est une preuve de cette surabondance. On cherche donc le point de saturation autant qu'il est possible, & si le nitre à base terreuse n'altère point la liqueur, c'est un des moyens pour reconnoître le point de saturation. Cependant cette expérience n'est pas suffisante; elle est bonne seulement pour déterminer à quoi l'on doit s'en tenir pour l'acide vitriolique: car la liqueur peut avoir une portion surabondante de nitre à base osseuse. Alors, pour s'en affuter, on met dans un verre quelques onces de la liqueur sur laquelle on verse quelques gouttes d'acide vitriolique. On agite la liqueur, on la laisse reposer 20 à 30 minutes; & si elle ne se trouble point, c'est un signe que le nitre à base terreuse n'y domine pas. Au contraire, s'il y domine, on ajoute peu à peu de l'acide vitriolique pour achever de le décomposer tout entier. L'acide vitriolique s'unit à la terre absorbante des os, en dégage l'acide nitreux, & forme de la sélénite. La liqueur, ainsi préparée & bien séparée de la sélénite par le filtre de verre, a encore souvent besoin d'être évaporée au bain-marie pour la réduire

à-peu-près au volume d'une livre d'eau : elle donne encore de la sélénite que l'on ôte avec soin. Alors on la soumet à la distillation.

7°. J'ai fait observer qu'il se fait, pendant la distillation, un bruit accompagné de secousses, comme une légère explosion qui fait sauter la cornue sur les barres de fer, au point que l'on diroit qu'elle va se briser. C'est-là le moment de diminuer le feu avec beaucoup de soin. Ces especes de secousses sont occasionnées par une portion de la sélénite qui crystallise & se précipite au fond de la cornue. L'explosion qui se fait entendre est cause que la sélénite saute avec la liqueur dans tout l'intérieur de la cornue qui reste enduite d'une couche plus ou moins abondante. Cette explosion de la matiere contenue dans la cornue est assez forte pour qu'il en puisse passer jusques dans le col. Cette matiere est dissoute par l'acide nitreux & par l'acide vitriolique qui distillent & passent dans la liqueur du ballon ; ce qui pourroit induire en erreur un chymiste qui croiroit qu'il s'est volatilisé une portion de la sélénite ou terre animale.

8°. On a vu, en parlant de la distillation, que sur la fin & un peu de temps après la cessation de ce bruit, lorsque la

cornue est bien rouge au fond, il passe des vapeurs blanches qui remplissent le ballon. Ces vapeurs sont plus ou moins abondantes, en raison de l'acide vitriolique contenu dans la liqueur, & du degré de feu que l'on emploie. Alors, & sur-tout lorsque les vapeurs diminuent, la liqueur qui distille & tombe du bec de la cornue avec une espèce de sifflement, est de l'acide vitriolique dans un état de concentration très-forte. Quand les vapeurs ont diminué ou qu'elles ont cessé tout-à-fait, il faut augmenter le feu par progression, au point que la cornue en soit presque totalement rouge. On se règle très-bien sur les gouttes qui tombent du bec de la cornue ; lorsqu'elles sont assez distantes les unes des autres pour pouvoir compter 30 à 40 secondes ou battemens d'artère entre chacune d'elles, que l'on répète plusieurs fois la même observation, & que la cornue est bien rouge, il faut cesser le feu. On observera ici deux choses, 1°. qu'avec trop peu de feu on sépare mal l'acide phosphorique contenu dans la masse vitreuse qui reste au fond de la cornue ; 2°. qu'avec un feu trop violent on ne peut plus retirer de la matière restante un atôme d'acide phosphorique, ou du moins l'on n'en retireroit qu'une infiniment petite

quantité. Dans le premier cas où la distillation n'auroit pas été poussée assez vivement, il reste une grande quantité de sélénite en nature, qui empêche & embarrasse la séparation de l'acide phosphorique. Dans le second cas où le feu auroit été trop fort, la sélénite se décompose par la réaction de l'acide phosphorique, lequel ayant plus de rapport & d'affinité avec la terre absorbante des os, que l'acide vitriolique, l'en dégage; & cette portion offeuse qui est régénérée, se combine tellement avec l'acide phosphorique, qu'ils ne font plus ensemble qu'une masse vitreuse, en partie opaque, en partie transparente, & insoluble dans l'eau. Alors plus de séparation d'acide phosphorique; & si l'on veut en obtenir de cette matière vitreuse, il faut la réduire en poudre assez fine, la remettre dans une cornue avec la moitié de son poids d'acide vitriolique, & procéder à la distillation très-lentement pour l'amener au point que j'ai dit au sujet de la première opération. Par ce moyen, l'acide vitriolique réagit sur la matière vitreuse, la dissout, & y demeure inhérent en partie: condition nécessaire pour la séparation de l'acide phosphorique, comme on le verra ci-après.

9°. La masse vitreuse opaque qui reste

dans la cornue après la distillation , est un composé d'acide phosphorique , d'un peu d'acide vitriolique , d'une partie osseuse & d'une très-petite quantité de sélénite. C'est de toutes ces matières qu'il faut dégager l'acide phosphorique. Il me paroît que ceux qui ont travaillé sur la séparation de cet acide contenu dans les os , & qui m'ont fait part de leurs opérations , tels que MM. *Poultier de la Salle* , & *Macquer* (1) , ont été embar-

(1) M. *Proust* , apothicaire-major gagnant maîtrise à l'Hôpital-général , que j'ai l'honneur de voir assez souvent , me parlant un jour du procédé de M. *Scheele* sur l'acide phosphorique des os , qu'on venoit de publier de nouveau dans le *Journal de Physique* , me dit qu'il s'occupoit des expériences & des moyens de retirer cet acide des os de bœuf. Je m'en occupois aussi moi-même , mais j'appliquois sur-tout mon travail à la corne de cerf. Ce jeune artiste me fit part de ce qu'il pensoit , de ce qu'il avoit déjà fait , & du plan qu'il s'étoit proposé de suivre.

Ce fut dans une de nos entrevues que nous nous communiquâmes nos idées , & les difficultés qui paroissent se présenter pour obtenir l'acide phosphorique des os sous la forme d'un verre transparent.

A cette occasion je lui proposai un problème énoncé en ces termes : *Il est possible d'avoir l'acide phosphorique des os , sous une forme vitreuse transparente , comme le plus beau crystal* ,

Au mois de Mai dernier , dans une de mes leçons du Cours du Jardin du Roi , je fis voir de

rassés, & n'ont pas réussi à l'avoir sous une forme de verre clair & transparent, comme on l'obtient du sel fusible pur.

cet acide sous la forme de verre tout-à-fait transparent, que je fondis dans un creuset en présence de tout l'amphithéâtre.

J'ai dit à M. Proust, & j'ai répété au Jardin du Roi, que le moyen étoit simple, & le procédé connu; qu'il suffisoit de l'appliquer à la séparation de cet acide des os. Ce moyen est fondé, comme on l'a vu, sur l'insolubilité de l'acide phosphorique dans l'esprit-de-vin. En communiquant le procédé à M. Proust, je le priai de n'en faire part à personne. Mais après qu'il eut lui-même préparé de cet acide phosphorique des os, & qu'il en eut fait voir à plusieurs particuliers, la nouvelle s'en répandit parmi ceux qui s'appliquent à l'étude de la Chymie, & dans les amphithéâtres. Il y eut beaucoup de personnes qui sollicitèrent M. Proust de leur indiquer les moyens qu'il employoit pour retirer cet acide, & pour le mettre sous forme d'un verre transparent, & l'espoir d'obtenir ce secret, lui procura bientôt l'honneur d'être visité, je ne dis pas de gens curieux, mais de chymistes même d'une grande réputation.

M. Proust a un travail suivi & fort intéressant sur l'acide phosphorique des os des animaux, & sur sa nature, qu'il doit faire insérer dans le *Journal de Physique* du mois d'Octobre. Il m'a fait part aussi de plusieurs choses également intéressantes sur différens objets de Chymie; & autant je le presse à les rendre publiques, autant je l'ai exhorté à retenir son secret dans le particulier: une longue expérience m'ayant trop appris à quel point il est dangereux d'être & si facile & si communicatif.

Pour retirer cet acide phosphorique , il faut prendre la masse vitreuse opaque , qui reste dans la cornue , la casser par petits morceaux entre deux papiers , la mettre dans un évaporatoire demi-sphérique de verre , verser dessus dix à douze onces d'eau distillée , & l'agiter de temps en temps avec une spatule de verre. Peu à peu l'eau dissout l'acide phosphorique avec le peu d'acide vitriolique , & une petite quantité de sélénite. La liqueur s'épaissit au point d'être comme un sirop, blanche & opaque ; on la décante après l'avoir agitée. Il reste encore une certaine quantité de matière vitreuse à dissoudre , ainsi que de celle qui adhère aux morceaux de verre de la cornue qui en sont pénétrés. On remet une seconde fois six onces d'eau , & l'on procède comme ci-dessus. On répète une 3^e & 4^e fois , en ajoutant à chaque fois la quantité de trois à quatre onces d'eau distillée jusqu'à ce qu'il ne reste plus que quelques parties osseuses qui sont incrustées avec les morceaux de verre de la cornue dissoute , en partie , par l'acide phosphorique qui réagit sur le verre.

Toutes ces dissolutions , qui sont blanches & opaques , s'éclaircissent par un repos de 12 ou 24 heures , & toute la partie osseuse se précipite. La liqueur ti-

rée au clair, on lave ce dépôt osseux trois ou quatre fois avec trois ou quatre onces d'eau distillée chaque fois (1).

Ayant réuni ces lotions à la première liqueur, on met le tout à évaporer au bain-marie dans un pot de verre, au point de le réduire au volume de dix ou douze onces d'eau.

Enfin, lorsque la liqueur est refroidie, on y mêle dix à douze parties & même plus, d'esprit-de-vin. On agite bien ce mélange, qui devient blanc & laiteux. On laisse en repos le pot de verre pendant douze à vingt-quatre heures. L'acide phosphorique se précipite au fond sous une forme plus ou moins fluide, & à peu-près de la consistance d'une résine de jalap ou de scammonée nouvellement préparée.

Cet acide est plus ou moins opaque & à demi transparent. On décante l'esprit-de-vin & on en repasse quelques autres onces sur l'acide phosphorique, pour le bien laver & le priver, autant qu'il est possible, de l'acide vitriolique surabondant.

(1) Pour ne pas me surcharger d'un volume considérable d'eau, je préfère, pour la lotion de ce dépôt, l'eau distillée qui a servi ci-dessus à laver les fragmens du verre de la cornue.

Dans cet état , l'acide phosphorique pèse deux onces un gros , & colle aux doigts comme de la glu. Alors , si on le fond dans un creuset d'Allemagne , ou mieux , dans un creuset de porcelaine , on obtient un verre transparent comme le crystal. On doit observer dans cette fonte , qu'il ne faut pas mettre tout à la fois son acide phosphorique dans le creuset ; mais on l'y met par parties , & l'on chauffe très-doucement , afin de dissiper l'humidité & le peu d'acide vitriolique qui se dégage d'un vestige de sélénite que contient cet acide phosphorique.

Dans l'évaporation qui se fait de l'humidité & de l'acide vitriolique , la matière bouillonne beaucoup & monte avec facilité. Mais après que ce gonflement a cessé & qu'on a introduit tout son acide phosphorique dans le creuset , on augmente le feu jusqu'à faire rougir assez promptement le creuset.

La matière alors entre dans une fusion parfaite , & présente l'aspect d'un beau verre transparent qu'on laisse au feu pendant quelques minutes , jusqu'à ce qu'on s'apperçoive d'une transparence bien décidée.

Par le procédé que je viens de décrire , j'ai retiré d'une livre de corne de cerf , une once deux gros deux scrupules &

dix-huit grains d'acide phosphorique dans l'état d'un beau verre bien transparent. Il est resté de cette quantité obtenue, deux gros vingt-quatre grains dans le creuset d'Allemagne qui en a été en partie pénétré & comme imbibé. Ce creuset devient avantageux pour une nouvelle fonte, en ce qu'on perd bien moins de son acide phosphorique, & si l'on se sert d'un creuset de porcelaine qui a sa couverte intérieure, la perte est fort peu de chose.

Lorsque l'on tient long-temps en fusion l'acide phosphorique dans les creusets, il réagit dessus.

Cet acide, dans l'état de verre, diffère sensiblement de celui retiré des urines. M. Proust a, sur l'un & l'autre, des expériences très-curieuses qui doivent paroître en partie dans le *Journal de Physique* du mois d'Octobre, en attendant une suite plus étendue d'observations qu'il se propose de publier.

1°. J'ai remarqué que l'acide phosphorique que l'on dégage de la liqueur par le moyen de l'esprit-de-vin, est plus ou moins transparent, ou plus ou moins opaque. On se souviendra aussi que j'ai dit que la liqueur dont on dégage cet acide par l'esprit-de-vin, contient un peu de sélénite. C'est une portion de cette

sélénite qui donne l'opacité à l'acide phosphorique. Du moins je soupçonne qu'elle est dûe à cette substance saline. On peut partager la sélénite avant de fondre son acide phosphorique au creuser.

Pour cet effet, on le fait dissoudre dans quatre ou six onces d'eau distillée. Alors on voit nager des flocons blancs très-légers & d'une grande division. On filtre son acide phosphorique sur un linge simple ou double, & le partage qui se fait de ce peu de matière terreuse le rend plus pur.

II°. On vient de voir le moyen que j'ai appliqué pour partager l'acide phosphorique, afin de l'avoir sous forme de verre. J'ai été conduit à cette expérience d'après l'observation de M. Margraff, qui a démontré qu'il étoit insoluble dans l'esprit-de-vin. C'est ce qui m'a déterminé à faire l'application de ce moyen à ma liqueur; mais ce n'est pas le seul que j'aye employé. Il y en a plusieurs autres qui sont également praticables. On peut appliquer l'esprit-de-vin à la liqueur préparée pour la distillation au point de rapprochement où on la met dans la cornue. Si l'on mêle à cette liqueur dix à douze parties d'esprit-de-vin, elle se trouble & devient opaque & laiteuse. Qu'on la laisse reposer dans cet état,

14 ou 36 heures, une partie de l'acide phosphorique se dégage comme dans l'autre expérience, avec cette différence que cet acide me paroît être en moindre quantité & plus opaque en raison de la sélénite qui se partage avec lui. Cependant, par un tour de main, on peut partager tout, ou presque tout l'acide phosphorique sans rien changer aux deux liqueurs. Il suffira de bien observer ce qui se passe dans cette opération pour saisir aussi-tôt ce moyen qui m'a réussi. Il en est encore d'autres qui se tirent des combinaisons salines. Mais outre que ces moyens sont embarrassans, ils demandent de plus, des manipulations particulières, dont je réserve le détail pour une autre occasion.

12°. Il y a des Chymistes qui regardent la terre animale retirée des os, comme une terre particulière à laquelle ils refusent la qualité absorbante, telle qu'elle est dans la craie & dans la pierre à chaux. Mais cette terre animale, privée de son acide phosphorique, est propre à faire une vraie chaux qui s'dchauffe avec l'eau, avec laquelle elle se combine comme la chaux ordinaire. Elle est caustique & rend tels les alkalis fixes & volatils. Pour préparer cette terre animale, il suffit de décomposer la sélénite

avec un alkali fixe, & de bien laver cette terre avec de l'eau pure. Lorsqu'elle est sèche & qu'on la calcine convenablement, elle fait de la chaux.

C'est un fait connu des Chymistes, que toute terre absorbante naturelle & la plus pure, unie à un acide minéral, ensuite dégagée de cet acide par un alkali fixe, a subi une légère altération & peut-être une nouvelle combinaison qui la rend un peu différente de la terre absorbante pure. Voilà ce que j'ai remarqué dans la terre animale comparée aux autres terres absorbantes.

13°. J'ai examiné d'autres substances animales, dont l'usage est admis dans la pratique de la Médecine, pour voir si elles contenoient de l'acide phosphorique; tels sont les yeux d'écrevisses & la nacre de perles. Mais je n'ai apperçu, dans mes expériences, aucune trace de cet acide. Au moins, s'il y est, c'est en petite quantité; & il faudroit, sans doute, opérer plus en grand pour l'y trouver.

Il est à remarquer que les substances animales qui contiennent de l'acide phosphorique, sont toutes des os ou des dents.

Du Sel marin gris.

Le sel marin gris, ou sel de gabelle, qui se prépare dans les marais salans de la Saintonge, à Hyeres, &c, & dont on

fait usage dans presque tout le Royaume, contient une petite portion de mercure coulant qui y est mêlé dans un tel état de division, qu'il n'est pas possible de l'observer à la vue, ni même avec le secours de la loupe (1).

Sur quoi il se présente naturellement plusieurs questions; savoir, d'où vient ce mercure? Est-il originairement dans le sol du lieu où l'on prépare ce sel? Est-il apporté par l'eau de la mer? Est-il uni au sel marin, ou au léger limon terreux que l'eau de la mer charrie avec elle? questions qu'il seroit plus facile de décider, si l'on étoit sur les lieux, mais dont j'espère donner la solution.

On peut employer plusieurs moyens pour démontrer ce mercure. En voici un que j'ai mis en usage il y a plus de vingt ans, en préparant le nitre quadrangulaire.

On prend communément, pour cette

(1) Je ne sais si je me trompe, mais je crois que c'est l'*Angelot* qui avoit déjà observé qu'en promenant un filet d'or dans du sel marin, ce filet blanchissoit tout de même que si on l'avoit frotté de mercure coulant. C'est encore une petite friponnerie des enfans, connue de tout temps, de blanchir des liards & des pièces de deux sols dans le sel exposé sur le feu, afin de les faire passer pour des pièces de douze sols.

opération, huit ou douze onces, ou une livre de sel marin tel qu'il vient de la gabelle, on le réduit en poudre, on le met dans une cornue de verre lutée assez grande, pour pouvoir verser sur son sel trois ou quatre parties d'acide nitreux un peu fumant, & on procède, suivant les regles de l'art, à la distillation au feu de réverbere.

Après que la distillation est achevée, on casse avec précaution la cornue, dans le col de laquelle on trouve communément un peu de poussiere blanche, qui est un vrai mercure sublimé corrosif. Quelquefois on n'en trouve point; cela dépend de la maniere dont on a procédé à la distillation, & selon qu'elle a été plus ou moins vite. Lorsqu'on ne trouve pas ce mercure, c'est qu'il a été dissous par la liqueur qui a distillé; mais on peut le retrouver dans l'espece d'eau régale qui passe dans la distillation du nitre quadrangulaire.

Si l'on frotte un morceau de cuivre rouge avec le sublimé de mercure qu'on trouve dans le col de la cornue, il le blanchit très-bien.

On démontre encore ce mercure en purifiant dix à douze livres de sel marin. On fait dissoudre son sel à l'eau bouillante dans une terrine de terre vernissée.

Quand on a tiré la liqueur au clair, & que tout le sel marin est dissous, le dépôt terreux qui reste contient le mercure. En se procurant assez de ce dépôt terreux, qu'on le sèche dans la même terrine, & qu'on le distille dans une cornue de verre luttée, on trouvera son col tapissé de petites gouttes de mercure coulant.

En mettant une petite lame ou un louis d'or dans le dépôt terreux qui reste après la dissolution du sel marin, ou même dans la terrine où se fait cette dissolution, il s'y attache de petits globules de mercure, qui sont très-sensibles & qui blanchissent l'or par le frottement, lorsqu'on a soin de remuer la liqueur avec une spatule de bois.

On me dispensera de rapporter encore ici différens autres moyens de démontrer le mercure en faisant sécher le dépôt terreux séparé du sel marin par la dissolution de ce dernier.



RÉFLEXIONS CRITIQUES

SUR les Fumigations dans les phthifies pulmonaires ; par M. MORIN, docteur en Médecine à Avranches.

AVANT que de prononcer sur les effets d'un remède, il faut connoître la nature de la maladie à laquelle on veut l'appliquer. Je commencerai donc par donner la définition de la phthisie pulmonaire, ensuite je désignerai les indications de cette maladie, je dirai enfin ce que je pense des fumigations, d'après ce que j'ai observé moi-même.

Une petite toux, des crachats purulens, la fièvre lente avec redoublement, l'oppression, la voix rauque, & une douleur dans quelqu'endroit de la poitrine, & le plus souvent vers le dos, sont les symptômes les plus reconnus d'un ulcère au poumon, qui lui-même occasionne la phthisie. Cet ulcère se forme à la suite d'un crachement de sang, d'un abcès, de tubercules, qui surviennent après la péripneumonie, la petite-vérole, la rougeole, &c. Il est récent ou invétéré superficiel, ou profond & sinueux, molasse ou calleux, cacoethe ou benin. La

connoissance de la cause , la différence des symptômes & les qualités du pus , caractérisent les différentes especes de ces ulcères & indiquent la méthode curative. Les fumigations peuvent-elles remplir toutes les indications que présentent les différentes causes & les degrés de cette maladie ? Ces topiques peuvent-ils produire trois effets différens & consécutifs , la mondification , l'incarnation & la cicatrisation ? Les différens ulcères au poulmon & leurs divers états ont fait imaginer trois sortes de fumigations , d'émollientes , d'astringentes & de balsamiques. Sans rejeter tout-à-fait les deux premières , M. *Billard* adopte de préférence les balsamiques. N'ayant fait d'observations , que sur ces dernières , ce sera d'elles aussi que je m'occuperai particulièrement. Quant aux fumigations humides , on ne peut disconvenir qu'elles procurent beaucoup de soulagement aux personnes d'une constitution sèche & bilieuse , aux hypochondriaques , dans les asthmes convulsifs & dans les toux ferines. Je ne connois que peu de cas où les astringentes pourroient être mises en usage ; en irritant , elles s'opposeroient à la consolidation de l'ulcère , & on ne doit sans doute les employer que pour accélérer

le rupture d'une vomique. Mais heureusement les fumigations, qu'on croit être souvent astringentes, n'ont rien moins que cette vertu, *astringentium vis fixa est, nec cum aquâ in altum elevatur.* V. Comment. *Van Swieten*, de Phthisi. Mais ce sont les fumigations, qu'on nous vante comme balsamiques, qui sont réellement âcres & astringentes. La vérité est démontrée par l'analyse de leurs ingrédients, & par l'expérience. C'est sans doute la toux violente que ces fumigations excitent, qui les a fait tomber dans ce profond oubli dont *Mead* (*monita medica*) semble se plaindre; c'est par le même motif qu'*Astruc* les condamne, & que *Morton* n'en parle point; lui qui n'a pas craint de prescrire les matiaux & les plus forts astringens: mais je me hâte de venir à mes observations.

M. le Chevalier de ** crachoit le pus depuis cinq ans, à la suite d'une péri-pneumonie: ni la petite-vérole qu'il eut deux ans après, ni les secours de l'art, ne purent dessécher cet ulcère, ni arrêter les progrès de la phthisie. Cependant, malgré des crachats purulens, le marasme, l'extinction de la voix, l'oppression & la fièvre hectique, le malade avoit bon appétit & digéroit bien, ses nuits étoient tranquilles, il conservoit même

ce fond de gaieté qu'il avoit reçue de la nature. Un des parens du malade entend parler des fumigations balsamiques , & se persuadant avec facilité ce qu'il désiroit avec ardeur , il propose ce genre de remède avec confiance.

Pour prévenir les dangers du dessèchement trop prompt d'un vieil ulcère , on commença par appliquer un vésicatoire à un bras , & à ouvrir un cautère à l'autre. On prescrivit en même temps les bouillons de grenouilles avec la pulmonaire , la bourache , les jujubes & le capillaire. Une légère infusion béchique avec le miel fin ou le sucre rosat servoit de boisson ordinaire ; le malade prenoit aussi tous les matins cinq gouttes d'un prétendu vrai baume de Judée. Le régime étoit presque tout végétal. Le malade ainsi préparé , commença le 29 Août 1775 , l'usage des fumigations , suivant à la lettre les procédés indiqués par M. Billiard. Cependant à un feu modéré , nous n'obtenions presque point de vapeurs , & pour peu qu'on l'augmentât , elles devenoient âcres & empyreumatiques au point de produire une irritation très-incommode aux yeux & à la gorge. Nonobstant ces effets , on insista , l'espace de 3 semaines , sur l'usage de ces fumigations. A cette époque il survint une

fièvre double tierce avec de fortes douleurs de tête, perte d'appétit, insomnie & suffocation. Après le sixième accès, cette fièvre céda à un minoratif & à quelques doses de quinquina. Pour diminuer l'âcreté des fumigations auxquelles le malade étoit décidé de revenir, on ne se servit que de cire & d'encens, & ensuite de miel en rayon, d'encens & de baume du Pérou. Ces substances, jettées sur le charbon allumé, donnèrent effectivement des vapeurs moins insupportables que ne l'étoient les premières. Vers le milieu d'Octobre suivant, le malade se trouva mieux & reprit un peu d'embonpoint; mais le mois de Février son état empira, non pas de manière cependant à l'empêcher de rejoindre son régiment, où il continuoit l'usage des fumigations, avec un succès qui, par malheur, n'étoit qu'apparent; car il mourut subitement dans les bras d'un de ses amis, qui n'eut pas le temps d'achever une lettre qui devoit apprendre à ses parens, que le malade alloit assez bien.

Mademoiselle de **, âgée de dix-neuf ans, malgré une tisanne béchique & un bon régime, eut à se plaindre d'un rhume opiniâtre. Les crachats commencèrent même à être teints de sang, & tous les symptômes, qui sont la suite

d'un ulcère au poulmon, ne tarderent point à fuivre. Deux mois après, on propofa les fumigations, & malgré la plus grande attention pour les adminiftrer, cette demoifelle ne put néanmoins les fupporter plus de trois jours; elles irritoient la toux, déchiroient les poulmons, occafionnoient des fuffocations & des engouffes, qui menaçoient de l'étrouffer. J'ai vu encore un autre phthifique qui, de même n'en put jamais fupporter l'ufage, quelque foin qu'on eût d'en modérer l'impreffion.

Les fumigations excitées avec des fubftances défignées comme balfamiques, ne font donc nullement telles par leur action. Elles font feulement aftringentes, acrimonieufes, empyreumatiques; auffi d'obfervation prouve-t-elle qu'elles font pernicieufes dans prefque toutes les phthifies.

Mais dans le cas où l'on feroit affez habile pour adminiftrer ces fumigations comme M. Billard, (*elles font, dit-il, fi agréables & fi douces, que le poulmon le plus malade & le plus délicat les fupporte avec une forte de plaifir*) déterminons dans quel cas il feroit permis d'en faire ufage. Elles pourroient convenir aux afthmes humides & à ces conftitutions lâches des poulmons fujets aux

332 OBSERVATIONS
engorgemens catarrheux. Elles pour-
roient encore être employées avanta-
geusement dans ces cas où après une
suppuration abondante, la mollesse &
le relâchement des chairs s'opposent à
la cicatrisation.

OBSERVATIONS

*SUR les bons effets des lavemens de
quinquina dans le météorisme du bas-
ventre de ceux qui sont travaillés de fie-
vre putride maligne; par M. BAUDRY,
Maître en Chirurgie à Vieillevigue en
Bretagne.*

LES fievres intermittentes ne sont pas
les seules dont on puisse obtenir la gué-
rison par le quinquina, on lui connoît
encore cette singulière propriété dans la
fièvre putride maligne.

M. de Haen prescrit ce remède dans
tous les temps de la maladie indistincte-
ment, avant, pendant & après l'éruption
des exanthêmes. Tels sont ses termes :
"Cortex peruvianus vel declarante se
"malignitate aliquamdiu post eruptio-
"nem exanthematum, vel cum ipsâ exan-
"thematum eruptione, vel etiam ante

» eruptionem eorum, vel ab ipso morbi
 » principio, illico, summo cum effectu
 » datus est (1) ».

Je respecte l'autorité de M. de Haen, & suis persuadé que le quinquina peut produire de bons effets même dès l'invasion d'une fièvre maligne; mais, d'après le résultat de mes observations, je suis en droit de conclure aussi, qu'il est des fièvres malignes, & ce sont, sans doute, celles dont la marche est plus lente, dans lesquelles le quinquina donné trop tôt, ne produiroit que de mauvais effets. Pendant dix-huit mois des années 1773 & 1774, nous eûmes à combattre une fièvre putride maligne, dont les symptômes étoient une prostration totale des forces, un violent mal de tête, douleurs dans les lombes & les cuisses, une altération démesurée, la sécheresse de la langue, l'aridité de la peau, des urines d'abord claires, ensuite rouges sans sédiment, le dévoiement avec des déjections bilieuses accompagnées de vers, parmi lesquels étoient de petits crôtins de couleur jaune, des nausées & même des vomissemens, peu d'agitation dans le poulx qui étoit fort peu différent de l'état na-

(1) *Rationis medendi pars tertia*, cap. I, pag. 265, édit. de Paris, in-12. 1771.

turel. Il se faisoit une éruption pétéchiale, sur-tout au col, au bras & à la poitrine, qui ne parut point au commencement de l'épidémie; ce ne fut que quelques mois après. Survenoient enfin le délire obscur, l'assoupissement, les soubresauts des tendons, la langue se couvroit d'une croûte sèche & noire, le pouls se déprimoit, & le bas-ventre se météorisoit avec constipation. Les malades, avec ces derniers accidens, hors d'état d'avalier, succomboient presque infailliblement. Dans cette fâcheuse situation, où les lavemens émolliens, purgatifs & les fomentations de toute espèce, n'étoient d'aucun secours, ne contribuoient-ils point plutôt au mal par l'humidité, qui est un agent de la putréfaction?

Après avoir fait précéder les purgatifs, sur-tout les émétiques, la méthode rafraîchissante fut celle que je mis en pratique. On s'abstint de la saignée, qui étoit contre-indiquée par la dissolution des humeurs; à moins que des symptômes d'inflammation bien décidée n'obligeassent d'y recourir. L'éruption des exanthèmes n'eut aucun caractère critique & quelques pauvres gens, abandonnés à eux-mêmes, se rétablirent parfaitement en ne prenant pour toute boisson que de l'eau froide. Je dois faire remarquer que

Pérution fut notablement plus nombreuse au mois de Janvier 1774, que dans les saisons plus chaudes. J'avouerai toutefois que la méthode rafraîchissante échouoit souvent à l'époque du météorisme du bas-ventre, qui n'arrivoit guere avant le douzieme jour.

Croyant prévenir le funeste symptôme, assez commun dans cette maladie qui annonçoit l'atonie des parties intestinales, & la putréfaction à son terme (je dis à son terme, relativement aux corps encore vivans); j'essayai de suivre à la lettre M. de Haen; je donnai à plusieurs malades l'extrait de kina dans tous les temps de la maladie. Dans ceux qui en ont fait usage les premiers jours, la chaleur augmenta, la fièvre redoubla d'intensité, le délire survint plus vite, & fut plus violent; les autres symptômes ne diminuèrent en rien, & les malades alloient à grands pas au tombeau avec le météorisme du ventre. Je crus enfin entrevoir que, s'il étoit un cas où l'on dût employer efficacement l'extrait de cette écorce, c'étoit, sans contredit, dans cette circonstance où le relâchement des solides & un commencement de décomposition des fluides menacent de la putréfaction. N'y a-t-il pas lieu de croire que le quinquina donné trop tôt n'accélere la

perte totale du ressort des intestins, en portant, par sa vertu tonique, l'éréthisme à l'excès? C'est ainsi que l'application, sans doute, des vésicatoires avant le temps de coction, devient, le plus souvent; très-pernicieuse, soit en augmentant l'éréthisme, soit en contribuant à la dissolution du sang par les molécules irritantes des cantharides. Aussi est-il bien vrai qu'ayant été témoin, dans cette épidémie, des funestes effets de leur application prématurée, j'eus lieu, dans la suite, d'être satisfait de l'usage que j'en fis dans les cas où les exanthèmes étoient répercutés; & vers le douzième jour de la maladie qui se terminoit ordinairement en bien ou en mal le quatorzième; elle ne parcouroit jamais un moindre laps de temps, & se prolongeoit quelquefois, mais rarement, jusqu'au 21^e & 30^e.

Madame *Fortineau* fut la première à qui j'administrai les lavemens de kina: elle tomba malade le 15 Janvier 1774; elle fut en proie à presque tous les symptômes ci-dessus mentionnés. Dès le commencement, l'usage des purgatifs & des antiseptiques, sur-tout des acidules, ne font point négligés, ni les bols camphrés, &c. Cependant les accidens augmentent, & le 26 arrive, c'est-à-dire, le douzième jour de la maladie: c'est alors
que

que l'assoupissement survient, le délire continue, les soubresauts des tendons se font sentir, les mains chassent aux mouches, la langue est noire, les paupières sont mouillées de larmes involontaires, & le ventre, qui devient paresseux avec une légère tension, annonce le météorisme. Les pétéchies ne sont plus que légèrement apparentes. C'est ici que je m'empresse d'appliquer les vésicatoires : la malade reçut ce jour-là deux lavemens émolliens, le premier sortit, & le dernier resta. Le 13, on essaya de faire prendre à la malade une potion huileuse qu'elle ne put avaler par défaut de connoissance & de mouvement. Le ventre se gonfla, & faisoit entendre un bruit de parchemin lorsqu'on le pressoit de côté ou d'autre : on donna ce jour-là trois lavemens qui restèrent. Dans cet état désespéré, je délaie cinq gros d'extrait de quinquina dans dix onces d'eau tiède, que je lui donne en lavement à onze heures du soir, du 13 au 14 de la maladie. A onze heures & demie, les assistans furent aussi surpris que moi du bruit extraordinaire que tout-à-coup fit entendre la sortie des lavemens, des matieres infectées, & des vents que le ventre emprisonnoit depuis la veille. L'évacuation fut si considérable, que la malade baignoit dans son lit :

elle fut si singulièrement soulagée que, revenant comme d'un profond sommeil, elle s'écrie d'une voix éteinte : *Où suis-je ?* en soulevant doucement sa tête. Elle remarqua, pour la première fois, qu'on lui avoit appliqué les vésicatoires aux jambes. La peau de son ventre devint sur le champ aussi lâche que celle de celui d'une femme nouvellement accouchée. Dès cette époque, tout alla de mieux en mieux, moyennant quelques lavemens de kina à moindre dose, & son extrait en boisson, qu'elle continua pendant plusieurs jours. La convalescence a duré un mois & demi ou environ, avec douleur & œdématic au pied gauche. Sa santé s'est depuis assez bien soutenue.

Au mois de Mars suivant, le nommé *Leroux*, place S. Thomas, fut pris de la même maladie. Il négligea, jusqu'au 13^e jour, le régime & les remèdes. M. *Thierry*, médecin de distinction à Montaigu, passa ce jour-là, & fut prié de voir le malade : je fus appelé en même-temps. Nous trouvâmes *Leroux* dans l'état désespéré où fut la malade de l'observation précédente ; nous lui fîmes donner un lavement de demi-once (1) de quinquina,

(1) *Nota.* Une demi-once de quinquina en substance ne répond point aux cinq gros d'extrait de quinquina qui furent donnés en lavement, en une dose, à la malade de l'observation précédente.

SUR LES BONS EFFETS, &c. 339
dont l'effet fut aussi prompt & aussi sûr
que dans l'observation ci-dessus. Notre
malade alla depuis, toujours de mieux en
mieux, en continuant quelque temps de
prendre le quinquina en lavement &
en boisson.

Je n'ai point encore vu manquer cet
incomparable remède dans pareilles cir-
constances qui se sont présentées nom-
bre de fois dans le cours de l'épidémie.
Je suis trop ami de la vérité pour dé-
guiser son insuffisance, si quelquefois son
usage avoit été moins heureux.

R É P O N S E S

AU MÉMOIRE A CONSULTER.

SUR une Phthisie commençante ; par
M. LE COMTE, Docteur en Méde-
cine à Eyreux. (Voyez Journal d'Août,
page 142).

LA première des trois réponses qui
nous sont parvenues est de M. *Pomme*,
médecin consultant du Roi & de la grande
Fauconnerie. Le nom seul de ce médecin
nous dispense de publier sa consultation.
On fait, depuis dix ans, que la glace,
l'eau froide & l'eau tiède, avec un soup-

çon de poulet ou de veau, forme imper-
rurbablement ce qu'il appelle son *cortège*
médicinal. En voilà bien assez pour nos
lecteurs ; mais pour marquer en même
temps à M. *Pomme* notre empressement
à l'obliger, nous annoncerons ici, comme
il nous l'apprend dans un *post scriptum*,
que le *Traité des vapeurs* vient d'être
traduit à Londres, à Madrid & à Naples.

Nous communiquerons en entier les
deux autres réponses ; l'une plaira par
les idées qu'elle présente, & l'autre ren-
ferme une observation qui fournit une
preuve de plus de l'efficacité du quin-
quina dans un certain temps de la phthisie.

.RHTIURMOD A RHUURIC VA

L E T T R E

De M. DESONDES, Médecin de la
Faculté de Montpellier, à Millau en
Rouergue.

M E S S I E U R S ,

Après avoir lu le Mémoire à consul-
ter, sur une phthisie commençante, que
vous venez d'insérer dans le *Journal de*
Médecine d'Août, page 142. j'y réponds
sur le champ, pour vous dire (mais sans
entrer dans de vains raisonnemens, à

cause, le plus souvent, de leur vuide) qu'après des observations que j'ai par-devers moi, le mieux est, à mon avis, pour la malade, de lui faire faire des voyages de longs cours; observant, si le cheval sera meilleur que la litiere, ou le carrosse meilleur que tous les deux: au défaut de tout cela (mais ce seroit bien peu de chose) l'escarpolette, ou une chaise à petites roues. Quoique je sois ennemi des explications, j'aime qu'on combine toujours, & qu'on dise en soi-même: Je fais cela par rapport à cela. *Hoc propter hoc.* Et si je devois donner la raison de l'exercice que je conseille, je dirois que dans la plupart des maladies, sur-tout chroniques, les humeurs sont en stagnation, & confondues dans la plupart des viscères du bas-ventre & de la poitrine, ainsi que dans le cas dont il s'agit; & que pour les mettre dans la voie de la circulation, & en procurer le triage, en rétablissant les sécrétions qui sont en défaut, il n'y a rien de mieux que les secousses du cheval, ou les doux balancemens de la litiere, ou bien les divers mouvemens de la chaise, ou du carrosse. Ajoutez à cela la différence des climats qu'on parcourt: car tantôt c'est un bord d'une riviere, ce qui n'est pas indifférent; tantôt une col-

line, & d'autres fois des élévations dont l'air épuré n'aide pas peu au rétablissement de bien des malades; l'odeur de beaucoup de plantes, sur-tout celle des sapins balsamiques & vulnéraires, est très-salubre pour les poitrinaires, en ce que, ce qui en émane pénètre directement dans les poumons, *illibatâ formâ*.

Pour appui de ce que je viens de dire, je pourrois remonter jusqu'à *Herodicus*, l'inventeur de la Médecine gymnastique, ou pâlestre, & citer plusieurs médecins de l'antiquité, qui ont guéri leurs malades par différens exercices. *Sydenham*, ce grand observateur, a cru l'équitation si utile & si avantageuse, qu'il a dit que celui qui pourroit en faire un secret, deviendrait trop riche. *Dufault*, célèbre médecin de Bordeaux, l'a si bien cru de même, qu'il envoyoit fort loin ses malades, sous le prétexte de leur faire prendre des eaux minérales, ou des bains indifférens; & *Pelet*, médecin de Millau en Rouergue, qui s'est plaint dans une observation, qu'il communiqua à feu M. de la Condamine, de ce qu'on négligeoit si fort la Médecine gymnastique (1),

(1) M. de la Condamine a fait mettre cette observation dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris, & on la trouve rapportée dans la *Gazette Salulaire* du 24 Février 1774, n°. VIII.

a guéri plusieurs malades par l'équitation, la dissipation & le régime de vivre convenable à l'état du malade. *Voyez Wanswieten, phthisis pulmonal. § 1210.* Le régime qu'il leur a fait garder, leur a, quasi, tenu lieu de remèdes; persuadé qu'il est que les alimens, donnés à propos, font de bons remèdes. *Cibus opportunè datus est optimum medicamentum.* A tout cela on pourroit substituer, quand l'équitation est absolument impossible, les frictions seches avec une brosse, ou bien avec un morceau de drap, plus ou moins rude, &c.; &, selon la différence des cas, les fumigations seches ou humides, ou les étuves, la navigation, la flagellation, la musique & la danse, &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur une phthisie commençante, par M. SOUVILLE fils, Chirurgien-Major-Adjoint de l'Hôpital Militaire de Calais.

Madame de Thomson, Angloise, âgée de vingt-six ans, d'un caractère fort doux, d'une constitution assez délicate & très-irritable, grosse de sept mois, fit un

voyage en voiture assez mal suspendue , à quinze lieues de distance de cette ville , dans le commencement du mois de Mars de cette année ; le vent , qui change dans ce climat , souvent deux ou trois fois par jour , & qui nous fait éprouver dans ce court espace de temps , les influences variées de quatre saisons , étoit alors nord. Il étoit si froid ce jour-là , qu'il fut une des causes qui contribuèrent à affecter cette jeune dame d'une toux violente. La légèreté de ses vêtemens ; jointe à quelques abus du côté du vin , café & liqueurs spiritueuses chez les amis qu'elle visitoit , n'influèrent pas pour peu à donner de l'activité à cette disposition inflammatoire ; elle étoit même dans l'intime persuasion , qu'à l'aide de ces boissons elle pourroit être soulagée.

De retour chez elle , la toux augmenta , & la fièvre survint avec une douleur pleurétique au-dessus du sein droit , & les autres symptômes qui caractérisent la pleurésie. Je débutai par une saignée , lui prescrivis une infusion de fleurs de sureau miellée , la diète la plus stricte , & quelques lavemens. Elle ne voulut , sous quelque prétexte que ce put être , faire usage de ce dernier moyen. Quatre heures après les symptômes pleurétiques ayant encore aug-

menté, je lui fis une seconde saignée & une troisieme enfin vers le soir, & le sang que je lui tirai étoit on ne peut plus inflammatoire.

A cette époque, je fis appeller M. *Froissard*, médecin de cette ville, qui applaudit à la conduite jusque-là tenue, mais qui s'opposa fortement à une quatrième saignée & à l'application d'un emplâtre vésicatoire sur le siege de la douleur. Il préféra à ce dernier moyen un épithème avec les gommes, dont l'effet ne fut nullement sensible. En son absence les accidens persistant & croissant, ainsi que l'inquiétude des parens & amis, je priai le lendemain matin M. *Coste*, médecin de l'hôpital militaire, de m'aider de ses conseils, qui, examen fait de la maladie & de la nature du sang constamment inflammatoire, prescrivit la quatrième saignée & l'application du vésicatoire déjà proposé. Ce topique produisit son effet ordinaire complètement, & la saignée diminua pour le moment la violence des symptômes; ce calme passager ne fut pas de durée, les accidens reparurent de nouveau, & avec tant d'intensité, que nous fûmes contraints de la resaigner trois autres fois; ce ne fut même qu'à cette époque & qu'à la dernière saignée, que les accidens cède-

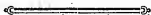
rent. Cet état d'amélioration sensible persista jusqu'à vers minuit, temps auquel les douleurs de l'accouchement se déclarèrent : on vint précipitamment me chercher ; à mon arrivée, je tâtai le pouls de la malade, qui m'effraya, & de suite je la touchai. J'apperçus par ce dernier examen, une disposition prochaine à un accouchement naturel, que j'eus peu de temps après, la satisfaction de terminer heureusement. L'enfant ne vécut qu'assez pour pouvoir lui conférer le baptême. Les lochies assez abondantes qu'eut l'accouchée & quelques selles spontanées, lui procurèrent un peu de sommeil : les doux minoratifs & le régime ont, dans l'espace de trois semaines, terminé la maladie.

De nouvelles douleurs pleurétiques, & une fièvre lente, s'emparèrent de cette dame un mois après sa première guérison. Des crachats purulens, & une maigreur extrême, étoient des symptômes assez sensibles, pour lui faire craindre qu'elle mourroit sous peu de *consumption*, terme dont les Anglois se servent communément pour exprimer la phthisie. Elle étoit si occupée de cette pensée, qu'elle devint excessivement triste, se rappelant sans cesse avoir ouï dire dans son enfance, qu'elle étoit na-

tuellement disposée à cette maladie , ayant la poitrine plate en avant & sensiblement étranglée vers sa partie supérieure. La malade a éprouvé une pleurésie mortelle quelques années avant cette dernière , ainsi que des rhumes fréquens dans le cours de sa vie. Je lui prescrivis dans cet état & d'après l'avis de M. *Coste* , un minoratif , & la mis de suite à l'usage du quinquina , de la manière suivante. Elle prenoit , tous les matins à sept heures , un demi-verre , c'est-à-dire , environ trois onces , d'une décoction de quinquina avec deux livres d'eau. On coupoit cette décoction avec une égale quantité de lait de vache , le tout chauffé au bain marie. Sa boisson étoit ou l'eau d'orge , l'infusion de fleurs de sureau , ou celle de bouillon-blanc. Elle ne prenoit à midi que du riz , du sagou , du vermiceli ou du gruau , & le soir un demi-verre d'eau d'orge avec le lait.

Elle n'eut pas fait quinze jours usage de ces remèdes , qu'elle fut sensiblement mieux , ce qui m'engagea à lui prescrire la décoction de quinquina deux fois le jour. Ce moyen , joint à l'exercice du cheval , & de la gaieté , a eu un tel succès , que son embonpoint & ses forces sont revenus au point de surprendre agréablement les principales personnes

de cette ville, qui toutes la croyoit sans ressource.



Par une lettre du 21 Août, M. le Comte nous apprend que la malade pour laquelle il a consulté, a recommencé l'usage des bains le 14 Août, « qu'elle y reste environ dix heures, qu'elle y dîne, qu'elle y soupe, qu'elle n'y éprouve presque aucun ressentiment du malaise qui suivoit ordinairement ces repas, presque point d'altération, de toux, de lassitude, que les urines y coulent mieux, que le ventre y a repris sa souplesse naturelle, que le sommeil devient meilleur, & qu'un œdème, qui des malléoles, gagnoit souvent le soir jusqu'au-dessus des genoux, œdème léger pourtant, a disparu dès les premiers jours dans le bain ». On lit (mémoire à consulter, Journal d'Août, pag. 148 & 149), que l'automne dernière, après soixante bains, tous les symptômes disparurent, l'appétit s'établit, la malade put manger à son aise, elle reprit de l'embonpoint, le sommeil étoit naturel, la toux cessa, & pendant deux mois, je crus, dit M. Lecomte, le danger dissipé. La récurrence de l'année passée, & un nombre infini d'exemples pareils, ne permettent nullement de se flatter que le

nouveau mieux-être , procuré par les bains , puisse se soutenir long-temps , & encore moins que les bains & les délayans seuls , rétablissent entierement la santé. Il arriveroit au contraire , si l'on multiplioit trop l'usage des bains , qu'ils accéléreroient certainement la marche des accidens les plus fâcheux , en disposant à l'inertie de la fibre & à la colliquation des humeurs. « Je ne fais , dit M. le Comte , même lettre , si cette excessive irritabilité , que j'ai décrite , n'est pas , à tout prendre , une des complications les moins redoutables des maux de poitrine ; il ne s'agit que de pouvoir la diminuer ; car , tant qu'elle existe , elle s'oppose efficacement à la diarrhée , aux sueurs , à toutes les évacuations qui , dans d'autres cas , épuisent si rapidement. Dans cette excessive irritabilité , toutes les excrétions se trouvent à peu-près nulles , hors celle des urines , de toutes la moins pénible ; il s'ensuit qu'on peut dans cet état se réduire à la diète la plus dure presque sans maigrir. J'ai observé que ma malade ne perdoit de son embonpoint , que lorsque la fièvre se changeoit en continue ». Mais si l'abus des bains rend la phthisie incurable , & s'il hâte la destruction de ces

malades, on voit aussi que les bains pallient les accidens, qu'ils les écartent même jusqu'à faire regarder pendant quelque temps la guérison comme assurée. Il faut encore dire plus, les bains peuvent favoriser l'action des remèdes curatifs; & pour disposer à leurs effets salutaires, les bains sont même quelquefois indispensables. Lorsqu'il subsiste un extrême éréthisme, il convient donc d'en faire usage comme d'un moyen préparatoire, pour passer ensuite à des remèdes vraiment curatifs, mais que l'excès de l'éréthisme ne permettoit point d'employer. Ces remèdes sont le quinquina, les eaux aérées, & le lait. Le quinquina est, dès long-temps, recommandé dans la phthisie, & on y aura recours avec d'autant plus de confiance, que dans les cas compliqués d'éréthisme, l'usage des bains, quoique nécessaire, feroit craindre une disposition au relâchement de la fibre, & à la décomposition des humeurs.

C'est relativement à l'impression que le quinquina porte sur les entrailles, qu'on le donne en substance, en décoction ou en extrait, & qu'on lui associe des substances capables d'en rehausser l'énergie, ou d'en modérer l'action tonique & échauffante. C'est dans cette dernière in-

tion qu'en insistant sur l'usage du quinquina, on conseille celui des bains.

Les eaux aérées, telles que les eaux de Spa, de Seltz, de Buffang, &c. prises le matin, pures ou coupées avec du lait, favorisent l'expectoration, rafraîchissent & fortifient; prises dans le bain, elles produisent quelquefois ces heureux effets d'une manière plus remarquable. Ces eaux bues aux repas, avec un peu de vin, facilitent assez souvent la digestion; mais on a de même observé, que celles qu'on buvoit à souper, donnoient quelquefois de l'agitation pendant la nuit.

Dans le cours de l'affection qui donne lieu à ces remarques, il est à présumer que les mal-êtres & la gêne de la respiration, qui annoncent le besoin de la saignée, se renouvelleront malgré l'usage des remèdes les mieux indiqués; & nous serions d'avis, dans ce cas, de ne point différer de tirer du sang. Lorsque le défaut d'appétit, l'empâtement & l'amertume de la bouche indiqueroient la nécessité de purger, nous conseillerions les pilules gommeuses & purgatives de *Stahl*, on n'enchérira point sur les justes louanges qu'on a données dans les maladies chroniques. & particulièrement dans la phthisie, à l'exercice proportionné aux

forces. On ne dira qu'un mot du régime. A raison du caprice de l'estomac, il faut abandonner le choix des alimens à l'instinct, pourvu cependant qu'il n'appète point des substances décidément nuisibles. Enfin lorsque la guérison paroîtra bien établie, on doit non-seulement toujours vivre en se ménageant, mais il convient encore d'user de moyens capables de prévenir les dispositions à la maladie dont on vient d'échapper. Parmi ces moyens prophylactiques, on compte la saignée vers chaque équinoxe, l'usage du lait, des eaux minérales, celui des bains, des sudorifiques légers, &c.



S U I T E

*De la Réponse de M. BACHER;
à M. CARRERE, &c.*

Nous allons examiner ce qui regarde les éditions d'*Æmilius Macer*. Voici celles qu'on trouve indiquées dans la *Bibliothèque Littéraire*. Nous les rangeons dans l'ordre chronologique.

1477, in-4°. Neapoli.

1482, in-8°. Mediolani.

1490, in-4°. Parisiis.

1506, in-8°. Venetiis.

1508, in-8°. Venetiis.

1509, in-8°. Cadomi.

1522, in-8°. Parisiis.

1530, in-8°. Friburgi.

1588, in-8°. Rouen, traduct. franç.

1627, in-8°. Basilea.

Ces dix éditions, inscrites par M. Carrere dans sa *Bibliothèque Littéraire*, ne sont pas toutes celles qui ont paru : nous allons lui en mettre sous les yeux presque un pareil nombre, qu'il connoitra, par cette notice, tout aussi bien qu'il connoît les autres, & peut-être même un peu mieux.

I°. 1506. Parisiis. On y voit ces vers :

*Herbarum varias qui vis cognoscere vires,
MACER adest, disce : quo, dnce doctus eris.*

Parisius per Joann. Seure, pro Petro Bacquelier, anno 1506. (gothique, in-16, de 54 feuillets non chiffrés).

II°. 1527, in-8°. Basilea, avec les notes d'*Atrocianus* pour la première fois. Manget l'a

354 RÉPONSE DE M. BACHER

indiquée, & Boerner, qui l'a connue, en a donné la description; & nous apprend qu'on y a joint le *Strabi Galli hortulus*.

III^o 1537. *Cracovia*, avec ce titre :

ÆMIL. MACRI, &c.... *interprete* SIMONE DE LÓVICZ, *cum veris figuris herbarum*, &c... *Cracoviæ*, ex off. Unglerianâ, 1537, in-8^o.

IV^o 1540. *Francof. per JANUM CORNARIUM*, medicum, *emendat. ac annotat.* Francof. ap. Christ. Egenolphum, 1540, in-8^o. (*Biblioth. du Roi*).

Cette édition est divisée en cinq livres, les trois premiers sont d'ÆMILIUS MACRI, le quatrième lui est attribué, le cinquième a été composé par Marbode (Episcopo Marbodæo), lequel fut, je crois, Evêque de Rennes.

V^o. 1551. *Francof. apud Egenolphum*, in-12.

VI^o. 1559. *Basilea*. On lit au frontispice : *Cum succincta admodum difficilium & obscuriorum locorum Georgii Pictorii Villingani doctoris medici expositione, elencho virtutum & carmine de herbâ quâdam exoticâ, &c...* Basileæ, apud Henricum Petrum ou Petri, 1559, in-8^o.

L'épître dédicatoire est datée de 1558. Cette édition a été connue de Boerner, qui pourtant la place sous la date de 1558, tandis que M. Séguier, & le catalogue de Plainer, mettent 1559. Peut-être y a-t-il des exemplaires où l'on voit 1558, & d'autres où se trouvent 1559. Quoi qu'il en soit, c'est une seule & même édition.

VII^o. 1581. *Basileæ*, in-8^o. (*de 106 pag.*) cum Georgii Pictorii..... *expositione*; apud Henric. Petri.

VIII^o. 1590. *Lipsiæ*, in-8^o apud Hæred. Joan. Steinmanni. Ab Henric. Ranzovio, data editio, ad quam varia alia accessere. Elle est à la *Biblioth. du Roi*.

1X°. 1596. Hamburgi, apud Jacob. Wölf.
in-8°. ex ejusdem editione.

Que M. *Carrere*, pour tracer l'article d'*Æmilius Macer*, n'ait pas consulté la dissertation que *Boerner* a faite sur cet auteur, & qui parut en 1754, in-4°. ni les *nottes guelfica*, du même *Boerner*, nous n'en sommes pas surpris; il ne les a pas connues: mais qu'il n'ait pas tiré de la *Bibliotheca Botanica* de M. *Séguier* de quoi orner l'article destiné à *Macer*, voilà ce qui nous étonne, & ce qui étonnera tout le monde. Car il n'ignore pas l'existence de l'ouvrage du savant M. *Séguier*; il en a donné le titre dans sa fastueuse liste des auteurs qu'il prétend avoir mis à contribution. Comme le public va se défier dorénavant de semblables catalogues à la tête des compilations!

On vient de voir ce qui manque à l'article *Æmilius Macer*; indiquons actuellement les fautes que M. *Carrere* a faites dans la liste qu'il a donnée des éditions de *Macer*.

L'édition de Naples, en 1477, est de format in-4°. suivant M. *Carrere*. I. ne paroît pas qu'il l'ait vue ni examinée; 1°. parce qu'il s'embarrasse peu de faire cet examen; 2°. parce que cette édition, très-ancienne, doit être très-rare. Suivant *MAITTAIRE* (*Annal. typogr.*) elle est in-folio, & faite per ARNOLDUM DE BRUXELLA. C'est d'après *MAITTAIRE* que M. *SÉGUIER* l'annonce; car il ne l'avoit pas vue. *Deburne* dit aussi qu'elle est in-folio.

M. *Carrere* dit que l'édition de Venise, 1506, est in-8°. tandis qu'elle est marquée in-4°. par M. *Séguier*. Un autre bibliographe qui l'a vue, *Boerner*, dit aussi qu'elle est in-4°.

Celle de Venise, 1508, suivant M. *Carrere*, est encore in-8°. Cependant M. *Séguier*, d'après *Maittaire*, la dit de format in-4°.

356 RÉPONSE DE M. BACHER.

M. Carrere se contente d'indiquer une édition de Caen, 1509, in-8°. S'il avoit voulu consulter la *Bibliotheca Botanica* de M. Séguier, (mais il n'a connu probablement ce livre qu'après l'impression du premier volume de sa *Bibliothèque Littéraire*) il y auroit vu une phrase qui caractérise particulièrement cette édition ; la voici : *Cum commentariis GUEROALDI. Cadomi expensis Michaelis Angier, & Joan. Macé, operâ Laurentii Hofstingue*, 1509, in-12. (& non pas in-8°). M. Séguier ajoute qu'elle se trouve à la bibliothèque Mazarine. M. Carrere, s'il n'a point renoncé à la profession de bibliographe, pourra donc aller s'y convaincre que cette édition ne renferme pas, comme il l'observe, les notes d'ATROCIANUS, mais le commentaire de Gueroalde (ou Gueroult).

Outre cette édition de Caen, *cum commentariis Gueroaldi*, il y en a deux autres avec les mêmes commentaires. La première est sans indication de lieu, d'imprimeur & d'année ; on pense qu'elle a été faite à Caen ; mais on n'est fondé à le croire que parce qu'elle a été dédiée à Jean Continus, & à Noël Estienne, professeurs en Médecine en l'université de Caen, per GUILL. GUBROALDUM ; auteur du commentaire. La gravure du frontispice ou titre, est un crucifix ; le caractère est gothique, les feuillets ne sont point chiffrés ; on y voit des figures très-grossières en taille de bois.

La seconde, qui lui ressemble beaucoup, en diffère cependant. La gravure du titre ou frontispice n'est point un crucifix, elle présente un homme qui écrit ; on trouve d'ailleurs, à la fin, le nom de Bacquelier, comme dans l'édition de Paris, 1506. Au reste, cette seconde ainsi que la première, sont sans indication de lieu & d'année : elles sont in-8° ou plutôt in-16, de 159 feuillets non chiffrés.

Il ne falloit pas indiquer l'édition de *Macer* à Fribourg en 1530, comme une édition particulière; car on y trouve aussi le *Sirabi Galli Hortulus*. Il est bon encore de remarquer (d'après M. Séguier) que *Macer* est ici accompagné des notes ou commentaires d'*Atrobianus*; qu'il dit cette édition in-12, & non pas in-8°. & qu'elle se trouve à la Bibliothèque Mazarine.

Quant à l'édition de Bâle, 1627, indiquée par M. Carrere, elle n'existe point. Il nous dira peut-être que ce n'est qu'une faute typographique, 1627 ayant été mis pour 1527. Nous le croirions volontiers, s'il avoit décrit cette édition de Bâle 1527, de manière à nous convaincre qu'il avoit l'exemplaire sous les yeux.

Voilà bien des méprises sur un seul article; cependant quoique nous ayons encore beaucoup de choses à dire sur *MACER* & sur les éditions de son livre, nous nous arrêterons ici. Nous serions trop longs, si nous voulions épuiser la matière, lever toutes les difficultés, éclaircir toutes les obscurités.

ALMAN (Paul).

Il y a dans la *Bibliothèque Littéraire* quelques articles où brillent le savoir & l'érudition; la critique & les recherches. Mais ces articles ont été copiés librement & sans en faire honneur à l'historien qui les a travaillés. De ce nombre, par exemple, est l'article de PAUL ALMAN, que M. Carrere a trouvé dans le traité de *morbis venereis* de M. Astruc, pag. 541, édit. 1740.

M. C... en le traduisant, a commis des fautes: par exemple, il rend ces mots, *Comitis Feretri*, par ceux-ci, *Marquis de Montefelro*, bien qu'ils veulent dire *Comte de Montefelro*.

358 RÉPONSE DE M. BACHER

Il dit ensuite, en parlant de P. ALMAN :
 » Appelé à Rome par les Papes *Jules II* &
 » *Léon X*, il assista au concile de Latran ». Il peut se faire qu'il y ait assisté ; mais ce n'est pas là ce que dit M. *Astruc*. Un historien, *Valere André*, avoit avancé que P. ALMAN avoit été président au concile de Latran. M. *Astruc* observe que *Valere André* s'est trompé, & que P. *Alman* fut de la congrégation établie pour la réforme du calendrier ; car, ajoute-t-il, il étoit le premier des Mathématiciens de son siècle.

Quand on traduit, il faut le faire avec exactitude ; & quand on copie, il faut que ce soit fidèlement.

ALPAGO (André), « Médecin du quinzième siècle, natif de Belluno, capitale du Bellunetz, » dans l'état de Venise ».

C'est tout ce que nous apprend M. *Carrere* de ce Médecin. Dans sa préface, il nous promettoit les vies des hommes qui s'étoient distingués dans la carrière de la médecine : il n'a tenu parole, que quand il les a trouvées toutes faites dans *MORERI*, *Manget*, *Astruc*, *Eloy*. Ne semble-t-il pas avoir deviné qu'il lui en coûteroit trop de peines, de lectures, de recherches, pour en venir à bout ? en conséquence il se les est épargnées. La fonction d'un historien, il est vrai, est pénible, lors sur-tout qu'il ne veut rien avancer sans preuve & sans autorité. Cependant, sans se donner beaucoup de tourment, M. *Carrere* qui indique un bon nombre d'éditions d'*Avicenne*, auroit pu avoir quelques renseignemens sur *André Alpago*, *Massa*, en traduisant de l'arabe en latin la vie d'*Avicenne*, avoit eu le soin de rendre justice

aux talens d'*Alpago* : cette vie fut inférée , pour la première fois , je crois , dans l'édition de 1564 , *in-folio* .

C'est dès le commencement qu'il parle d'*André Alpago*. Il le peint (éditions nous il y a déjà huit ans) comme un homme dont la probité étoit égale au savoir. Son amour pour la philosophie fut si grand, qu'à l'exemple des anciens sages , il foula aux pieds les richesses , les plaisirs & les commodités de la vie , pour ne s'occuper que de la recherche de la vérité & de l'utilité du genre humain. Dans ce dessein il quitta son pays , & voyagea dans l'isle de Chypre , en Syrie , & dans d'autres contrées de l'Orient. Il y fit un séjour de trente ans , pour se perfectionner dans la connoissance de la langue arabe , sans négliger d'ailleurs l'étude des sciences. Il se rendit si habile dans cette langue , qu'il traduisit en latin plusieurs ouvrages des Médecins Arabes , & corrigea les versions qu'on en avoit faites avant lui. Quelle fut la durée de sa vie ? c'est ce que nous n'avons pas encore pu découvrir. Mais comme la première édition d'*Avicenne* , revue par *Alpago* , est de 1544 , imprimée à Venise par *Thomas Junte* (ou *Junti*) , & qu'il paroît que ce fut d'après les manuscrits fournis à cet habile Imprimeur par *Paul Alpago* son neveu , il est à présumer qu'il étoit déjà mort. En supposant qu'il sortit de son pays à trente ans , & ayant voyagé pendant trente autres années , il paroît naturel de penser qu'il mourut âgé de 60 ans au moins , & qu'ainsi il sera né vers 1484 ou environ.

Quant à son neveu *PAUL ALPAGO* , *Massa* en parle comme d'un homme savant en médecine. *Lett. à un méd. de Pouv. 1769. in 8°.*

360 RÉPONSE DE M. BACHER

ANET. Il manque à la bibliographie de ce Chirurgien l'article suivant : *Dissertation sur la nouvelle découverte de l'hydropisie du conduit lacrymal.....* lue à l'Académie des Sciences le 29 novembre 1715. Paris, Desl'epine, 1716. (in-12 de 70 pag.) Elle est dédiée à M. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume.

ANGUILLARA. Suivant M. Carrere, il avoit pour prénom *Eloi*. C'est une erreur, il faut *Louis*. M. Carrere a eu sans doute qu'*Aloysius* qui précède le mot *Anguillara* dans quelques endroits, signifioit *Eloi*. A la tête de l'édition italienne de l'ouvrage d'*Anguillara*, on lit *Luigi Anguillara*.

M. C. dit qu'*Anguillara* mourut à Padoue en 1550. Il se trompe. Il est certain qu'il vivoit encore à Padoue le 20 mai 1560 : c'est de-là qu'il date une lettre qu'il écrit *al magnifico signor GIACOMO-ANTONIO CORTUSO*. Si *Matthias* ne se trompe point, sa carrière a encore été plus longue; car il place sa mort en 1570. il le fait vivre vingt ans de plus que M. C....

ARCHIGENE. M. Carrere, qui diminue de 20 ans la durée de la vie d'*Anguillara*, augmente de 10 la durée de celle d'*Archigene*. Selon lui, cet ancien Médecin est mort à 73 ans; tandis que *Suidas* observe que ce fut à 63.

ABERCROMBIUS (David). On ne voit pas trop pourquoi ce nom est latinisé; puisqu'il est certain que l'Auteur écrivoit *ABERCROMBY*.

Nous ne ferons aucune observation sur son traité de la vérole, dont M. Carrere nous donne une notice qui est de M. Astruc: il a pourtant pris la peine de la traduire en françois.

Il annonce ensuite du même Auteur un petit Traité qu'il n'a probablement pas vu. Il est certain au moins qu'il n'a pas connu l'édition de Paris, laquelle a paru sous ce titre : *DAVIDIS ABERCROMBY, Doctoris Medici, nova Medicinæ tum speculativa, tum practica clavis; sive, ars explorandi medicas plantarum ac corporum quorumcumque facultates ex solo sapore.* Parisiis, Cavelier, M. DCC. XL. in-12. Ce petit Traité se trouve ordinairement avec l'ouvrage de BOERHAAVE, intitulé : *de viribus medicamentorum.*

M. Carrere fait mention des opuscules d'Abercromby, toujours d'après M. Astruc, qu'il ne cite point. Il faut pourtant observer que ce Médecin savant, ce critique éclairé, qui n'analysoit point un livre sans l'avoir lu, n'a pas avancé ce trait de M. Carrere. L'auteur (Abercromby) contredit les principes qu'il avoit établis dans le précédent contre la vérole. La phrase de M. Astruc, qu'il a voulu rendre, ne présente point ce sens, la voici : *Ceterum notari velim in hoc tractatu Abercrombyum ipsum ea revocare quæ in præcedenti adversus salivationis mercurialis usum protulerat.* M. Carrere fait un grossier contre-sens; car cette phrase signifie sûrement : « Au reste, je suis bien aise » d'avertir qu'Abercromby, dans ce traité, rap- » pelle tout ce qu'il avoit avancé contre la sa- » livation mercurielle dans le précédent ou- » vrage ». Rappeller ce qu'on a dit, n'est pas se contredire.

BACCHER (Janus) a donné :

Thesaurus chymicus experiment. cerviss. fide Justi Reinecceri. Francofurti, apud Honoratum, 1572, in-16. Lipsiæ, apud Shurerium. 1609, in-8°.

Voilà un article complet, & tel qu'on le trouve dans la *Bibliothèque littéraire*, tom. j. p. 267. Nous l'avons copié exactement, & avec scrupule. On y voit les noms de deux hommes, BACCHER & REINECCER, mais on n'entre dans aucun détail à leur égard; on ne fait qui ils sont. On ne nous instruit pas davantage de l'ouvrage dont on nous présente le titre. M. C.... a répondu par avance dans sa lettre, pag. 4, en ces termes: « Je n'ai pas donné (dites-vous) » les notions que j'avois annoncées sur le plan » & la distribution des ouvrages; il vous reste » à y suppléer ». Il faut avouer que c'est se tirer lestement d'embarras: l'expédient est neuf, mais extraordinaire. Cependant, puisque M. *Carrère* nous fait l'honneur de penser que nous pouvons le remplacer, nous allons essayer.

Mais auparavant nous le prions, en revanche de notre empressement & de notre condescendance, de relire attentivement l'article que nous avons extrait de sa *Bibliothèque*, & de nous dire franchement s'il comprend bien ce que signifient ces mots: *Thesaurus... experiment. certiss. fide Justi Reinecceri*. Opi, assurément, cela veut dire: *Trésor d'expériences très-certaines sur le témoignage de Juste Reineccer*. Voilà bien le sens que présentent ces mots; mais, par malheur, ce n'est pas le véritable.

On a trouvé ce titre dans MANGET, qui pourtant écrit sans séparation *Fidejusti*, le copiste qui a cru voir une faute typographique, n'a pas voulu qu'elle existât dans l'ouvrage fait pour être les fastes de la Médecine; il a corrigé, & d'un mot il en a fait deux, *fide JUSTI*. Correction ou restitution plus qu'inutile; car *Fidejusti* est le prénom de l'auteur, ainsi qu'on peut s'en convaincre par le titre même de l'ouvrage que nous allons rapporter.

Thesaurus chymicus experimentorum certissimorum collectorum usuque probatorum à FIDELI JUSTO REINNECCERO, Pharmacopola olim Salfeldensium. Cum præfatione JOACHIMI TANCKII, D. de Medicina. 1609. cum gratia & privilegio Saxon. Lipsiæ, impensis THOMÆ SCHURERI. (in-8°. de trois feuilles & demie non chiff. pour le titre, l'épître, dédic. la préface, &c... de 200 pag. chiff. pour le texte; plus huit feuillets pour la table, à la fin de laquelle on lit: LIPSIAE, typis TOBIÆ BEYERI.

Cette édition est la première. Ce qui le prouve c'est que *Baccér* finit son épître dédicatoire par ces mots : *Salfeldia ex museo. Anno Dominico CIC. DCIX.* Il n'y a point eu d'édition faite en 1572 à Francfort; Honorat ou Honoré d'ailleurs étoit un imprimeur françois, dont les presses étoit à Lyon, & non à Francfort.

Mais quelle idée faut-il se former de cet ouvrage? Quels furent *Baccér* & *Reinneccer*? De quel pays étoient-ils? Professoient-ils la Médecine ou la Chymie? Quel fut encore *Tanckius* qui a fait la préface? Telles sont les questions qui se présentent bien naturellement, & auxquelles nous allons tâcher de satisfaire, pour montrer à M. *Carrere* que nous ne sommes pas tout-à-fait indignes de travailler sous lui, sous un bibliographe & un biographe aussi instruit & aussi profond.

L'éditeur *BACCER* observe que, dans la vue de dépriser cet ouvrage, la malignité pourroit dire que c'est une compilation de remèdes extraits de différens auteurs, & qu'elle est d'autant moins estimable, qu'il veut prendre plus de soin pour la faire paroître telle: à quoi il répond que tout est de *Reinneccer*, qu'il n'a rien pris ailleurs; que tout est à lui & de son invention; mais que les essais des remèdes énoncés ont été

faits par lui (*Reinnecker*) & par d'autres ; & leur efficacité confirmée par l'usage & par son expérience ; que dans ce travail , *Reinnecker* avoit agi comme les brodeurs qui font une tapisserie avec des fils de différentes couleurs. *Bacher* ajoute qu'il publie ce livre pour satisfaire à la demande de plusieurs personnes , & sur-tout à celle de *Joachim Tanck* son ami. Il promet au reste que si son travail est goûté , il sera encouragé à s'occuper d'objets plus sérieux , d'un travail plus réel que n'est celui d'être éditeur. On ne voit point cependant qu'il ait rien publié depuis.

Ce trésor chymique est divisé en six livres : le premier renferme les remèdes qui conviennent aux maladies de la tête , aux affections des yeux , des narines , des oreilles , des dents , de la gorge. On indique , dans le second , les remèdes propres aux maladies de la poitrine ; dans le troisième , ceux qui sont propres aux maladies du bas-ventre , du foie , des intestins , des reins , de la vessie , des parties de la génération. Le quatrième est destiné à indiquer ceux qui conviennent aux affections de la matrice. On trouve dans le cinquième des remèdes pour différentes espèces de maladies ; & , dans le sixième , ceux qui peuvent guérir les fièvres.

On sent bien qu'un recueil de cette nature qui avoit son mérite , il y a près de 170 ans , puisqu'il fut réimprimé en 1620 , suivant *Manget* , ne sauroit plus être d'aucune utilité aujourd'hui.

L'auteur *REINNECKER* étoit un apothicaire de Salsfeld , ville de Misnie dans la haute Saxe , à sept lieues environ d'Iéna. Il s'étoit mis en état de voir des malades , il en traitoit beaucoup , & ses concitoyens lui avoient accordé leur confiance. Il mourut avant le temps (*im-*

matura morte ex arumoso hujus vita ergastulo ereptus fuit), & fut regretté. Il y avoit déjà plusieurs années que Reinnecker étoit mort ; lorsque ce trésor, qu'il avoit composé en allemand, parut par les soins de Baccor.

Ce dernier étoit aussi apothicaire ; il paroît avoir succédé à Reinnecker, & avoir pris sa boutique. Tanck, qui a fait la préface, appelle Baccor un homme fort instruit.

TANCK étoit de Perleberg ou des environs (*Perlebergensis*) ville de la Marche de Priequitz, dans l'électorat du Brandebourg ; il mérita la couronne de poète (*poëta laureatus*) ; il fut reçu docteur en médecine vers 1593 ou 1595, à Leipzig ; il y devint ensuite professeur public de médecine & de Chirurgie ; il cultivoit avec ardeur la Chymie, & recommandoit à ses élèves de ne pas en négliger l'étude. On dit qu'il mourut le 17 Novembre 1609, âgé de 52 ans ; il naquit donc en 1557 ? Si la date de sa mort est juste, on voit qu'il a fini sa carrière peu de temps après la publication du *Thesaurus chymicus*.

Nous sera-t-il permis d'observer qu'il semble qu'on devroit faire dans ce goût tous les articles d'une bibliothèque de médecine. Les médecins de tous les pays la recherchoient sûrement ; ils composent, pour ainsi dire, une même famille, mais une famille ancienne & illustre. On aime à connoître ses ancêtres, on lit volontiers le récit de leurs travaux, des succès qu'ils ont eus, de la considération dont ils ont joui, des honneurs qu'ils ont reçus, &c.... Cette histoire nous manque, & manquera peut-être encore long-temps ; c'est que pour l'entreprendre il faut du courage, mais le courage ne suffit pas, s'il n'est soutenu par la protection du Gouvernement.

366 RÉPONSE DE M. BACHER

« BARBIERER , « chirurgien allemand du commencement de ce siècle. Nous avons sous son nom ,

« Der Weitgereifte und Wohl Practicirte , « c'est-à-dire, le chirurgien versé dans la pratique. A Riga, 1709, in-8°.

• Ce monsieur BARBIERER, qui occupe une place dans la *Bibliothèque littéraire*, n'a jamais existé. Ou M. Carrere entend l'allemand, ou il ne l'entend pas. Nous présumons cependant qu'il sait cette langue; puisque, dans son catalogue, il déclare qu'il a consulté des livres écrits en idiôme germanique (*voy. notre Journ. de Mai*, p. 443... n°. 4). En ce cas il commet ici une bien lourde méprise en prenant le mot *barbierer* pour un nom d'homme. S'il n'entend pas l'allemand, ce qui nous semble impossible, il faut qu'il ait consulté quelque mauvais plaisant qui, pour s'amuser malhonnêtement à ses dépens, lui a dit que *barbierer* étoit le nom d'un chirurgien allemand du commencement de ce siècle.

Le titre que nous avons rapporté, d'après la *Bibliothèque littéraire*, a été pris certainement dans le catalogue des livres chirurgiques de la bibliothèque de M. Heister, catalogue placé à la tête de ses *Institutiones chirurgicae*. Mais à la manière dont le mot *barbierer* s'y trouve placé, on ne devoit pas se tromper sur sa signification; il commence la ligne, & le reste est mis entre deux crochets, pour marquer qu'il y a transposition.

Barbierer [der Weitgereifte und Wohl Practicirte]. Germanicè, h. e. chirurgus bene exercitatus; 8°. Regensp. 1709.

• M. Heister, par cette attention, avertissoit que le mot *barbierer*, qui est le premier, devoit être le dernier; mais les termes latins, qui ex-

pliquent la phrase allemande, n'auroient-ils pas dû empêcher la méprise, & indiquer clairement qu'il s'agit d'un ouvrage anonyme, sous le titre de *Barbier-chirurgien* (ou simplement le *Chirurgien*) qui a voyagé loin, & beaucoup pratiqué ? D'ailleurs, comment ne s'est-on pas aperçu qu'en regardant le mot BARBIERER comme un nom d'homme, la phrase devenoit inintelligible, puisqu'elle n'étoit plus formée que de deux adjectifs ?

Nous sommes fâchés de voir un savant Bibliographe se tromper aussi grossièrement, & cependant prendre le ton assuré d'un écrivain irréprochable.

BLASIUS (Armengauld).

Quand on donne au public un ouvrage qui semble annoncer beaucoup de lectures, beaucoup de recherches, beaucoup d'érudition, beaucoup de critique, il faut citer avec fidélité, avec exactitude les sources où l'on puise. M. Carrere avoit ses raisons pour ne pas s'assujettir à cette gêne.

Il a fait un article pour le médecin dont on voit le nom, tom. j. pag. 496 de sa bibliothèque. Cet article est copié presque mot pour mot de l'*histoire de la Faculté de Montpellier*, par M. ASTRUC, pag. 175, qui dès le titre écrit ERMENGAUDUS ou ARMENGAUDUS BLASIUS ; mais M. Astruc semble écrire plus volontiers ERMENGAUD.

On ne voit pas pourquoi M. Carrere préfère de mettre ARMENGAULD, tandis qu'à l'article AVERRHÔS, pag. 250, lign. 34, il écrit ARMEGANDUS seul, tandis que pag. 109, en parlant d'ALPAGO, il avoit mis ARMANGAULD BLASIUS.

M. Carrere est prié de nous dire quelle ma-

nière d'écrire ce nom, est préférable; car il s'en trouve trois chez lui, *Armengauld*; *Arman-gauld*; *Armegandus*.

Nous demandons encore à M. *Carrere*, s'il faut écrire *BLASIUS* ou *BLASII*; car nous voyons que dans l'édition des *Commentarii in cantica AVICENNÆ*, Venetiis, 1484, on lit ces mots *interprete ARMEGANDO BLASII de Monte pessulano*.

BLASIUS (Gerard).

Dans sa lettre, aussi modérée que modeste, M. *Carrere*, qui vouloit persuader qu'il n'avoit rien omis, s'exprime ainsi (pag. 4), en nous adressant la parole: « Mais il (le public) » s'attend, sans doute, à vous voir indiquer les » ouvrages essentiels que j'ai négligé à faire » connoître, & suppléer à mes oublis ».

M. *Carrere* veut nous imposer un fardeau qu'il a bien vu être lourd & pesant, & devant lequel il a passé sans se mettre en devoir de le remuer. Soyons moins timides que lui, & essayons de montrer ce que peut la bonne volonté.

L'article bibliographique, qui regarde *Gerard Blasius*, renferme 20 numéros, sous chacun desquels se trouve indiqué un ouvrage de la composition de ce médecin, ou dont il a été éditeur.

L'étendue des Observations de M. ROUELLE, que nous nous sommes empressés de publier, ne nous a point permis, ainsi que nous nous le proposons, de mettre fin, pour cette fois, à la réponse de M. B. à M. C., mais ce sera bien sûrement dans le Journal prochain.

*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois d'Août 1777.*

On a observé, ce mois-ci, beaucoup de fièvres intermittentes, qui ne présentent rien de particulier, & qui cédoient au traitement méthodique connu. Les maux de gorge ont été fréquens, mais ils n'étoient ni gangreneux, ni très-inflammatoires, & conséquemment les boissons tempérantes, rafraîchissantes, des gargarismes fréquens, une ou deux saignées tout au plus, suffisoient pour les dissiper. La petite-vérole s'est beaucoup étendue ce mois-ci; mais elle a été bénigne. Il y a eu encore d'autres éruptions cutanées, & on en a vu qu'on auroit pu prendre pour la petite-vérole, si la marche rapide de l'éruption, de la suppuration & de l'exsiccation ne l'en avoient point distingué. Chez la plupart des malades ces accidens ont eu successivement lieu sans fièvre apparente.



OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.

A O U S T 1777.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	<i>An lever du S.</i>	<i>Azh. du soir.</i>	<i>A9b. du soir.</i>	<i>As matin</i>		<i>A midi.</i>		<i>As Soir.</i>	
	<i>Leg.</i>	<i>Deg.</i>	<i>Deg.</i>	<i>Pou.</i>	<i>Lig.</i>	<i>Pou.</i>	<i>Lig.</i>	<i>Pou.</i>	<i>Lig.</i>
1	9	17	13	27	8	27	8	27	9
2	10	14	11	27	9	27	10	28	0
3	9	17	11	28	0	28	1	28	2
4	7	19	13	28	2	28	2	28	1
5	10	19	14	28	0	28	0	27	11
6	10	18	13	27	11	28	0	28	0
7	9	21	15	28	0	28	0	27	14
8	11	24	18	27	11	27	10	27	9
9	15	22	14	27	8	27	9	27	10
10	11	19	14	28	0	28	0	28	0
11	10	21	18	28	0	27	11	27	11
12	13	23	18	27	11	27	11	28	0
13	12	23	17	28	1	28	2	28	2
14	12	22	18	28	3	28	3	28	2
15	12	23	16	28	2	28	1	28	1
16	10	21	16	28	1	28	3	28	0
17	14	21	16	28	0	28	0	27	11
18	12	19	15	27	11	27	11	27	11
19	11	20	15	27	11	27	11	27	11
20	11	19	17	27	11	27	11	27	11
21	12	22	15	27	11	27	11	27	11
22	11	17	12	27	11	28	0	28	1
23	8	18	14	28	1	28	1	28	1
24	9	21	16	28	0	27	11	27	11
25	11	23	18	27	11	28	0	28	1
26	14	24	17	28	2	28	2	28	2
27	13	24	16	28	3	28	3	28	3
28	12	25	18	28	2	28	1	28	0
29	14	15	11	27	11	28	0	28	0
30	10	16	15	27	11	27	10	27	8
31	15	15	10	27	7	27	9	27	11

VENTS ET ETAT DU CIEL.

J. du mois.	La Matinée.			L'Après-Midi.			Le Soir à 9 h.		
1	S-O.	nuages.		S-O.	nuages.		O.	couvert.	
2	N-O.	couv.		N-O.	couv. pl.		N-O.	beau.	
3	N-O.	beau.		N-O.	beau.		N.	idem.	
4	N.	id. gr. br.		N-O.	idem.		N-S.	idem.	
5	N-E.	beau.		S-O.	idem.		N-O.	idem.	
6	N-O.	idem.		O.	idem.		N-O.	nuag.	
7	N-E.	idem.		E.	idem.		N-E.	idem.	
8	N-E.	idem.		S-E.	id. étouff.		S.	beau, vap.	
9	S.	couvert.		O.	couv. chaud.		N-O.	b.v.fr.	
10	N-O.	beau.		O.	beau.		N-O.	beau.	
11	E.	idem.		S.	idem. chaud.		S-E.	idem.	
12	N-O. & S.	id.		O.	nuages, ch.		N.c.éc.de ch.		
13	N.	id. pl. ton. la nuit.		N.	beau, chaud.		N-O.	beau.	
14	E.	beau.		N.	idem.		N.	idem.	
15	N.	idem.		N.	idem.		N.	id.v.frais.	
16	N.	id. chand.		N-O.	idem.		N.	idem.	
17	N.	couv. br.		N.	nuages.		N-E.	nuages.	
18	N-E.	beau.		N-E.	idem.		N-E.	couv.	
19	N-E.	n. parh.		N.	idem.		N.	beau.	
20	N.	beau.		N-O.	idem.		N.	idem.	
21	N-E.	id. vent.		O.	c. v. pet. pl.		S-O.	couvert.	
22	O.	beau, vent.		O.	nuages.		N-O.	idem.	
23	O.	beau.		S-O.	beau.		N-E.	beau.	
24	N-E.	id. ch.		S-E.	id. chaud.		S-E.	id. ch.	
25	S.	idem.		O.	idem.		N-O.	idem.	
26	N-E.	idem.		N. & S-O.	idem.		N-E.	id. au- rore bor.	
27	N-E.	idem.		N-E.	idem.		N-E.	id. au- rore bor.	
28	N-E.	id. parh.		S-E.	idem.		S-E.	idem.	
29	N-O.	c. frais.		N-O.	n. pet. pl.		N-O.	idem.	
30	N-O.	n. vent.		S-O.	c. vent, pl.		S-O.	couv. r.	
31	S-O.	c. gr. v.		S-O.	n. gr. v.		N-O.	b. & fe.	

372 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur 25 deg. le 28
 Moindre degré de chaleur 7 $\frac{1}{2}$ le 4

Différence 18 deg.

Plus grande élévation du Mer-
 cure 28 pou. 3 $\frac{1}{4}$ le 27

Moindre élévation du Mercure . . 27 7 le 31

Différence 0 po. 8 l.

Nombre de jours de Beau 23

de Couvert 7

de Nuages 1

de Vent 2

de Tonnerre 1

de Brouillard 4

de Pluie 5

Quantité de Pluie 3 lignes.

D'Evaporation 70

Différence 67

Le vent a soufflé du N. 6 fois.

N.-E. 7

N.-O. 7

S. 2

S.-E. 2

S.-O. 13

E. 1

O. 3

Température : très-chaude & très-secche. Elle a été favorable à la moisson.

COTTE , Prêtre de l'Oratoire,
 Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1 Septembre 1777.

Aucune maladie n'a régné ici ni dans nos environs.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille , au mois d'Août , par
M. BOUCHER , Médecin.

LE temps , pendant tout le cours de ce mois , a été aussi favorable à la moisson qu'on pouvoit le desirer ; des chaleurs modérées , sans pluie ; la liqueur du thermometre a presque toujours été observée , les après-dîners , au-dessus du terme de 15 degrés : le 20 & le 21 , elle s'est élevée à la hauteur de 20 degrés & plus.

Le mercure , dans le barometre , a toujours été observé dans le voisinage du terme de 28 pouces , si l'on en excepte trois jours ; le 31 il est descendu à celui de 27 pouces 6 lignes : ce jour il a tombé de la grêle.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de $20\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation , & son plus grand abaissement a été de 11 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes , est de $9\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces $1\frac{1}{2}$ ligne , & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de $7\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du nord ,	8 fois du sud ,
5 fois du nord ,	vers l'ouest.
vers l'est.	7 fois de l'ouest.
5 fois du sud	5 fois du nord ,
vers l'est ,	vers l'ouest.
6 fois du sud ,	

Il y a eu 15 jours de temps couvert ou nuageux.

8 jours de pluie , 1 jour de grêle.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité au commencement du mois , & de la sécheresse à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille , pendant le mois d'Août 1777.

NOMBRE de personnes, ce mois, ont été prises d'apoplexie ; ce que nous avons attribué à la sécheresse & aux vents du nord , succédant à un temps fort humide, tel qu'on l'a observé dans les mois précédens (1). Ce n'étoit pas néanmoins de l'espece d'apoplexie forte , qui tue les malades en peu de temps ; ceux que nous avons vu ont échappé à la mort : mais ils s'ont restés paralyisés de quelques membres. La paralytic, dans deux de mes malades , est tombée sur la langue , & il n'y a pas d'apparence qu'ils en récupèrent l'usage : ce sont des personnes avancées en âge.

La maladie dominante de ce mois a été une fièvre catarrheuse , portant principalement à la tête ; son invasion étoit vive , & paroissoit annoncer une grande maladie , que les remèdes généraux & surtout la saignée , administrés promptement , arrêtoient presque dans son principe ; après quoi les délayans du genre des acidulés , aidés des minora-tifs antiphlogistiques , terminoient heureusement la cure. Il y a eu néanmoins un certain nombre de personnes travaillées de fièvre catarrheuse inflammatoire , qui intéressoit la poitrine , & qui parcouroit ses divers périodes selon le cours ordinaire : quelques-uns ont été en danger.

Quantité de personnes , qui avoient été ci-devant travaillées de la fièvre tierce & de la double-tierce , ont essuyé des récidives plus ou moins opiniâtres , & quelquefois compliquées d'affection de poitrine ou d'estomac.

(1) Voyez notre mémoire sur l'apoplexie , & en particulier ce qui en est contenu dans les Journaux de Mars & d'Avril derniers.

PRIX EXTRAORDINAIRE. 375

Nous avons vu quelques *cholera-morbus*, & des dévoiemens bilieux. Ces diverses maladies, si l'on en excepte l'apoplexie, n'ont guere eu lieu que dans la garnison & le petit peuple.

PRIX EXTRAORDINAIRE,

PROPOSÉ par l'Académie Royale des Sciences ; pour l'année 1782.

L'ACADÉMIE en annonçant, pour la séance publique de Pâques 1778, la proclamation d'un prix extraordinaire sur le salpêtre, & en exigeant que les mémoires lui fussent adressés avant le premier Avril 1777, n'avoit consulté que son empressement à répondre aux vues bienfaisantes du Roi, & au desir qu'il a de délivrer, le plutôt possible, ses sujets, de la gêne de la fouille que les salpêtriers sont autorisés à faire chez les particuliers, & des abus auxquels elle peut donner lieu.

L'examen des mémoires qui ont été adressés à l'Académie, n'a pas tardé à lui faire appercevoir, que le délai accordé aux concurrens, étoit beaucoup trop court, relativement à l'importance de l'objet, & à la nature des expériences qu'il exige: il est arrivé de-là, que dans le grand nombre de mémoires qui ont été admis au concours, quoiqu'il s'en soit trouvé plusieurs, qui paroissent avoir été rédigés par de très-habiles Chymistes, il n'y en a aucun cependant qui contienne rien d'assez neuf, qui présente des expériences assez décisives & assez complètes, enfin qui renferme des applications assez heureuses à la pratique, pour avoir des droits au prix.

Dans ces circonstances, l'Académie se voit forcée de différer la proclamation du prix, & elle croit devoir en reculer l'époque assez loin, pour

376 PRIX EXTRAORDINAIRE.

n'être plus dans le cas d'accorder de nouveaux délais.

Il auroit été à désirer, sans doute, qu'en faisant cette annonce au public, il lui eût été possible d'aider les concurrens des connoissances acquises depuis la publication de son programme, en 1775 ; mais comme la plus grande partie des notions qu'elle pourroit donner à cet égard, ne pourroient qu'être puisées dans les mémoires mêmes admis au concours, ou, au moins, qu'elles ne pourroient manquer d'avoir des relations très-prochaines avec les expériences contenues dans ces mémoires, elle a respecté le droit de propriété des auteurs, & elle s'impose en conséquence le silence le plus absolu, sur cet objet, jusqu'après la proclamation du prix.

L'Académie se borne donc à annoncer, pour le présent, que le prix qui devoit être proclamé à la séance publique de Pâques 1778, sera différé jusqu'à celle de la Saint-Martin 1782 ; & elle propose de nouveau, pour cette époque, *de trouver les moyens les plus prompts & les plus économiques, de procurer, en France, une production & une récolte de salpêtre, plus abondantes que celles qu'on obtient présentement, & sur-tout, qui puissent dispenser des recherches que les salpêtriers sont autorisés à faire dans les maisons des particuliers.*

L'Académie prévient de nouveau, qu'elle se propose, conformément aux intentions du Roi, de répéter généralement toutes les expériences qui seront indiquées par les concurrens : elle exige donc de ceux qui lui enverront des mémoires, de décrire leurs procédés avec assez de clarté & de précision, pour qu'elle puisse les vérifier sans aucune incertitude ; elle déclare aussi, que le prix sera adjugé à celui qui aura indiqué le procédé le plus avantageux pour la promptitude, l'économie

& l'abondance du produit, indépendamment de toute autre considération ; & , que , quand même ce procédé ne résulteroit que d'une application heureuse des observations & des pratiques déjà connues , il sera préféré aux plus belles découvertes , dont on ne pourroit tirer la même utilité.

Le Roi , sur les représentations qui lui ont été faites par l'Académie , a bien voulu doubler le prix ; ainsi , il sera de *huit mille livres* au lieu de *quatre* , & la somme à répartir en *accessit* , sera de *quatre mille livres* au lieu de *deux*. Cette dernière somme sera distribuée , en un ou plusieurs *accessit* suivant le nombre des mémoires qui paroîtront avoir droit à des récompenses , & suivant l'objet des dépenses utiles qui auront été faites par les concurrens relativement au prix.

Comme la vérification que l'Académie doit faire , de toutes les expériences indiquées par les concurrens , exigera nécessairement un temps assez considérable , les mémoires ne seront admis , pour le concours , que jusqu'au premier Janvier 1781 ; mais l'Académie recevra , jusqu'au premier Avril 1782 , les supplémens & éclaircissemens que voudront envoyer les auteurs des mémoires qui lui seront parvenus dans le temps prescrit ; avec cette condition cependant , que toutes les expériences comprises dans ces supplémens , seront regardées comme non avenues , si elles sont de nature à ne pouvoir être répétées avant l'époque fixée pour la proclamation du prix ; c'est-à-dire , avant la séance publique de la Saint Martin 1782.

Les savans & les artistes de toutes les nations , & même les associés étrangers de l'Académie , sont invités à concourir ; les seuls Académiciens regnicoles en sont exclus.

Les mémoires seront écrits lisiblement , en françois ou en latin.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leurs

378 PRIX EXTRAORDINAIRE.

ouvrages , mais seulement une sentence , ou devise ; ils pourront , s'ils le veulent , attacher à leur mémoire un billet séparé , & cacheté par eux , qui contiendra , avec la même sentence , ou devise , leurs noms , leurs qualités , & leur adresse : ce billet ne sera ouvert , sans le consentement de l'auteur , qu'au cas que la pièce ait remporté le prix , ou un des *accessit*.

Les ouvrages destinés pour le concours , seront adressés , à Paris , au Secrétaire-Perpétuel de l'Académie ; & , si c'est par la poste , avec une double enveloppe , à l'adresse de M. *Amelot* , Secrétaire d'Etat , ayant le département de l'Académie. Dans le cas où les auteurs préféreroient de faire remettre directement leur ouvrage entre les mains du Secrétaire-Perpétuel de l'Académie , il en donnera son récépissé , où seront marqués la sentence de l'ouvrage & son numéro , selon l'ordre , ou le temps dans lequel il aura été reçu.

S'il y a un récépissé du Secrétaire , pour la pièce qui aura remporté le prix , le Trésorier de l'Académie délivrera la somme du prix à celui qui lui rapportera ce récépissé , sans aucune autre formalité.

S'il n'y a pas de récépissé du Secrétaire , le Trésorier ne délivrera le prix qu'à l'auteur même , qui se fera connoître , ou au porteur d'une procuration de sa part.



L'ACADÉMIE , en terminant ce programme , croit devoir indiquer au public quelques observations nouvelles & peu connues sur l'existence du salpêtre naturel en France. M. *Peronnet* , ingénieur des ponts & chaussées en , présenta en 1767 dans une de ses séances , deux échantillons d'une pierre calcaire-poreuse , provenant de la carrière d'Augue en Touraine ; ces pierres , conservées dans

un tiroir, s'étoient naturellement couvertes de salpêtre en efflorescence ; & M. *Cadet*, qui en a fait l'examen par ordre de l'Académie, a reconnu, qu'indépendamment de la petite portion de salpêtre à base d'alkali fixe-végétal qu'elles contenoient : on y trouvoit encore, par la lixiviation, & par l'évaporation, du nître à base de terre calcaire, & du nître à base de terre du sel de Sedlitz, ou d'Epsom. Depuis cette époque, M. le Duc de *la Rochefoucault* a fait une autre découverte importante, plus décisive que celle de M. *Peronnet*, sur l'existence du salpêtre naturel, & qui a été annoncée, depuis plus d'un an, par M. *Bucquet*, dans ses leçons de Chymie, publiques & particulières : il résulte des observations de M. le Duc de *la Rochefoucault*, & de celles qui ont été faites, d'après ses indications, par MM. *Clouet* & *Lavoisier*, régisseurs des poudres & salpêtres, 1°. Que les montagnes de craie des environs de la Roche-Guyon, Moufleau, &c. contiennent souvent une quantité notable de salpêtre, dans le voisinage des surfaces exposées à l'air : 2°. Qu'il ne paroît pas en exister, du moins en quantité sensible, dans les parties de la montagne, qui sont absolument intérieures, & qui n'ont point de communication avec l'air : 3°. Que ce salpêtre est à base calcaire, dans tous les lieux éloignés des habitations, tandis qu'il est à base d'alkali végétal, & se montre, sous forme de petits cristaux, à la surface de la craie, dans le voisinage des lieux habités.

MM. *Clouet* & *Lavoisier* ont constaté l'existence de semblables montagnes, dans différentes parties de la France, notamment aux environs de Dreux en Normandie, à Saint-Avertin près Tours, & dans plusieurs endroits d'un côteau fort étendu qui regne depuis Tours jusqu'à Saumur, &c. Une pierre tendre & poreuse, une exposition

favorable, des rochers disposés en faille qui forment un abri contre les injures de l'air, sont les circonstances les plus avantageuses à la formation de ce salpêtre ; & il n'est pas rare, lorsqu'on réunit toutes ces circonstances, & sur-tout dans le voisinage des habitations creusées dans la craie, ou dans le roc, de trouver des terres, qui, traitées avec de l'alkali fixe en quantité suffisante, donnent jusqu'à trois livres de salpêtre par quintal.

Ces nitreries naturelles ont échappé, jusqu'à ce jour, aux recherches des salpêtriers, par la raison que le salpêtre y est presque toujours à base terreuse, qu'il faut le traiter avec de l'alkali pour le transformer en vrai salpêtre, que les salpêtriers en ignorent la méthode, & qu'ils croient mieux trouver leur compte à traiter celui qui se forme dans les endroits habités, & qui y est naturellement, au moins pour une portion assez considérable, à base d'alkali fixe. On sent assez de quelle importance cet objet peut être pour les concurrens : en effet il est probable, d'après les relations des voyageurs, que le salpêtre, qui vient en si grande abondance de l'Inde, se forme naturellement dans les terres : il seroit donc possible que la France renfermât les mêmes richesses dans son sein.

M. le Duc de *la Rochefoucault* a encore constaté, que les craies des environs de la Roche-Guyon, quelque dépouillées qu'elles aient été par le lavage, du salpêtre qu'elles contenoient, étoient susceptibles de se salpêtrer de nouveau d'elles-mêmes, sans addition, & par la simple exposition à l'air, dans un lieu abrité.

L'Académie, en annonçant ces découvertes aux concurrens, invite M. le Duc de *la Rochefoucault*, MM. *Clouet* & *Lavoisier*, à publier incessamment le travail qu'ils ont annoncé sur cet objet : elle renvoie, pour le surplus, à son programme de 1775, & aux différens ouvrages qui ont été publiés depuis, sur cet objet.

ARRÊT DU CONSEIL D'ÉTAT.

Le Roi désirant connoître particulièrement le degré d'amélioration dont les divers hôpitaux de France sont susceptibles, & voulant commencer par ceux de Paris, il vient d'établir par arrêt du Conseil d'Etat, (daté du 17 Août 1777,) une commission qui fera uniquement occupée de cet important objet. Cette commission est composée des sept chefs de l'administration du temporel de l'Hôtel-Dieu, & en outre des sieurs d'Argouges & de Bernage, Conseillers d'Etat; du sieur de la Miliere, Maître des Requêtes; des Curés de Saint Eustache, de Saint Roch, & de Sainte Marguerite; du sieur de Lassone, Directeur de la Société Royale de Médecine, & des sieurs d'Outremont & de Saint-Amand, Administrateurs de l'Hôpital Général.

Les citoyens animés de l'amour du bien & qui se croiront quelques connoissances particulières sur cette matière, sont appelés par le Roi à les communiquer à la commission; & Sa Majesté veut qu'on lui nomme les auteurs des projets qui auront été adoptés, ou qui auront présenté des idées neuves & intéressantes.

DÉCLARATION DU ROI,

*Donnée à Versailles le 13 Juin 1777,
régistrée en Parlement le 2 Septembre,
qui ordonne que les comptoirs des Marchands de Vin, revêtus en plomb, ainsi que les vaisseaux de cuivre dont se servent les laitieres, & les balances de*

382 DÉCLARATION DU ROI.

même métal qu'emploient les regratiers de sel & les débitans de tabac, seront supprimés dans trois mois, à dater du jour de la publication, sous peine de 300 liv. d'amende & de confiscation.

LA Chymie prouve, par des expériences décisives, que le plomb & le cuivre sont susceptibles d'être dissouts par tous les fluides indistinctement, & sur-tout par les corps gras. Il y a plus, l'air agit sur ces métaux, le plomb s'y couvre d'une poussière blanchâtre, & le cuivre d'une rouille verte, qui ne sont autre chose que le métal décomposé par l'action de ce fluide, & converti dans un état de chaux demi-saline. La Médecine, de son côté, reconnoît à ces métaux des qualités dangereuses, & l'altération qu'elles produisent devient d'autant plus redoutable, que les premiers effets sont pour ainsi dire imperceptibles, & ne se manifestent pas par des signes évidens.

Malgré ces observations, & malgré l'autorité de plusieurs nations sages, qui ont banni le cuivre des usages publics & même domestiques; enfin, malgré les accidens fréquens & nombreux qui en résultent, son emploi subsistoit toujours parmi nous.

D'une autre part, la loi proscrivoit le vin lithargiré, & il se débitoit néanmoins journellement dans Paris une certaine quantité de ce vin empoisonné de la dissolution du plomb dont étoient revêtus les comptoirs.

Qu'on juge du ravage que devoit faire parmi le peuple de pareil vin, du lait conservé chez les fruitières dans des pots de cuivre, du sel pesé chez les regratiers dans des balances couvertes de verd-de-gris, des alimens préparés dans des vaisseaux de cuivre mal éamés, ou dans de la terraille mal

DÉCLARATION DU ROI. 383

cuite , & dont le vernis n'est autre chose que du plomb déguisé , & porté, par l'économie du bois, à un état de demi-vitrification , sans compter la falsification du vinaigre , de l'huile , de l'eau-de-vie. On ne peut donc trop applaudir à une loi qui réforme quelques-uns de ces abus ; & il y a lieu de présumer que la proscription du cuivre se feroit étendue plus loin , sans la crainte de donner à certains états une commotion trop violente. Mais le préambule de la Déclaration du Roi , & le zèle du Magistrat à qui l'on est redevable de la destruction de ces abus, nous donnent lieu d'espérer que successivement l'on verra ce métal banni de tous les usages au moins publics. Car des considérations particulières ne peuvent pas l'importer sur le bien général.

Fautes à corriger.

Journal de Juin , page 564 , Obs. météor. *Mars*,
lisez *Avril*.

Journal de Juillet , page 82 , Obs. météor. *Avril*,
lisez *Mai*.

Journal d'Août , page 176 , *Avril* , lisez *Juin*.

Page 188 , ligne 27 , *docet* , lisez *decet*.

Journal du mois d'Août , page 129 , formule de la
teinture de cantharides , cochenille demi-once,
lisez demi-gros. Esprit-de-vin rectifié demi-
livre , *lisez* une livre & demie.

T A B L E

DU MOIS DE D'OCTOBRE.

E XTRAIT. <i>Analyse des procès-verbaux de l'expérience faite, par ordre du Roi, à Lille,</i>	page 289
<i>Observations chymiques sur l'acide phosphorique & le sel marin gris; par M. ROUELLE.</i>	299
<i>Réflexions critiques sur les fumigations dans les phthysies pulmonaires; par M. MORIN, méd.</i>	326
<i>Observations sur les bons effets des lavemens de quinquina dans les fièvres putrides; par M. BAUDRY.</i>	332
<i>Réponses au Mémoire à consulter sur une phthisie commençante; par M. LE COMTE, méd.</i>	339
<i>Suite de la Réponse de M. BACHER, D. M. P. à la lettre de M. CARRERE, médecin.</i>	353
<i>Maladies qui ont régné à Paris.</i>	369
<i>Observ. météorolog. faites à Montmorenci.</i>	370
<i>Observations météorologiques faites à Lille</i>	373
<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i>	374
<i>Prix extraordinaire.</i>	375
<i>Arrêt du Conseil d'Etat.</i>	381
<i>Déclaration du Roi.</i>	ibid.
<i>Fautes à corriger.</i>	383

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois d'Octobre 1777. A Paris, ce 24 Septembre 1777.

POISSONNIER DESPERRIERE.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1777.

EXTRAIT.

*ETIOLOGIE nouvelle de la salivation
ou explication de la maniere dont le
mercure fait saliver, connoissance néces-
saire à l'amélioration du traitement des
maladies vénériennes ; par M. JEAN-
STANISLAS MITTIÉ, Docteur-
Régent de la Faculté de Médecine de
Paris, membre de l'Académie Royale
des Sciences & Belles-Lettres de Nancy,
Médecin ordinaire du feu Roi Stanislas,*

Tome XLVIII.

Bb

Duc de Lorraine & de Bar, &c. A Montpellier, & se trouve à Paris, chez Didot le jeune, Libraire de la Faculté de Médecine, in-8°. de 88 pages, prix 1 livre 16 sols broché. 1777.

M. *Mittié*, peu satisfait des lumières répandues jusqu'à ce jour sur la véritable action du mercure introduit dans le corps humain, essaie d'en donner une connoissance plus exacte en publiant une théorie nouvelle sur les causes de la salivation. Il se flatte qu'elle sera d'autant mieux accueillie, que, selon lui, les écrits qui ont paru jusqu'à présent sur les maladies vénériennes & leur guérison, sont remplis d'erreur, & qu'aucun auteur n'a encore saisi le véritable point de la difficulté.

Après avoir défini le mercure comme tous les chymistes, M. *Mittié* réduit ses préparations à deux espèces principales; savoir, son extrême division, & sa combinaison avec un acide quelconque. La première se fait par l'eau, par le feu, par le mouvement, ou par l'interposition de corps muqueux, mucilagineux, gommeux, huileux, graisseux, butyreux ou sulfureux, au moyen desquels on parvient à diviser le mercure. La seconde est la combinaison avec les acides, le

phosphorique ou animal, le vitriolique, le nitreux, le marin, le tartareux, l'acéteux & tout autre acide végétal. Après ces deux especes de préparations M. *Mittie* vient à la troisieme qui n'a ni la simplicité des premieres, ni la solubilité des autres; c'est le résultat d'une dissolution de mercure par un acide précipité par un alkali fixe ou volatil, par la chaux ou par une terre absorbante. En cela M. *M* n'a fait que suivre les auteurs qui l'ont devancé; mais quand il ajoute que la nature & les propriétés de ces précipités n'ont pas encore été examinées, il donne à penser qu'il n'a pas encore eu connoissance des excellens mémoires que M. *Bayen* a publiés à ce sujet (1). Ce savant chymiste, par ses expériences multipliées, donne les notions les plus claires & les plus satisfaisantes; elles méritent, à tous égards, le souvenir & la reconnaissance des gens de l'art. Mais si l'on ne peut faire de reproche à M. *Mittie* de ne point citer des écrits qu'il ne connoît pas, il paroît au moins qu'il traite

(1) Essais chymiques ou expériences faites sur quelques précipités de mercure, dans la vue de découvrir leur nature, en quatre parties. Extrait du *Journal de Physique* des mois de Février, Avril 1774, Février & Décembre 1775.

assez légèrement des médecins qui l'ont précédé , & qu'il proscriit trop décidément les frictions & les fumigations. Les frictions opèrent cependant tous les jours des guérisons parfaites , & les fumigations produisent , dans certains cas , les effets les plus prompts & les plus avantageux.

Nous convenons avec M. *Mittié* , que depuis 200 ans de pratique & de raisonnement , on n'est guere plus instruit de la maniere d'agir du mercure , qu'on ne l'étoit lorsqu'on commença à en faire usage. Mais les nouveaux principes que notre auteur propose , nous éclaireront-ils davantage ? c'est ce qu'il faut examiner.

M. *Mittié* prétend (page 27) , que les alimens qui servent à notre subsistance ne pénètrent dans les secondes voies que sous la forme saline , neutre ou savonneuse , acide , ou alkaliné , dissoutes & étendues dans une suffisante quantité de liquide , pour qu'elles ne fassent aucune impression sur la membrane nerveuse des intestins. Ces especes de sels neutres & de savons , continue M. *Mittié* , peuvent , jusqu'à un certain point , se surcharger d'acide ou d'alkali ; moyen nécessaire , selon lui , que la nature emploie pour prévenir les désordres que l'un & l'autre de ces sels occasionneroient dans l'éco-

DE LA SALIVATION. 389
nomie animale s'ils y circuloient seuls & à nud.

Parmi ces sels il en est un que l'on retire de l'urine par la simple évaporation. Ce sel, formé par l'acide phosphorique ou animal, combiné avec l'alkali fixe ou volatil, est connu sous le nom de sel fusible ou essentiel d'urine, sel phosphorique, sel animal, &c.

Après ces préliminaires M. *Mittié* essaie d'établir une théorie pour persuader que le mercure, sous quelque forme qu'il soit introduit dans le corps, s'unit de préférence & nécessairement à l'acide phosphorique ou animal. Tout ce que notre auteur dit, pages 28 & 29, sur la nature de ce sel, est consigné dans les *Mémoires de chymie* de M. *Sage* qui a travaillé sur ce sel & sur son acide; mais la doctrine de ce chymiste ingénieux n'est pas encore assez développée, & les faits sur lesquels elle est appuyée ne sont pas encore assez constatés pour entraîner tous les suffrages. Aussi les conséquences que M. *Mittié* en déduit, nous paroissent-elles au moins précipitées.

En posant pour principe que le rapport des acides avec les substances avec lesquelles ils se combinent est en raison de leur pesanteur spécifique, & que l'acide animal, comme le plus pesant de

tous les acides, a plus d'affinité qu'aucun autre avec le mercure, on voit que *M. Mittié* adopte la cause des affinités de *M. Meyer*; mais l'application qu'il en fait n'est point juste, car il est prouvé que l'acide marin, plus léger que l'acide vitriolique, enlève cependant à ce dernier le mercure qui lui étoit uni. Comment donc le système de *M. Mittié*, s'il n'est fondé que sur ce principe, peut-il se soutenir? Les expériences même qu'il rapporte ne fournissent aucune preuve solide en sa faveur. Cependant *M. Mittié* en déduit la conséquence, que l'affinité de l'acide animal avec le mercure existant sans aucune exception, il s'ensuit nécessairement que le mercure, pris en friction ou en fumigation, circulant avec les liquides, étant extrêmement divisé, venant à rencontrer du sel fusible, il le décompose; que l'acide animal s'empare du mercure, abandonne l'alkali volatil qui, devenu libre, donne lieu à la plupart des phénomènes de la salivation, &c. on conviendra aisément que cette manière dont on veut que le mercure introduit dans le corps se combine avec l'acide animal, est bien hypothétique. Pour lui donner au moins quelque probabilité, il falloit faire une expérience primitive, qui a été totalement négligée. C'étoit de tenter la dissolu-

tion du mercure dans le sel fusible; car il n'y a rien de surprenant que l'acide phosphorique dissolve le mercure; celui de nitre, de vitriol, celui de sel marin & de vinaigre, dans certaines circonstances, en font autant; mais comme le nitre, le vitriol & le sel marin en substance n'opèrent point cette dissolution, il s'agit de savoir si le sel fusible a sur eux cet avantage, & cette expérience eût été plus concluante que toutes les autres. Au reste personne n'ignore que des médecins ont déjà prétendu qu'il se faisoit dans le corps animé une union du mercure avec l'acide marin qui s'y trouve en aussi grande abondance que le sel fusible. Ce système a été abandonné pour de bonnes raisons aisément senties.

Une autre expérience non moins importante à faire, & qui a été également négligée, c'étoit de triturer du mercure avec le sel fusible, pour s'assurer si l'alcali volatil s'en dégageroit. Cette expérience, si elle avoit réussi, auroit concouru avec la première à étayer la nouvelle doctrine. Mais notre auteur a trouvé plus commode de supposer que ce dégagement se fait dans l'économie animale: cette assertion a au moins cet avantage, qu'il est plus difficile de la contredire. Mais enfin quand le mercure, pris en

friction, dégageroit l'alkali volatil du sel fusible, quel argument en tireroit on en faveur de l'étiologie nouvelle de la salivation ? puisque le mercure doux, la panacée & les autres préparations mercurielles salines l'excitent également, sans qu'ils puissent cependant dégager ce même alkali volatil ; car en suivant le système même de l'auteur, la décomposition du sel fusible & de la panacée se fait alors par une double action qui unit l'acide phosphorique au mercure, & l'acide marin à l'alkali volatil. Il semble que M. *Mittié* avoit prévu cette objection ; car pour expliquer comment la salivation suit l'usage des panacées, précipités, &c., il a adopté la raison généralement reconnue, que la cause de la salivation qu'ils excitent n'est que l'action stimulante du sel mercuriel sur l'orifice supérieur de l'estomac, & sympathétiquement sur les glandes salivaires. (*Voyez l'exposition raisonnée des différentes méthodes d'administrer le mercure, 1775, pages 149 & 160*).

M. *Mittié* cherche à trouver de l'analogie entre son système & la manière de traiter les enragés par l'alkali volatil ; il en conclut que la méthode mercurielle lui est préférable parce que l'alkali volatil ne pénètre pas dans les vaisseaux, tel

qu'il est pris, & qu'il n'agit pas à titre d'alkali volatil libre, comme celui qui se dégage du sel ammoniacal phosphorique par la combinaison de son acide avec le mercure. Mais qui nous garantira (en admettant avec l'auteur la possibilité de la combinaison qu'il suppose) que le mercure, introduit dans le corps, rencontrera suffisamment du sel fusible pour qu'en s'unissant à l'acide phosphorique, il dégage cette quantité d'alkali volatil qui opéreroit la guérison de la rage? Au surplus il n'est pas démontré jusqu'à ce jour, que l'alkali volatil, pris intérieurement, puisse parvenir libre dans les vaisseaux. Quoique les traitemens des maladies vénériennes, faits par l'alkali volatil, n'aient pas eu, à beaucoup près, des succès aussi complets qu'on l'avoit annoncé (1) il y a peu d'années; cependant ces expériences même, & le sentiment de *Sylvius de le Boë* (2), & de *Lemeri* (3), ne permettent point, sans

(1) Remède nouveau contre les maladies vénériennes, tiré du regne animal. A Paris, chez *Didot*, 1774.

(2) *De lue venered*, édit. de Genève, in-fol. 1681, page 506.

(3) Remarques sur l'article Révivification du cinnaabre.

apporter des faits contraires bien décisifs; de disconvenir formellement que l'alkali volatil ne puisse parvenir libre dans nos vaisseaux.

Le nouveau système de la salivation n'est donc fondé que sur des conjectures; &, en admettant celles qui lui sont opposées & plus probables, on le renverse aussi facilement qu'il a été formé: car si l'alkali volatil pénètre dans nos vaisseaux, la théorie de M. *Mittie* tombe d'elle-même, puisque l'usage de l'alkali volatil pris à deux scrupules par jour, & à plus forte dose pendant huit jours de suite, n'a point occasionné la salivation, ni le moindre des accidens que M. *Mittie* attribue à l'existence de l'alkali volatil libre dans nos vaisseaux. Enfin si l'on ne pouvoit pas se passer de système, ne pourroit-on pas dire que le mercure, introduit dans le corps animé par la chaleur & l'action des vaisseaux auxquelles il est soumis, contracte ce degré d'âcreté qui produit tous les accidens qui suivent son administration? Ne pourroit-on pas le présumer d'après ce passage de *Van Swieten*, § 1467, *de lue venered.*
 « Sed alia vis latet in argento vivo, quod ad eò blandum & molle videretur. Absque ullo enim alio addito, illud solo tritu mechanico in vase purissimo vitreo, dat

pulverem mollem nigrum, tenuissimum, saporis acris metallici, cupri saporem utcumque referentis». *Et plus loin* : « Omnes illi pulveres adeo acres, adeo turbantes totum corpus, absque additâ ullâ aliâ re, ex mercurio puro deducuntur, vel succussu mechanico, vel digestionem in tali calore, qui duplò major est calore corporis sani ». Quoique moyennant des expériences chymiques le mercure ne contracte cette extrême acrimonie que lorsqu'il éprouve un degré de chaleur double à celui d'un corps sain, on ne peut inférer de-là que le mercure ne puisse contracter une acrimonie excessive dans l'économie animale. La force & la vitesse du mouvement qui est augmenté, avec la continuité de la chaleur qui est aussi prodigieusement augmentée dans ceux qui essuient la salivation mercurielle, rendent cette opinion bien plausible.

Comme l'étiologie nouvelle de la salivation est absolument hypothétique, nous ne nous arrêterons point à réfuter les corollaires que l'auteur en déduit, nous dirons seulement que ces corollaires le conduisent à exclure les bains tièdes du traitement de la vérole, quoiqu'il soit manifestement reconnu que les bains tièdes sont souvent indispensables pour préparer à l'heureuse action du mercure, &

qu'ils concourent quelquefois à calmer les symptômes d'une salivation trop fongueuse, bien loin de la favoriser & de la déterminer comme le prétend M. *Mittié*.

OBSERVATIONS

*Sur l'usage intérieur du sublimé-corrosif;
par M. MARET, Docteur en Médecine,
& Secrétaire de l'Académie de
Dijon.*

Abstine, si methodum nescis. *BOERHAAVE, Elem. chym. vol. 2, page 312.*

L'EXTRÊME âcreté du sel métallique, connu sous le nom de sublimé-corrosif, l'avoit fait regarder, jusqu'à *Boerhaave*, comme un poison intraitable. Si quelques empiriques s'étoient hasardés à le donner intérieurement, les funestes suites de leur témérité avoient fortifié les préjugés qui s'élevoient contre l'usage interne de ce sel, & l'on ne l'employoit qu'à l'extérieur, en qualité de détersif, dans le traitement des ulcères dont les chairs fongueuses rendoient la guérison difficile.

Mais *Boerhaave*, convaincu que les effets des substances corrosives étoient re-

latifs au volume sous lequel elles étoient appliquées à une surface donnée de nos fibres, pensa qu'il seroit possible de faire usage du sublimé, à raison de sa solubilité, qui, permettant d'en diviser extrêmement les parties intégrantes, mettoit dans le cas de les réduire à un volume si peu considérable, qu'elles ne fissent qu'une foible impression sur les fibres contre lesquelles ces molécules salines seroient portées.

Van Swieten, d'après ces idées de *Boerhaave* son maître, a présumé qu'en dissolvant le sublimé dans l'esprit de froment, & donnant cette dissolution à dose très-moderée, il pourroit l'employer dans le traitement des maladies vénériennes. Les succès les plus concluans l'ont décidé à le conseiller comme un des anti-vénériens les plus efficaces, & à tracer la méthode à suivre pour en modérer l'activité.

A son exemple un grand nombre de médecins ont employé & préconisé ce remède. Mais s'il a eu des partisans, il a eu des détracteurs, & l'on a vu des praticiens s'avans & célèbres s'élever contre son usage; peu s'en est fallu même qu'il n'ait excité autant de disputes que l'antimoine en occasionna dans le siècle dernier.

Je ne me propose pas de concilier ici les différentes opinions; mais je crois devoir faire connoître quelques faits qui me paroissent devoir engager à ne point proscrire un remède conseillé par un aussi grand médecin que *Van Swieten*, & qui, administré avec les précautions convenables, devient une ressource précieuse dans des maladies très-rebelles, & qui résistent ordinairement à tous ceux qu'on est dans l'usage d'employer contre elles.

L'exposé du motif qui m'engage à communiquer mes observations, doit faire sentir que les maladies vénériennes n'en feront point l'objet. J'ai employé avec assez de succès la dissolution de sublimé dans différentes especes de ces maladies, pour pouvoir affirmer qu'on peut avec confiance mettre ce remède au rang des anti-vénériens les plus efficaces; & qu'en l'administrant avec la prudence qu'exige son activité, l'on n'a rien à craindre de son usage. Mais tous les faits que je pourrois citer n'ajouteroient rien aux preuves de son efficacité dans ces maladies, données par plusieurs médecins; & notamment par *M. de Horne* dans son excellent ouvrage sur les différentes manieres de traiter la vérole. Je me bornerai à prouver, par trois observations, qu'on peut regarder ce remède

SUR LE SUBLIMÉ-CORROS. 399
comme un correctif puissant de l'âcre
dartreux.

Première Observation.

La femme de M. procureur & notaire à Beaune , vint en cette ville pour consulter au sujet d'une dartre rebelle qui , depuis plusieurs mois , couvroit différentes parties de son corps , & notamment ses oreilles & son cou. Elle avoit éprouvé , sans aucun succès , tous les remèdes altérans , ordinairement conseillés en pareille circonstance ; les bains , les apéritifs végétaux , tels que la racine de patience sauvage , celle d'aunée , les feuilles de scabieuse , & celles de fumeterre : elle avoit pris , pendant long-temps , le petit-lait altéré par les sucres de cresson & des plantes borraginées ; elle avoit été fréquemment purgée avec des purgatifs mercuriaux , & elle avoit fait usage des fleurs de soufre , tant intérieurement qu'extérieurement.

J'étois du nombre des consultants , & mon avis fut que , vu l'inutilité de tous les remèdes employés jusqu'à ce moment , il falloit mettre la malade à l'usage interne du sublimé - corrosif dissous dans de l'eau distillée , auquel on ajouteroit sur la fin du traitement , comme topique , le *nutritum* du *codex* de Paris. M. *Enaux*,

maître en Chirurgie, fut du même avis; mais la pluralité des suffrages étant opposée à ce traitement, la malade fut remise à l'usage des bains & des bouillons mucilagineux auxquels on associa les pilules de *Belloste*, comme altérantes: pilules qu'elle devoit prendre de quinzaine en quinzaine, à dose suffisante, pour opérer comme purgatives.

Les motifs des consultants opposés à l'usage du sublimé, étoient l'âcreté de ce remède, & la certitude que le virus vénérien ne contribuoit en rien aux accidens dartreux.

Ce nouveau traitement n'eut point le succès qu'on s'en étoit promis, &, au bout de trois mois, la malade se décida à suivre le conseil de M. *Enaux* & le mien. Nous lui envoyâmes une bouteille de dissolution de sublimé, à la dose de cinq grains par livre d'eau distillée; la malade ne prit, dans la première quinzaine, qu'une cuillerée de ce remède par jour, le matin à jeun, dans une demi-cuillerée de mélange à parties égales de lait & d'eau d'orge: par la suite elle en prit une pareille dose le matin & le soir. Elle buvoit, dans le cours de la journée, trois à quatre livres d'eau d'orge & de lait, & prenoit chaque jour deux lavemens de décoction de guimauve. De quinze

quinze en quinze jours elle étoit purgée avec de la manne fondue dans du lait. La malade a pris quinze grains de sublimé dans l'espace d'environ trois mois : elle n'a eu , dans tout le cours du traitement , ni coliques , ni salivation. Trois ans se sont écoulés sans que ces dartres aient reparu ; mais j'apprends qu'elles se montrent encore de temps à autre , & que les pilules de *Belloste* , employées comme purgatives , les font disparoître.

Seconde Observation.

La femme de M...., épicier à Châlons-sur-Saône, vint à Dijon pour consulter à l'occasion d'une dartre croûteuse, pour laquelle elle avoit fait, depuis plusieurs mois, une infinité de remèdes sans aucun succès.

Ces dartres, qui étoient très-multipliées par-tout le corps, formoient des croûtes jaunâtres, ovales & élevées de près d'une ligne au-dessus du niveau de la peau : elles avoient beaucoup de ressemblance à ces petits gâteaux sucrés qu'on nomme *massepains*.

Le succès qu'avoit eu l'usage de la dissolution du sublimé, dans la première observation, m'autorisa à lui conseiller le même remède, & à lui prescrire la même

méthode suivie dans le traitement de la Dame de Beaune. Les dartres se sont successivement exfoliées, la peau a repris sa couleur & sa souplesse naturelle : la guérison, opérée par un traitement de deux à trois mois, est constatée par la bonne santé dont la malade jouit depuis plus de deux ans.

Troisième Observation.

M. . . . , avocat au Parlement de cette ville, s'aperçut, au commencement de novembre dernier, que sa tête se couvroit de dartres sanieuses & écailleuses, qui successivement se sont étendues sur son front, sur son cou & sur tout son corps. Celles de la tête étoient contiguës, & sans aucun intervalle entr'elles; les autres étoient disseminées, mais très-rapprochées, & formées de la réunion de plusieurs pustules rougeâtres peu élevées, versant une liqueur âcre qui s'épaississoit & formoit des croûtes qui s'enlevoient par écailles, & sous lesquelles sortoient d'autres pustules.

Jé vis le malade, avec M. *Enaux*, le premier décembre. Nous nous décidâmes à le mettre à l'usage de la dissolution du sublimé; & comme il est jeune, & d'un tempérament sanguin, nous le pré-

SUR LE SUBLIMÉ-CORROS. 403
parâmes par deux saignées, un purgatif, des bains entiers d'eau tiède, & un régime mucilagineux. On lui rasa la tête qu'on couvrit de feuilles de bette, & que l'on frottoit tous les jours avec un linge roux.

Après dix à douze jours de cette préparation, nous mîmes le malade à l'usage du sublimé dissous dans de l'eau distillée, à la dose de six grains par livre. Il en a pris comme les deux malades des précédentes observations, une cuillerée le matin à jeun, dans un mélange d'eau d'orge & de lait; &, après douze jours, il est passé à l'usage d'une cuillerée matin & soir.

Le régime mucilagineux a été continué pendant tout le traitement, & dans la première quinzaine le malade a pris un bain d'eau tiède tous les jours. Il buvoit, dans le cours de la journée, trois à quatre livres d'eau d'orge, coupée avec le tiers de lait, prenoir des lavemens avec une décoction émolliente, & a été purgé de quinze en quinze jours, d'abord avec des pilules de *Belloste*, ensuite avec de la manne seule, parce que ces pilules lui donnoient des tranchées.

Toutes les dartres de la surface du corps avoient disparu le 12 janvier, & celles de la tête avoient cessé d'être fa-

nieuses. On a substitué des brosses douces aux linges dont on s'étoit d'abord servi pour frotter la tête. Le front & les oreilles ont été les parties dont la peau s'est dépouillée le plus tard des écailles qui la recouvroient ; mais, depuis plus de sept mois, la guérison est confirmée par la santé la plus florissante.

Le malade a bu trois livres de dissolution de sublimé, & n'a eu aucune espèce d'accident. Il a continué le régime, fait un usage habituel d'une tisanne de racine d'oseille pendant plus de deux mois après la cessation entière des accidens, & a été purgé tous les quinze jours.

On voit par ces observations, premièrement que le sublimé-corrosif, administré méthodiquement & avec prudence, ne cause aucun accident qui puisse en faire redouter l'usage ; secondement, qu'on peut l'employer avec confiance dans les maladies dartreuses.



Aux observations précédentes nous croyons en devoir joindre deux autres sur deux phthysies pulmonaires guéries par le remède de *Van Swieten*. Le sublimé corrosif, en épaississant les sucs lymphatiques, en oblitérant leurs vaisseaux, & en paralysant, pour ainsi dire,

SUR LE SUBLIMÉ-CORROS. 405.
les glandes & les viscères sur lesquels il a fait le plus d'impression, a donné trop souvent lieu au marasme & à la phthisie pulmonaire. Il est sans doute glorieux pour la Médecine, & consolant pour l'humanité, d'avoir à présenter des exemples de guérisons de phthifiques, obrenues par une substance qui, en cessant d'être poison par une application prudente, étoit peut-être le seul remède qui pût empêcher ces malades de succomber à leur état. Voyez la note, page 410.

OBSERVATIONS

Sur deux phthifies pulmonaires guéries avec la liqueur mercurielle de Van Swieten; par M. BRILLOUET, pere, chirurgien-major de l'hôpital de Chantilly.

LA phthisie pulmonaire est une maladie très-commune, & qui paroît le devenir tous les jours de plus en plus. Le préjugé public semble même la regarder comme mortelle & absolument incurable : c'est une idée exagérée. Cette maladie a plusieurs degrés aisés à distinguer, & le dernier seulement paroît être incurable. Malgré le danger de cet état, il n'est cependant pas sans ressource, comme

on le verra par les deux observations suivantes.

L'étude particulière que j'ai faite de cette maladie m'a fait naître des réflexions que j'ai cru devoir rendre publiques en l'année 1759, dans un petit essai sur cette maladie. La méthode que j'y expose s'écarte beaucoup de celles que l'on emploie depuis très-long-temps, & avec si peu de succès. Elle n'est point ni nouvelle, ni inconnue, & je ne prétends point à la gloire d'en être l'inventeur.

Après avoir parcouru tous les signes univoques, équivoques & prognostics qui appartiennent à cette maladie, les avoir rassemblés, discutés & comparés avec ceux qui accompagnent les écrouelles, je me suis persuadé que ces deux maladies ont une parfaite ressemblance; que leurs causes, leurs commencemens, leurs progrès sont les mêmes; que la phthisie n'est en effet, selon l'expression de plusieurs auteurs célèbres, tels que *Morton* & *Sydenham*, que l'écrouelle du poumon. Cette espèce d'identité de maladie une fois reconnue, la conclusion naturelle qui se présente à l'esprit, est que l'on doit employer les mêmes remèdes dans l'une & dans l'autre, d'autant plus que l'on voit tous les jours détruire des ulcères externes écrouelleux, & fondre les tumeurs

qui leur ont donné naissance, par l'usage des remèdes fondans & apéritifs. Pourquoi ne pas employer les mêmes moyens pour fondre les tumeurs tuberculeuses du poulmon, & les ulcères qui en sont les suites. Enfin ces deux maladies ne diffèrent entr'elles que par les différentes parties qu'elles occupent. Les ulcères qui se forment, & qui succèdent à la supuration des tumeurs scrophuleuses, sont l'effet & non la cause des écrouelles : de même l'ulcère du poulmon n'est point la cause de la phthisie, puisqu'il ne survient que long-temps après que la maladie a commencé, & qu'elle est parvenue à son second période, par la formation des tubercules qui ne sont que des obstructions qui augmentent par degrés, & qui deviennent plus ou moins volumineuses. Les glandes de la poitrine sont aussi très-exposées à ces sortes d'impressions.

C'est cette ressemblance de maladie qui m'a déterminé à donner aux deux personnes qui sont le sujet de cette observation, la liqueur de *Van Swieten*.

Genevieve Couvreur, âgée de dix-neuf ans, du village de Vincuil, près Chantilly, d'un tempérament très-délicat, fut transportée à l'hôpital de Chantilly le premier Avril 1773 : elle languissoit de-

puis long - temps chez elle , avec de la fièvre & de petits redoublemens , une toux continuelle , principalement le soir & le matin , des crachats abondans , purulens & sanguinolens , un dévoiement , une maigreur extrême , & une si grande foiblesse qu'elle étoit obligée de garder le lit , n'ayant pas la force de se tenir sur une chaise. Elle paroissoit être à la fin du troisieme degré de la phthisie , & conséquemment sans aucune espèce de ressource de guérison ; je lui fis donner deux fois par jour une cuillerée à café de la liqueur de *Van Swieten* , faite avec huit grains de sublimé par pinte d'eau distillée , mesure de Paris. Elle prenoit , comme je l'ai dit , une cuillerée à café , pour la dose , dans un grand gobelet de tisanne de guimauve , à laquelle on ajoutoit une cuillerée de suc de cresson clarifié ; & elle buvoit encore deux ou trois autres gobelets de tisanne de quart d'heure en quart d'heure , pour mieux étendre la liqueur , laquelle a été augmentée , dans la suite & peu à peu , jusqu'à la quantité d'une cuillerée ordinaire. On a augmenté aussi la dose du suc de cresson clarifié jusqu'à quatre cuillerées. Ces remèdes ont été continués pendant trois mois , en purgeant la malade tous les quinze jours avec deux onces & demie de manne. La

malade ne vécut que de bouillons, de potages, d'œufs frais, & de légumes. La fièvre, la toux & les crachats ont diminués peu à peu, les forces se sont rétablies; & enfin elle s'est trouvée parfaitement guérie, & jouit actuellement de la plus vigoureuse santé, avec beaucoup d'embonpoint. Les regles, qui s'étoient supprimées avant la maladie, ne se sont rétablies que quatorze mois après la sortie dudit hôpital. Il n'y avoit aucun soupçon de cause vénérienne.

Après la parfaite guérison il lui est survenu plusieurs glandes au col, qui se sont dissipées peu à peu d'elles-mêmes dans l'intervalle de cinq à six mois, & sans aucun remède ni topique.

Sydenham a observé plusieurs fois qu'il survenoit de même des tumeurs scrophuleuses au col de plusieurs phthiques qui avoient été guéris par les remèdes ordinaires, & particulièrement par l'exercice du cheval. Pour peu qu'un praticien contemple attentivement les mouvemens de la Nature, ne doit-il pas penser que cette humeur écrouelleuse ne se forme au col que par une véritable métastase, ou transport de l'humeur qui avoit occasionné la maladie du poulmon, & qui n'a été expulsée de ce viscere que par les vibrations excitées dans les fibres

pulmonaires par l'exercice de l'équitation (1).

Le nommé *Trop - Jolly*, ouvrier à la manufacture de porcelaine de Chantilly, ayant la poitrine & le tempérament très-délicat, fut attaqué d'un rhume au mois de décembre 1775, qu'il négligea en continuant de boire beaucoup de vin & d'eau-

(1) Il n'est pas douteux que la phthisie puisse être occasionnée par un vice scrophuleux, mais il n'est point prouvé qu'elle le soit toujours. Au surplus, ni la liqueur de *Van Swieten*, ni les autres mercuriaux ne conviennent point dans tous les temps des écrouelles. Avant que de prescrire le sublimé-corrosif, il importe donc de connoître si c'est réellement une phthisie écrouelleuse ; & pour lors, dans quel temps de cette phthisie le remède de *Van Swieten* peut convenir. Il y a lieu de croire, & ces observations le confirment, que c'est lorsque la suppuration est prête à s'établir, ou établie, lorsqu'il importe à la fois de remédier au relâchement de la fibre, & à la putréfaction : au moins est-ce dans de pareilles circonstances que, dans les maladies vénériennes, le sublimé-corrosif produit des effets qu'on attendroit avec moins d'assurance d'autres préparations mercurielles ? Si nous osons proposer ces réflexions aux personnes de l'art, nous les croyons nécessaires pour apprendre de plus en plus au public que si le sublimé-corrosif n'agit patoujours comme poison, & s'il offre à quelques malades une ressource unique, il n'en est pas moins important, pour son administration, de s'adresser à des hommes dont les connoissances & la probité soient reconnues.

de-vie à son ordinaire. Deux mois après il lui survint de la fièvre, des douleurs à la poitrine, une difficulté de respirer, & une expectoration abondante de crachats purulens & sanguinolens, sa foiblesse étoit extrême. Il y avoit environ six mois que sa femme étoit morte phthiquée, qu'il n'avoit point cessé de coucher avec elle : comme cette maladie est contagieuse, elle ne pouvoit que rendre son état encore plus dangereux. Je le mis à l'usage de la liqueur de *Van Swieten*, à deux cuillerées par jour, qui ont été continuées pendant près de trois mois, en observant un bon régime de vivre. La fièvre, la toux & les crachats ont totalement cessés. Il jouit aujourd'hui d'une bonne santé, à un peu de foiblesse près à la poitrine, mais sans aucune apparence de toux. C'est M. *Peyrard*, maître de ladite manufacture, qui a bien voulu se charger de lui administrer lui-même le remède.



L E T T R E

SUR L'INFLAMMATION.

*Par M. PICQUÉ D'AVEZAC, Docteur
en Médecine, à un de ses Amis.*

VOUS avez raison, mon cher confrere, la critique ne doit point effaroucher ceux qui cherchent sincèrement la vérité : l'amour-propre mal-entendu peut en souffrir, mais la vraie amitié ne s'en offense jamais. D'après ces axiômes fondamentaux, avoués & reçus de part & d'autre, je vais vous détailler en peu de mots les raisons qui m'engagent à soutenir le sentiment du célèbre *Zimmermann*. Vous savez déjà, par avance, que mes preuves consistent toujours plus en faits qu'en raisonnemens : ainsi je vous laisserai embellir votre opinion de tous les traits brillans d'une théorie séduisante ; & je ne chercherai, pour étayer ma cause, que la solidité des pensées, & la justesse de l'application.

Je conviens très-volontiers avec vous, mon cher ami ; que le grand *Boerhaave* étoit un génie du premier ordre ; un de ces hommes rares que le Ciel bienfaisant accorde quelquefois à la nature languis-

fante , pour l'avancement des sciences & le soulagement de l'humanité. Mais l'esprit d'un vrai médecin secoue hardiment les lourdes chaînes du préjugé, de l'opinion , de l'autorité : il ose imiter le célèbre *Klein*, il ose exercer sa profession avec franchise, avec liberté, avec indépendance.

La théorie de l'inflammation est présentée, par l'immortel *Boerhaave*, sous un point de vue très-impofant ; & vous y ajoutez encore des raisons fort plausibles & fort ingénieuses. De vos principes il suit évidemment que la fièvre est essentielle à l'état inflammatoire, & qu'elle ne sauroit en être séparée. L'illustre *Van Swieten* embrasse le sentiment de son maître ; & même il appuie sa décision de l'autorité d'*Hippocrate*. Tout cela néanmoins n'est pas capable de me faire abandonner le parti de M. *Zimmermann*. Je dirai avec lui que les inflammations les plus violentes ne s'annoncent pas toujours par une fièvre ; & je dirai même plus que lui , puisque je soutiens que quelquefois la fièvre n'accompagne point l'inflammation.

Vous allez , Monsieur , crier à l'hérésie ; vous allez exiger de moi une rétractation solennelle : mais laissons passer un peu votre premier feu , & examinons ensuite

ma proposition de sang-froid, & sans pré-
vention, s'il est possible.

L'expérience est l'unique bouffole du
médecin : elle seule peut déchirer le voile
de l'erreur, & nous conduire jusqu'au
temple de la vérité ; &, bien instruit par
sa voix salutaire, le sage *Simfon* avertit
les médecins que souvent il y a des in-
flamations considérables & dangereu-
ses, quoique le pouls n'indique pas la
moindre fièvre. *Van Swieten*, dont le
nom seul fait l'éloge, rapporte une ob-
servation consacrée, autant que je puis
la rappeler, dans les *Mémoires d'Edim-
bourg*, par laquelle il conste que dans le
principe d'une inflammation d'estomac,
le pouls étoit petit, oppressé, intermit-
tent : d'où l'on peut déduire avec raison
qu'il n'y avoit point de fièvre à cette
époque. Le judicieux *de Haen* a vu &
traité un jeune homme qui mourut d'une
inflammation d'estomac ; & qui jamais,
pendant tout le cours de sa maladie, n'eut
le moindre signe de fièvre. *Morgagni*,
l'honneur de la Médecine, a consigné,
dans ses ouvrages, plusieurs cas sembla-
bles, soit d'après lui-même, soit d'après
d'autres médecins fameux.

Voilà, mon cher confrère, ce que di-
sent des auteurs célèbres, non pas d'après
leur imagination, mais d'après des faits.

pratiques bien vus, bien constatés, qui s'étaient les uns les autres, & dont l'ensemble démontre & la proposition de M. *Zimmermann*, & celle que j'ai osé y ajouter.

Mais voudrez-vous encore permettre que je consigne ici quelques observations que j'ai faites moi-même? Vous croyez; mon cher ami, que la vérité est précieuse de quelque part qu'elle vienne; & votre indulgence m'enhardit.

Il y a six ans qu'il mourut dans les terres de M. le comte *de Cardaillac*, plusieurs personnes d'une colique violente; les remèdes augmentoient l'atrocité du mal, & sembloient ne provoquer que la mort. Ce Seigneur respectable, vraiment le pere de ses vassaux, & l'ami de l'humanité, me fit prier de vouloir me rendre sur les lieux pour tâcher de développer la cause réelle de ce fléau, & d'en fixer le traitement salutaire.

Je fis faire l'ouverture d'un cadavre en ma présence: l'abdomen étoit très-mélorisé; l'estomac étonnamment dilaté, & tout-à-fait gangrené; le canal intestinal distendu & parsemé de taches rouges, livides & noires; les autres viscères abdominaux dans leur état naturel. Ensuite j'allai voir un homme qui étoit attaqué de ce même mal depuis environ

huit heures , & pour lequel on n'avoit point encore employé de remede. Son pouls étoit égal , foible , petit , & ne battoit que soixante & dix fois par minute ; la région épigastrique étoit un peu tendue , fort chaude , & très - douloureuse ; la langue seche & rouge ; le malade avoit des anxiétés considérables , & des envies de vomir continuelles. Jusqu'alors on avoit cru que tous ces symptômes indiquoient évidemment la présence d'une bile âcre & rongeante dans la cavité du ventricule ; & en conséquence on avoit mis en usage , pour les autres malades , des cordiaux , des émétiques , des purgatifs , & rien de plus. Pour moi , je ne vis qu'une inflammation considérable , qui avoit son siege dans les tuniques de l'estomac ; & , malgré la débilité du pouls , je fis faire de suite une ample saignée au bras : elle ne diminua point la violence des symptômes ; je la fis réitérer quatre heures après : le pouls devint alors plein , dur & rapide. Avant la fin du jour on revint encore à la saignée , & le mal diminua sensiblement. Le lendemain j'en ordonnai une quatrieme , & le malade fut hors de danger. Les autres secours que je mis en usage furent des lavemens simples , des fomentations émollientes ,

&c

& des émulsions nitrées à très-petites & très-fréquentes doses.

Une jeune femme d'un tempérament sanguin fut atteinte , il y a trois ans , d'une colique violente. On lui avoit déjà donné une dose de tartre stibié ; elle avoit vomi considérablement , mais elle n'étoit point soulagée. Lorsque j'arrivai auprès d'elle sa peau étoit sèche , sa langue aride & rougeâtre , ses urines enflammées , son ventre tendu & fort douloureux , son pouls petit , inégal , intermittent , & point rapide ; elle avoit de fréquentes envies de vomir , & quelquefois le hoquet. Je fis faire une saignée du bras : le sang étoit sec , épais , & se couvrit rapidement d'une large couene ; on r'ouvrit encore la veine avant la fin du jour , & le sang présenta le même aspect ; les autres secours qu'on employa étoient ceux que j'ai indiqués précédemment. La nuit fut très-orageuse , & le lendemain je trouvai la malade fort accablée ; son regard étoit étonné , son visage plombé , ses lèvres bleuâtres , sa langue noire & gercée. On sait que dans les grandes inflammations ces symptômes annoncent la gangrène , & je crus pouvoir porter hardiment ce pronostic dans le cas actuel. La malade mourut réellement avant la fin du jour , & le lendemain nous fîmes

l'ouverture de son cadavre. L'abdomen étoit fort tendu, l'estomac gonflé, sans gangrène ni phlogose ; mais le duodenum étoit très-enflamé, & le colon parsemé de taches rouges, livides & noirâtres ; le reste du canal alimentaire dans l'état naturel.

Je fus appelé, il y a deux ans, pour aller voir une femme attaquée d'une vraie pleurésie bien caractérisée par un frisson violent qui avoit précédé ; par une douleur vive & fixe au-dessous de la mamelle gauche ; par la toux & les crachats parsemés de filamens sanguins ; par la grande gêne de la respiration ; par les urines enflammées ; par la langue très-aride & très-rouge ; par la soif considérable : mais le pouls contredisoit tous ces symptômes. Il étoit égal, petit, foible & très-lent ; il ne battoit pas soixante fois par minute. Ce n'est que d'après l'ensemble de tous les signes réunis, qu'on doit statuer en Médecine : mais lorsque les principaux & le plus grand nombre concourent à indiquer une maladie, on peut hardiment marcher à la lueur de leur flambeau. D'ailleurs, l'état de la langue étoit précisément tel que le décrit le célèbre *Baglivi* dans les inflammations internes ; & l'on sait que ce grand homme ose assurer que ce signe n'est jamais trom-

peur. Prenons que cette assertion soit trop générale; resserrons-la dans ses justes bornes : mais disons toujours avec un médecin que je ne saurois assez louer, qu'elle est d'un très-grand secours dans la pratique. Réunissons ce signe avec les autres que j'ai détaillés; &, après un examen réfléchi, concluons que cette maladie étoit une vraie inflammation, & qu'il falloit la traiter comme telle, malgré le caractère du pouls : aussi quatre saignées consécutives donnerent-elles toujours un sang très-sec & très-couenneux. Le 7, il y eut une expectoration abondante, favorisée & soutenue par l'administration des délayans & des adoucissans; & un reste de douleur, qui subsistoit encore après cette crise, fut dissipé par l'application d'un emplâtre vésicatoire, remède qui, dans ce cas, ne m'a jamais trompé. Le pouls conserva toujours le même rythme & le même caractère pendant tout le cours de la maladie; & ce ne fut que dans la convalescence qu'il devint plus plein, plus fort & plus rapide.

Sans doute, Monsieur, que, forcé par l'évidence des choses, vous avouerez que quelquefois l'inflammation n'est point accompagnée d'une fièvre générale; mais, pour l'honneur de votre hypothèse, vous

allez assurément établir que ce n'est que dans des cas très-rare, & que même alors il doit y avoir du moins une fièvre locale. Vous ne manquerez pas encore d'étayer votre décision de l'autorité respectable de deux maîtres de l'art; *Galien* qui, pendant si long-temps, a été l'oracle de la Médecine, & *Van Swieten* qui mérite de l'être à si juste titre, ont tous deux soutenu cette opinion. Je connois de quel poids est leur suffrage : j'avoue que ce sentiment est très-bon pour la théorie, mais je soutiens toujours que la saine pratique n'admet que ce qu'indiquent les symptômes; & l'imagination la plus séduisante ne persuadera jamais l'existence d'un phénomène, si le témoignage des sens ne vient à son secours.

Voilà, mon cher confrère; ce que je crois, ce que j'ai vu, ce que j'ai fait, & sans doute ce que je pratiquerai toujours dans de pareilles circonstances. Je ne saurois me départir d'un sentiment dont la certitude me paroît démontrée. La vérité a des droits imprescriptibles sur mon esprit, & l'amitié sur mon cœur. Vous me connoissez assez, pour n'en point douter.



OBSERVATIONS

SUR trois Accouchemens ; par M. SOUVILLE, fils, Maître-ès-Arts & en Chirurgie, Professeur en l'art des accouchemens, & Chirurgien-major-adjoint de l'hôpital militaire de Calais.

OBSERVATION PREMIERE,

Sur un renversement de Vagin à la suite d'un accouchement trop promptement terminé.

LA femme du nommé *Catrice*, menuisier, âgée de trente-six ans, de constitution phlegmatique, ayant le sang naturellement dissout, & l'habitude extérieure du corps extrêmement relâchée, accoucha d'une fille à terme (son second enfant) le 16 août 1774. L'accouchement fut si prompt, à raison du relâchement excessif de l'orifice de la matrice, que la tête de l'enfant, extraordinairement grosse, entraîna & renversa la membrane intérieure du vagin, de manière que cette dernière partie formoit au-dehors de la vulve une tumeur assez considérable. La sage-femme fit la ligature du cordon, & crut de suite prendre

cette masse qu'elle croyoit être l'arrière-faix. Par de vains efforts pour l'enlever, elle a excité des douleurs cruelles à la malade : cette dernière, inquiète & souffrante, me fit appeller. J'examinai & reconnus assez vite que cette tumeur étoit la membrane intérieure du vagin renversée & engorgée; je graissai sur le champ ma main, & , après avoir donné à la femme une situation convenable, je procédai à la réduction de cette partie; & de suite, avec la même main que j'introduisis dans la matrice avec les précautions requises, je détachai, à l'aide du cordon, l'arrière-faix.

Cette femme n'a pas éprouvé, pendant sa couche, le moindre événement désagréable. Six semaines après elle fit usage, d'après mon avis, des acides végétaux & des farineux, & extérieurement elle employa quelques toniques avec un tel succès, que je l'ai accouché depuis d'une autre fille, le plus heureusement possible.

Cette observation, toute simple qu'elle est, démontre manifestement le danger qu'auroit couru cette femme, si la sage-femme se fût opiniâtée à enlever de force ce prétendu arrière-faix, & la nécessité d'un examen réfléchi, toutes les fois qu'il se présente dans cette partie de l'art de guérir, des obstacles extraordinaires.

OBSERVATION II.^{me}.*Sur un arriere-faix enkysté.*

LA femme du nommé *Perrault*, tailleur attaché à la troupe des comédiens du sieur *David*, âgée de quarante ans, de constitution bilieuse, & sujette à des paroxysmes violens & fréquens de passion hystérique, mit au monde, le 5 septembre 1777, une fille à terme (son quatrième enfant) qui ne vécut que peu d'heures. L'arriere-faix ne suivit pas l'accouchement, qui fut d'ailleurs assez prompt & heureux; il résista même aux secousses réitérées de la sage-femme, au point que cette dernière, rebutée & ennuyée de l'inutilité de ses tentatives, me pria de venir l'aider.

Après avoir donné à la femme la position la plus favorable, j'introduisis peu à peu, & même avec beaucoup de peine, ma main graissée dans la matrice; mais les contractions vives & fréquentes de l'orifice de ce dernier organe firent perdre à mes doigts toute espèce de sensibilité: je laissai cependant ma main introduite, & les contractions ayant cessé, & mes doigts recouvré le sentiment, je cherchai, à l'aide du cordon, l'arriere-faix, attaché de la maniere la plus intime à la

paroi antérieure de la matrice, à quelque distance du pubis. A cet endroit la matrice s'étoit partiellement contractée, de manière que l'arriere-faix y étoit enkysté, & ce ne fut qu'après une dilatation graduée à l'aide de plusieurs doigts successivement introduits, que je parvins dans cette cavité. Y étant, je détachai l'arriere-faix, non sans peine, & je crois que j'y serois difficilement parvenu si je n'eusse trouvé un de ses bords déjà détaché; ce qui me donna de suite la facilité de le détacher en entier.

Les frictions sèches réitérées sur toute l'étendue du bas-ventre, & notamment sur la région de la matrice, le bon régime & la constitution vigoureuse, ne lui firent éprouver, pendant sa couche, aucun accident digne d'être remarqué; & les lochies, pas plus fétides que dans les accouchemens précédens, ont parcouru leur période ordinaire.

Cette seconde observation fait voir qu'il est des cas, dans la pratique, où il faut promptement se décider à détacher l'arriere-faix, *observatis tamen observandis*, & celui-ci est de cette nature. Car si la sage-femme eût continué à tirer sur le cordon ombilical, elle l'eût certainement rompu, & il eût été ensuite bien difficile de trouver l'arriere-faix, &

SUR LES ACCOUCHEMENS. 429
de l'extraire, vu sa position & son en-
kystement.

OBSERVATION III^{me}.

LE 30 juillet dernier je fus mandé précipitamment à quelques lieues de cette ville, chez une Dame Angloise, jeune & de la meilleure constitution possible, pour l'accoucher de son premier enfant. L'ayant touchée, je reconnus clairement que l'enfant se présentoit par la tête, & dans la bonne position; mais j'aperçus en même-temps que le détroit inférieur du petit bassin étoit prodigieusement rétréci par le rapprochement des deux branches des os pubis. J'annonçai alors à quelques amies de la malade, un accouchement naturel, mais long & laborieux; j'appuyai d'autant plus sur ce pronostic, que je m'assurai, après une dilatation suffisante de l'orifice de la matrice, du volume excessif de la tête: des contractions vives & soutenues sembloient devoir annoncer un accouchement prochain, mais la tête ne faisoit nul progrès. Cependant au bout de cinq à six heures de travail & d'efforts puissans de la part de la Dame, la tête s'allongea & s'engagea; j'espérois pour lors terminer l'accouchement sous peu. Vain espoir! ce ne fut que douze heures après,

que la tête passa à travers cette filière ; ce qui lui avoit donné la vraie figure d'un pain de sucre.

L'enfant avoit tellement souffert au passage , que je crus qu'il étoit prudent de le baptiser par *injection* ; ce que je fis. Je m'applaudis avec d'autant plus de raison de cette prudence , qu'il ne donna , en naissant , aucun signe de vie , & que la nourrice l'avoit déjà rélégué dans un des coins de la chambre , le croyant mort. Aussi-tôt que j'eus délivré la mere , ce qui ne demanda qu'un instant , je volai au secours de l'enfant que je pris sur mes genoux auprès du feu ; je collai ma bouche sur la sienne , & par les efforts violens de mes poumons , je parvins à ranimer les siens. Ce ne fut qu'après une bonne demi - heure que je réussis à me procurer cette douce satisfaction qui étonna les assistantes , & qui leur fit regretter d'avoir abandonné & vu abandonner de pareilles victimes : l'enfant urina peu de temps après , & rendit quelques parcelles de son méconium.

Quoique cet enfant soit mort deux jours après , on ne sauroit assez multiplier les exemples qui prouvent que par des soins multipliés on a rappelé à la vie des enfans qu'on avoit crus morts.

OBSERVATIONS

DE CHIRURGIE,

SUR quelques accidens consécutifs des opérations , & sur les moyens qu'il convient d'employer pour les prévenir ou les combattre ; par M. GUERIN , gradué , correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Montpellier , membre du Collège-royal de Chirurgie de la ville de Lyon , ancien chirurgien-major du grand Hôtel-Dieu de la même ville , démonstrateur de chirurgie , &c.

LA nécessité nous oblige-t-elle à porter un instrument dans quelque partie du corps , pour en entamer l'intégrité ? Il arrive quelquefois , par l'espece de plaie qui en résulte , ou de pansement qui y succede , des révolutions capables de déranger l'ordre des fonctions de l'économie animale ; de produire une irrégularité funeste dans ces sources de la vie ; de causer enfin les plus grands accidens , la mort même , si les secours ne sont aussi prompts que bien entendus.

La cause physique peut seule produire

tous ces ravages ; mais si l'effroi qu'inspire naturellement au malade le tranchant de l'instrument , opere dans son ame un bouleversement nuisible ; si le système nerveux en est fortement ébranlé , alors le moral & le physique devenant cause commune des mêmes ravages , en multipliant les effets, les rendent plus rebelles aux moyens que l'on emploie pour les combattre. Ces principes seront développés par les observations suivantes.

Observation.

Mademoiselle . . . opérée d'un cancer depuis plusieurs heures seulement , eut tout-à-coup un embarras dans la parole , qui fut bientôt suivi de convulsions dans les muscles du cœur. La malade ne pouvoit ni parler , ni avaler. Appelé à son secours , je fus effrayé de ces accidens , je soupçonnai que quelques tampons de charpie placés çà & là dans l'étendue de la plaie , & pressés par un bandage un peu serré , pouvoient causer tout le désordre. Mon premier soin fut de lever le premier appareil ; je lui en substituai un plus mollement appliqué , & je la fis mettre dans le bain pendant six heures de suite. Ce ne fut qu'au bout de ce temps que je parvins à lui faire avaler quelques cuillerées d'infusion de fleurs

de tilleul & de pivoine, dans laquelle j'avois fait ajouter des gouttes d'esprit volatil de corne de cerf. Elle fut mise au lit pour y recevoir un lavement; &, après qu'elle l'eut rendu, elle fut replongée dans le bain pendant plusieurs heures. Par ce secours j'obtins une diminution dans la vivacité des accidens : elle buvoit alors avec moins de difficulté, & articuloit quelques mots entrecoupés. L'usage de l'eau de poulet & du petit-lait, joint à celui des potions calmantes & narcotiques, les lavemens, les bains continués dissipèrent, en apparence, jusqu'au moindre mouvement convulsif. Le calme ne dura qu'un jour, & l'orage gronda de nouveau; mais on parvint à le dissiper pour toujours par les mêmes moyens répétés avec persévérance, & la malade fut guérie.

Observation.

Une Dame de la rue Tupin, opérée d'une descente, avoit passé les premiers jours qui succéderent à cette opération, sans le moindre trouble, lorsque des mouvemens convulsifs s'emparèrent violemment des muscles de la gorge & de la mâchoire, qui lui ôtèrent la faculté d'avaler & de parler : ils augmentèrent à un tel point, que, malgré les secours abon-

damment employés, mais dont j'ignore le détail, la malade succomba le second ou troisieme jour.

Observation.

Une malade également opérée, à l'hôpital, d'une hernie, succomba au resserrement spasmodique de la gorge, qui lui interdisoit presque la respiration, & qui ne lui permettoit d'avaler que quelques gouttes de liquide, après plusieurs jours d'une opération qui promettoit le succès le plus assuré.

Observation.

Madame, opérée à l'occasion de la même maladie, depuis quelques mois, mourut après plusieurs jours d'espérance, avec des symptômes semblables à ceux que je viens de décrire. Le détail des moyens que l'on mit en usage pour la secourir, n'est pas venu à ma connoissance

A quoi attribuer les accidens funestes dont je viens de faire mention ? me contenterai-je de faire cette question ? Voyons si je parviendrai à en trouver la cause : posons un principe connu. La moindre fibre en souffrance peut, de proche en proche, communiquer son désordre aux parties voisines, ou en faire

participer les plus éloignées par la correspondance & le rapport qu'ont les nerfs les uns avec les autres.

Il est constant que les mouvemens convulsifs peuvent être déterminés par un seul point d'irritation : aussi voit-on mourir quelquefois des enfans dans les convulsions qui ne sont occasionnées que par le déchirement que fait à la gencive une dent qui perce, ou par la présence des vers dans leurs intestins sensibles & délicats. La dislocation des os sesamoïdes, situés sous les orteils, cause, par l'irritation des parties où ils se sont nouvellement placés, des convulsions mortelles aux muscles de la mâchoire, si le secours n'est prompt. Quelle ignorance condamnable, que de méconnoître l'effet d'une cause, parce qu'il résideroit dans un lieu qui en seroit éloigné !

Observation.

Un porte-faix de cette ville, chargé d'un pesant fardeau, fut blessé, dans sa marche, à la plante du pied par un clou qui pénétra très-avant : il le tira lui-même, & crut en être quitte ; mais les convulsions qui s'emparèrent des muscles de la mâchoire & de la gorge, l'obligèrent bientôt à appeler du secours. Messieurs *Rast*, médecin, & *Pouteau*, mon

confrere , se déterminerent à enlever ; avec un coup de bistouri , la partie blessée ; mais on ne parvint sans doute pas jusqu'à la fibre essentiellement irritée. Le mal alloit en augmentant , malgré les bains , les potions tempérantes & narcotiques abondamment employées avant & après cette incision : le mal étoit à son dernier période , les convulsions étoient générales , lorsque ces praticiens éclairés se proposèrent de placer une pierre à cautere dans la plaie , pour détruire plus sûrement la fibre en souffrance qui causoit le désordre. Le moyen réussit : le calme , à cette époque , succéda peu à peu à l'orage le plus formidable.

Il paroît donc , je le répète , qu'une seule fibre agacée , irritée par quelque cause que ce soit , peut donner naissance à des accidens graves ; il paroît encore que dans quelques-unes des observations précédentes , les pansemens durement appliqués ont pu suffisamment tirailler quelques fibres dans la nouvelle plaie , pour déterminer les désordres dont nous cherchions la cause. On a cru en effet mal-à-propos , d'après le témoignage de presque tous les auteurs , qu'il étoit indispensable de tamponner à la suite des opérations de la descente , pour empêcher la sortie des parties qu'on vient de replacer
dans

dans le bas-ventre ; cette pratique est dangereuse. Ces tampons recommandés peuvent fatiguer les parties qui y touchent ; les accidens seront plus à craindre , si l'effort du tampon se porte sur quelques parties que les adhérences retiennent au bord de l'anneau. Ces parties retenues d'une part , & repoussées de l'autre , seront dans une disposition prochaine à produire tous les accidens funestes dont nous nous occupons. Ces accidens seront plus à craindre encore , si on a détruit une partie de ces adhérences , parce que l'effort du tampon ne portant que sur la portion restante de ces mêmes adhérences , cette portion n'en sera que plus fatiguée. Il convient donc de n'employer que des pansemens mous , & pour l'ordinaire à plat , avec la précaution indispensable de tenir les muscles du bas-ventre dans le relâchement , pour éviter que leur contraction ne chasse les parties nouvellement rentrées ; ce que l'on obtient en faisant courber les malades en-devant , & en leur tenant les jambes & les cuisses pliées par le moyen de quelques coussins.

Observation.

Je soumis à cette situation gênante l'enfant de M. de Panette , âgé de six se-

Tome XLVIII, Ec

maines ; je partageai la peine d'en venir à bout avec la nourrice , & nous réussîmes. Cet enfant , que j'ai opéré dans un âge si tendre , a été guéri parfaitement , quoique l'intestin fut déjà un peu gangrené. J'observerai en passant qu'on néglige peut-être trop d'examiner si les enfans qui souffrent de coliques , n'ont point de descente avec étranglement. N'est-il pas probable que quelques-uns ont été les victimes de cette négligence ?

Observation.

C'est en employant un pansément aussi simple , & les précautions dont je viens de parler , que j'ai traité , depuis quelque temps , deux habitans de Saint-Romain au Mont-d'or , auxquels j'ai fait l'opération de la descente. C'est selon les mêmes principes que j'ai aussi traité , depuis , une fille domestique , rue de la Cage ; un frere missionnaire , & Madame *Chalamel* opérée dernièrement. Leur guérison n'a été troublée par aucun accident , quoiqu'ils fussent les uns & les autres dans un état affreux avant l'opération.

Ce que je viens de dire des accidens que produisent les tampons de charpie , appliqués sur les adhérences de l'épiploon dont j'ai voulu essentiellement parler , prouve incontestablement combien il est

dangereux de faire la ligature de cette dernière partie dans les cas où les auteurs & les praticiens ont conseillé jusqu'à nos jours de la pratiquer.

En suivant les règles dont je viens de parler, on évite beaucoup d'accidens; mais si on a négligé de les suivre, & si conséquemment les accidens se présentent avec fureur, comment les combattre? Suffiroit-il d'enlever les tampons meurtriers, ou de détruire les ligatures? Cela peut arriver, & le relâchement peut succéder à cette seule précaution; mais si l'effort des tampons a porté sur quelque adhérence de l'épiploon à l'anneau, si cette portion de l'épiploon, froissée & contuse, a communiqué un gonflement à tout l'épiploon; s'il en résulte un gonflement dans toute cette membrane, qui feroit une nouvelle cause de tiraillement & d'irritation dans la plaie; une des ressources qui se présente, feroit de détruire ces adhérences, & de rendre par-là l'épiploon flottant dans le bas-ventre, comme il doit l'être dans son état naturel.

On a abandonné, depuis long-temps, toute espèce de pansemens après les opérations de la taille; ils ne pouvoient qu'irriter le col de la vessie, & produire des accidens, tels que la fièvre plus ou moins forte, le délire, &c. qui faisoient

assez communément périr les malades tôt ou tard. On voit arriver ces mêmes désordres lorsqu'on a fatigué & irrité les fibres du col de la vessie dans le moment de l'opération ; ce qu'il faut essentiellement éviter, & ce qui n'est excusable que lorsque le volume joint à la consistance solide de la pierre, ou à sa forme, a rendu les accidens indispensables.

Les pansemens faits avec des tampons de charpie durs & serrés, sont, depuis plusieurs années, proscrits de la saine pratique ; après l'opération de la fistule à l'anus : on en a connu le danger, & combien ils pouvoient causer d'accidens, même du genre de ceux dont nous parlons. Je viens de faire plusieurs opérations de cette espece : les malades ont été guéris par un simple pansement extérieur, & si simple qu'il n'étoit que de propreté, & que les malades eux-mêmes auroient pu s'en charger. Tels sont les ménagemens que la nature exige de la part de ceux qui doivent l'aider dans ses travaux pénibles. Si l'indispensable nécessité les oblige d'être quelquefois cruels, il leur reste la satisfaction de sentir que leur ministère ne demande, le plus souvent, que la douceur & la patience.

Ce qui prouve encore l'inutilité des pansemens, est le succès qui suit la mé-

thode de guérir les fistules sans incision. On fait qu'elle consiste à passer dans la fistule un fil de plomb dont on réunit les deux bouts pour les serrer par degré ; la cicatrice suit de près dans les parties que cette légère striction détruit, de façon que le plomb tombe du vingt au vingt-cinquième jour, & la fistule est guérie : j'ai obtenu ce succès plusieurs fois. Cette méthode a le mérite de plus, de n'assujettir en aucune manière les malades ; ils boivent, mangent & vaquent à leurs occupations avec la plus grande facilité. Le sieur *Chatin*, boulanger de cette ville, que j'ai guéri par ce moyen, n'a cessé de vaquer aux travaux pénibles de son état. Aussi donné-je la préférence à cette dernière méthode, lorsque la nature de la fistule le permet. Je dirai cependant, d'après les observations que j'ai rapportées, & celle qui suit, qu'il convient de ne serrer que peu, chaque jour, de crainte d'occasionner quelque irritation.

Observation.

M. *Fourton*, ancien capitaine au régiment de Dursfort, fut attaqué, il y a quatorze ans, d'un polype dans le nez ; il s'étoit jetté du côté de la gorge, & y avoit acquis un volume si considérable,

que la respiration étoit presque entièrement interceptée ; & que cet officier étoit prêt à expirer de suffocation. Dans cet état affreux qui le préparoit à une mort aussi certaine que peu éloignée , il consulta , à Lyon , les chirurgiens de réputation ; l'opération fut décidée nécessaire & pressante. M. *Pouteau* , que la mort vient de nous enlever , en fut chargé : il crut que , pour en venir à bout , il falloit des tenettes beaucoup plus fortes & plus longues que celles dont on s'étoit servi jusqu'alors. En effet , par le moyen de celles qu'il fit fabriquer , il parvint à saisir solidement cette masse polypeuse , & à l'arracher du lieu de son attache ; mais il éprouva la plus grande difficulté pour lui faire franchir l'intervalle que laisse une bouche fortement ouverte : le polype fut arrêté à ce passage. Ce ne fut que par des efforts répétés & violens , que M. *Pouteau* , en passant les doigts de chaque côté de la commissure des lèvres , derrière le polype , parvint à le tirer hors de la bouche. Le plaisir du succès fut court , il fut à l'instant troublé par une hémorrhagie abondante , & le malade passa pour mort , malgré les secours les mieux administrés.

Le polype reparut quelques années après , & avoit acquis le même volume

lorsque M. *Fourton* s'adressa à moi, il y a dix-huit mois. L'histoire de tout ce qui s'étoit passé, m'effraya; je crus qu'il étoit prudent d'employer, de préférence, un moyen qui débarrassât le malade de son polype, sans l'exposer à une hémorrhagie qui pouvoit être mortelle. Le malade se prêta à ce que je lui proposai, & la ligature, placée à la racine du polype, fut serrée chaque jour. Au bout de quelque temps, la tête du malade fut légèrement troublée; j'aperçus quelques petites convulsions dans les muscles de la face. M. *Flurant*, mon confrere, aussi recommandable par ses ouvrages que par sa pratique lumineuse, attribua, comme moi, ce désordre à l'irritation de quelques fibres, déterminée par la présence de la ligature, & à l'état de foiblesse où l'avoit réduit, depuis longtemps, la difficulté d'avaler les alimens solides; le corps du polype bouchoit presque totalement l'arriere-bouche. D'une part, je desserrai la ligature; de l'autre, les forces du malade furent relevées par l'usage intérieur du kina. Le calme, qui succéda bientôt, me permit de resserrer de nouveau la ligature jusqu'à la destruction parfaite de cet énorme polype, & sans la moindre apparence d'hémorrhagie.

M. *Fourton* jouit depuis , de la meilleure santé.

Je dois dire à l'avantage de cette méthode , que depuis j'ai fait plusieurs ligatures de polypes , sans avoir apperçu la moindre irritation , & le moindre accident.

En parcourant les opérations qui peuvent être susceptibles des accidens consécutifs que nous avons annoncés , je rappellerai les précautions que recommande de prendre M. *Pouteau* dans le cas d'amputation où la ligature des vaisseaux est employée pour arrêter l'hémorrhagie : il veut que l'on coupe les fibres qui tiennent d'un côté à la ligature , & de l'autre aux os voisins. J'ai vu arriver , par ce défaut de précaution , des maux funestes.

Ce ne sont pas toujours des accidens convulsifs qui sont la suite de la négligence des préceptes dont nous venons de parler ; des fièvres violentes qui préparent souvent à des métastases mortelles , en sont quelquefois l'effet. C'est par une cause aussi cachée que les malades peuvent devenir la victime de l'ignorance : la variété des accidens est si grande , que , quoique dépendans d'une même cause , ils n'ont quelquefois entr'eux aucun rapport.

Observation.

J'ai vu un malade , après l'amputation d'une cuisse , se plaindre d'un mal d'estomac qui résista à tous les moyens sagement employés , & qui ne céda qu'au relâchement de la ligature.

Observation.

Un point de côté survenu tout-à-coup à un malade opéré d'un bec-de-lievre , par la future , ne disparut que parce que l'on prit le parti d'ôter les aiguilles qui servoient à la réunion de la plaie , mais qui y causoient quelque tiraillement : un bandage unissant acheva la cure que la future avoit commencée.

La ligature du cordon spermatique , lorsqu'elle n'a pas été faite avec la circonspection & la prudence dirigées selon les mêmes préceptes , a fait périr beaucoup de malades par les fièvres , les convulsions , les coliques , &c.

L'opération du trépan demande , de la part du chirurgien éclairé , des précautions essentielles. Lorsqu'on fait les incisions nécessaires à la peau & au péricrâne , afin de découvrir l'os pour le trépaner , si l'on tamponne avec force les angles de la nouvelle plaie , on peut déterminer une irritation dangereuse &

capable d'en imposer, relativement à la cause qui l'a produite.

Observation.

M. *Deau*, marchand lapidaire, tomba de cheval sur le pavé, la tête la première; il en fut relevé presque mort: on appella M. *Pomier* à son secours, qui lui donna les premiers soins. Les personnes intéressées au sort du malade m'inviterent à le voir; je le trouvai dans un délire furieux, malgré les saignées copieuses. Je soupçonnai une contusion au péricrâne; en conséquence je proposai de faire des incisions pour le débrider. M. *Pomier* adopta ma proposition, & pratiqua les incisions: la plaie fut remplie de charpie assez fortement comprimée pour arrêter une hémorrhagie. L'état du malade ne changeant point, nous demandâmes une consultation: il fut décidé qu'il falloit trépaner, parce que l'on soupçonnoit quelque épanchement sous le crâne; mais l'état du malade ayant changé favorablement depuis la levée de l'appareil, & pendant le temps de la consultation, je crus devoir attribuer la continuité des accidens à une nouvelle cause qui avoit succédé à la première; je crus que les tampons de charpie, qui portoient fortement sur un des angles de la

plaie, pouvoient être considérés comme cause de la continuation du délire : j'invitai à suspendre l'opération. Le pansement fut mollement appliqué, le délire se dissipa peu à peu, le malade se rétablit, & jouit de la meilleure santé.

J'ai dit, en commençant, que le moral pouvoit concourir, conjointement avec le physique, à déterminer les accidens consécutifs qui arrivent après les opérations : cela doit être, & cela est. L'intime union de l'ame avec le corps est telle que ce qui affecte l'un, doit affecter l'autre. Un malade, pénétré des douleurs auxquelles il va être exposé, est violemment ému : cette émotion détermine dans le système nerveux un ébranlement plus ou moins funeste, selon que ses nerfs sont plus ou moins disposés à cet ébranlement. Alors le moral & le physique co-operent à produire les mêmes accidens qui n'en deviennent que plus formidables.

Observation.

Il y a quelques années qu'une femme opérée du cancer, à l'hôpital, succomba & mourut la minute après l'opération. Je me suis assuré, par plusieurs témoins de ce singulier & funeste événement, que l'hémorrhagie n'eut point de part à une mort aussi étonnante. N'est-il pas pro-

bable que les deux causes dont je viens de parler, s'étoient réunies pour produire un pareil effet ?

Il paroît donc prudent de ne présenter à l'imagination frappée des malades que des motifs consolans ; de diminuer à leurs yeux les douleurs indispensablement attachées au tranchant de l'instrument. Le chirurgien pénétré de cette vérité, ou naturellement compatissant, ne manquera pas de remplir ce devoir de son état.

Conclusion.

La moindre fibre en tension peut causer des désordres mortels, si les secours ne sont pas bien entendus : ces secours consistent à relâcher ou à détruire la fibre en souffrance. Les moyens de le faire sont différens, selon les circonstances. Il est prudent d'attaquer l'effet & la cause : le succès sera d'autant plus sûr, que les secours seront plus prompts. Les accidens paroissent d'autant plus dangereux qu'ils sont plus éloignés du lieu où réside leur cause ; ils sont tellement variés, & si différens entr'eux, que le fil, qui les unit à la cause qui les a déterminés, est presque imperceptible.

J'ai étendu à un plus grand nombre de cas le principe connu, sur lequel por-

tent mes observations , & les conséquences que j'en tire : trop heureux si elles peuvent quelquefois servir de guide , & porter le flambeau de l'expérience dans les routes obscures & épineuses de l'art de guérir.

OBSERVATIONS CHYMIQUES

*SUR la liqueur fumante de Libavius (1) ;
par M. ROUELLE , démonstrateur de
Chymie au Jardin du Roi.*

I.

LES cornues , qui ont servi à la distillation de cette liqueur fumante , ont toute la partie supérieure ou voûte , & leur col , remplis d'un enduit ou sublimé d'un blanc gris. Ce sublimé est composé d'un peu de liqueur fumante , d'étain corné , de mercure doux , & de mercure coulant.

I I.

Le *caput mortuum* , ou résidu de la liqueur fumante , est composé d'un amal-

(1) Ces observations ont été lues à l'Académie Royale des Sciences le premier Septembre 1770.

game d'étain cristallisé. Cet amalgame est recouvert d'une assez grande quantité d'étain corné qui est solide & compact. Si on sépare avec soin cet étain corné de l'amalgame, qu'on le mette dans une nouvelle cornue, afin de le faire résoudre pour en séparer le peu d'amalgame d'étain qui se trouve mêlé avec lui, & qu'on donne le feu de façon qu'il ne soit ni trop fort, ni trop foible, cet étain corné se fond & peut passer dans la distillation.

Qu'on laisse refroidir la cornue dans le fourneau ; cette cornue cassée, on trouve une masse d'étain corné, qui se partage en deux substances très-distinctes, comme on peut le voir. Celle qui occupe le fond de la cornue est noire, celle qui est au-dessus est grisâtre, & ressemble beaucoup au plomb corné fondu. Ces deux matières sont de l'étain corné : c'est l'acide du sel uni à l'étain.

Il reste à développer pourquoi ces deux étains cornés ne sont point miscibles l'un avec l'autre. Je me propose d'en démontrer la raison par la suite. On pourroit soupçonner que la différence de ces deux étains cornés provient du plomb allié à l'étain, & que l'un de ces étains cornés doit son existence au plomb. Mais on fait que le plomb corné est très-peu so-

luble dans l'eau, qu'il n'attire point l'humidité de l'air; au contraire, ces étains cornés l'attirent, & sont très-solubles dans l'eau. *Henckel* a cru que l'étain étoit un alliage fait par la Nature, & qu'il contenoit du zinc. *M. Margraff*, d'après les idées de *Henckel*, a tenté de démontrer le zinc dans l'étain; mais les expériences qu'il a faites n'ont pas décidé la question. L'opération de la liqueur fumante est plus propre à cela; & cette même voie peut aussi servir à démontrer les autres alliages de l'étain, quand il en contient.

Il est bon que je fasse observer que, de quelque étain que je me sois servi, j'ai toujours obtenu ces deux étains cornés en quantité différente. Tous les étains n'ont pas donné les mêmes produits. Deux livres douze onces d'étain donnent ordinairement 11, 12 ou 13 onces de ces deux étains cornés. Il est cependant possible d'en avoir beaucoup moins en variant les doses du mercure sublimé-corrosif. Ces deux étains cornés ne sont pas égaux en quantité. Le noir est presque toujours le dominant dans les premiers emplois de l'étain. Si on retire l'étain des amalgames qui restent après la liqueur fumante, & qu'on emploie cet étain à en faire de nouvelle, alors les deux étains cornés qu'on obtient, sont toujours les

mêmes : mais le noir est en bien moindre quantité que le blanc.

I I I.

L'étain fin, tel qu'on le retire des mines, allié depuis dix, quinze, jusqu'à vingt livres de plomb, & même plus, par quintal, donne toujours de la liqueur fumante, plus ou moins, en raison de la quantité du plomb. Plus on augmente le plomb, plus la liqueur fumante diminue, & cela jusqu'au point de n'en avoir que quelques gros sur une livre de mélange : les autres substances métalliques, alliées à l'étain, présentent à-peu-près les mêmes phénomènes, à quelque différence près.

On voit par ces observations sur la liqueur fumante, & par ses produits, que j'ai été obligé de faire un grand nombre d'expériences qui feront le sujet d'un Mémoire particulier.

LETTRE DE M. MALUS, COMMISSAIRE DES GUERRES,

Aux Auteurs du Journal de Médecine.

JE ne puis me dispenser, MESSIEURS, de vous témoigner ma surprise de me voir nommé dans votre Journal du présent

sent mois , à l'occasion de l'extrait que vous y donnez d'un imprimé intitulé : « Analyse des procès-verbaux de l'expérience faite , par ordre du Roi , à l'hôpital de Lille , pour constater l'efficacité de l'eau de salubrité pour la guérison des maladies vénériennes ».

Vous paroissez singulièrement occupés à détruire les conséquences des observations contenues dans cette analyse ; mais cela ne doit rien conclure contre les procès-verbaux que *vous ne connoissez pas* (1) ; & dont la rédaction s'est faite , *en ma présence* , avec la plus grande exactitude , *sous la dictée des Officiers de santé* , à qui seuls il appartenait de faire des réflexions sur ces matières.

Cette manière de faire des observations de Médecine , vous semble tout-à-fait irrégulière (2) ; cependant vous n'ignorez sûrement pas que dans les hôpitaux militaires il ne se fait rien sans l'in-

(1) Note des auteurs du Journal de Médecine. *Ce ne sont donc pas ceux qu'on a rendus publics par la voie de l'impression.*

(2) Cette manière de faire des observations en Médecine , n'est point irrégulière ; mais elle sera regardée comme telle , quand un Commissaire des guerres *dresse* lui-même les procès-verbaux de Médecine sans qu'ils soient dictés par un médecin. Voyez la note suivante.

tervention du Commissaire des guerres qui en a la police, & que c'est lui qui, par sa présence & sa signature, donne à chaque expédition l'authenticité dont elle est susceptible. *Lorsqu'il s'agit d'un objet de Médecine ou de Chirurgie, l'ACTION du Commissaire des guerres est toute simple, il fait écrire, & il certifie ce qu'on lui déclare, & rien de plus; & voilà, Messieurs, comment mon nom se trouve à toutes les pages des procès-verbaux dont les originaux sont entre mes mains. Voilà pourquoi l'auteur de l'analyse y a fait mention de moi, quoique d'une manière déjà trop peu décente. Mais je n'ai véritablement ni signé, ni garanti l'exactitude d'aucun des faits contenus dans cette analyse qui n'est point mon ouvrage, & que je ne connois que par votre critique.*

Jugez, Messieurs, d'après cet exposé, combien j'ai lieu de me plaindre de l'association que vous me donnez dans votre feuille avec deux personnages qui me sont étrangers, & que vous cherchez à couvrir de ridicule. Je suis étonné, je l'avoue, que des personnes de votre caractère se soient permis, dans un ouvrage public, de confondre un Officier du Roi, qui remplit les devoirs de sa place sans intérêt comme sans prétention, avec un distributeur de remèdes qui s'annonce sous un nom emprunté, & un

anonyme que je pourrois citer, mais à qui je n'envierai pas le bonheur qu'il a de garder l'incognito vis-à-vis de vous.

Je n'aurai pas recours, Messieurs, à l'autorité du Ministre, pour obtenir la réparation de l'injustice que vous me faites. Vous êtes trop honnêtes pour ne pas vous imposer un devoir, & je le croirai bien rempli, si je puis être assuré que vous userez à l'avenir de plus de circonspection (3), & que vous distinguerez mieux les personnes & les circonstances. C'est dans cette confiance que j'ai l'honneur d'être, &c.

A Lille, le 13 Octobre 1777.

(3) Quelque sévère que soit l'avis que nous donne M. Malus, nous nous faisons un devoir d'en profiter, & de publier sa Lettre. Il est bon néanmoins, pour notre justification, de lui faire observer que tout lecteur sera nécessairement induit dans la même erreur que nous, d'après ce passage de l'*analyse*, p. 26: «C'est le sieur Malus, Commissaire des guerres, chargé de la police de l'hôpital, sous les ordres du sieur Raudin, Commissaire-ordonnateur, qui a DRESSÉ les procès-verbaux avec toute la CLARTÉ qu'ils exigeoient». Quoi qu'il en soit de l'influence que l'auteur anonyme attribue à M. Malus, dans la rédaction des procès-verbaux, la Lettre même qu'on vient de lire met le Public parfaitement à portée d'apprécier cette manière de vérifier les succès d'un traitement médical. Nous ne pouvons qu'applaudir sincèrement à la juste réclamation de M. Malus.

S U I T E

*De la Réponse de M. BACHER,
à M. CARRERE, &c.*

Quoique le nombre de ces ouvrages soit assez considérable, nous allons en indiquer quelques autres, qui, peut-être, paroîtront essentiels à M. Carrere; car il paroît déclarer qu'il n'en faut annoncer que de tels, bien qu'il ait lui-même plusieurs fois indiqué de petites pièces fugitives. Il a rempli en cela l'obligation d'un bibliographe; l'histoire littéraire d'un homme n'est complète qu'autant qu'on y parle de tout ce qui est sorti de sa plume. M. Carrere, nous le croyons au moins, pense mieux qu'il ne dit; mais il vouloit avoir une excuse qui autorisât ses omissions, dans le cas où on lui en montreroit beaucoup.

L'article de *Blasius* en est un exemple: car on n'y trouve point,

1°. L'anatomie de *Veslingius*, en allemand, dont *Blasius* fut éditeur; elle est in-4°. Leyde, 1652. . . . Le même ouvrage en hollandois, Amsterd. 1659, in-4°. M. Carrere, n°. 1, annonce sous cette date le *Syntagma anatomicum Veslingii*, Amstel. in-4°. ; mais il veut parler d'un ouvrage latin, & non hollandois. J'ajouterai encore, d'après *Blasius*, qu'il donna, en 1661, une autre édition in-8°. de l'anatomie de *Veslingius*.

2°. *Blasius* lui-même se dit éditeur de *Oratio de noviter inventis*. Amstel. in-4°. Je n'ai point

vu cet ouvrage qui a passé de la bibliothèque de M. Falconet dans celle du Roi. Cette édition est marquée, par Blasius, sous la date de 1651; mais dans le catal. de Falconet, numéro-7352, on met 1659. Si cette dernière date est exacte, il y a donc eu deux éditions de ce discours?

3°. RIOLANI *encheiridion anatomicum & pathologicum cum notis*, Lugd. Batav. 1649; in-8°. Cet ouvrage de Riolan avoit été imprimé l'année précédente, 1648, à Paris, in-12.

4°. *Pest gonefingh en bewaring*, c'est-à-dire, curation & préservation de la peste. Amsterd. 1663, in-8°.

5°. *Novus ductus salivalis*. Ultraj. 1662, in-12.

6°. Thomæ WILLIS *opera omnia, edita & emendata, curâ Ger. Blasii*. Amstel. 1682, in-4°. fig. Cette édition se trouve à la bibliothèque du Roi.

Voilà donc six articles bibliographiques omis, qui regardent un seul homme; M. Carrere sera forcé d'en convenir: mais il jugera peut-être qu'ils ne sont pas essentiels.

Démontrons actuellement que, dans la Bibliothèque Littéraire; quelques éditions des ouvrages appartenans à Blasius, ont été oubliées, & que d'autres n'existent point.

1°. On y trouve, il est vrai, l'annonce de deux éditions du *comment. in P. MORELLUM de formulis remed.* Mais Blasius en indique une in-12. faite à Amsterdam 1667, inconnue à M. Carrere. Il ajoute que c'est la seconde édition, & qu'elle est augmentée.

2°. M. Carrere inscrit deux éditions du *Tyrociniûm chymicum* BEGUINI, Amstel. Wolcknier, in-12. données par Ger. Blasius; l'une de 1659, l'autre de 1669. Comme Blasius en faisant, en 1673, l'énumération de ses travaux littéraires

454 RÉPONSE DE M. BACHER

res, ne parle point de l'édition de 1669, mais d'une en 1668, qu'il qualifie de seconde avec des augmentations : nous aimons mieux en croire l'auteur, que M. Carrere.

3°. Le *Compendium institutionum medicarum*, suivant Blasius qui le savoit mieux qu'un autre, a paru en 1669. Cependant M. Carrere place l'édition de cet ouvrage en 1667, deux ans plutôt. Mercklin & Manger ont fait la même faute.

4°. Le même Blasius ne compte qu'une édition de l'*Anatome medulla spinalis*, en 1666 ; il faut donc en retrancher une seconde que M. Carrere dit avoir été faite en 1667.

5°. L'*Anatome contracta* du Professeur d'Amsterdam parut en 1666 ; M. Carrere fait semblant d'en connaître une seconde en 1668, bien que Blasius n'en parle point.

6°. M. Carrere se contente d'inscrire parmi les ouvrages d'autrui, dont Blasius a été éditeur, la *Medicina* J. PULVERINI, sans en marquer ni la date, ni le format, & sans indiquer le lieu où elle a été imprimée, parce que Manger qu'il copioit, n'en avoit rien dit dans l'article de Blasius. Elle fut faite à Leyde, 1649, in-8°. Il est vrai que Manger parle de tout cela au mot PULVERIUS (car c'est ainsi qu'on lit au lieu de PULVERINUS) ; mais M. Carrere se garde bien d'anticiper sur la lettrine P. Il travaille à fur & mesure ; à chaque jour suffit sa tâche.

Il n'est pas inutile d'observer que PULVERINUS a deux prénoms : JOANNES HIERONYMUS, bien que M. C... n'ait mis que le premier.

BOER (Lazare).

Ce traducteur du traité des venins de Pierre d'Abano, a son article pag. 9, de la *Bibliothèque Littéraire*.

Ce nom est un peu défiguré ; on voit claire-

ment que M. Carrere a copié le catalogue alphabétique des auteurs de la bibliothèque du Roi. On y lit en effet, BOER; si M. Carrere eût vu la traduction qu'il annonce, comme il le pouvoit, puisqu'il s'en trouve un exemplaire à la *biblioth. du Roi*, il auroit écrit BOET au lieu de BOER; il auroit su aussi que cet exemplaire n'est point in-8°. mais in-16.

BOUVARD (Charles), premier médecin de Louis XIII. A ce qui le regarde nous ajoutons;

Historica hodierna medicina rationalis veritatis logos protrepticus ad rationales medicos in-4° de 299 pages; un fol. pour l'errata, & 4 autres pour le faux titre ci-dessus, un argument & le sommaire. Sans nom d'auteur, de lieu, de libraire, & sans date.

Cet ouvrage a été imprimé furtivement, sans doute, à cause du projet particulier de C. Bouvard, qui y dit nettement & durement ce qu'il pense contre les faux médecins & contre les juges. Il nous paroît rare, ayant été inconnu à Mercklin, à M. de Haller, & probablement à Falconet & à Burette. Sur notre exemplaire on trouve ce qui suit, écrit d'une main inconnue, mais probablement de la main de Bouvard;

A monsieur Riolan, premier médecin de la feuë Reine-Mere, doyen des professeurs du Roi & de l'Eschole de Médecine de Paris. Riolan devint l'ancien de l'école en 1649, & le fut jusqu'en 1657. qu'il mourut.

Et de la main de Guy Patin :

Donné à M. Riolan par M. Bouvard son beau-frere, qui est le vrai auteur de ce livre, le 14 d'août 1655.

Ce livre a été corrigé après coup, par de petits morceaux de papiers, tantôt blancs pour effacer, tantôt imprimés pour ajouter, changer, substituer un mot, une phrase entière, &c.

456 RÉPONSE DE M. BACHER

Ne seroit-ce pas de cet ouvrage que parloit GUI PATIN, lorsqu'il écrivoit ? *Bouvard avoit composé un livre dont il supprima tous les exemplaires.* LETTR. 288. Si nous ne nous trompons point dans cette conjecture, l'exemplaire de M. de Villiers, médecin de la faculté de Paris, pourroit très-bien être unique.

Remarquons, en passant, que *Bouvard* n'a point été professeur au Collège-royal, comme l'avance M. l'abbé Goujet, & d'après lui M. Carrere.

On trouve dans le catalogue de M. DANTI D'ISNARD, pag. 55, n°. 673, un livre annoncé ainsi : *Recherches des plantes les moins connues & plus rares, avec les noms des plantes rares des pays étrangers* ; par DE FOURQUEUX, intendant du Jardin-royal, in-12. broché.

Personne n'ignore que *Bouvard*, le premier médecin de Louis XIII, fut Seigneur de Fourqueux, & Sur-intendant du Jardin-royal : ce livre peu connu est donc de lui. Mais ne seroit-ce point un manuscrit ? Quoi qu'il en soit, il n'a pas été indiqué dans la bibliothèque de M. SEGUIER.

BRACHEL (Jérôme Triver).

Nous annonçons, pag. 273, que nous reviendrions sur ce médecin, dont M. Carrere n'a parlé que bien succinctement, mais avec très-peu d'exactitude. Il faut dégager notre parole.

Mais nous avertirons M. Carrere que ce médecin ne s'appelloit point BRACHEL, & n'avoit point pour prénom JÉRÔME. Quels sont donc ses véritables prénom & nom ? Les voici : HIRREMIAS THRIVERUS, (*Jérémie Triver*). Quant au mot *Brachelius*, dont M. Carrere a fait un nom propre d'homme, BRACHEL, il exprime le lieu où THRIVER étoit né ; c'étoit (dit expres-

fément FR. SWERT) *Brakele*, bourg de Flandre ; c'est par erreur que GESNER le nomme *Bracken*.

On a indiqué, dans la *Bibliothèque Littéraire*, trois ouvrages dont ce médecin est auteur ; mais il en a composé plusieurs autres dont il seroit trop long de rapporter ici les titres. Il suffira de renvoyer aux bibliographes qui les ont annoncés ; savoir, GESNER, SIMLER, PASC. GALUS (*Le Coq*), SCHENCK, SWERT, VAN DER LINDEN, MERCKLIN, LIPENIUS, MANGET, KESTNER, ELOY, HALLER, douze historiens de la Médecine, que M. Carrere (chose incroyable) dir néanmoins avoir consultés.

Il est vrai que pour bien démieler ce qu'ils disent des productions de THRIVER, il faut conférer ces bibliographes les uns après les autres ; ce qui est long & pénible : encore ne peut-on bien lever les doutes qui peuvent naître, qu'en voyant les traités eux-mêmes ; & en les examinant chacun séparément.

Ajoutons un mot ; c'est que Jérémie Thriver avoit un fils qui fut éditeur d'un ouvrage de son père, & qui promettrait d'en publier d'autres. Nous sommes pressés de finir, ainsi nous passons légèrement sur ce point qui sera discuté par M. Carrere, lorsqu'il sera parvenu à la lettrine T, de sa *Bibliothèque Littéraire*, dont il s'occupe toujours (dit-on) avec un zèle incroyable.

BRENDEL (Zacharie).

On voit une courte notice sur la vie de ce médecin, dans l'ouvrage de M. Carrere. Ce n'est que la traduction de ce qu'on a trouvé dans Manget ; qui commence ainsi : ZACHARIAS BRENDELIUS, natus Jena. in Thuringiâ A. C. 1592, pater Homonymo, *itidem medicina do-*

458 RÉPONSE DE M. BACHER

floré, &c.... : Ce que M. Carrere a rendu de cette manière : « ZACHARIE BRENDÉL naquit » à d'*Homonyme Brendel* » Voilà un saint HOMONYME que M. C.... n'a certainement jamais vu parmi les personnages distingués d'entre les Hébreux, ni dans le calendrier de l'Eglise Romaine, ni dans celui des Protestans. S'il s'est trompé dans cette occasion, c'est la faute de *Manget* qui s'est avisé de mettre un terme à la grecque *homonymo*, au lieu de ces deux mots latins *eiusdem nominis*. Si *Manget* se fût servi de ces dernières expressions, M. Carrere auroit mis ZACH. BRENDÉL, *fils d'un père du même nom*, ou *fils d'un père qui s'appelloit ZACHARIE*; il auroit alors parlé congruement; au reste, c'est une légère méprise que nous ne relevons qu'en passant.

BRYON (François). « Nous avons de lui : » *Salubritatis & insalubritatis leges ad febres*, » an. 1631 *gressantes*. Parisiis, 1631, in-12 » » Voilà encore un titre si mal énoncé, qu'on n'y peut rien comprendre. On tombera toujours dans cet inconvénient, tant qu'on se contentera de copier les catalogues sans voir les ouvrages. Il étoit facile cependant de se procurer celui-ci, qui de la bibliothèque de M. Falconet est passé dans celle du Roi, si connue de M. Carrere.

Mais ce qu'on nous présente comme le titre d'un seul traité, deviendra, en restituant les choses, le titre de deux traités.

Urbium, oppidorum, locorum denique omnium salubritatis & insalubritatis leges, ac judicia à natura arcanis deprompta.

Et ad febres anno 1631 grassantes animadversio perutilis & eas curandi vera methodus.

Per Franc. BRYON, doctorem medicum

Monspeliën. *Parisiis*, apud Guillelmum Benard. M. DC. XXXI. (in-12.)

La premiere partie de ce titre est l'annonce d'un traité de 118 pages, lequel est dédié à *Henri de la Trémoille*, Duc de Thouars.

La seconde partie annonce qu'un autre traité doit se trouver à la suite du premier : mais il n'en a pas moins un frontispice ou titre particulier qu'il faut rapporter :

Ad febres aquitanicas, etiam per totam ferè Galliam populariter anno 1631 grassantes animadversio perutilis, & eas curandi vera methodus; à probatis quibuscumque Gracis, Latinis, Arabibus desumpta.

Per Franc. BRYON, Thuarcensem medicum doctorem Monspessul. *Parisiis* apud Guillelmum Benard, M. DC. XXXI. (in-12. de 31 pages).

L'auteur a dédié ce second petit traité à *Henri d'Escoubleau*, archevêque de Bordeaux.

Tout ce qu'on découvre sur ce médecin, c'est qu'il étoit de Thouars en Poitou; qu'il exerçoit en cette ville, & que sa pratique étoit heureuse, si l'on en juge par ce distique :

*Astra solumque tibi cedunt; nam fortior illis,
Arte graves morbos pellis ubique tuâ.*

BRYON nous apprend que ce petit livre est le premier de sa plume. C'est un traité d'Hygiène dans lequel il expose ce que peuvent avoir d'avantageux ou de défavantageux pour l'économie animale, les astres, l'air, les vents, les saisons, les boissons, les alimens, la situation des lieux, la maniere de vivre & de se conduire.

Dans le second traité, après avoir fait l'énumération des symptômes des différentes fièvres qui régnoient depuis plus de douze ans, & remonté à leur cause, il établit les moyens de s'en préserver & de les guérir.

Nous ne connoissons aucune autre produc-

tion de François BRYON, que ces deux morceaux, bien qu'il ait dit au lecteur : *si hac arri-
serint, alia deinceps in modum proferemus*.

« CHRÉTIEN (Guillaume), médecin François,
» qui vivoit vers le milieu du seizieme siecle;
» Portal l'appelle CHRISTIAN, sans doute parce
» qu'il aura trouvé son nom latinisé suivant
» l'usage du temps. Haller dit qu'il étoit méde-
» cin du Roi ».

Tel est tout l'*historique* qu'on nous a indiqué de cet individu; mais M. Carrere n'est pas heureux dans sa critique; il reproche à M. Portal d'avoir appelé CHRISTIAN, un médecin dont le nom est CHRETIEN, & prétend que cette erreur vient de ce qu'il peut avoir trouvé son nom latinisé. Quand l'erreur de M. Portal viendrait de là, M. Carrere auroit-il bien droit de la relever, lui qui d'*Alibosius* a fait *Albos*, au lieu de D'ALLEBOUST? Il est pourtant vrai que M. Portal a eu tort d'écrire CHRISTIAN, sans que M. Carrere ait raison pour cela de prétendre qu'il faille CHRETIEN, car dans quatre traductions *françoises* de ce médecin, lesquelles sont sous nos yeux, on lit constamment dans le frontispice CHRESTIAN; ce nom est même écrit ainsi quatre fois dans l'extrait du privilège, placé à la tête de trois de ces traductions. Et ce qu'il est bon d'observer, c'est que dans la suscription de l'épître dédicatoire (du traité de la *geniture*) au très haut & très magnanime Roy Dauphin FRANÇOIS DE VALLOYS, on ajoute, premier filz du très chrestien Roy de France HENRI second: ce qui prouve que ces deux mots s'orthographioient différemment, bien que peut-être alors l'adjectif *Chrestien*, se prononçât comme le nom propre CHRESTIAN. M. Carrere n'auroit point hasardé sa petite critique, si,

comme nous, il eût vu une partie des œuvres de CHRESTIAN. Un bibliographe est obligé de représenter le nom des auteurs comme il les trouve ; en vain on lui objecteroit que les descendants du médecin CHRESTIAN, s'il y en a, écrivent aujourd'hui CHRETIEN, il seroit toujours autorisé à suivre l'ancienne orthographe, en avertissant néanmoins qu'elle a changé.

Quelle place occupoit CHRESTIAN ? M. Carrere n'a fait pour l'apprendre aucunes recherches ; lui qui est François, il s'en rapporte à un étranger : « HALLER dit qu'il étoit médecin du Roi. » En ouvrant seulement quelques unes des traductions de CHRESTIAN, M. Carrere auroit vu qu'il prend le titre de *médecin ordinaire du Roi & de Messieurs ses enfans* ; ce qu'on lit également dans le privilège daté du 11 Février 1558.

Mais il ne le prend point dans la traduction du livre de Galien *de la formation des enfans*, &c. 1556. Il ne se donne que le titre simple de docteur en médecine.

On trouve dans la *bibliothèque littéraire* l'annonce de cinq ouvrages de CHRESTIAN, ouvrages que M. Carrere n'a ni vus ni connus. Nous connoissons encore de lui d'autres versions, renfermées dans un seul & même volume in-8^o de 286 pages. Chacune de ces versions porte un titre ou frontispice particulier, avec la même date 1559, &c. Ce sont :

1^o. *Livre de la génération de l'homme très-utile & très-nécessaire à sçavoir ; recueilly des antiques & plus sçurs auteurs de Médecine & Philosophie, par Jacques Sylvius, jadis docteur & professeur du Roy en l'art de Médecine à Paris, & depuis mis en françois par GUILLAUME CHRESTIAN ; médecin ordinaire du Roy, & de Messieurs ses enfans. A Paris,*

462 RÉPONSE DE M. BACHER

M. D. LIX. Chez Guillaume Morel, imprimeur du Roy: avec privilège.

Cette version est dédiée à Henri second, Roi de France. L'Épître est datée de S. Germain-en-Laye le xiiij jour de Décembre 1558.

2°. *Livre d'Hippocrates de la géniture de l'homme, traduit du grec & mis en françois* par GUILLAUME CHRESTIAN, &c.

Nous convenons que M. Carrere a indiqué ce morceau; mais il ne l'a point connu, puisqu'il l'annonce comme une œuvre séparée; ce qui n'est point. G. CHRESTIAN a dédié cette version au Roy Dauphin, FRANÇOYS DE VALLOYS, qui porta, comme on fait, ce double titre, depuis son mariage avec MARIE, Reine d'Ecosse, (célébré le 24 Avril 1558). L'épître dédicatoire est datée de S. Germain-en-Laye le 26 jour de Novemb. 1558. Il y reconnoît s'être aussi servi de la traduction latine qu'avoit faite de ce petit traité M. DE GORRIS, docteur de la Faculté de Paris.

3°. *Livre de la nature & utilité des moys des femmes & de la curation des maladies qui en surviennent, composé en latin par feu M. Jacques Sylvius, professeur du Roy en Médecine, & depuis mis en françois par M. Guillaume Chrestian, &c...* A Paris, M. D. LIX.

Cette troisieme traduction est dédiée à très-illustre & très-prudente Dame, Madame Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois, & d'Angoulesme.

Dans son épître dédicatoire, datée de S. Germain-en-Laye le 15^e jour de Septembre 1558, CHRESTIAN nous apprend qu'il exerce la médecine depuis vingt-huit ans, « tant à Orléans, » où estoit (dit-il) ma premiere résidence, » comme depuis à la cour, consultant la curation des maladies, avec les compagnons que j'auoye, après qu'il ha pleu à la maiesté du

» Roy & de la Royne me faire tant d'honneur
 » que de commettre à ma foy la conseruation
 » de la fanté de quatre de Messeigneurs & Dame
 » leurs plus petits enfans. . . ». Il nomme à la
 fin *Messeigneurs*, 1°. *d'Orléans*, (il fut depuis
 Roi sous le nom de Charles IX; il avoit alors
 neuf ans, étant né en 1550); 2°. *d'Angou-*
lême, 3°. *d'Anjou*, (il s'agit, sans doute ici, de
Henri, qui fut aussi Roi, après la mort de
 Charles IX; étant né en 1551, il avoit alors
 (en 1559) huit ans; & *d'Hercule*, auquel on
 donna dans la suite le nom de *François*; comme
 ce Prince naquit en 1554, il étoit en 1559,
 âgé de cinq ans. Il n'y a pas d'apparence que
 par le nom d'*Angoulême*, CHRESTIAN veuille
 parler du *Grand-Prieur*, qu'il ne pouvoit ap-
 peller enfant de la Reine, bien qu'il eût pour
 pere Henri II.) 4°. *Madame Marguerite*, (elle
 étoit alors âgée de sept ans, étant née en 1552.
 Ce fut elle qui épousa le Roi de Navarre,
 Henri IV, en 1572, qui la répudia depuis à
 cause de ses débordemens.

Chrestian nous apprend encore qu'il étoit à
 Sedan, où Henri II. fut malade d'un flux dysen-
 térique, après la prise d'Ivoy en 1552; ce qui
 prouve qu'il étoit déjà à la cour, où il avoit
 été appelé par le crédit de Diane de Poitiers,
 maîtresse du Roi.

On pourroit sans doute recueillir d'autres
 renseignemens sur ce médecin; mais par eux-
 ci, il est évident qu'il exerçoit dès 1550. En
 supposant qu'il eût alors vingt-six ans, on voit
 qu'il a dû naître vers 1504, & qu'en 1558,
 il devoit avoir environ cinquante-quatre ans;
 mais peut-être étoit-il un peu plus âgé. Au reste
 il eut pour fils FLORENT CHRESTIAN, qui étoit
 le cinquième de ses enfans, & qui en 1566,
 fut choisi pour être précepteur de Henri IV.

464 RÉPONSE DE M. BACHER

N'oublions pas de dire (mais sur la parole de la Croix du Maine) que GUILLAUME CHRESTIAN a traduit du grec en françois, *les sept livres de la méthode thérapeutique de Galien*, imprimés à Paris chez Denys Janot.

Suivant M. Carrere, la traduction du traité de Galien, intitulé, *de la formation des enfans*, &c... fut imprimée à Reims en 1553, & à Paris en 1556. Il est plus que vraisemblable qu'il n'a point vu l'édition de 1553, dont parle cependant Du Verdier. Ce qui peut faire douter si cette édition existe, c'est que celle de Paris, 1556, n'est point annoncée comme seconde. Chrestian, d'ailleurs, qui a dédié cette traduction à Catherine de Médicis, Reine de France, date son épître dédicatoire de Fontainebleau, le jour S. Barnabé 1556, & ne fait nullement mention qu'elle ait été imprimée avant cette époque: (C'est un in-8°. de 20 feuillets chiffrés seulement au recto. Le texte est imprimé en italique).

CODRONCHUS.

Dans l'article qui le regarde on ne nous apprend rien de sa vie; seulement M. Carrere saisit l'occasion d'exercer sa critique.

A la tête des ouvrages de Codronchus, se trouve désigné le lieu de son pays, par ce mot *imolensis*. Un auteur moderne, au lieu de mettre né à Imola, a écrit né à Incola; mais s'étant aperçu ensuite de cette faute purement typographique, il a voulu la rectifier dans un *errata*, où le Compositeur a encore défigurè le mot en mettant né à Mola. M. C.... relève cette double erreur typographique, à laquelle il donne l'épithète de *grossière*. Il nous semble cependant qu'elle ne l'est pas autant que celles qu'a commises M. Carrere lui-même, lorsqu'il a traduit

Gedani, par *Gedan*, au lieu de *Dantzic* ; lorsqu'il nous a donné le mot allemand *barbierer* pour un nom d'homme ; lorsqu'il a pris l'adjectif *homonymus*, pour le nom d'un Saint ; lorsqu'il a traduit *revocare*, par *se corriger*. &c. &c.

Revenons à *Codronchus* ou *Codronchi*. Il nous apprend lui-même qu'en 1609 il y avoit 32 ans qu'il pratiquoit la Médecine : donc il étoit docteur dès 1577. Comme en cette année il pouvoit avoir 25 ans, il s'ensuit qu'il étoit né vers 1552, & qu'en 1609 il étoit âgé d'environ 57 ans. Peut-être étoit-il un peu plus âgé ; car il observe qu'il est fatigué du travail auquel il s'est livré, & que ses forces sont bien diminuées.

Codronchus étoit marié, & avoit épousé la petite-fille d'un J. B. *Theodosio*.

Il avoit eu un frère nommé *Cesar Codronchus*, lequel avoit épousé *Clarice Pallenteria*, parente du cardinal *Dominique Ginnaſto*, auquel est dédié le traité de *rabie*. Comme l'épître dédicatoire est datée d'*Imola*, 30 *septemb.* 1609, l'édition de Francfort, faite l'année d'après, ne l'auroit-elle pas été sur une édition d'Italie ?

On pourroit probablement découvrir d'autres anecdotes sur la vie de *Codronchus*, ainsi que sur beaucoup d'autres auteurs, que les bibliographes se contentent de nommer.

Il est temps de mettre fin à une lettre déjà longue, & très-longue, que je n'aurois jamais imaginé être obligé d'écrire. M. Carrere m'y a forcé, & je l'ai fait au risque d'ennuyer une partie de mes lecteurs. Il ne me reprochera plus, sans doute, de ne pas m'être occupé du bien de la chose. Il doit être actuellement convaincu qu'il manque, dans la *Bibliothèque littéraire*, bien des auteurs ; que beaucoup d'éditions n'y sont pas indiquées ; que la plupart des ouvrages dont il

donne le titre n'y sont pas jugés, & que les sentimens des auteurs n'y sont pas fréquemment rapportés.

Il ne falloit que des connoissances bibliographiques très bornées, pour reconnoître que le plan de la *Bibliothèque littéraire* n'avoit point été rempli; & les miennes étoient suffisantes pour appercevoir l'imperfection de cet ouvrage: je pouvois en fournir les preuves, mais il falloit les accumuler; ce qui n'étoit point, pour moi, aussi aisé. Je me suis donc adressé à MM. DE VILLIERS & GOULIN. C'est à eux que M. Carrere fera redevable des observations & des indications qu'il desiroit & qu'il m'a demandées en ces termes: « Je vous invite à m'éclairer, en » publiant en détail les défauts de mon ouvrage; » vous rendrez un service à la Médecine, & » vous m'obligerez en mon particulier ».

Cette invitation étoit fondée sur des motifs trop justes pour ne pas m'y rendre; cependant malgré l'envie que j'avois de publier les détails immenses, mais curieux, qui sont entre mes mains, tant sur les auteurs que sur leurs ouvrages; malgré la persuasion où je suis qu'il est de l'intérêt de la Médecine d'étendre les connoissances bibliographiques qui la regardent; je ne devois point perdre de vue l'objet du *Journal de Médecine*, je devois me souvenir, par conséquent, qu'il est spécialement destiné à former une collection de matériaux & de faits capables de perfectionner la théorie & la pratique de l'art. J'ai donc cru devoir m'arrêter, & regarder les détails critiques (insérés dans les cahiers d'*Avril*, *Mai*, *Juin*, *Juillet*, *Août*, *Septembre*, *Octobre* & celui de *Novembre*) plus que suffisans pour prouver l'exactitude du jugement que je portois de la *Bibliothèque littéraire* dans le *Journal* de Décembre 1776, &

pour me disculper en même temps des reproches de malignité & de partialité dont on a pris plaisir de me gratifier. Si M. Carrère en jugeoit autrement, je le renverrois à MM. DE VILLIERS & GOULIN, qui pourroient encore lui fournir un nombre considérable de corrections & d'additions, tant sur la vie des auteurs que sur leurs ouvrages, & lui mettre sous les yeux un ample *errata* pour les tomes *premier* & *second*. Ils sont d'ailleurs en état de lui procurer une abondante *moisson* d'analyses d'ouvrages qui n'ont pas été appréciés. Parmi cette foule d'écrivains que M. Carrère a laissés dans l'oubli, ou qu'il y a plongés, malgré leurs travaux & leur mérite, il est bon d'observer qu'il en a distingué six d'une manière particulière; la vie de ces heureux privilégiés a été décrite, tous leurs écrits, indiqués exactement, sont accompagnés d'une notice assez détaillée, & faite avec une complaisance bien marquée. Ces auteurs médecins, si favorablement traités, sont les CARRERA d'Italie, les CARRERO d'Espagne, & les CARRÈRE du Roussillon, qui sont de la même famille; (voyez la note de la page 362 du second volume de la *Bibliothèque littéraire*); mais les CARRERI, qui n'en sont point, n'ont pas mérité cet honneur: on les a oubliés, dans ce partage, comme des enfans illégitimes. Il se trouve cependant une obscurité dans l'article d'un de ces médecins du Roussillon, qu'il importe d'éclaircir. On y lit: « Carrère est actuellement fixé à Paris où il exerce la Médecine. Il s'est présenté à la Faculté de cette ville, &, après les épreuves d'usage, il y a été reçu au degré de Bachelier le 30 Mars 1776, & a acquis de ce moment la qualité de médecin de la Faculté de Paris ». Pour ne point laisser d'équivoque sur ce passage, l'au-

teur de la *Bibliothèque littéraire* devoit ajouter, que les candidats reconnoissent formellement, avant que de recevoir le baccalauréat, que ce grade ne leur donne le titre de médecin de la Faculté de Paris, & le droit d'y exercer la Médecine, qu'avec la condition expresse qu'ils continueront le cours de la licence pendant deux années, & jusqu'à l'examen de pratique inclusivement. Comme M. *Carrere* n'a fait que trois semaines de licence, les épreuves d'usage, qu'il a subi, ne lui donnent actuellement aucun droit, que celui de rentrer en licence pour reprendre les exercices à la même époque qu'il les a quittés.

J'espère que M. *Carrere* ne m'accusera plus d'avoir voulu nuire au débit des deux volumes de sa *Bibliothèque littéraire*, puisque j'ai contribué au contraire à les faire vendre, par l'addition d'un *errata* contenu dans ma réponse. J'ai eu soin qu'elle fût tirée séparément in-4^o comme son ouvrage, auquel on pourra la joindre. On trouvera cette réponse chez la *veuve Thiboust*, imprimeur, place de Cambrai, & chez *Ruault*, libraire, rue de la Harpe, lequel débite la *Bibliothèque littéraire*.

F I N.

E R R A T A.

Il est bon d'avertir ici que, *Journal de Mai*, page 463, on a inscrit comme devant entrer dans une bibliographie médicale, un auteur italien nommé BERNARDINO AMICO. C'est une erreur qu'on a déjà reconnue & corrigée dans le *Journal d'août*, page 157. On répète encore ici qu'il faut effacer cet auteur de la liste de ceux qui ont écrit sur la Médecine.

Journal d'août, p. 172, on trouve un BURGARUCCIUS (PROSPER). Nous l'avons retranché dans les exemplaires séparés qu'on a tirés de notre Lettre. Nous avons eu tort de dire que cet auteur n'étoit pas dans la *Bibliothèque littéraire* on le trouve dans le second volume où l'on écrit, comme il convient, BORGARUCCIUS ou BORGARUCCI.

*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois de Septembre 1777.*

LA petite-vérole a continué à s'étendre, & a perdu son caractère de bénigne discrète : les adultes l'ont eu confluenta, & , chez quelques - uns , la suppuration étoit noire & gangreneuse : plusieurs en sont morts.

Une autre maladie qui a été aussi fréquente, étoit une fièvre d'abord accompagnée de douleurs rhumatismales, dont la matiere se portoit souvent à la gorge, sur la pleure, ou quelquefois sur les entrailles, & donnoit lieu aux symptômes de l'angine, de la pleurésie, ou elle occasionnoit de vives douleurs de colique & des affections tympanitiques. La crise, de la plupart de ces maladies, a été accompagnée de sueurs abondantes pendant plusieurs jours, & en général l'issue en a été heureuse.



OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.

SEPTEMBRE 1777.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au lever du S.	Azh. du oir.	Agh. du oir.	Au matin		A midi.		Au Soir.	
	1 cy.	Deg.	Deg.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.
1	6 $\frac{3}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	11	28	I	28	I	28	I
2	8	15 $\frac{1}{2}$	12	28	0	27	II	27	IO $\frac{1}{2}$
3	10 $\frac{1}{2}$	13	8	27	8 $\frac{1}{2}$	27	IO	28	0
4	7 $\frac{1}{2}$	14	11	28	0 $\frac{1}{2}$	28	0	28	0
5	11	18	13	28	I	28	I	28	2
6	11	18	13	28	2	28	2	28	2
7	9	22	14	28	I	28	I	28	I
8	11	20	14	28	I	28	I	28	0
9	10	20	15	28	0	28	0	28	I
10	11	21	12	28	I	28	2	28	2
11	8 $\frac{1}{2}$	18	14	28	3	28	2	28	2
12	10	19	15	28	2	28	I	28	I
13	10	16	12	28	I	28	I	28	0
14	7	16	11	28	0	28	0	28	0
15	5 $\frac{1}{2}$	16	11	28	I	28	I	28	I
16	6 $\frac{1}{2}$	17	12	28	I	28	I	28	I
17	6	18	12	28	I	28	I	28	I
18	5	17	13	28	I	28	0	28	0
19	7 $\frac{1}{2}$	18	14	28	0	27	II	27	II
20	10	16	11	27	IO	27	II	27	II
21	7 $\frac{1}{2}$	17	14	27	IO	27	9	27	9
22	10	15	8	27	8	27	9	27	II
23	5	15	9	27	II	27	II	27	II
24	4 $\frac{1}{2}$	14	10	27	II	27	II	27	IO
25	7	16	13	27	IO	27	IO	27	IO
26	10	19	14	27	9	27	3 $\frac{1}{2}$	27	9
27	11	21	16	27	IO	27	II	27	II
28	13	22	16	27	II	27	II	27	II
29	12	15	13	27	II	28	0	28	0
30	12	15	12	28	I	28	0	28	0

VENTS ET ETAT DU CIEL.

<i>du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	N-O. be. fr.	S-O. beau.	N-O. beau.
2	S-O. n. gr. v.	O. c. gr. v. pl.	O. c. gr. v.
3	S-O. c. gr. v. pluie.	N-O. beau, fr.	N. beau.
4	S-O. couv.	O. couvert, pl.	O. couvert.
5	N-E. beau.	N. beau, doux.	N. <i>idem.</i>
6	N. couv. ch.	N. nuages.	N. beau.
7	N. beau, fr.	N-E. beau.	N-E. beau, <i>aurore bor.</i>
8	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. beau.
9	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
10	N. nuag. ch.	N. <i>idem.</i>	N. <i>id. para.</i>
11	N. beau, br.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
12	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. couv.
13	N-E. couv.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. b. v. fr.
14	N-E. beau, gr. v. froid.	N-E. <i>id.</i> gr. v. froid.	N-E. <i>idem.</i>
15	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
16	N-E. be. ch.	N-E. beau, ch.	N-E. <i>id.</i> ch.
17	N-E. <i>id.</i> glace.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
18	N-E. <i>idem.</i>	E. & S-E. <i>id.</i>	N-E. <i>idem.</i>
19	N-E. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
20	N. couvert.	N-E. couvert.	N-E. <i>idem.</i>
21	N-E. beau, fr.	E. beau.	N-O. & S. <i>id.</i>
22	S-O. couvert.	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
23	N. beau, fr.	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
24	N-E. be. br.	N-E. <i>idem.</i>	N. <i>id. au bor.</i>
25	N-E. beau.	S. <i>idem.</i> doux.	S. <i>id.</i> doux.
26	N-E. <i>id.</i> ch.	S. <i>idem.</i> chaud.	E. <i>id.</i> chaud.
27	E. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
28	N-E. <i>idem.</i>	S-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
29	Est. <i>idem.</i>	O. couv. pl. gr. ton. <i>élec.</i>	N-O. c. p. pl.
30	N. c. gr. br.	S-O. c. br. pl.	S. couvert.

472 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . 22 deg. les 7 & 28

Moindre degré de chaleur 4 $\frac{1}{2}$ le 24Différence 17 $\frac{1}{2}$ deg.

Plus grande élévation du Mer-

cure 28 pou. 3 le 11

Moindre élévation du Mercure . . 27 8 le 22

Différence 0 po. 7 l.

Nombre de jours de Beau 20

de Couvert 8

de Nuages 2

de Vent 4

de Tonnerre . . . 1

de Brouillard . . 4

de Pluie 5

Quantité de Pluie 8 $\frac{1}{4}$ lignes.

D'Évaporation 52

Différence 43 $\frac{3}{4}$

Le vent a soufflé du N. 7 fois.

N.-E. 13

N.-O. 2

S. 2

S.-E. 1

S.-O. 2

E. 2

O. 1

Température : très-secche ; du 4 au 29 il n'est pas tombé une goutte d'eau , & le 29 il en tomba autant en une d mi-heure qu'il en étoit tombé depuis deux mois. Nous avons eu des variations de chaleur & de froid extraordinaires pour la saison.

COTTE , Prêtre de l'Oratoire,
Curé de Montmorency , &c.

A Montmorency, ce 1. Octobre 1777.

Nous n'avons eu aucune maladie régnante ici ni dans nos environs.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille , au mois de Septembre , par
M. BOUCHER , Médecin.*

IL y a eu, ce mois, des variations dans la température de l'air. La liqueur du thermometre, dans les cinq ou six premiers jours, ne s'étoit pas portée au-dessus du terme de 15 degrés : elle s'est élevée, dans les quatre à cinq jours suivans, à celui de 18 degrés, & même un peu au-dessus; mais, après le 15, elle a baissé pendant les nuits de manière qu'à la campagne il y a eu de la gelée plusieurs nuits de suite. Dans les derniers jours du mois, elle s'est élevée jusqu'au terme de 18 degrés.

Le 29 au soir il y a eu un orage dans les environs de cette ville.

Il n'y a guère eu de pluie ce mois, que le 2 & le 3.

Le mercure, dans le barometre, s'est toujours maintenu dans le voisinage de 28 pouces, si l'on en excepte un seul jour, qui est le 3.

Le vent, après avoir varié les premiers jours du mois, s'est tenu au nord depuis le 10 jusqu'au 24.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 18 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation, & son plus grand abaissement a été de 6 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes, est de 12 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 1 ligne, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du nord,	3 fois du sud.
3 fois du nord,	4 fois du sud,
vers l'est.	vers l'ouest.
2 fois de l'est.	7 fois de l'ouest;
4 fois du sud	6 fois du nord;
vers l'est.	vers l'ouest.

Il y a eu 12 jours de temps couvert ou nuageux.

5 jours de pluie. } 7 jours de bréuill.
 } 1 jour d'éclairs.

31 jour d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité au commencement & à la fin du mois.

*Maladies qui ont régné à Lille , pendant
le mois de Septembre 1777.*

LA rougeole n'a guère été moins répandue ces mois qu'en juillet & août, mais elle a été moins fâcheuse & moins dangereuse. Un assez grand nombre d'enfans parmi le peuple, dans ces deux derniers mois, en avoit été la victime, plutôt par le mauvais traitement que par la nature de la maladie : parmi ceux qui en ont échappé, la quinte-toux a succédé dans un grand nombre. Dans d'autres, la maladie s'est terminée par des aphthes fâcheux, auxquelles il étoit difficile de remédier, parce qu'on ne pouvoit amener les petits malades à prendre les remèdes nécessaires.

La fièvre-tierce & la double-tierce ont été la maladie dominante de ce mois. La plupart de ceux qui l'avoient essuyée ci-devant, eurent des récidi ves dès que les nuits froides & les brouillards se firent ressentir. Lorsque les accès n'étoient pas assez violens pour exiger absolument un usage prompt du quinquina, le plus prudent, après l'emploi des remèdes généraux, étoit d'insister sur les remèdes fondans, soit des sels neutres, soit des apozèmes faits avec les plantes amères-savonneuses, jusqu'à ce que des signes de coction dans les urines & dans les évacuations alvinales annonçassent le moment favorable à l'usage du quinquina; sans quoi il s'ensuivoit des obstructions rebelles dans les viscéres, dont la fièvre lente ou l'hydropisie étoient la suite.

MALADIES REGNANTES. 475

Quelques personnes ont été attaquées de la fièvre continue, du caractère de la fièvre double-tierce; & vers la fin du mois nous en avons vu d'autres, dans nos hôpitaux, dans le cas de la fièvre décidément maligne, à laquelle quelques-uns ont succombé malgré l'administration requise des remèdes indiqués.

Dans ce même temps, un certain nombre de citoyens a été molesté de coïques phlogistiques, qui ont exigé beaucoup de circonspection dans la cure. Dans les uns, la diarrhée avoit lieu; les autres étoient constipés. La saignée étoit nécessaire dans les uns & les autres, plus ou moins selon l'état du sang qui se trouvoit assez souvent un peu couenneux: les boissons adoucissantes, les lavemens & les fomentations du même genre étoient, après la saignée, les meilleurs moyens pour combattre efficacement la maladie. On devoit bien se garder de purger avant que le calme ne fût parfaitement rétabli: encore ne devoit-on le faire qu'avec des eccoprotiques.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Dissertatio chymica de acido sacchari,
autore JOHANNE ARZELIO AR-
WIDSSON, Upsaliæ, in-4°.

ON annonce un procédé pour retirer du sucre le sel essentiel acide qu'il contient; &, pour arriver à ce but, on propose de traiter dans les vaisseaux fermés une once de sucre blanc avec dix onces de fort esprit de nitre, & on nous promet d'obtenir, par les différentes manipulations indiquées, 154 grains d'un sel acide concret, qu'on nous dit être le sel acide du sucre.

Nous croyons que les chymistes ne seront pas d'accord avec M. *Arwidsson*, & quel que soit le sel acide concret obtenu par l'opération qu'il propose, ils se garderont bien de la regarder comme le sel acide du sucre. Ils ne verront, dans cette manipulation, qu'une nouvelle manière de dénaturer l'acide nitreux, & de le convertir en un autre acide qui a le plus grand rapport avec celui qu'on tire des végétaux.

C'est ainsi qu'un mélange d'acide de nitre & d'esprit-de-vin, traité suivant les règles de l'art, donne une liqueur d'une odeur & d'une acidité très-agréable, connue sous le nom d'esprit de nitre dulcifié, & dans laquelle il n'existe plus d'acide nitreux ni d'esprit-de-vin, lorsque cette préparation a été bien faite.

La décomposition de l'acide nitreux par l'esprit-de-vin, & sa conversion en une sorte d'acide végétal, ont un rapport immédiat avec le procédé de M. *Arwidsson*. Tout ce qu'on pourroit peut-être lui reprocher, c'est la trop grande quantité d'acide nitreux, employée à différentes fois sur une once de sucre.

Il seroit à souhaiter que quelqu'un de nos chymistes voulût répéter le procédé de M. *Arwidsson*, & développer avec quelque étendue les phénomènes qui se montrent dans cette opération, & qui peuvent devenir intéressans pour la physique.

Mais en attendant nous ne pouvons regarder le sel acide, obtenu par le procédé que nous venons de donner, comme un sel pré-existant dans le sucre, & simplement dégagé par l'intermède de l'acide nitreux. Nous présumons au contraire que ce sel est un nouveau produit, une nouvelle combinaison due à la décomposition du sucre & d'une partie de l'acide nitreux; enfin nous croyons que le procédé de M. *Arwidsson* n'est pas un moyen propre à mettre en évidence le sel essentiel acide du sucre.

Œuvres de BERNARD PALISSY, revues sur les exemplaires de la Bibliothèque du Roi, avec des notes; par MM. FAUJAS DE SAINT-FOND & GOBET. A Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe, 1777. (in-4°. de 734 pages & LXXVI).

Palissy, sans étude & par la seule étendue de son génie, parvint, dans un siècle où les Arts étoient peu cultivés, à composer un ouvrage assez important pour mériter encore notre attention & nos suffrages. Après avoir étudié les élémens de la Géométrie-pratique, il paroît qu'il apprit l'art du peintre-vitrier, qui, alors, réunissoit également la peinture, la sculpture en terre cuite, & les émaux. Il fit des incursions dans d'autres sciences, pour perfectionner sa profession. Il étudia donc le dessin, la chymie, & l'histoire naturelle. Les voyages qu'il entreprit dans tout le royaume, joints à l'esprit observateur qu'il possédoit au plus haut degré, contribuèrent à le rendre un des plus habiles hommes de son siècle, & même un homme digne du nôtre.

C'est en Flandres que l'art des émaux & de la peinture sur verre fut porté à son plus haut point de perfection. Les dessins de *Raphael*, d'*Albert Durer*, de *Léonard* & de leurs élèves, excitèrent les artistes à mettre toute la correction possible dans les tableaux singuliers de ce genre. Mais l'art de marier les couleurs par la préparation des métaux, avoit été inventé dans l'Allemagne & les Pays-Bas : on en fit bientôt usage sur les vitres. Il y a en effet deux époques dans l'art de peindre sur verre; on peut les distinguer en examinant les vitraux de la Sainte-Chapelle, qui sont dans le

genre ancien , & les fenêtres du cloître des Feuillans , qui constituent le goût moderne du temps de *Palissy*. C'est principalement à JEAN ISAAC, né à Stolp en Hollande , qu'on doit les premiers écrits sur cette matière. Il étoit père d'un autre *Isaac* qui n'a point laissé d'ouvrages , mais qui ayant été connu d'*Antoine Néri* avant 1610, a pu être comme le chef d'une école où *Bernard Palissy* puisa ses premières connoissances , ainsi que le premier de ces Hollandois avoit été comme le chef de celle où s'instruisit *Paracelse*.

On observera que l'étude de la chymie ne devoit pas être tout-à-fait la même sur les deux bords du Rhin. L'Allemagne où depuis tant de siècles on exploite des mines , a dû former des chymistes métallurgistes. La Flandre , la Hollande & la France ont dû produire des alchymistes-droguistes. Néanmoins les opérations des uns & des autres se sont trouvées conformes entr'elles , lorsqu'il a été question de l'emploi des minéraux pour les arts & pour la médecine. Mais *Palissy* commença par réunir cette science , alors si obscure , à l'histoire naturelle. C'est parmi ces manipulations qu'il trouva moyen d'inventer une poterie qu'il nomma *rustiques figulines* , comme on en peut voir à Escouen , à Néelle , à Saint-Germain-en-Laye , à Reux , &c. On s'apperçoit que *Palissy* a profité des écrits des alchymistes ; mais moins entortillé qu'eux dans ses principes , son livre est clair , ses idées sont justes , précises & lumineuses , & son style simple est quelquefois élevé , mais toujours intéressant.

Parmi ces œuvres de *Bernard Palissy* , on nous donne comme de lui un petit écrit polémique , intitulé : *Déclaration des abus & ignorances des médecins* , imprimé en 1557. On multiplie les argumens pour prouver que cette production est véritablement de *Bernard Palissy* ; & l'on prétend

que c'est une réponse à un livre qui parut sous ce titre en 1553 : *Déclarations des abus & tromperies que font les apothicaires, &c. . . .*; par LISSET BENANCIO, nom sous lequel se cacheoit SÉBASTIEN COLIN, médecin de Fontenai-le-Comte.

COURS de Chymie; par M. BRONGNARD, membre du College de Pharmacie.

L'OUVERTURE de ce cours se fera par un discours, le samedi 15 Novembre, à onze heures précises du matin, en son laboratoire, rue & hôtel Serpente. Les leçons seront continuées les lundi, mercredi & vendredi à onze heures & demie précises. Les mardi, jeudi & samedi on répètera les mêmes expériences à cinq heures du soir, pour la commodité des personnes qui ne pourroient pas suivre le cours du matin.

A V I S.

ON trouve chez *Cavelier*, Libraire, au Lys d'or, rue Saint-Jacques, un catalogue nouveau de Livres de Médecine, Chirurgie, Anatomie, de Pharmacie, de Botanique, d'Histoire naturelle, &c.

DIDOT, Libraire, quai des Augustins, vient de recevoir de la Suisse quelques exemplaires des livres suivans :

HISTOIRE des plantes vénéneuses de la Suisse, contenant leurs mauvais effets avec leurs antidotes; par M. VICAT. Yverdon, 1776, in-8°. figures. 3 liv. 12 fols broché.

ESSAI sur la santé & sur l'éducation médicale des filles destinées au mariage; par M. VENEL. Yverdon, 1776, in-8°. prix broché, 3 liv. 12 fols.

T A B L E

DU MOIS DE NOVEMBRE.

E XTRAIT. <i>Etiologie nouvelle de la salivation ;</i>	
par M. MITTIÉ, médecin.	page 385
<i>Observations sur l'usage intérieur du sublimé-</i>	
<i>corrosif ; par M. MARET, méd.</i>	396
<i>Observations sur la phthisie pulmonaire, guérie</i>	
<i>avec la liqueur de Van Swieten ; par M.</i>	
<i>BRILLOUET, chir.</i>	405
<i>Lettre sur l'inflammation ; par M. PIQUÉ, mé-</i>	
<i>decin.</i>	412
<i>Observations sur trois accouchemens ; par M.</i>	
<i>SOUVILLE, chir.</i>	421
<i>Observations de chirurgie, sur quelques accidens</i>	
<i>consécutifs des opérations, &c. ; par M. GUE-</i>	
<i>RIN, chir.</i>	427
<i>Observations chymiques sur la liqueur fumante</i>	
<i>de Libavius ; par M. ROUELLE.</i>	445
<i>Lettre de M. MALUS, Commis. des guerres.</i>	448
<i>Suite de la Réponse de M. BACHER, D. M. P.</i>	
<i>à la lettre de M. CARRERE, médecin.</i>	452
<i>Maladies qui ont régné à Paris.</i>	469
<i>Observ. météorolog. faites à Montmorenci.</i>	470
<i>Observations météorologiques faites à Lille</i>	473
<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i>	474
<i>Nouvelles Littéraires.</i>	475
<i>Cours.</i>	479
<i>Avis.</i>	ibid.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de Novembre 1777. A Paris, ce 24 Octobre 1777.

POISSONNIER DESPERRIERE.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DÉCEMBRE 1777.

EXTRAIT.

*MÉMOIRE qui a remporté le prix, au
jugement de l'Académie de Dijon, le
18 août 1776, sur la question proposée
en ces termes : Déterminer quelles sont
les maladies dans lesquelles la médecine
agissante est préférable à l'expectante,
& celle-ci à l'agissante; & à quels
signes le médecin reconnoît qu'il doit
agir ou rester dans l'inaction, en atten-
dant le moment favorable pour placer*

Tome XLVIII,

Hh

les remèdes ? *Par M. VOULLONNE, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Aggrégé & premier Professeur dans la Faculté d'Avignon. A Avignon, chez Jean-Joseph Niel, Libraire, seul Imprimeur de Sa Sainteté, 1776, in-8°. de 248 pages.*

Optima Medicina interdum est Medicinam non facere. HIPPOCRATE de Articulis.

DANS ce Mémoire, digne des lauriers qui l'ont couronné, l'auteur s'occupe d'abord à fixer les idées renfermées sous chacun des termes de la question, & à en déterminer le vrai sens : préalable sans lequel il croit le problème trop rebattu de la préférence exclusive de la nature sur l'art, ou de l'art sur la nature, impossible à résoudre. Parmi les maladies, il prouve qu'il en est où l'on peut & où l'on doit tout attendre d'un secours étranger. Il en est d'autres dont il faut abandonner la marche à la nature : l'art, en entreprenant de l'arrêter, deviendrait funeste s'il avoit le malheur d'atteindre son but. Les fièvres éruptives en sont un exemple. La conséquence rigoureuse que l'auteur tire de cet exposé, est que la Médecine, tou-

jours faite pour travailler au soulagement des maux, ne peut remplir son objet si elle ne fait, selon les circonstances, agir ou demeurer dans l'inaction. Il envisage cette science en grand, sous le seul rapport de l'influence que lui donne sur l'état de l'homme malade une action véritable, abstraction faite d'aucun des moyens qu'elle emploie, & de tout cas particulier de pratique. Sous ce point de vue absolument neuf, il recherche d'abord ce que c'est qu'une maladie en général : cet examen le conduit à la définition précise de ce qu'on doit entendre par médecine agissante, & médecine expectante : ensuite de quelle action la médecine est capable. Son activité pouvant se porter vers divers buts, il la considère sous autant de rapports qui fixent les bornes de son exercice.

M. *Voullonne* définit la santé, l'accord & l'harmonie de toutes les fonctions qui font tendre l'animal vivant vers la longévité. Le principe de cette harmonie, qu'avec *Hippocrate* il appelle *NATURE*, est le principe de tous les mouvemens, de toutes les résistances, de tous les efforts qui, dans l'animal, ne supposent pas la volonté, & supposent essentiellement la vie.

Pour éclaircir cette pensée, il observe

d'abord que les fonctions dépendent d'un certain arrangement de parties qu'on appelle des *organes* ; mais que le jeu de ces organes eux-mêmes dépend de la nature. En second lieu, qu'une infinité de corps étrangers à l'animal agissent sur les organes par leurs qualités physiques & mécaniques, & que celles-ci éprouvent, de leur part, une réaction continuelle : c'est dans ce juste équilibre de puissance & de résistance, que consiste la santé.

L'idée de la maladie en renferme également deux autres, celle d'un obstacle, d'un empêchement dans les fonctions des organes, & celle de l'effort que fait la nature pour surmonter ce principe morbifique : telles sont les deux sources de tous les symptômes qui accompagnent les maladies. L'art doit concourir avec la nature à triompher de l'obstacle qui trouble l'ordre des fonctions : la nature agit sans souffrir ni retard, ni interruption ; tandis que les secours de l'art ne peuvent être appliqués que par intervalle. La médecine, entre les mains de l'art, est donc, par l'essence même des choses, divisée en agissante & expectante.

Il est très-difficile de placer le trait qui doit servir à distinguer l'une de l'autre : aussi, pour donner aux termes de

la question une valeur fixe & raisonnable, M. V. définit la médecine agissante, *l'application d'un secours quelconque, capable de produire, dans l'état physique du malade, un changement un peu notable, relativement à la suite des modifications que le malade éprouveroit sans l'application de ce secours.* En expliquant cette définition, l'auteur l'étend à des moyens qui ne sont pas communément regardés comme faisant partie de la médecine agissante. Il y comprend les secours moraux : d'après lui, pour agir, il n'est pas même nécessaire d'employer un *secours positif*, ou physique, ou moral. La privation de ce que la nature appetite vivement devant être regardée comme une action réelle de la part de l'art, lorsque cette privation changera assez notablement l'état du malade. De cette définition il suit en second lieu, qu'il n'y a point de secours qui, de sa nature, n'appartienne à la médecine agissante essentiellement, & que les plus légers peuvent y être rapportés. On voit encore que c'est par le changement notable opéré, qu'on peut seulement estimer si la médecine est plus ou moins agissante ; & enfin que la médecine agissante dérange nécessairement la marche de la nature dans la maladie, &

que cette marche est d'autant plus dérangée, que la médecine est plus agissante. De ces réflexions M. V. conclut que *la médecine est expectante non-seulement quand on s'abstient absolument de l'application de tout secours, mais encore lorsqu'elle n'emploie que des secours incapables de produire un changement un peu notable dans la suite des modifications que le malade éprouveroit sans elle.* Le vrai caractère qui distingue la médecine expectante & l'agissante, est donc que la première livre la maladie à la conduite de la nature, tandis que la médecine agissante enlève à la nature la conduite de la maladie, pour se l'approprier à elle-même.

D'après l'idée de la maladie, donnée ci-dessus, la médecine agissante se divise naturellement en deux branches, selon que son action est portée vers le principe morbifique, ou vers la nature : distinction nécessaire, & sans laquelle le médecin n'agira jamais qu'au hasard, & rarement avec succès. Ces deux manières d'agir épuisent toute l'activité de l'art, & posent les bornes de la médecine agissante : par une conséquence ultérieure on reconnoît celles de la médecine expectante.

Il résulte des recherches de M. V. ;

que la médecine ; en tant que *son action se rapporte vers le principe morbifique est indiquée* ; & en tant que *son action se rapporte à la nature , elle est contre-indiquée* ; les exceptions mêmes à ces deux règles générales répandent un plus grand jour sur la question qui nous occupe.

L'action de la médecine sur le principe morbifique suppose d'abord que ce principe est connu ; ensuite qu'il est à portée d'être attaqué ; enfin que les moyens à employer dans cette vue ne sont pas plus dangereux que le principe même qu'ils attaquent. Sans cela , dans le premier cas , l'action seroit imprudente & hasardée ; dans le second , elle seroit absurde & chimérique ; dans le troisième , elle seroit funeste. Ainsi , malgré la loi générale , la médecine expectante doit avoir lieu relativement même au principe morbifique. L'auteur considérant ensuite que les efforts de la nature peuvent être visiblement ou insuffisans , ou excessifs , ou mal dirigés ; & qu'on doit alors les animer , les modérer ou les détourner , réduit dans la pratique tous les cas où la médecine agissante est admissible , aux quatre suivans :

« 1^{er}. Quand le principe morbifique étant connu , il est attaquable par des

» moyens moins dangereux qu'il ne l'est
 » lui-même.

» 2^d. Quand la nature , dans l'usage
 » des forces qu'elle exige pour retrouver
 » l'équilibre qu'elle a perdu, va évidem-
 » ment au-delà des bornes d'une juste
 » modération.

» 3^{me}. Quand la nature , dans l'emploi
 » de ces mêmes forces , demeure évidem-
 » ment en-deçà des bornes d'une activité
 » salutaire.

» 4^{me}. Quand la nature s'égare évidem-
 » ment dans la direction de ces forces ,
 » & qu'elle les porte ou les concentre vers
 » des organes sur lesquels elles peuvent
 » devenir funestes.»

Dans tout autre cas la médecine ex-
 pectante est de précepte.

En appliquant ces loix aux mala-
 dies en général, l'auteur observe com-
 bien est futile leur division en internes &
 externes. Il y substitue celle-ci infini-
 ment intéressante dans la pratique : *Les*
maladies dont le principe est évident, &
celles dont le principe est obscur. Celles
 dont le principe est évident sont subdivi-
 sées en deux espèces ; ce principe est
 à la portée ou hors de la portée de
 l'activité de l'art. Dans le dernier cas,
 la nécessité d'attendre est évidente ; mais
 il faut remarquer qu'elle n'est impo-

lée que par l'ignorance des moyens d'atteindre au but d'ailleurs apperçu. L'étendue de cette classe de maladies n'est donc déterminée ni par leur nature, ni par leurs symptômes, mais uniquement par celles de nos connoissances. A mesure que celles-ci se perfectionneront, le nombre des cas où l'incapacité réduit l'art à l'inaction, diminuera; & c'est sur-tout par ce côté qu'il est perfectible.

Dans les maladies où le principe morbifique est à la portée des secours de l'art, le temps d'agir ou d'attendre dépend des loix établies précédemment. L'auteur, pour rendre ses idées sensibles par l'application, choisit trois exemples. Dans le cas de l'opération de la taille, lorsque la pierre n'occasionne que des douleurs supportables, *ce temps est libre. Mais l'expectation est forcée*, lorsque, malgré la nécessité de faire la réduction d'un membre déplacé, l'inflammation survenue est très-considérable; enfin *le temps de l'action est forcé* lorsque, dans une hernie étranglée, le pouls s'abat, le hoquet & le vomissement stercoral surviennent.

M. V. reprend ensuite la seconde branche de sa division générale; c'est à-dire, des maladies dont le principe est obscur: il examine *pratiquement* ce qu'il a indiqué *théoriquement* dans les principes généraux touchant les maladies.

& les circonstances des maladies où l'on doit agir; il rejette absolument tout raisonnement sur les causes, & veut qu'on ne consulte que l'expérience.

Les maladies, dès le berceau de la Médecine, ont été divisées en aiguës & chroniques : cette distinction, qui n'annonce d'abord que la différence de leur durée, porte sur un fondement plus solide. Mais, avant d'aller plus loin, l'auteur ôte du catalogue des dernières, 1°. tout état où la nature n'est point actuellement affligée par un obstacle qu'elle cherche à détruire, quelque éloigné que cet état paroisse d'ailleurs de l'état de perfection propre à l'espèce : ainsi un fol, un boîteux, un sourd, ne sont pas des malades. 2°. Un assez grand nombre d'affections opiniâtres, comme la plupart des éruptions cutanées apyretes...., les hémorrhôides, &c... 3°. Ces maladies, qu'on range ordinairement parmi les chroniques, quoiqu'elles ne se montrent jamais que sous la forme d'aiguës, telles que la migraine, les coliques hépatiques & néphrétiques, l'épilepsie, l'asthme, &c.... Selon M. V. ce sont autant de vraies maladies aiguës, qui, par leur caractère particulier, annoncent des rechûtes plus ou moins fréquentes; & il condamne absolument tout emploi de la médecine agissante dans les intervalles de

santé qu'elles laissent (1). Il annonce, conséquemment à sa définition, n'entendre, par maladie chronique, que cet état où la nature est affligée par un principe morbifique quelconque qui la fatigue lentement, mais sans relâche, & contre lequel elle agit par des efforts continuels & soutenus : il observe que ces maladies, soit dans leur commencement, dans leur progrès ou leur terminaison, fournissent toujours des preuves non équivoques de la foiblesse des efforts de la nature & de son insuffisance. Ces maladies, conclut-il, après en avoir fait le tableau qui sert de preuve à son assertion, exigent toujours la médecine agissante, & cette espece de médecine agissante qui soutient les forces & en sollicite l'exercice : la méthode constante de tous les grands praticiens donne une nouvelle force à cette maxime. Quant au temps d'agir, on voit que plus on diffère, plus on s'expose à manquer de ressources ; la nature, de jour en jour, fait des pertes, & chaque perte nouvelle ajoute une difficulté plus grande à réparer les anciennes.

Le tableau des maladies aiguës est bien différent : si la nature d'abord paroît

(1). Sans discuter ce sentiment de l'auteur, nous observons seulement qu'il en résulteroit que dans les intervalles des accès d'une fièvre-quarte, par exemple, on ne devoit employer aucun remède.

affaïssée, bientôt elle se relève, combat avec force, & même avec méthode. L'assemblage des symptômes qui caractérise chacune d'elles, montre l'ordre des efforts qu'elle emploie en faveur de la vie : les maladies aiguës, livrées à elles-mêmes, se terminent le plus souvent par le retour à la santé. En général donc, il ne faut point troubler l'ordre des symptômes qu'elles présentent. Concluons en conséquence que, dans les maladies aiguës, la médecine expectante est préférable à l'agissante.

Cette vérité incontestable, lorsqu'on l'applique aux maladies aiguës en général, est pourtant susceptible de modification, si on l'applique à telle maladie aiguë en particulier. Toutes, relativement à la question proposée, sont comprises dans quatre principales classes :

La première renferme les maladies inflammatoires.

La seconde, les maladies spasmodiques.

La troisième, les maladies d'accablement, ou les débilités.

La quatrième, les maladies dépuratoires ou fièvres essentielles.

Dans chacune de ces classes, quelle est la marche de la nature ? Observons-la, & prenons conseil d'elle seule, pour décider jusqu'à quel point elle a droit à no-

tre confiance , ou besoin de nos secours.

Dans les fievres inflammatoires , c'est l'inflammation locale qui fait le danger de la maladie. L'auteur , en mettant de côté toute théorie de l'inflammation , en considere les phénomènes sensibles , la chaleur , la rougeur , la tumeur , ou plutôt la *tension* & la douleur. Chacun de ces symptômes dépend uniquement de l'énergie de la vie. M. de *Sauvages* l'a prouvé par les principes les plus savans (1). M. *V.* arrive au même but , en ne consultant que l'observation : ses preuves sont que tout l'appareil de l'inflammation dispaeroît au moment de la mort. Réflexion qui demande à être méditée , & qu'il étend avec finesse ; l'âge auquel on est le plus exposé à ce genre de maladie , n'est ni celui de l'enfance où les forces ne sont pas développées , ni celui de la vieillesse où elles sont épuisées ; l'hiver & le printemps lui sont plus favorables que l'été & l'automne , les régions du nord que celles du midi , c'est-à-dire , les saisons & les climats les plus propres à fortifier la fibre animale ; les hommes y sont plus sujets que les femmes , & parmi ceux-ci , les plus vigoureux & les plus endurcis au travail , plu-

(1) Nos. meth. class. 3 , theo. phleg.

tôt que ceux qui menent une vie sédentaire. En un mot, les individus les plus forts préférablement aux plus délicats.

Le siège de l'inflammation foutnit des preuves aussi évidentes de l'action vive des solides sur les liquides ; la nature y est dans un état d'effort violent , & elle excède ses justes limites en proportion que l'inflammation est plus grande ; enfin lorsqu'elle est portée à l'extrême , les suites de ses efforts sont l'épuisement & la mort : car c'est une véritable mort que la gangrène. Tout montre ici que la nature a franchi les bornes d'une activité salutaire ; elle a donc besoin d'être réprimée , il faut agir par les moyens les plus propres , à affoiblir brusquement la vie sans la détruire. Quant au choix du moment , il est indiqué par la nature même de l'inflammation ; elle parcourt ses temps avec rapidité , il faut donc agir dès que le caractère du mal est connu , tant qu'il subsiste & toutes les fois qu'après un ralentissement passager , il reparoit avec le même appareil. Les signes n'en sont point équivoques : le siège de la maladie & l'état du pouls guideront toujours sûrement un médecin attentif.

Les maladies spasmodiques paroissent à notre auteur avoir la plus grande affi-

nité avec les inflammatoires. Une irritabilité extrême, souvent une douleur très-aiguë dans la partie affectée les accompagnent ; mais l'état du pouls est très-différent, & l'irritation spasmodique tient plutôt la machine animale dans un état de gêne & de contrainte, que dans un état de mouvement & d'action. Une autre observation importante, c'est qu'il n'y a point de maladie dans laquelle il y ait moins de proportion entre la souffrance, les efforts de la nature, & le principe qui les occasionne. Les maladies spasmodiques se transportent avec rapidité, ne laissent aucune trace de leur passage, ne marquent en rien leur utilité ; en un mot elles n'ont aucune crise connue ; l'art doit modérer & supprimer, s'il se peut, un travail évidemment inutile & sans objet. La médecine agissante est donc à préférer à l'expectante.

Quoiqu'il paroisse ici que l'art doive recourir aux affoiblissans comme dans les maladies inflammatoires, cette conclusion seroit peu exacte. L'auteur, rappelant cette sentence d'Hippocrate, *convulsio ab inanitione*, observe que les sujets les plus délicats sont les plus exposés à ce genre de maladie ; que ce n'est pas le principe du mouvement qui est hors des bornes, mais celui du

sentiment ; qu'il ne faut donc pas attaquer directement les forces , mais que la seule indication véritable est d'amortir la sensibilité. Du reste, c'est la vivacité de la douleur & l'importance des fonctions interverties qui doivent décider le moment d'agir.

De ces deux classes de maladies où la vie pèche par excès, l'auteur passe à celle des débilités ou foiblesses où elle pèche par défaut. Si on se rappelle que la vie n'est que mouvement & sentiment, on conclura d'abord que cette classe s'étend depuis la difficulté bien décidée jusqu'à l'impossibilité absolue de percevoir les sensations & d'exercer les mouvemens qui conviennent à l'âge, au sexe & aux circonstances où l'homme se trouve. Pour juger de l'indication que cette classe fournit à la médecine agissante ou à l'expectante, M. V. la divise en trois ordres subalternes, en *débilités par épuisement*, *débilités par oppression*, & *débilités par découragement*. Chacune de ces especes a ses signes propres ; & le caractère qui les distingue, les range naturellement à leur place dans le tableau général de ce qui appartient à la médecine agissante & à l'expectante.

Les débilités par épuisement supposent une perte réelle de forces, elles dépendent d'une cause évidente, soit de la
dépense

dépense excessive qui en a été faite, soit de l'impossibilité de réparer celles que la nécessité de soutenir la vie emploie habituellement. Le caractère propre des épuisemens est de s'étendre également & à-peu-près uniformément sur tous les organes. Considéré comme maladie essentielle, ils ne fournissent qu'une seule indication, la réparation des forces; & l'on ne peut l'opérer: car les forces perdues ne se réparent que par celles qui restent. Il faut ne les employer qu'à ce seul objet, & la nature seule peut juger de ce qui est un effort pénible pour elle. Les épuisemens appartiennent donc essentiellement, & par eux-mêmes, à la médecine expectante.

Les débilités du second ordre, par oppression, renferment, selon l'auteur, toutes les maladies du genre des paralysies, & sous ce genre il comprend les maladies soporeuses; en fait le parallele, & établit la similitude & l'affinité qu'elles ont entr'elles.

Reste à prouver que ce sont réellement des débilités par oppression. L'auteur, prenant l'apoplexie pour exemple, observe qu'il est absurde de supposer que la nature perde ses forces sans en avoir fait d'emploi; il remarque que cette maladie attaque brusquement, arrive sur le

champ à son plus haut degré, & survient presque toujours dans un état florissant de santé. Le fond des forces ne sauroit donc être réellement détruit. Examinant plus en détail ce qui se passe dans l'apoplexie, on apperçoit un certain ordre dans la lésion des fonctions, relatif à leur importance pour le soutien de la vie. D'abord les organes des sens & du mouvement volontaire sont les plus grièvement lésés, les organes de la digestion & des sécrétions le sont plus faiblement & plus tard, les organes de la circulation & de la respiration paroissent toujours participer le moins à la lésion générale. L'auteur conclut de ces assertions, que la nature ne néglige pas l'emploi de ses forces, qu'elle en fait même l'usage le plus sage & le plus utile à la conservation de l'individu. Il examine ensuite la division des apoplexies (1), en séreuses & sanguines; & la trouve, avec raison, insuffisante. Leur principe morbifique est souvent hors de la portée de nos conjectures, & il prononce qu'il ne peut servir d'objet à la médecine agissante. La

(1) Nos lecteurs se rappelleront ici avec plaisir d'avoir lu les excellentes observations sur l'apoplexie, par M. *Bouckér*, dans le Journal d'octobre 1776, & dans les suivans.

nature ne paroît pas fournir d'indication plus décidée, elle est dans un état d'effort, & cet effort est entièrement employé à soutenir un reste de vie. Il sembleroit simple d'en conclure que l'apoplexie est du ressort de la médecine expectante ; cependant l'auteur n'adopte pas cette conclusion, quoiqu'il pût l'appuyer d'autorités respectables. La nature, dit-il, offre ici une considération qu'elle présente rarement ailleurs. Comme elle éprouve une difficulté extrême dans l'usage & le développement de ses forces, le mouvement du cœur devient pour elle un exercice très-pénible. La résistance mécanique que le sang lui oppose par sa masse, sa consistance, sa raréfaction, forme, par les circonstances, un principe réel d'épuisement. C'est donc à l'art à diminuer cette résistance, puisqu'il le peut. La saignée est donc indiquée en général dans l'apoplexie, & elle le seroit dans tous les cas, sans exception, si elle n'avoit pas d'autres effets que de désemplir les vaisseaux, & de décharger le cœur.

M. V. examine ensuite quels sont les inconvéniens & les dangers de la saignée. C'est dans l'ouvrage même qu'il faut lire les réflexions judicieuses qu'il fait pour déterminer les signes auxquels on reconnoît qu'il faut ordonner ce secours, ou l'omettre.

Il seroit bien difficile de justifier toujours l'usage de l'émétique , des lavemens âcres & des vésicatoires par des indications solides. Cependant la médecine agissante , qui se livre à cet empirisme quelquefois heureux , paroît sans doute préférable à une expectation presque évidemment malheureuse.

Les débilités du troisième ordre renferment les maladies syncopales. Dans ce cruel état les forces sont-elles épuisées , ou seulement leur emploi suspendu ? La question n'est pas difficile à décider. Les forces , comme on l'a déjà observé , s'usent par l'emploi qu'on en fait , & ne s'anéantissent point par enchantement. L'auteur parcourt les causes les plus fréquentes de la syncope ; toutes attaquent la sensibilité , aucune d'elles ne fatigue les forces , ce n'est pas assez pour connoître en quoi consiste cette modification de la sensibilité qui jette la nature dans un si grand abattement ; mais s'en est assez pour conclure que cet abattement n'est pas la preuve de son épuisement.

Pour régler le devoir du médecin il ne reste qu'un pas à faire : cet abattement est-il ou non entre les mains de la nature , une ressource salutaire ? L'expérience décide évidemment , & malgré la subtilité de tous les raisonnemens ima-

ginables , qu'il n'en résulte aucun bien. La médecine agissante ne sauroit donc trouver dans aucune autre espèce de maladie , une indication ni plus précise , ni plus pressante. Il faut rappeler la nature à son devoir , puisqu'elle l'oublie avec un si grand péril pour la vie.

L'auteur remarque que , quel que soit le degré de la syncope , le sentiment & le mouvement ne sont jamais éteints généralement dans toutes les parties , mais la plus grande difficulté consiste ordinairement à rencontrer ce reste de sensibilité ; cependant la médecine agissante ne doit point s'arrêter , & doit appliquer les moyens les plus énergiques sur les parties douées du sentiment le plus délicat. La connoissance du dernier siège de la sensibilité animale nous manque , & conséquemment le temps auquel , sans négligence , on peut cesser de secourir un asphyctique. Si le dernier effort de la nature est de la défendre contre la dissolution putride , ils sont susceptibles de secours bien plus long-temps qu'on ne pense. En attendant des connoissances ultérieures , l'auteur recommande de ne point se laisser facilement , & au moins de ne pas s'exposer à livrer aux horreurs du tombeau un homme qui vit encore.

L'ordre établi dans ce mémoire amène

enfin l'examen des fièvres aiguës dépuratoires, ou des fièvres essentielles. L'auteur entend par fièvres essentielles, les maladies dont le caractère primitif & principal est la fièvre, quels que soient les symptômes qui surviennent. Il définit la fièvre en général, la vitesse du sang augmentée, & regarde cette augmentation, avec *Sydenham*, comme le grand instrument qu'emploie la nature pour vaincre un obstacle dont le siège n'est pas fixe. Considérant ensuite, d'après l'expérience de tous les temps, que ces maladies ont ordinairement une issue heureuse, il en conclut qu'en général la médecine expectante est préférable à l'agissante. Cependant un événement funeste les suit quelquefois, & il est tellement lié à tout l'appareil des symptômes, qu'on est forcé de reconnoître que la fièvre, quoi qu'un instrument salutaire entre les mains de la nature, peut cependant quelquefois devenir dangereuse : c'est la dernière difficulté de détail qui reste à résoudre. Toutes ces maladies ont une marche régulière & bien frappante, elles s'élèvent jusqu'à un certain degré de force, s'y soutiennent un certain temps, & diminuent ensuite. Le premier temps, appelé par les anciens *commencement*, & mieux, par les modernes,

temps d'irritation, présente deux ordres de phénomènes très-distincts. Ceux de l'invasion, qui sont la pâleur, le dégoût, la lassitude, le refroidissement; ces premiers momens, quelques pénibles qu'ils soient, n'appartiennent point à la médecine agissante, la nature ne demande que le repos, & le repos seul est nécessaire. Bientôt un autre tableau succède, la nature s'anime par degrés, & porte l'énergie vitale à un état d'effort. Cet effort est nécessaire; s'il est modéré, il seroit imprudent d'y rien changer; s'il devient violent, il est dangereux, il faut l'enchaîner, ou l'abattre.

L'intensité de la chaleur, la fréquence, l'élévation, mais sur-tout la plénitude & la dureté du pouls, sont des signes auxquels le médecin ne peut pas se méprendre. Il doit observer s'il n'y a pas quelque organe affecté plus particulièrement. Il ne choisit point, pour placer un secours réprimant, le moment où la nature ralentit elle-même ses efforts; du reste, si ce calme est passager, il ne comptera pas les jours, & remplira la même indication aussi souvent que les symptômes qui l'ont fournie reparoîtront. Un écueil à éviter, c'est de confondre l'apparence avec la réalité. Quelquefois, malgré un fond de foiblesse, la fièvre pa-

roît violente, & d'autrefois toute la machine est dans un état d'effort extrême, pendant que la fièvre paroît modérée. Dans le premier cas, le pouls, quelle que soit la fréquence, est extrêmement lâche s'il n'est pas petit, ou extrêmement petit s'il n'est pas lâche. Le second cas est reconnoissable à l'aridité de la peau, la sécheresse de la langue, la difficulté des sécrétions.

Les symptômes bizarres qui accompagnent quelquefois l'invasion de ces maladies, ne paroissent, à l'auteur, demander jamais une médecine vraiment agissante; ils cessent ordinairement d'eux-mêmes avec le premier trouble: alors suit une espèce de calme, & la maladie passe à son second temps, qu'on peut appeller celui de coction. L'art ne connoît point la matiere sur laquelle la nature agit alors, ni la maniere dont elle agit. La médecine expectante est donc ici de loi rigoureuse: si la férocité du principe morbifique est supérieure aux efforts de la vie, malgré toutes les ressources de l'art, la mort est inévitable. Si la maladie parvient à son troisieme & dernier temps, lorsque le travail n'a pas eu pour objet l'altération spécifique de quelque humeur, tout rentre à ce moment dans l'ordre, & l'art est inutile; mais si le résultat de l'agitation fébrile est une matiere

quelconque, cette *matiere critique* est à la vérité réduite à ce point de ne pouvoir être nuisible par sa qualité, mais elle est incapable aussi de s'affimiler aux humeurs vitales, & il reste à la nature le travail de la séparer & de s'en défaire: ce travail, connu sous le nom de crise, est important & décisif; c'est ici que les secours de l'art peuvent encore être de la plus grande utilité.

La premiere attention doit se porter à reconnoître le lieu sur lequel va se déposer cette lie superflue; l'expérience apprend que souvent c'est sur les organes les plus nécessaires à la vie, & que la nature, à cet égard, est sujette aux plus grands écarts. La médecine agissante est donc indiquée, & la séparation se faisant, pour l'ordinaire, assez rapidement, tout retard est dangereux. Mais comme la nature ne pêche ni par défaut, ni par excès; comme elle donne seulement une fausse direction à ses efforts; l'art doit, par une irritation artificielle, lui donner un autre foyer.

Quelquefois la *matiere critique* se porte sur les glandes dans l'interstice des muscles: ici on ne peut se tromper; mais, quoique cette marche soit assurément fautive; l'expérience apprend que rarement si elle vient à changer, c'est pour en prendre une meilleure. L'art ne doit

donc pas la contrarier , & s'il agit , ce doit être pour la favoriser , fixer le dépôt critique & l'évacuer.

Enfin si la matiere critique se porte vers les couloirs, ce qu'on reconnoît à la qualité , à l'abondance des excrétiions , & sur-tout au soulagement qu'elles procurent , il reste seulement à examiner si la nature n'est pas un peu paresseuse dans ce dernier travail. En ce cas il faut agir par des évacuans appropriés à ce genre d'excrétion qu'elle a choisi, mais se garder de la presser imprudemment.

Le résultat de ce mémoire , & la dernière conclusion de l'auteur , est que : « Entre la médecine agissante & la médecine expectante, la saine raison ne se décide point pour une préférence exclusive. L'expectation ne seroit plus que stupidité ; l'activité ne seroit plus que turbulence. Elle leur assigne à chacune leur place & leurs momens ; mais elle veut qu'elles marchent toujours ensemble, prêtes à se secourir mutuellement , & concourant à l'envi pour le salut du malade. Elle veut que l'expectante observe patiemment & sans relâche ; elle veut que l'agissante exécute promptement & avec courage. Bien élevée au-dessus des préjugés injustes du vulgaire , elle n'estime pas moins un sage médecin ; elle ne le croit ni moins éclairé , ni moins utile , ni moins neces-

M É M O I R E , &c. 507
faire, lorsqu'il *attend* en' épiant le moment d'agir, que, lorsque profitant du fruit de son expectation, il *agit* par les moyens les plus énergiques. »

R É F L E X I O N S

EN FORME DE LETTRE,

SUR une Epine-venteuse, adressées à M. LÉAUTAUD, maître en Chirurgie à Arles, prévôt de sa compagnie, ci-devant ancien chirurgien-major de l'hôpital-général du Saint-Esprit de la même ville; & correspondant de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, &c.; par M. DESGRANGES, gradué, ancien chirurgien-ordinaire des hôpitaux militaires de la Rochelle, & du grand Hôtel-Dieu de Lyon, &c.

MONSIEUR,

Je viens de lire une observation qui vous appartient, insérée dans le Journal du mois de janvier dernier, où il est question d'une épine-venteuse au genou droit, dans un jeune homme robuste, âgé de 20 ans, annoncée par un œdème d'une grosseur extraordinaire, & guérie par des lotions d'abord émollientes, puis aromatiques, toniques, des applications des boues de Balaruc, l'ouverture d'un

cautere à chaque jambe, favorisés par les secours internes; les purgatifs, les laitieux, les adoucissans, les narcotiques, &c.... Cette cure fait honneur à l'avis du praticien qui l'a proposée, en même temps qu'elle fait l'éloge de celui qui en a dirigé la marche : mais en admirant votre succès dans un cas aussi épineux, qu'il nous soit permis d'examiner vos moyens, de tirer des conjectures sur l'affection de votre malade, & de vous proposer nos doutes.

1°. Le jeune homme d'Arles avoit-il réellement un *spina-ventosa* ?

Je ne sais, Monsieur; mais d'après votre observation seule, on n'est point tenté de conclure avec vous, qu'il étoit vraiment affligé d'une épine-venteuse : l'œdème, quelque considérable que vous le supposiez, ne fait point seul le caractère distinctif du *spina-ventosa*, il n'est pas même de l'essence d'une carie interne, il ne peut être que secondaire, & un effet consécutif du progrès de la maladie, laquelle, avant l'apparition de ce symptôme, a donné pour l'ordinaire, pour ne pas dire toujours, des preuves de son existence. En effet, on sait que la carie qui commence par l'intérieur des os, & qui provient de cause interne, maladie que *Rhazès* a décrite le premier,

EN FORME DE LETTRE, &c. 509
 & que les traducteurs ont nommé *spina-ventosa*, soit qu'elle dépende de l'altération du périoste interne, de la membrane médullaire, de la moëlle, ou du suc moëlleux, s'annonce, dans son commencement, par des signes fort équivoques. Cependant un chirurgien attentif à la vue d'une maladie qui attaque les extrémités des os, qui gonfle une articulation, &c. jaloux d'en reconnoître & le caractère & la cause, saura tirer quelques inductions diagnostiques de l'état plus ou moins cacochyme du sujet, de son âge, de sa constitution individuelle, de la diathèse de ses humeurs....; & commémorativement des maladies qu'il aura eues dans son bas-âge, de la santé de ses père & mère, &c.... & si, à la faveur de ces éclaircissemens, il n'est pas en état de prononcer affirmativement sur la nature de l'affection qu'il a à combattre, il saisit déjà les indications qu'il doit remplir, & il se hâtera d'autant plus d'arrêter les progrès de la maladie qu'il soupçonne, qu'elle est incurable lorsque la corruption de l'os est entière: cet état est le plus haut degré de la maladie, laquelle se fait appercevoir d'abord par une douleur profonde, poignante & opiniâtre, douleur vraiment d'érosion, & que chaque malade exprime différemment.

Alors il y a tumeur, parce que l'os est exostolé & tuméfié. Cependant jusqu'ici tout le désordre se passe intérieurement, les impressions extérieures ne sont pas sensibles, on peut palper toute l'étendue du mal sans rendre les douleurs plus aiguës. Mais bientôt l'os est corrodé, le périoste externe est affecté, la sanie chemine à l'extérieur, les douleurs sont plus vives, & elles augmentent lorsqu'on touche la partie. Il se forme dans les environs une tumeur molle, les tégumens s'enflent considérablement, & paroissent œdémateux..... Alors le mal est à son comble, toute la substance de l'os est corrompue, la maladie n'est plus méconnoissable, & elle n'attend d'autres secours de notre art, que la soustraction de la partie malade.

2°. Les remèdes internes & les applications topiques, peuvent-ils remédier à cette maladie commençante, en arrêter les progrès, & sur-tout la guérir lorsqu'elle est confirmée?

Si l'on interroge les auteurs, on a peu d'espoir, même dès que le mal commence: on en auroit peut-être, si l'on pouvoit reconnoître cette maladie dès sa naissance. Encore suis-je porté à croire qu'on ne réussiroit que dans celle qui reconnoît-

EN FORME DE LETTRE, &c. 511
troit pour cause le vice vénérien dont nous connoissons le spécifique (1). On conçoit en effet toute la difficulté de remédier à la dépravation de l'huile méduillaire, à l'altération du périoste interne, soit par les remèdes internes dont l'action est douteuse, insuffisante . . . , soit par les remèdes externes qui ne peuvent pénétrer jusqu'au siège du mal. Si l'on consulte l'expérience, elle nous apprend que rarement cette maladie cède à ces deux sortes de secours; que, pour qu'on puisse raisonnablement y avoir confiance, il faut au moins que le mal ne fasse que commencer. . . . ; mais que lorsque le gonflement extérieur aura lieu, & que l'œdème paroîtra, il seroit absurde d'y compter encore. Les observations suivantes viennent à l'appui de ce que je viens d'avancer, & sont des preuves manifestes de l'inutilité de ces secours.

(1) J'ai vu, à la Rochelle, un homme attaqué de la vérole, qui se plaignoit de ressentir à la jambe droite, au milieu du tibia, des douleurs profondes & sourdes, dont le siège étoit fixe. Cette partie de l'os étoit tuméfiée, un peu plus grosse qu'à l'ordinaire, sans sensibilité extérieure; les frictions, combinées avec les sudorifiques, firent disparaître tous les accidens.

Premiere Observation.

Jean-Baptiste Comte, de Die en Dauphiné, ouvrier en soie, travaillant à la fabrique à Lyon, ressentit, pour la première fois, au mois de juin de l'année 1773, âgé pour lors de dix-neuf ans, des douleurs au genou droit, qui augmentèrent de jour en jour, & devinrent assez considérables pour priver cette jointure de son mouvement, & lui tenir la jambe dans un état de roideur, & à demi-fléchie. Il supporta son mal, sans y faire aucun remède, jusqu'au vingt-un décembre suivant, temps où la continuation des douleurs & leur véhémence le déterminèrent à entrer à l'Hôtel-Dieu de Lyon, pour y recevoir des secours. Quoique *Comte* souffrit depuis plus de six mois, ce genou étoit à peine plus gros qu'à l'ordinaire. Après les remèdes généraux, on mit en usage les altérans, rendus tantôt purgatifs, tantôt sudorifiques; on eût recours aux fondans de toute espèce; on appliqua sur la partie malade des cataplasmes émolliens; on fit des douches de la même nature, des linimens, des embrocations & autres remèdes extérieurs, tous tendans à calmer les douleurs, à relâcher les parties trop tendues

EN FORME DE LETTRE, &c. 513
& crispées, à assouplir les ligamens, les nerfs qui lui tiroient trop (ce sont ses termes), & à rendre à cette articulation, s'il étoit possible, son mouvement qui étoit déjà très-géné & fort obscur, & à s'opposer à la corruption & à la putréfaction de la moëlle.

L'inutilité de ces différens secours, fit employer le feu, suivant la méthode des Japonnois, renouvelée par M. *Pouteau*. Le moxa enfin (fait de coton roulé en cylindre), lui fut appliqué à six différentes reprises; on fit successivement le tour du genou, un cautere actuel fut encore appliqué au côté externe de la rotule: toutes ces cautérisations ne se passoient que sur les tégumens. A la chute des escarres la suppuration fut des plus abondantes, & quoiqu'elle produisît un dégorgement fort ample des parties charnues & ligamenteuses, tuméfiées, engorgées, le genou fut toujours aussi roide, & les douleurs aussi vives, quoiqu'elles eussent parues, au malade, s'affoiblir, lorsque celles produites par le moxa, faisoient, par leur violence, diversion aux premières: tous les ulcères furent successivement conduits à cicatrice, & *Comte* fut renvoyé de l'hôpital le 21 juin 1774, six mois après son entrée.

Le malade ne se rappelle pas avoir

donné lieu en aucune maniere aux douleurs qui l'assaillirent & se fixerent au genou de la jambe droite (celle qui s'exerçoit le plus dans son métier) : l'endroit où il couchoit étoit très-sec & fort sain....

Comte souffroit toujours beaucoup , & voyant que les remedes en grand nombre , qu'on avoit employé tour-à-tour , n'avoient apporté aucune diminution à ses maux qui le mettoient dans l'impossibilité de travailler , & qui s'aggravoient de jour en jour , au point de ressentir dans l'intérieur de l'article , dont le volume avoit augmenté , des douleurs lancinantes , & des tressautemens (c'est ainsi qu'il s'exprimoit) qui le réveilloient pendant la nuit. . . . *Comte* , dis - je , vint demander à M. *Carret* , chirurgien principal de cette grande maison , de lui couper la cuisse ; en ajoutant que l'atrocité de ses douleurs , & leur résistance opiniâtre à tous les remedes ne lui laissant aucun autre espoir de guérison , il embrassoit ce dernier parti avec courage & avec confiance. Il entra donc , pour cet effet , à l'hôpital le 12 février 1775. Le genou étoit pour lors fort gros , très-gonflé , rouge extérieurement , avec quelques veines variqueuses , mais peu sensible au toucher ; la rotule étoit sans mouvement , ainsi que les os de la jambe sur

EN FORME DE LETTRE, &c. 515
le fémur, dont les condyles étoient gonflés. La jambe, fléchie en angle aigu, on y voyoit les cicatrices des différens ulcères produits par les brûlures.

On fit à notre malade quelques remèdes internes, appropriés à son état, pour le disposer favorablement à l'opération; & le 14 mars, on y procéda en présence de plusieurs maîtres assemblés. On voulut tenter, pour cette amputation, la méthode de *Celse*, renouvelée par M. *Valentin*; mais l'immobilité de la jambe sur la cuisse, son état de flexion ne permit pas de la mettre en pratique: aussi fut-elle faite à l'ordinaire, quatre travers de doigt au-dessus du genou, en très-peu de temps, & le plus heureusement possible.....

Je fus chargé d'examiner le genou; je le disséquai à l'instant, & je trouvai tout le tissu cellulaire & graisseux, qui environne l'article, très-boursoufflé & tuméfié, de l'épaisseur d'un pouce, d'une consistance assez ferme, les condyles du fémur étoient gonflés, l'externe carié dans l'endroit qui appuie sur la partie supérieure du tibia, les cartilages semi-lunaires détruits, la rotule un peu déjettée, & adhérente au condyle interne, les deux parties cariées dans leur point de contact. Le périoste extérieur,

n'adhéroît que superficiellement sur le corps de l'os, & je l'enlevai avec beaucoup de facilité. Le cylindre du fémur étoit rempli d'un suc moëlleux purulent, qui n'étoit plus soutenu par les filets réticulaires entièrement détruits; sa cavité étoit plus ample qu'à l'ordinaire, par la diminution & la destruction de la substance intérieure de l'os; son contour extérieur étoit le même que dans l'état sain, mais la substance compacte n'avoit guere que deux lignes d'épaisseur. En vidant la sanie purulente qui le remplissoit, nous eûmes un cylindre assez égal d'un calibre à y mettre le doigt, & à travers les parois duquel on voyoit la lumière. L'os scié en deux, suivant sa longueur, je remarquai que toutes les cellules du tissu spongieux des condyles de cet os étoient en partie rongées, & remplies de sanie jaunâtre, purulente, de la même nature que celle renfermée dans l'article, qui y étoit en très-petite quantité.

La moëlle altérée jusqu'à l'endroit de l'amputation, la diminution intérieure de la substance compacte jusques-là, fit craindre qu'on n'eût coupé la cuisse trop bas, & que le reste de l'os fût altéré: aussi, soit maladie du périoste interne ou externe, soit l'altération de l'os, soit le tempérament de notre malade cacochyme.

EN FORME DE LETTRE, &c. 517
 & enclin au scorbut (disposition qu'il avoit acquis par son long séjour dans notre hôpital, & à laquelle a sans doute contribué sa maladie), on fut obligé, le 7 avril, vingt-un jours après l'opération, de faire la résection de la pottion saillante du fémur, pour donner au moignon une surface plate & égale, de conique qu'elle étoit. . . . La portion du fémur, qui fut enlevée, avoit un pouce & demi de longueur, taillée en talus du côté qui répondoit à la plaie, sa base étoit plus large, ayant une portion osseuse ajoutée au cylindre de l'os, à l'endroit de la ligne apte : l'épaisseur de cet anneau étoit de deux lignes de plus que celle de l'extrémité du fémur, ptemièrement enlevée. . . .
 Comte sortit deux mois après de l'hôpital, parfaitement bien guéti; ce qui prouve que dans ces cas l'amputation de la cuisse n'est pas constamment infructueuse.

Seconde Observation.

M^{lle} Louise Chantep. . . . de Lyon, tomba, à l'âge de quatre à cinq ans, sur le genou gauche, ce qui lui causa de la douleur dont elle ne se plaignit pas d'abord; mais bientôt il y eut difficulté de marcher, avec un peu de gonflement, la douleur devint plus vive : un chirurgien appliqua une emplâtre vésicant à la par-

tie latérale externe & moyenne de la cuisse, dans la vue de dériver l'humeur qui formoit l'engorgement du genou, & de l'attirer au-dehors. Les remèdes topiques, adoucissans & émolliens, ne furent point oubliés, ainsi que les calmans & les anodins intérieurement. Les apéritifs, les fondans, les purgatifs & les sudorifiques furent successivement employés; les douleurs se calmerent, & le genou fut réduit dans l'état de ceux qui sont naturellement gros; seulement les mouvemens de cette articulation étoient moins amples & plus gênés que dans le genou droit.

M^{lle} C. ne fut pas tout-à-fait exempte de douleurs; car par fois, en se levant, elle ne pouvoit mouvoir cette jambe qu'après l'avoir égayée, & fait quelques mouvemens d'abord douloureux: d'autres fois elle passoit toute la journée sans s'apercevoir de son indisposition. Les variations étoient relatives à celles du temps; l'humide, le nébuleux, l'orageux & le vent chaud rendoient les douleurs plus vives, les mouvemens plus gênés, &c.... Les intervalles de bien devenoient moindres à mesure qu'elle avançoit en âge: à quatorze ans les regles parurent, & se sont toujours montrées régulièrement à chaque période ordinaire. A dix-neuf, année

EN FORME DE LETTRE, &c. 519
 1773, M^{lle} C. ne pouvoit plus mouvoir
 ce genou qu'avec beaucoup de douleur;
 ce qui la fit entièrement renoncer à mar-
 cher. On eut de nouveau recours aux
 cataplasmes anodins, & à des petits mou-
 vemens ménagés de l'article, pour rom-
 pre & briser la sinovie que l'on soupçon-
 noit épaissie, & être la cause de cette mala-
 die. On employa des linimens, des huiles
 de vers, de laurier, de petits chiens; on
 mit en usage le baume de *Fioraventi*,
 qui augmenta la roideur & la douleur;
 on revint aux émolliens, aux bains dans
 les bouillons de tripes; on passa aux dou-
 ches de lessive alkaline & sulphureuse,
 qui furent sans effet; les remèdes inté-
 rieurs ne furent point épargnés, mais
 toujours aussi infructueux: au contraire,
 la partie extérieure devint sensible. Enfin
 le 26 septembre 1774. M^{lle} C. se fit trans-
 porter à l'Hôtel-Dieu aux chambres
 payantes.

La jambe, pour lors, étoit un peu flé-
 chie, la pointe du pied tournée en-dehors,
 le genou étoit fort gros, très-sensible,
 sans fluctuation, ni rougeur à la peau;
 j'étois chargé du soin de cette malade,
 j'y appliquois des cataplasmes anodins,
 puis stupéfiants, faits avec les plantes nar-
 cotiques & assoupissantes, qui calmerent,
 les trois premiers jours les douleurs;

mais ils excitèrent une inflammation éréthélateuse qui céda aux émolliens auxquels il nous fallut revenir ; l'eau végétominérale en douche, les bains de la partie dans les bouillons de tripes, la pommade fondante de *Goulard* contre les ankyloses, les vapeurs émollientes, &c. tout fut inutilement employé, ainsi que les émulsions anodines, les boissons tempérantes & lénissantes. Les douleurs devinrent insupportables, M^{lle} C. les désignoit aussi, d'elle-même, lancinantes avec des tressautemens qui montoient le long de la cuisse, & qui donnoient, disoit-elle, la sensation d'un grapin qui déchireroit & dilacéreroit tout ce qui seroit soumis à son passage ; elle demandoit avec la dernière instance, qu'on lui coupât la cuisse : enfin M. *Carret* se rendit à ses sollicitations, & y procéda le 27 octobre suivant, en présence de plusieurs maîtres convoqués à cet effet. La cuisse fut coupée à la partie moyenne.

Je procédai tout de suite à la dissection du genou amputé : les tégumens & les ligamens articulaires, me parurent très-sains ; je détachai la rotule de son tendon inférieur, & je vis dans l'article même, une grande quantité de pus noirâtre, sanieux ; les cartilages de la face interne de la rotule, ceux des extrémités

EN FORME DE LETTRE, &c. 521
inférieures du fémur, & supérieures du tibia, & les semi-lunaires étoient entièrement détruits & corrodés; la substance même des os sur lesquels ils sont posés étoit altérée, & les cellules spongieuses étoient noires, cariées & mises à découvert, par la destruction de la très-légère substance compacte, ou du feuillet solide qui les recouvre extérieurement. La capsule articulaire n'étoit percée que dans un point au côté externe & supérieur de la rotule par où le pus avoit fusé le long du tendon commun des extenseurs de la jambe; & sur le crural externe nous apperçûmes un peu de matiere purulente. Les extrémités des os étoient gonflées; sur-tout le fémur dans ses condyles, & un pouce au-dessus. Le périoste externe étoit adhérent à l'os comme à l'ordinaire. En sciant le fémur dans sa longueur, nous vîmes toute la substance réticulaire détruite; la membrane médullaire, le périoste interne totalement fondu; la masse moëlleuse étoit purulente & sanieuse, semblable à la matiere contenue dans l'article; avec laquelle elle communiquoit sans doute par le moyen des pores longitudinaux découverts par *Clopton Hawers*. C'est peut-être ce passage, ce reflux qui causoit à la malade de si vives douleurs, sur-tout la nuit où la chaleur du lit les

augmentoit : douleurs que notre malade exprimoit, comme nous avons dit, par des tressautemens qui s'étendoient, disoit-elle, jusqu'au milieu de la cuisse, & quelquefois même jusqu'à la partie supérieure.

Comte, & *M^{lle} C.* ... étoient-ils attaqués du *spina-ventosa* ? On ne peut en douter. Tous deux ont souffert des douleurs sourdes, profondes & considérables à l'extrémité de l'os de la cuisse, & dans son articulation avec les os de la jambe. Les élancemens ont été intérieurs. Ils ont perdu la mobilité de l'article longtemps auparavant que le gonflement œdémateux & la sensibilité extérieure parussent. ... *Comte* n'avoit reçu aucun coup, ni fait aucune chute sur cette partie. La maladie provenoit réellement d'un vice intérieur, & d'après les informations les plus exactes, je ne pourrois en accuser que le scorbutique qui, à la vérité, ne manifesta sa présence que deux ans après la première attaque de son indisposition, qu'après plus d'un an de séjour dans un hôpital surchargé de malades ; ce qui pourroit bien le faire regarder (ce vice) comme une disposition acquise. Cette affection scorbutique prolongea beaucoup la cure de son amputation, en compliqua le traitement, &

EN FORME DE LETTRE, &c. 523
nous obligea d'avoir recours aux acésçens,
aux amers, aux anti-septiques, & aux
fortifiants qui furent tour-à-tour em-
ployés, &c. Je suis tenté de croire
que le désordre s'est d'abord passé dans
l'intérieur de l'os, en a corrodé la sub-
stance, altéré la moëlle & le suc moël-
leux, & s'est propagé jusqu'à l'article qui
n'a été affecté que secondairement. Le
gonflement du genou, qui n'a eu lieu
qu'après plus de six mois de douleurs &
de souffrances, le périoste externe qui se
détachoit avec la dernière facilité, la de-
struction & l'érosion de la substance in-
térieure du cylindre de l'os favoriseroient
cette opinion.

Chez M^{lle} C... nous n'avons pu attri-
buer à aucun des vices connus, les maux
qui assaillirent le genou gauche; nous
pensons que le mal a d'abord eu son siège
dans l'article, & que c'est-là que s'est
trouvé l'agent & la cause de la maladie;
je veux dire la synovie altérée par son
séjour. . . . Il paroît en effet que lors
de la chute de la malade dans sa pre-
mière jeunesse, les glandes sinoviales &
les ligamens furent contus, se tuméfie-
rent, & que par tous les remèdes qu'on
mit pour lors en usage on ne put jamais
parvenir à résoudre entièrement l'engor-
gement des glandes, des cartilages & des

bandes capsulaires, auquel avoit donné lieu son accident ; delà la filtration moins abondante, plus visqueuse & moins naturelle de la sinovie, delà moins de souplesse, moins de jeu dans l'article, plus de difficulté dans la résorption de l'humeur sinoviale, plus de séjour de sa part, & plus de facilité à contracter de l'acrimonie : désordres qui, peut-être, ont été favorisés par la disposition naturelle du tempérament de la malade. Les remèdes employés à propos ont éloigné les ravages, & ont rendu lente la progression des accidens énoncés. Si cette théotie est fondée, cette carie interne n'étoit point produite par une cause interne ; cependant, quoique déterminée par une cause extérieure & accidentelle, elle ne doit pas moins être regardée comme un *spina-ventosa*, puisque nous y avons reconnu tous les symptômes qui l'indiquent, & le genre d'affection qui le caractérise. Si au contraire cette maladie étoit l'effet de la constitution naturelle de la malade, de la dépravation de ses humeurs, dont la chute a peut-être déterminé & accéléré les effets... c'est encore un *spina-ventosa* avec toutes les conditions qu'exigent les auteurs pour lui donner ce nom.

En vain, pour nos deux malades, avons-nous tenté toutes les applications.

EN FORME DE LETTRE, &c. 315
 possibles, secondées des remèdes internes les mieux indiqués, tout fut inutile. Comment est-il arrivé, Monsieur, que l'épine-venteuse de votre jeune homme ait résisté dans un temps à l'emploi des topiques les plus spécifiques (1), précédé des remèdes généraux, & que dans un autre temps, à la suite d'une consultation, où la maladie est reconnue, par huit praticiens habiles, pour une *spina-ventosa* décidée, confirmée (& comme incurable), elle ait cédé à l'efficacité des remèdes? En n'admettant qu'un œdème, comme vous l'annoncez dans le début de votre observation, on en conçoit la possibilité; les cauterés eussent seuls suffi. Mais en supposant une vraie épine-venteuse, il nous faut d'autres éclaircissémens pour nous livrer avec confiance au traitement qui vous a réussi, & pour nous engager à différer l'amputation inévitable dans ces cas, laquelle a failli être infructueuse à Comte, par le retard qu'on y avoit apporté.

3°. En supposant que le jeune homme d'Arles ait été guéri d'une épine-venteuse bien caractérisée, par les remèdes que vous indiquez, seroit-il tou-

(1) Voyez l'observation de M. Léautaud, dans le Journal de janvier 1777. pag. 48.

jours prudent de s'en tenir opiniâtrément à ces secours ? Est-on sûr , par cette méthode , d'arrêter les progrès de cette cruelle maladie , la carie intérieure des os ? Et , dans bien des cas , ne seroit-il pas plus sage , pour conserver la vie au malade , de lui amputer l'extrémité affectée ?

L'expérience & l'observation ont seules le droit de prononcer.

Nous avons vu dans *Comte* & dans *M^{lle} C.*... combien toutes nos tentatives furent vaines , & quel peu de succès nous avons retiré des remèdes tant internes qu'externes , prescrits par les plus habiles médecins & chirurgiens de Lyon , consultés tour-à-tour. . . .

La maladie qui , chez l'un & l'autre , avoit commencé par l'extrémité du fémur , s'étoit propagée le long de cet os , & avoit gagné déjà fort haut , sur-tout chez *Comte* , puisque sa cuisse coupée près de sa partie moyenne , nous ne pûmes pas nous flatter d'avoir été au-delà du mal. La résection à laquelle on fut obligé d'avoir recours , semble nous dire que nous avions laissé de la maladie. Il est à présumer que , par son progrès , elle auroit pu comprendre tout l'intérieur de l'os ; & que , si l'on eût différé davantage , l'opération auroit été en pure perte

EN FORME DE LETTRE, &c. 527
pour le malade qui n'en seroit pas moins
péri. . . .

Troisième Observation.

Un enfant de treize ans, scrophuleux, élevé dans une maison de charité, étoit attaqué d'un *spina-ventosa* à la partie inférieure du tibia droit. Cette maladie s'étoit annoncée par tous les symptômes & les accidens qui indiquent une inflammation profonde & intérieure. L'enfant souffrit long-temps avant qu'on en avertit le chirurgien de la maison dont j'étois élève : lorsque nous l'examinâmes l'os étoit tuméfié, & très-douloureux inférieurement. Il y avoit un point d'ulcération par où suintoit une sanie ichoreuse, & en y portant la sonde on y sentoit l'os carié; on parvenoit dans sa cavité, non sans exciter des douleurs fort vives. Le tibia étoit gonflé jusqu'à près de trois travers de doigt du genou; on tenta quelques remèdes. . . . Trois mois se passèrent encore, après lesquels on se détermina à amputer la jambe. L'opération faite, j'examinai l'extrémité séparée, le périoste ne tenoit que bien légèrement à l'os; en sciant ce dernier dans sa longueur, je trouvai tout le tissu spongieux de la partie inférieure détruit, absolument corrodé; &, dans la partie moyenne,

la substance compacte en partie déconstruite, je veux dire séparée en plusieurs lames ou feuillets qui représentoient les cellules & les aréoles d'une ruche de mouches à miel, un vrai tissu spongieux, recouvert seulement d'une lame solide, quoique ses pores fussent dilatés, & le passage des vaisseaux plus libre. Mais le mal qui avoit gagné jusqu'à la tête du tibia, fit périr cet enfant onze jours après l'amputation. Le tissu spongieux supérieur de cet os commençoit à s'altérer, & l'huile médullaite nous parut purulente & sanieuse. Le tibia gauche étoit très-sain, conformé dans son intérieur comme à l'ordinaire.

Voilà qui montre évidemment que dès qu'on est parvenu à reconnoître le *spina-ventosa* (1), il faut se hâter d'amputer la partie affectée, si elle est encore susceptible de l'être : souvent, en différant, les progrès ultérieurs du mal proscrivent cette dernière ressource, ainsi qu'on vient

(1) J'entends parler du plus haut degré de la maladie, c'est-à-dire, lorsque la carie interne attaquant tout le cylindre de l'os, en a altéré entièrement la substance; car, dans le second degré, quand la moëlle est seulement corrompue, les secours externes, la térébration de l'os, les injections dans sa cavité, &c. ont suffi pour obtenir une cure radicale.

EN FORME DE LETTRE, &c. 529
de le voir dans cette troisieme observation. On n'avoit point négligé les remedes internes propres à combattre le vice strumeux ; j'avois appliqué à chaque bras un cautere qui étoit en pleine suppuration long-temps avant qu'on procédât à l'ampuration : malgré ces secours combinés , l'enfant a succombé à la gravité de la maladie.

On ne seroit pas en droit de conclure de tout ce que je viens de dire , que dans les affections des os qui s'annonceroient par les symptômes que nous avons reconnus être les précurseurs du *spina-ventosa* , l'amputation soit le seul secours que notre art ait à offrir. Au contraire, je suis persuadé que cette maladie , prise dès sa naissance , céderoit à des remedes internes sagement prescrits , aux applications de cauteres , aux bains de fumier , &c. (1) , & aux autres secours subordonnés aux circonstances & aux tempéramens.... Je ne fais si je me fais illusion ,

(1) J'ai en effet pardevers moi quelques observations confirmatives de ce que j'avance ; des changemens survenus chez des malades que je traite actuellement , me promettent le plus grand succès : si je réussis , comme je l'espere , je me ferai un devoir d'en faire part au public.

mais je crois pouvoir avancer qu'à l'aide de ces moyens je suis parvenu à guérir entièrement plusieurs maladies des os, dont les accidens me faisoient craindre l'affection des parties contenues dans les corps solides, leur carie interne, &c.... Ces maladies seroient-elles devenues des *spina-ventosa*? C'est ce que je n'oserois décider; il seroit dangereux, pour voir la tournure d'une maladie, de demeurer spectateur oisif de ses désordres, & témoin insensible des douleurs affreuses qui en sont la suite. Ne serions-nous pas trop heureux, si attaquant les maladies dès leur naissance, nous pouvions les frapper par leur fondement, empêcher qu'elles se montrent sous le caractère que leur continuation leur feroit prendre, &c. On comprend aisément que nous n'aurions plus de *spina-ventosa* si nous pouvions combattre efficacement les causes qui le produisent; mais lorsqu'il est parvenu à son plus haut degré, qu'il est reconnu pour décidé & confirmé, & que l'œdème a lieu, il n'est plus, selon moi, d'autres ressources que l'amputation de la partie: la prudence veut que l'on se hâte, & si on la fait à temps, & assez haut pour attaquer l'os dans la partie saine, on ne doit pas appréhender que cette opération soit con-

flamment infructueuse..... Telle est, Monsieur, ma conclusion, la raison l'autorise, l'expérience la confirme, & elle m'est dictée par la pratique : pouvois-je me refuser à son langage ?

Je finis, Monsieur, cette lettre, par vous assurer que ce n'est point l'envie de jetter des doutes sur votre observation, qui m'a fait prendre la plume à ce sujet : le desir seul de pouvoir contribuer à éclairer un objet aussi important que celui des maladies des os, m'a conduit à vous communiquer des réflexions que m'a fait naître votre cas de pratique. Je vous les adresse par la voie du *Journal de Médecine*, persuadé que MM. les auteurs de cette collection voudront bien les y insérer ; ils exciteront par-là ma reconnoissance, & me fourniront l'occasion de vous assurer publiquement de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.



OBSERVATIONS

*SUR deux affections lépreuses guéries ,
 l'une par la panacée , l'autre par les
 frictions mercurielles; par M. MORIN,
 Docteur en Médecine.*

Morborum autem omnium, qui summum corpus
 occupant, foedissimus est lepra. MEAD *Monita
 & precepta med.* cap. XIII.

SUR la fin de mars 1763, le nommé
Veillot, laboureur de la paroisse de Saint-
 Georges, proche Pontorson, abandonné
 par deux chirurgiens & un vieux méde-
 cin de réputation, dont il avoit épuisé
 toute la science, me pria de l'aller voir,
 & de lui dire ce que je pensois de sa ma-
 ladie que mes prédécesseurs avoient ju-
 gée incurable, *impium judicaverant*, (c'é-
 toit l'expression du doyen). Ce fatal ar-
 rêt, & plus encore l'état déplorable de
 ce malheureux vieillard, m'auroient aussi
 fait désespérer de son salut, si je n'eusse
 entrevu dans le mercure un moyen qu'on
 avoit oublié d'employer. Mais avant de
 parler des moyens curatifs, faisons d'a-
 bord l'exposé de la maladie.

Tout le corps du malade étoit infecté

de croûtes & de pustules épaisses de plusieurs lignes ; dans quelques endroits ces croûtes en se fendant, sur-tout à la tête & aux articulations, formoient des crevasses d'où couloit, comme d'autant d'ulceres, une sanie ichoreuse ; les intervalles de ces pustules étoient durs, rougeâtres, quelques-uns ulcérés, le visage couperosé étoit couvert de tubercules dont le rapprochement faisoit un masque des plus hideux ; enfin l'haleine & les miasmes qui sortoient de tous les pores de ce corps *milandreux*, affectoient plus désagréablement encore l'odorat le moins susceptible. Aussi, quoique ce bon homme fût d'un caractère gai & de l'humeur la plus caressante, la honte, plus encore que la douleur de cette situation, l'avoient rendu sombre & chagrin ; il fuyoit ses parens & ses amis ; il auroit voulu pouvoir se fuir lui-même ; bien des fois, dans son désespoir, je l'ai entendu appeller la mort : plus sincère que le vieux Bucheron de la fable, il l'appelloit de bonne foi.

Après avoir relevé son courage abattu, par quatre ans de souffrances & plus de 18 mois de remèdes inutiles, je débutai par le faire saigner deux fois ; son sang étoit sec & de couleur foncée. Pendant

un mois je lui fis prendre une pinte, par jour, de bouillons de veau, altérés de scolopendre, de bourache & de chicorée, avec deux gros de sel de glauber : une tisanne composée de chiendent, de pissenlit & de raisins, avec un gros de nitre purifié par pinte, faisoit la boisson ordinaire. A ces bouillons je substituai le petit-lait, à la même dose, avec les sucs épurés de cresson & de fumeterre : j'ajoutai à la tisanne la patience sauvage. Pendant ces derniers remèdes, continués le même espace de temps, le malade prit une trentaine de bains & deux bols fondans, par jour, faits de poudre de vipère, d'athiops minéral & d'antimoine diaphorétique. Toutes les semaines il étoit purgé avec un bol composé de jalap, de mercure doux, & de diagrido trituré avec s. q. de sucre sur ce bol : il buvoit deux onces de manne fondue dans un verre de petit-lait. Ces bols fondans furent remplacés par la panacée, à la dose de dix grains par jour. Pendant quinze jours, ne produisant aucun effet sensible, je doublai cette dose ; mais celle-ci n'opérant point au gré de l'impatience du malade, il s'avisa de la redoubler encore : témérité dont il fut bientôt puni. Malgré saignées, minoratifs, demi-bains, gargarismes, &c. &c. la bouche, la lan-

gue, le gosier se gonflerent tellement qu'il ne pouvoit plus, pour ainsi dire, respirer ni avaler. Cet orage fut suivi d'une abondante salivation, avec perte d'une partie de ses dents. Ayant enfin rétabli le calme, je revins à la première dose de panacée, & la continuai pendant quinze jours. A cette époque, les croûtes exfoliées se détachent, & sont remplacées par une peau souple, & presque de couleur naturelle: ces crises tumultueuses sont bientôt accompagnées du plus parfait rétablissement. Alors je purge ce convalescent, & le mets, pendant un mois, au lait coupé, avec une décoction de patience sauvage, & de bardane. Ce terme expiré, le bon homme vint lui-même me remercier, en me protestant, avec cette expression de la gaieté & de la reconnoissance, qu'il se sentoit aussi fort & aussi courageux qu'à l'âge de 40 ans (il en avoit 60 passés). *Tunc novè hominem sanatum esse, & confidenter tum pronunciavi mundum* (1). Sentence que l'événement a mieux justifié que celle de mes devanciers.

En effet, pendant plus de huit ans, ~~il a continué à se porter bien, & à se divertir avec ses amis.~~

(1) Au commencement de juillet, après trois mois & demi de traitement, ~~il se porta bien, & se divertit avec ses amis.~~

Veillot a continué de jouir d'une santé inaltérable, c'est-à-dire, jusqu'au moment qu'il est mort d'une fièvre maligne, occasionnée, à ce que m'a dit mon père qui le traitoit, en partie par l'excès du vin auquel le bon vieillard se livroit par fois avec un peu trop de complaisance.

Il y a à-peu-près neuf ans qu'une de ces épidémies indomptables, enleva, dans la paroisse de Maray, voisine de cette ville, au moins le quatrième de cette malheureuse paroisse. La chaumière de *Borel*, (c'est le nom de celui dont je vais rapporter l'histoire) ne fut point épargnée. Entouré de malades, de mourans & de morts, ce petit malheureux (il n'avoit qu'onze ans), pour se soustraire à la maladie & à la mort dont il étoit menacé de si près, abandonne chaumière, parens & patrie. Foible, misérable, absolument dénué de tout, on imagine aisément ce qu'a souffert ce fugitif pendant sept à huit ans d'une vie vagabonde & mendiante; mais ce qu'on n'imagine pas de même, c'est l'affreux changement qu'a produit cette misère. Lorsqu'il reparoît, personne du village, pas même de sa famille, ne le reconnoît (*tantum erat mutatus ab illo*). Dans un abandon si général, ce nouveau Lazare se présente

SUR DEUX AFFECT. LÉPR. 537
au château de son Seigneur (1). Le premier sentiment qu'il inspire est celui de la répugnance & d'une espèce d'horreur; mais bientôt ce premier mouvement faisant place dans l'ame généreuse & bienfaisante de Monsieur & de Madame de C. . . . à celui de la pitié & de la commiseration, ils me prièrent de voir ce malheureux; & au cas que je crusse sa maladie curable, de lui donner tous mes soins. Quoique prévenu par la peinture qu'on m'en avoit faite, je fus saisi à son premier aspect. En voici le portrait: Toute l'habitude de son corps, ainsi que celle de *Veillot*, étoit couverte de pustules & de croûtes écailleuses. A la plante des pieds, ces croûtes étoient si épaisses & si rapprochées, qu'elles formoient une double semelle, & au cuir chevelu une large calotte qui couvroit toute la tête; aux articulations elles étoient si dures & si contiguës, qu'elles en rendoient tous les mouvemens douloureux & si difficiles, qu'il fut quelque temps sans pouvoir marcher, ni presque remuer. L'entre-deux de ces croûtes étoit d'un rouge violet, son visage, qui n'étoit pas

(1) Plus heureux que celui de l'Evangile; il ne s'adressa point au mauvais riche.

plus épargné que le reste du corps , en paroïssoit tout bouffi ; ce qui rendoit tout-à-la-fois ses yeux enfoncés , & ses levres extrêmement alongées. Sa voix étoit lamentable , son air *couard* , ses ongles livides , qui , en s'alongeant , avoient pris une forme crochue ; enfin tout son corps exhaloit une odeur si fade & si nauséabonde , qu'il n'étoit pas possible de rester avec lui dans un appartement fermé. Ajoutez à cet ensemble hideux , une large peau de bouc dont ce lépreux étoit revêtu , & vous aurez à-peu-près l'idée d'un satyre : (il est vrai qu'il n'en avoit pas la salacité).

Tout effrayant que fût cet état , après celui de *Veillot* , je n'en désespérai point. Au mois de mai 1776 , je prescrivis une eau de veau avec les feuilles de bourrache , de chicorée , de cerfeuil , de pimprenelle , & deux gros de crystal minéral par pinte , qu'il buvoit chaque jour , & la tisane de paille à double dose. Aux herbes ci-dessus je substituai la fumeterre , le cresson , le becabunga , au crystal minéral , le sel de Glauber. Ayant ainsi lavé , délayé , & légèrement dépuré les humeurs pendant un mois , je passai aux fondans à-peu-près semblables à ceux que j'avois administrés à *Veillot*.

D'abord je le purgeois toutes les semaines une fois, & deux fois sur la fin ; les grandes chaleurs ne permettant plus l'usage de ces remèdes actifs, le malade d'ailleurs ne s'en trouvant pas mieux, je le remis à la tisanne & au bouillon antiscorbutiques, & lui fit prendre les bains. Le malade ainsi préparé par ces remèdes, continués jusqu'à la saison tempérée de l'automne, je crus l'occasion favorable pour lui administrer les frictions mercurielles (1). Lui-même se les donnoit sur les endroits exempts de pustules, à la dose de deux gros chacune : les intervalles étoient de quatre à cinq jours. Dès la quatrième friction, il commença à se trouver un peu mieux ; déjà les croûtes se détachent & tombent d'elles-mêmes, tous les mouvemens devenoient plus libres, les écorchures & les crevasses se cicatrisoient. Cependant j'ordonnai encore deux autres frictions qui acheverent d'extirper le virus & de compléter la cure (2), que je terminai par l'usage du lait coupé, avec une décoction de quina, pendant environ un mois, & deux purgatifs. A cette époque, le sommeil, la gaieté, l'em-

(1) L'indiscrétion de Veillot me fit préférer les frictions à la panacée mercurielle.

(2) A la fin de septembre 1776,

bonpoint, caractérisoient la plus parfaite convalescence, je fis laver les vêtemens du malade, & le déclarai pur : *Lavavitque homo vestimenta sua & mundus fuit.*

Néanmoins, avant de porter un jugement définitif, j'ai voulu attendre jusqu'à l'été. Durant cette épreuve d'onze mois, le malade a pris plus de force & d'accroissement en tout genre, que pendant ses sept à huit années de mendicité. Aujourd'hui cette hideuse calotte est remplacée par une belle chevelure, au lieu de ces pustules qui dénatioient si horriblement les traits de son visage, un duvet épais orne son menton. Un teint frais & vermeil, un son de voix mâle & assuré, enfin ce je ne sais quoi de hardi & de courageux, annoncent que la nature, si long-temps étouffée par la misère & les souffrances, vient d'achever son chef-d'œuvre. *Borel*, rendu à la société, est maintenant un des plus zélés & un des plus forts domestiques du château, où il travaille en qualité de Jardinier.

Le régime que j'ai fait observer à ces deux malades, étoit presque tout végétal ; ils ne mangeoient qu'une fois par jour de la viande blanche : le dernier ne buoit exactement que la tisanne ; l'autre, à ses repas, la rougissoit d'un peu de vin.



Ces deux maladies cutanées n'avoient-elles point pour cause un virus vénérien ? Depuis sept lustres *Veillot* & sa bonne femme vivoient tous deux comme *Philemon* & *Baucis* ; ils avoient trois grands enfans dont la bonne mine & l'heureuse constitution ne permettoient pas de soupçonner le plus léger virus. Bref, *Veillot* me protesta qu'il n'avoit jamais connu d'autre femme que sa chaste moitié. Pour *Borel*, quoiqu'agé de plus de dix-neuf ans, la nature n'avoit encore montré en ce chétif individu *aucun signe extérieur de virilité*, & l'ingénuité de ses réponses ne me laissa nul doute sur l'innocence de sa vie.

Je crois plutôt ces deux maladies cutanées dépendantes, l'une d'une galle dartreuse, & l'autre d'une galle sèche, *Scabies ferina*, qui pour avoir été négligées d'abord, avoient dégénéré en vraie lepre. La lepre, dit Col de Vilars, n'est qu'une galle très - invétérée dont les Juifs & les Orientaux étoient autrefois affligés. La galle invétérée, qui vient de cause interne, suivant M. Lieutaud, est la plus rebelle, & peut même se convertir en lepre. La galle sèche, prétend Astruc, portée à son plus haut degré, paroît avoir

été nommée la lepre des Grecs. Il est probable, dit le même auteur, que les anciens ont décrit quelques espèces de dartres sous le nom de lepra Græcorum; & un célèbre praticien de Montpellier, ne craint point de donner dans des idées hasardées, en assurant qu'une dartre invétérée avoit dégénéré en lepre confirmée.

D'après ces deux observations, appuyées d'autorités si respectables, & qui semblent porter jusqu'à l'évidence l'analogie entre la galle, les dartres, &c., & la lepre, M. Tellinge (1) n'auroit-il point un peu trop précipitamment admis une analogie exclusive entre l'éléphantiasis & le scorbut, & trop généralement BLÂME TOUT REMÈDE MERCURIEL ? Pendant sept ans j'ai exercé la médecine dans un pays plat, chargé de brouillards qu'exhalent les matais dont il est environné, (& qui pis est, maritime). J'y ai traité beaucoup de scorbut essentiels, & produits par des fièvres automnales, pour ainsi dire, endémiques dans ce pays mal-sain, & dont j'ai failli moi-même être la victime. Jamais je n'y ai vu ces affections dégénérer en éléphantiasis. Je conviens pourtant que le scorbut peut quelquefois en être la

(1) *Journal de Méd.* tom, XLV, pag. 215.

cause ; mais je crois que plus souvent il en est l'effet. *Le scorbut*, d'après M. Lieutaud, *est une espèce de cachexie putride, la suite des grandes maladies*. Aussi n'est-ce que sur le déclin de la plupart des maladies chroniques, que nos humeurs tendantes à la dissolution, se changent en cette espèce de cachexie putride ou scorbutique ; mais alors le scorbut n'est qu'un symptôme, & non pas une cause.

Je me flatte que M. *Tellinge* ne me saura pas mauvais gré de cette réflexion critique sur une assertion qui m'a paru trop générale pour n'être pas d'une dangereuse conséquence. Car s'il est dangereux de trop généraliser, c'est sans doute dans l'art de guérir, puisqu'aucune maladie ne se ressemblant parfaitement, il ne peut y avoir de remède qui puisse toujours convenir à celles même que la plus grande ressemblance à fait mettre dans la même classe. Que de causes différentes produisent, en apparence, les mêmes effets ! & que d'effets divers sont produits par la même cause ! Je finis donc en appliquant à la Médecine cette grande vérité du premier Naturaliste de notre siècle : *Les hommes font des classes, mais la nature ne fait que des individus*.

OBSERVATIONS

Sur la vertu anti-spasmodique de la valériane (1), dans l'épilepsie, la danse de saint Witt, & dans la rage, avec des remarques sur quelques autres remèdes recommandés dans ces maladies; par M. BOUTEILLE, D. M. correspondant de la Société royale de Médecine de Paris

PREMIERE OBSERVATION.

En 1760, un Religieux âgé de 30 ans, d'une constitution des plus robustes, d'un caractère bouillant & colere, d'un esprit vif & pénétrant, se livrant avidement à l'étude des Belles-Lettres, de la Théologie, & à l'Eloquence de la chaire pour laquelle il avoit des talens distingués, fut attaqué de maux d'estomac, accompagnés d'indigestions, de renvois aigres, & d'une espèce de rumination qui faisoit refluer les alimens, à moitié digérés, à la bouche. Cette incommodité devenant

(1) *Valeriana sylvestris major*, C. B. Pin. 164. Tournef. 132. *Garidel*; hist. des plantes de Provence, planche 96, a donné une bonne figure de cette plante.

plus pressante, commença à occasionner des vertiges avec des tintemens à l'oreille, & des éblouissemens; ce qui effraya d'autant plus le malade, que, dans sa tendre jeunesse, il avoit eu, pendant quelques années, des attaques violentes d'épilepsie. Sa crainte devint encore plus fondée, lorsque ses vertiges se changerent en mouvemens convulsifs. Ce fut alors qu'il me fit confidence de son état : je fus témoin de plusieurs de ces attaques. Il en ressentoit les approches par un mouvement & une chaleur dans la région épigastrique, & il disoit alors : *Le mal me prend*. Son visage se couvroit d'une rougeur subite, & bientôt après d'une grande pâleur; la tête se tournoit du côté gauche, la bouche faisoit une grimace qui portoit les levres du même côté, les yeux devenoient tremblottans, la langue s'embarassoit, les bras devenoient tendus, contournés en-dehors avec les poings fermés. Le malade ne perdoit cependant point la connoissance, mais seulement la parole; il sentoit ses jambes s'affoiblir sous lui, sans cependant tomber; il s'asseyoit lorsque l'attaque étoit forte, & quelquefois il demouroit debout. L'attaque ne duroit qu'une ou deux minutes, elle finissoit par un grand soupir, un soulèvement d'estomac, un sentiment plus grand

de foiblesse, une sueur assez abondante au visage & à la poitrine.

Une singularité de ces attaques, c'est qu'elles prenoient toujours à jeun. Cette circonstance, & encore plus les indispositions préalables, me persuaderent que le foyer du mal étoit dans l'estomac, & que c'étoit le mouvement convulsif de ce viscere qui donnoit le branle aux autres mouvemens. L'appétit cependant étoit bon, la langue un peu blanche, bien humectée, les urines abondantes, & les selles plutôt faciles que tardives.

J'attribuai le désordre de l'estomac au dérangement des digestions par des études forcées & prolongées dans la nuit; je conseillai des alimens nourrissans, & cupeptes, la cessation totale des études, un exercice modéré, la sagesse dans les mœurs, & quelques remèdes toniques; je prescrivis en conséquence un potage avec la volaille à prendre le matin au lit, du rôti matin & soir, mais sobrement; je défendis le vin qui me parut augmenter les aigreurs, &, pour tout remède, j'ordonnai quelques grains de rhubarbe & de cascarrille avec du safran de mars, mêlés & broyés avec du sucre, à prendre dans la première cuillerée de soupe.

Le malade se trouva bien de ce régi-

me, l'estomac se remettoit, les symptômes convulsifs diminuoient de fréquence & d'intensité; mais de nouveaux écarts, soit dans l'étude, soit dans la conduite, renouvellerent le mal avec plus de violence: ce qui me décida à le mettre à l'usage de l'anti-épileptique de *Barriere*.

M. *Barriere*, pere, apothicaire de notre ville, s'étoit fait une réputation par son habileté à préparer les remèdes chimiques, par sa scrupuleuse attention à n'avoir que les meilleures drogues, & par des recettes qu'il avoit apportées de Paris, & qu'il distribuoit sous le secret. Dans le nombre, outre son opiate fébrifuge & sa poudre hydragogue, il avoit un remède anti-épileptique. Je savois qu'il avoit guéri radicalement plusieurs personnes, & qu'il en avoit notablement soulagés beaucoup d'autres: d'ailleurs ce secret n'en étoit plus un pour moi, l'odeur de la valériane, odeur qui se distingue si aisément, m'avoit fait reconnoître cette racine dans la poudre anti-épileptique; & M. *Barriere*, fils, à qui j'avois dit que l'odeur de sa poudre en trahissoit le mystère, m'avoit avoué la chose, en me disant que son pere tenoit ce remède de M. *Chomel* avec qui il avoit travaillé à Paris; qu'il ne prétendoit pas en faire mystère à des médecins

qui étoient en état de l'employer utilement pour les malades , mais à ces guérisseurs ignorans entre les mains de qui les meilleurs remèdes deviennent ou inutiles, ou dangereux.

Je débutai par faire vomir le malade avec dix-huit grains d'hypécacuanha en trois prises , à prendre chacune délayée dans un gobelet d'eau , de demi - heure en demi-heure , un bouillon entre la seconde & la troisième prise. Ce vomitif lui fit rendre beaucoup de glaires & de matières aigres & amères. Je n'hésitai point , pour effacer l'impression que ces secousses pouvoient avoir laissé dans l'estomac & le genre nerveux , d'ordonner une potion parégorique pour le soir. La nuit fut tranquille , le lendemain matin il eut une légère attaque convulsive.

Le sur-lendemain il commença l'usage de la valériane , à la dose de deux dragmes dans un gobelet de vin blanc , qu'il prit le matin dans son lit ; il continua pendant trois jours ; il sua & urina beaucoup ; il fut purgé le quatrième jour avec une médecine ordinaire ; il reprit le lendemain la poudre , & continua ainsi pendant douze jours , se purgeant après chaque troisième prise. Il fut beaucoup soulagé , mais non guéri ; je le laissai reposer une semaine , pendant laquelle il

prit du petit-lait coupé avec le caille-lait, & un peu d'eau de fleurs d'orange; après quoi il recommença l'usage de l'anti-épileptique de la même manière que la première fois. Ses mouvemens convulsifs disparurent tout-à-fait, il ne lui resta plus que quelques aigreurs, des mouvemens, par intervalle, dans l'estomac, & quelquefois des vertiges. Je lui fis user de la rhubarbe en mastication, & le matin à jeun d'un scrupule de thériaque. Je lui conseillai de continuer d'user de la racine de valériane en tisane, d'aller respirer l'air de la campagne; & les aigreurs ayant disparu, je lui fis prendre du lait, pendant un mois, coupé avec une décoction de sommités de millefeuille, usant toujours de la tisane. Ce ne fut qu'au moyen de cette continuité de remèdes, qu'il parvint à dissiper jusques aux moindres traces de son mal, que les digestions se firent au mieux, que l'estomac reprit sa tranquillité & l'intégrité de ses fonctions, & que les vertiges & convulsions disparurent. Depuis 18 ans il jouit de la santé la plus parfaite, sans avoir jamais eu aucun retour de sa maladie.

SECONDE OBSERVATION.

Une fille de vingt ans, d'une constitution assez foible, eut une suppression de

les regles qui réveillèrent en elle des attaques d'épilepsie qu'elle avoit eues avant l'âge de puberté. Ces attaques ne revenoient qu'une ou deux fois par mois, mais elles étoient terribles : une colique forte excitoit un sentiment douloureux jusques dans les cuisses & dans les jambes ; dès que la douleur parvenoit à la plante des pieds, elle rebroussoit brusquement chemin, & remontant jusqu'à la tête, la malade tomboit dans des convulsions & des contorsions horribles, poussant des cris aigus & lamentables, & répandant une bave abondante sur les levres. L'attaque duroit environ un quart d'heure ou demi-heure, & finissoit par un sommeil stertoreux, au sortir duquel la malade ne se rappelloit rien, & se plaignoit de douleurs dans tous les membres, comme si on l'avoit fortement bâtonnée ; c'étoit ses expressions.

On lui ordonna des saignées au pied, des martiaux pour rappeler les regles ; mais comme les accidens augmentèrent, on se hâta de lui ordonner la valériane ; les accès devinrent plus fréquens & plus atroces. Je fus alors consulté : je crus que l'éréthisme de la matrice étoit le principe du mal ; qu'il falloit songer à le calmer pour pouvoir ramener le cours des menstrues, & rétablir ensuite un calme

général; & que jusqu'alors les remèdes actifs ne pouvoient qu'être nuisibles en irritant & la matrice & les nerfs. En conséquence j'ordonnai un régime tout végétal, & notamment des soupes de courges, un usage fréquent de lavemens, & des fomentations émollientes à la région hypogastrique, un demi bain tiède, dans lequel l'attaque prit la malade, ce qui la dissuada d'en continuer l'usage.

Cependant ces remèdes ramenèrent le calme, les attaques ne parurent qu'une fois le mois, furent beaucoup moins fortes, & plus courtes. Je fis ajouter au petit-lait une cuiller de teinture martiale; je fis passer quelques légers minoratifs; j'essayai alors l'usage des gommes en petite dose, que je rendis un peu purgatives, & je prescrivis des heures réglées pour la promenade. Dans la semaine où elle auroit du avoir ses règles, je la fis saigner, non du pied, mais du bras, & c'est cette saignée qui convient toujours lorsque quelque viscère du bas-ventre, & sur-tout la matrice, est dans un état d'éréthisme, & non celle du pied, qui a de si pernicious effets dans le météorisme de l'abdomen. Les règles reparurent trois jours après, elles furent même abondantes; mais l'épilepsie persista, & parut

même reprendre de la vigueur après la seconde période menstruelle. Je crus qu'il étoit temps de revenir à l'anti-épileptique ; j'ordonnai la poudre de racine de valériane sauvage , à la dose de deux dragmes dans un gobeler moitié eau , moitié vin blanc , pendant douze jours , & une purgation ordinaire chaque quatrième jour. Le remède opéra si efficacement , que l'épilepsie ne revint plus , & que les règles continuèrent à couler. Peu de mois après , cette fille devint enceinte , & ce changement d'état n'en produisit point dans son rétablissement. Ni des gonorrhées & la vérole qu'elle a eues depuis , ni le traitement par le sublimé , ni celui par les frictions qu'elle a essuyé , rien n'a pu réveiller son épilepsie depuis bien du temps qu'elle est guérie.

TROISIÈME OBSERVATION.

Dans l'hiver de 1769 , un jeune Ecclésiastique , d'une constitution délicate , plein d'esprit & de vivacité , fut pris de convulsions épileptiques , qui devinrent de plus en plus fréquentes ; elles étoient annoncées par un mal de tête considérable , qu'il rapportoit principalement au front. Les attaques lui prenoient indifféremment à toutes les heures du jour , & elles étoient marquées par la perte totale du

sentiment, par des mouvemens considérables dans les membres, & par l'écume à la bouche. Je crus que les vers étoient la cause cachée du mal : je prescrivis les anthelminthiques huileux, le mercure doux, la coralline aiguillée par quelques grains de diacrede. Les huileux lui firent rendre un vers, mais ni les bols, ni les purgatifs que j'ordonnai, n'en firent plus paroître aucun, & l'épilepsie continuoît toujours. De nouvelles informations m'apprirent que le malade étoit beaucoup fatigué par l'application qu'on l'obligeoit de donner pour apprendre le plain-chant, pour chanter au lutrin, & pour desservir l'église, & encore plus par l'étude de la langue latine qu'il n'étudioit qu'à des heures détachées ; & que d'ailleurs il n'étoit pas sustenté par une nourriture fort bonne. Là-dessus j'ordonnai des alimens nourrissans, & la cessation de tous les exercices studieux. Mes conseils tardèrent à être suivis, mais les accidens revenant trois à quatre fois par jour, on eut encore recours à moi ; & voici le traitement qui réussit.

J'ordonnai une soupe au gras trois fois par jour, le matin à jeun, une à dîner, la troisième à souper ; des œufs frais, du rôti & du bouilli ; du pain blanc ; je défendis les légumes grossiers, la chair sa-

lée, & le pain-bis; je suspendis le plainchant, & le chant à l'église, & sur-tout l'étude du latin, pendant un mois; & je profitai de ce temps pour le mettre à l'usage de la valériane: il en prit une dragme dans un gobelet moitié vin blanc, moitié eau; pendant douze jours, & un purgatif avec la poudre cornachine aiguillée de mercure doux, chaque quatrième jour. Les accès diminuerent d'un jour à l'autre; & l'usage du remède n'étoit pas fini; qu'il n'en parût plus; & depuis plus de sept ans qu'il est guéri, il n'a plus eu aucun ressentiment, & il a repris ses études avec plus de vivacité que jamais.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Il y a sept ans qu'un enfant encore à la mamelle, tomba évanoui entre les bras de sa mère qui l'allaitoit. Le mois d'après, à la même heure qui étoit celle de onze à midi, cet enfant eut une nouvelle atteinte: j'étois présent, je vis son visage rougir & pâlir brusquement, la tête retournée, & le bras se tordre. Dans l'instant il revint à lui, & se mit à sourire. Je compris que c'étoit une atteinte d'épilepsie qu'on distingue par le nom de *guttette*. Cet accès étant revenu trois mois de suite, chaque fois à la même époque, je voulus essayer de les

prévenir en donnant quelque anti-épileptique avant le jour fatal. En conséquence , les trois jours qui précédoient , je lui fis prendre , dans du lait exprimé de la mamelle , quatre grains de poudre de valériane , avec un peu de confection hyacinthe trois fois par jour. Malgré cela , l'accès eut encore lieu au jour attendu , & à la même heure ; il fut plus fort parce qu'il eut une reprise. Le même remède ayant été réitéré dans les mêmes circonstances , le mois d'après , les accès disparurent sans retour , & l'enfant a toujours joui de la meilleure santé.

CINQUIEME OBSERVATION.

Madame V*** , ensuite d'une peur & du chagrin , devint sujette à l'épilepsie. Après beaucoup de remèdes inutilement faits , elle voulut éprouver si l'air natal pourroit opérer quelque heureuse révolution dans son état , & favoriser l'effet des remèdes qu'elle continua de faire. Tous les anti-épileptiques furent essayés , soit en bols , soit en poudre , soit en apozème , bouillons , tisane , &c. ; mais le mal alla toujours en augmentant. Je fus consulté en 1759 : je vis des convulsions horribles qui surprenoient la malade au moment qu'elle s'y attendoit le moins. Un sommeil stertoreux terminoit

l'accident, & la malade, revenue à elle, vomissoit, paroissoit stupéfiée, & gardoit un violent mal de tête, au moins vingt-quatre heures. Cette Dame étoit dans la vigueur de l'âge, d'une haute taille, d'un grand embonpoint, haute en couleur & extrêmement robuste. Je crus que des remèdes agissans, entassés les uns sur les autres, dans un corps pléthorique, n'éroient propres qu'à augmenter le trouble. Il me parut nécessaire de commencer par diminuer le pléthore, & assouplir les fibres; j'ordonnai des bouillons de poulet, du petit-lait, une tisanne nitrée, un régime végétal, & je fis faire deux saignées qui toujours opérèrent du bien, en rendant la tête plus libre, & le corps plus agile: l'une fut faite au bras, l'autre au pied, dans l'intervalle d'une quinzaine de jours. Après ces préparations je ne craignis point que la valeriane fût trop échauffante: je la prescrivis de la manière ci-dessus décrite. La malade ne fut pas guérie, mais ses accès diminuèrent de fréquence & d'intensité: elle commença à les sentir venir. Ce sentiment étoit une espèce de trouble, &, pour me servir de ses expressions, un songe qui ni passoit par la tête.

La suite au Journal prochain.

*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois d-Octobre 1777.*

Les petites-véroles ont été très-communes pendant ce mois. L'éruption étoit moins lente & moins tumultueuse, & la suppuration plus abondante & plus parfaite que dans le mois passé.

La plupart des fièvres, de l'espèce bilieuse & putride, prenoient, vers l'état de la maladie, le type de la fièvre double-tierce : ces fièvres ont cédé assez aisément aux apozèmes de kinkina rendus laxatifs, & administrés dans le temps où la langue & les urines donnoient des marques de coction.

On a encore observé beaucoup de fluxions de poitrine, qui participoient du caractère des fièvres putrides, & dans le traitement desquelles il falloit être réservé sur l'usage des saignées.



OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.
OCTOBRE 1777.

Jo. du M.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.					
	Au lever du S.	A 2h. du soir.	A 9h. du soir.	Au matin		A midi.		Au Soir.	
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.
1	II $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	27	10 $\frac{1}{2}$	27	9 $\frac{1}{2}$	27	8 $\frac{1}{2}$
2	7 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27	8 $\frac{1}{2}$	27	7 $\frac{1}{2}$	27	7 $\frac{1}{2}$
3	8 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	27	8 $\frac{1}{2}$	27	8 $\frac{1}{2}$	27	9 $\frac{1}{2}$
4	5 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27	9 $\frac{1}{2}$	27	10 $\frac{1}{2}$	27	10 $\frac{1}{2}$
5	8 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{2}$	28	0 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$
6	8 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28	0 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{2}$
7	11 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	27	10 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{2}$	28	0 $\frac{1}{2}$
8	7 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$
9	6 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28	0 $\frac{1}{2}$
10	4 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	28	0 $\frac{1}{2}$	28	0 $\frac{1}{2}$	28	0 $\frac{1}{2}$
11	7 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{2}$
12	8 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27	10 $\frac{1}{2}$	27	10 $\frac{1}{2}$	27	9 $\frac{1}{2}$
13	8 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	27	9 $\frac{1}{2}$	27	9 $\frac{1}{2}$	27	8 $\frac{1}{2}$
14	10 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27	6 $\frac{1}{2}$	27	6 $\frac{1}{2}$	27	6 $\frac{1}{2}$
15	10 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27	7 $\frac{1}{2}$	27	7 $\frac{1}{2}$	27	8 $\frac{1}{2}$
16	7 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	27	8 $\frac{1}{2}$	27	9 $\frac{1}{2}$	27	9 $\frac{1}{2}$
17	8 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27	9 $\frac{1}{2}$	27	10 $\frac{1}{2}$	27	10 $\frac{1}{2}$
18	8 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{2}$
19	9 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{2}$	28	0 $\frac{1}{2}$	28	0 $\frac{1}{2}$
20	1 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	28	0 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{2}$	28	0 $\frac{1}{2}$
21	0 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{2}$	28	0 $\frac{1}{2}$
22	-1 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{2}$
23	-1 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	27	10 $\frac{1}{2}$	27	9 $\frac{1}{2}$	27	9 $\frac{1}{2}$
24	6 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	27	9 $\frac{1}{2}$	27	9 $\frac{1}{2}$	27	10 $\frac{1}{2}$
25	2 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{2}$	28	0 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{2}$
26	2 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	27	10 $\frac{1}{2}$	27	9 $\frac{1}{2}$	27	7 $\frac{1}{2}$
27	8 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	27	6 $\frac{1}{2}$	27	7 $\frac{1}{2}$	27	8 $\frac{1}{2}$
28	1 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	27	9 $\frac{1}{2}$	27	10 $\frac{1}{2}$	27	9 $\frac{1}{2}$
29	3 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	27	6 $\frac{1}{2}$	27	5 $\frac{1}{2}$	27	4 $\frac{1}{2}$
30	8 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	27	2 $\frac{1}{2}$	27	1 $\frac{1}{2}$	27	2 $\frac{1}{2}$
31	7 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	27	4 $\frac{1}{2}$	27	5 $\frac{1}{2}$	27	7 $\frac{1}{2}$

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 9-h.</i>
1	E. couvert.	S. couv. pluie.	S. couv. vent.
2	S-E. couv. br.	S. couvert.	Sic. écl. de ch.
3	S. nuages.	N. beau, <i>élect.</i>	N. beau.
4	S. couv. pl.	S-O. nuages.	S-O. beau.
5	S-O. nuages.	S-O. beau.	S-O. <i>idem.</i>
6	E. beau, br.	S-E. <i>idem.</i> ch.	E. <i>idem.</i>
7	S. nuag. pl.	S-O. couv. pl.	S-O. <i>idem.</i>
8	O. nuages.	O. beau, doux.	N. <i>idem.</i>
9	N-E. bea. br.	N-E. beau.	E. <i>idem.</i>
10	E. beau.	S. <i>idem.</i>	S-E. <i>idem.</i>
11	E. nuages.	E. nuag. chaud.	N-E. <i>idem.</i>
12	N. & E. couv. brouil. pl.	N-E. & S. beau.	N. <i>idem.</i>
13	N. couv. br.	N-E. couvert.	N-E. couv.
14	N-E. c. br. pl.	S. <i>idem.</i> pluie.	N-E. beau.
15	S-E. couv. br.	S-E. beau.	S. nuages.
16	E. beau.	E. nuag. chaud.	E. c. éc. de ch.
17	N. nuag. br.	S-O. beau.	N-E. b. arc- en-ciel lun.
18	N-O. c. pl.	N-O. couv. pl.	N. couvert.
19	N-E. cou. fr.	N-E. nuag. fr.	N-E. <i>idem.</i>
20	N-E. be. v. fr.	N-E. bea. v. fr.	N-E. b. v. fr.
21	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
22	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
23	E. <i>idem.</i>	S. couv. pl.	S. beau.
24	S-O. couv. br.	O. nuages.	O. <i>id.</i> au bor.
25	S-O. beau. br.	S-O. beau.	S-O. beau.
26	S-O. beau.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>
27	S-O. couv. gr. vent, pluie.	N. couvert, pl.	N. couv. pl.
28	N-O. n. br.	S. beau.	S-O. beau.
29	S. couv. v. br.	S-E. cou. v. pl.	S-O. <i>id.</i> vent.
30	S-O. c. gr. v.	S. couv. pl. temp.	S. couv. vent.
31	S-O. couv. v.	S. couvert.	S. couvert.

560 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . $16\frac{3}{4}$ deg. le 11Moindre degré de chaleur . . . $-1\frac{1}{2}$ le 23Différence . . . $18\frac{1}{4}$ deg.

Plus grande élévation du Mer-

cure . . . 28 pou. $1\frac{3}{4}$ le 8

Moindre élévation du Mercure . . 27 1 le 30

Différence . . . 18 po. $\frac{3}{4}$ l.

Nombre de jours de Beau . . . 11

de Couvert . . . 12

de Nuages . . . 8

de Vent . . . 7

de Tonnerre . . . 0

de Brouillard . 12

de Pluie . . . 10

Quantité de Pluie . . . $10\frac{1}{2}$ lignes.

D'Evaporation . . . 29

Différence . . . $18\frac{1}{2}$

Le vent a soufflé du N. . . . 3 fois.

N.-E. . . . 15

N.-O. . . . 2

S. . . . 7

S.-E. . . . 1

S.-O. . . . 7

E. . . . 5

O. . . . 1

Température : très-variable ; le temps a été très-favorable pour les semailles & la vendange ; la récolte du vin a été des plus mauvaises. On espère que le vin fera bon.

COTTE, Prêtre de l'Oratoire,
Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1 Novembre 1777.

Aucune maladie n'a régné ici ni dans nos environs.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille , au mois d'Octobre , par
M. BOUCHER, Médecin.*

LE temps n'a pas été , dans le cours de ce mois , aussi favorable qu'il l'est communément : il y a eu des variations dans l'état de l'air , de fréquens retours de pluie , mais qui ne duroient point , & peu de jours sereins.

L'air a été à une température moyenne jusqu'au 19 du mois ; il n'y a pas eu de chaleur : la liqueur du thermometre ne s'est portée aucun jour , si l'on en excepte le premier , jusqu'au terme de 15 degrés. Après le 19 , le temps a été décidément froid : on a vu de la glace en ville trois jours de suite. Le 23 la liqueur du thermometre est descendue au terme d'un degré & un quart au-dessous de celui de la congélation.

Le mercure , dans le barometre , a été presque toujours observé au-dessous du terme de 28 pouces , & le vent au sud.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de $15\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation , & la moindre chaleur a été de $1\frac{1}{4}$ degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes , est de $16\frac{3}{4}$ degr.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 1 ligne , & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $1\frac{1}{2}$ lignes : (c'étoit le 30 du mois). La différence entre ces deux termes est de $11\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du nord ,	12 fois du sud.
3 fois du nord ,	10 fois du sud ,
vers l'est.	vers l'ouest.
2 fois de l'est.	2 fois de l'ouest.
7 fois du sud	
vers l'est.	

Il y a eu 23 jours de temps couvert ou nuageux.

15 jours de pluie. } 1 jour de tonnerre.
 } 1 jour d'éclairs.

§ 1 jour d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois, plus à la fin qu'au commencement.

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois
d'Octobre 1777.*

IL y a eu peu de maladies ce mois , contre l'ordinaire de la saison. La diarrhée néanmoins a été générale. Comme elle étoit le plus souvent l'effet d'un engorgement sourd des vaisseaux mésentériques , en conséquence de la transpiration répercutée , il étoit dangereux d'employer trop tôt les remèdes toniques & astringens. Les meilleurs moyens de curation , après avoir levé les congestions par la saignée , étoient les délayans adoucissans & mucilagineux , & les remèdes propres à pousser doucement à la peau , & à amener de légères sueurs ; ensuite on purgeoit avec le *catholicum* ou quelque laxatif de cette espèce.

Après la diarrhée, la maladie la plus commune a été une fièvre catarrhale, régnant dans le peuple & dans la garnison, qui prenoit d'une manière insidieuse, & sous la forme d'un simple rhume. Comme la plupart de ceux qui en étoient atteints n'avoient recours aux médecins que lorsque le poulmon se trouvoit fort engorgé, il a été difficile de les préserver de la phthisie dans laquelle beaucoup sont tombés.

Il y a eu encore beaucoup de personnes travaillées de la fièvre tierce, qui souvent se trouvoit compliquée de dérangement d'estomac & d'obstructions dans les viscères du bas-ventre, & qui, par cette raison, étoit opiniâtre & rebelle au traitement.

On a vu, sur-tout à la fin du mois, plusieurs personnes attaquées de rhumatisme ; & d'autres, parmi le bas-peuple, de la fièvre putride vermineuse.

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Introduction aux Observations sur la Physique, sur l'Histoire naturelle, & sur les Arts, avec des planches en taille-douce, dédiées à Monseigneur le Comte d'Artois; par M. l'Abbé ROZIER, Chevalier de l'Eglise de Lyon, & membre de plusieurs grandes Académies, 2 vol. in-4°. A Paris, chez l'Auteur, place & quarré Sainte-Geneviève, & chez Lejay, Barrois & Ruault, Libraires à Paris, prix 24 liv. pour Paris, & 30 liv. pour la Province, franc de port par la poste.

Ce Journal commença à paroître en juillet 1771, sous le format in-12, & fut ainsi continué jusqu'à la fin de 1772... En janvier 1773, le format in-12 fut changé en celui in-4°. à la demande de tous les Souscripteurs, parce que les gravures sont plus grandes & expliquent mieux les sujets. Le nombre des volumes est moins multiplié, & ce format convient mieux à un livre de bibliothèque, qui fait suite aux collections académiques. Depuis long-temps l'édition in-12 est épuisée, & le Public privé de plusieurs excellens mémoires qu'on ne trouve point ailleurs. Les demandes multipliées ont engagé M. l'Abbé Rozier à réimprimer ces deux volumes in-4°. & à les faire paroître sous le nom d'*Introduction*, &c. afin de ne point déranger l'ordre des autres dix volu-

més in-4°. suivans. Ces deux nouveaux volumes seront délivrés, à dater du premier janvier 1778, dans les endroits indiqués.

Pour faire l'éloge du Journal de M. l'Abbé Rozier, nous dirons seulement qu'il est traduit chaque mois en italien, en allemand, & contrefait dans deux autres endroits où on l'imprime mot pour mot. Aucun Journal n'éprouve le même sort.

ORDONNANCE DU ROI, ET RÉGLEMENT.

1°. Il a paru, cette année, une *Ordonnance du Roi*, concernant les *hospitaux militaires*, datée du 26 février 1777, dont le but est énoncé ainsi dans le préambule : « Comme il paroît nécessaire à Sa Majesté, d'entretenir toujours des hospices où l'humanité souffrante trouve rassemblés tous les secours qui peuvent remédier aux maux aigus dont elle est attaquée, Sa Majesté a jugé à propos de maintenir toujours, à cet effet, une inspection permanente qui serve à seconder les vues qu'Elle se propose, de ranimer l'émulation parmi les médecins & chirurgiens qu'Elle emploie, & de simplifier l'administration de tous les hospitaux militaires qu'Elle croit devoir conserver ». Cette Ordonnance est composée de 40 articles.

2°. Le Roi s'étant fait représenter le *règlement* du 22 décembre 1775, concernant les trois amphithéâtres établis dans les hospitaux de Strasbourg, Metz & Lille, pour l'instruction des élèves qui se destinent à ce service, Sa Majesté a jugé devoir en renouveler les dispositions. Elles se trouvent, en 32 articles, dans un *règlement* daté du 26 février de cette année 1777.

Eloge historique de M. Venel, Professeur en Médecine dans l'Université de Montpellier, membre de la Société royale des Sciences, Inspecteur-général des eaux minérales de France, qui sera suivi d'un recueil ou précis de ses différens ouvrages; par M. J. J. M. Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, &c. A Grenoble, chez Cuche, Imprimeur-Libraire, & à Paris, chez Nyon, rue Saint-Jean-de-Beauvais, 1777. Prix 1 liv. 4 sols.

Essai sur les maladies des artisans, traduit du latin de Ramazzini, avec des notes & des additions; par M. DE FOURCROY, Maître-ès-Arts en l'Université de Paris, & Etudiant en Médecine.

Omnibus ærumnis affecti denique vivunt.

LUCRET. lib. iij. vers. 50.

A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, rue du Hurepoix; près le pont Saint-Michel, M. DCC. LXXVII, (in-12 de 573 pages; plus LXXVI pages pour l'introduction & la table des chapitres).

L'ouvrage de Ramazzini est estimé, & mérite de l'être. Il eût été à souhaiter, pour l'avantage de l'humanité, qu'à l'exemple de ce praticien zélé,

d'autres médecins se fussent occupés essentiellement du même objet, & qu'ils eussent ajouté à son travail des observations, non-seulement à l'égard des professions dont il expose les inconvéniens & les maladies particulières, mais encore à l'égard de plusieurs autres professions dont il n'a point parlé. Parmi ceux qui avoient formé cet important projet, nous citerons volontiers un de nos confreres, M. *Macquart*, médecin de la Charité, auquel la mort n'a pas laissé le temps de l'exécuter. Il faut espérer qu'on reprendra ce projet. Peut-être même se trouve-t-il actuellement dans la capitale quelques médecins qui rassemblent des matériaux pour faire un traité plus complet sur les maladies des ouvriers. En attendant nous annonçons cette version. Le traducteur a sans doute mis tous ses soins pour rendre fidèlement son original. Quant aux notes qui accompagnent le texte, elles sont, pour la plupart tirées de différens auteurs, & le choix en est souvent heureux.

Dissertatio inauguralis medica in qua observationes suas physico-medicas & sententias communicat PETRUS BENED. CHRIST. GRAUMANN. A Butzow. 1777.

L'auteur traite de l'aimant appliqué comme remède. Il ne paroît pas, selon lui, qu'on puisse y avoir une grande confiance, quand il est administré seul. A cet examen des effets de l'aimant sur le corps humain, M. G. a joint d'autres observations & remarques pratiques, qui rendent sa dissertation intéressante.

Beyträge zu den versuchen, &c. c'est-à-dire, Additions aux essais qu'on a fait

dans différentes maladies, de l'aimant artificiel; par M. HEINSIUS, D. Med. à Leipzig, 1777.

On ne trouve rien de concluant dans ces additions.

Essais de Jean Rey, Docteur en Médecine, sur la recherche de la cause pour laquelle l'étain & le plomb augmentent de poids quand on les calcine. Nouvelle édition, revue sur l'exemplaire original, & augmentée sur les manuscrits de la bibliothèque du Roi & des Minimes de Paris, avec des notes, par M. GOBET. A Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe, 1777.

M. Bayen s'est d'autant plus empressé à faire connoître cet ouvrage au public (1), que la cause que Jean Rey assigne à l'augmentation de poids qu'ont éprouvée les chaux de plomb & d'étain, a un rapport médiat avec celle qui est sur le point d'être reconnue de tous les chymistes.

Cet ouvrage, vraiment intéressant, mérite l'accueil des médecins & des chymistes. M. Gobet y a ajouté des notes, des lettres, & d'autres pièces qui rendent cette édition encore plus curieuse.

Remarques astronomiques sur le livre de Daniel. Mémoire sur les Satellites. Loi & propriété de l'équilibre. Probabilité sur la durée de la vie humaine. Table

(1) Dans une lettre adressée à M. l'Abbé Rozier, & insérée dans le Journal de physique.

*des équinoxes du soleil & de la lune ;
par Jean-Phil. L. DE CHEZEAUX ,
membre de plusieurs Académies. A
Lausanne ; & se trouve à Paris , chez
Lamy , Libraire , quai des Augustins ,
1777. 4 liv. broché.*

*De la vieillesse ; par M. ROBERT ,
Docteur-régent de la Faculté de Méde-
cine de Paris , premier Médecin & Con-
seiller intime de feu S. A. S. Christian
IV , Comte Palatin , Duc des Deux-
Ponts. A Paris , chez Louis Cellot ,
Libraire-Impr. rue Dauphine , 1777.*

*Le Maréchal de poche , qui apprend com-
ment il faut traiter son cheval en voya-
ge , & quels sont les remèdes pour les
accidens ordinaires qui peuvent lui ar-
river en route , avec une planche qui
marque l'âge du cheval par ses dents ,
1777 ; traduit de l'Anglois. A Paris ,
chez la veuve Thiboust , Imprimeur du
Roi , place de Cambrai. Prix 1 liv. 4 s.
broché.*

Cet Ouvrage a mérité l'approbation des con-
noisseurs , & nous ne craignons pas d'ajouter que
malgré la différence de l'objet de la médecine des
hommes & de la médecine vétérinaire , il est bien
plus satisfaisant de donner quelques conseils bons
& précis pour guérir les chevaux , que de faire , sur
la médecine des hommes , de ces compilations qui
ne peuvent qu'ennuyer les uns , & mal-à-propos
inquiéter les autres.

T A B L E

DU MOIS DE DÉCEMBRE.

E XTRAIT. <i>Mémoire de M. VOULONNE, méd.</i> <i>couronné par l'Académie de Dijon.</i> page 481	
<i>Réflexions sur une épine-venteuse (spina-ventosa),</i> <i>adressées à M. LÉAUTAUD, chirurgien; par</i> <i>M. DESGRANGES, chirurgien.</i>	507
<i>Observations sur deux affections lépreuses, gué-</i> <i>ries par M. MORIN, méd.</i>	532
<i>Observations sur la vertu anti-spasmodique de</i> <i>la valériane; par M. BOUTEILLE, méd.</i>	544
<i>Maladies qui ont regné à Paris, pendant le mois</i> <i>d'Octobre 1777.</i>	557
<i>Observations météorologiques, faites à Mont-</i> <i>morenci.</i>	558
<i>Observations météorologiques faites à Lille.</i>	561
<i>Maladies qui ont regné à Lille, pendant le mois</i> <i>d'Octobre 1777.</i>	562
<i>Nouvelles Littéraires.</i>	563

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-
des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois
de Décembre 1777. A Paris, ce 24 Novembre
1777.

POISSONNIER DESPERRIERE.



T A B L E

G É N É R A L E

D E S M A T I E R E S.

Contenues dans les six derniers Mois du
Journal de Médecine de l'année 1777.

L I V R E S A N N O N C É S

A V E C U N E N O T I C E.

1°. *Histoire Littéraire de la Médecine.*

*Eloge historique de M. VENEL, Professeur en
Méd. à Montpellier.* page 565

2°. *Médecine.*

*Instruction abrégée sur les maladies des enfans;
par M. GUENET, méd.* 87

*Détails des succès de l'établissement que la ville
de Paris a fait en faveur des noyés, (5^e
partie); par M. PIA, ancien apothicaire.* 89

*Mémoire sur les funestes effets du charbon allu-
mé, avec leur curation; par M. HARMANT,
médecin.* 91

TABLE DES MATIERES. 571

<i>Précis de la Médecine-pratique ; par M. LIEU-</i>	
<i>TAUD , premier médecin du Roi ,</i>	181
<i>Le Manuel des femmes enceintes ; par G. R.</i>	
<i>LEFEBURE , porteur de fausses lettres de Do-</i>	
<i>cteur en Médecine.</i>	185

4°. Anatomie , Physiol. & Chirurgie.

<i>Pratique moderne de Chirurgie ; par M. RAVA-</i>	
<i>TON , chir. publiée par M. SUE , chir.</i>	182
<i>Conspectus œconomix animalis , seu compendium</i>	
<i>physiologiæ.... à M. STEPHANO GROSSIN</i>	
<i>DUHAUME , med. Paris.</i>	283
<i>La théorie du chirurgien , ou anatomie générale</i>	
<i>& particuliere du corps humain ; par M. DU-</i>	
<i>RAND , chir.</i>	284

4°. Histoire nat. Pharm. & Chymie.

<i>Dissertation sur l'huile de palma - christi , ou</i>	
<i>l'huile de Ricin , traduit de l'Anglois du Doct.</i>	
<i>CANVANNE ; par M. HAMART DE LA CHA-</i>	
<i>PELLE.</i>	88
<i>Avis aux bonnes Ménageres des villes , sur la</i>	
<i>meilleure maniere de faire leur pain ; par</i>	
<i>M. PARMENTIER.</i>	183
<i>Dissertation sur l'examen analytique des eaux</i>	
<i>minérales des environs de Laigle ; par M.</i>	
<i>HUET DE LA MARTINIERE , méd.</i>	184
<i>Système général & complet de la nature , du</i>	
<i>Chevalier LINNÉ ; par PH. LOUIS FLAV.</i>	
<i>MULLER.</i>	283
<i>Dissertatio chymica de acido sacchari , autore</i>	
<i>JOH. AFZELIO ARWIDSSON.</i>	475
<i>Œuvres de BERNARD PALISSY , nouvelle édi-</i>	
<i>tion.</i>	477

572 TABLE GÉNÉRALE

Introduction aux observations sur la Physique, sur l'histoire naturelle, &c.; par M. l'Abbé ROZIER. 563

EXTRAITS, ou *Analyse de Livres.*

Traité des maladies vénériennes, traduit du latin de M. ASTRUC, quatrième édition, publiée par M. LOUIS, chir. 3

Tractatus de morbis cutaneis, auct. M. LORRY, med. Paris. 97

& 193

Analyse des procès-verbaux de l'expérience faite pour constater l'efficacité de l'eau de salubrité. 289

Etiologie nouvelle de la salivation; par M. JEAN-STANISLAS MITTIÉ, méd. 385

Mémoire de M. VOULONNE, méd. couronné par l'Académie de Dijon. 481

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS

1°. *Histoire Littéraire de la Médecine.*

Suite de la réponse de M. BACHER à M. CARRERE, ou critique de la Bibliothèque de Médecine.

Juillet depuis la page 66 jusqu. 81.

Août depuis la pag. 154 jusqu. 174.

Septemb. depuis la pag. 255 jusqu. 274.

Octobre depuis la pag. 353 jusqu. 368.

Novemb. depuis la pag. 452 jusqu. 468.

Nota. Le commencement de cette critique se trouve dans le cahier d'Avril, page 352, & reprend dans celui de Mai, page 441, & dans celui de Juin, page 430.

2°. MÉDECINE.

- Observation sur une hépatite ; par M. LABORDE, médecin.* 24
- Maladie singulière observée par M. MOLLERAT DE SOUHEY, méd.* 114
- Dissertation sur l'utilité des cantharides à l'intérieur dans une paralysie ; par M. PIRRI, méd.* 120
- Lettre de M. LECOMTE, médecin, & mémoire à consulter sur une phthisie commençante.* 142
- Réponses à ce mémoire à consulter.* 339
- Remarques sur la troisième Dissertation sur l'inculcation de M. BOUTEILLE ; par M. VIEUSSEUX, méd.* 202
- Observation sur un tétanos ; par M. LATOUR, méd.* 215
- Observation sur une mort très - prompte ; par M. BERTRAND, méd.* 220
- Lettre sur les récidives de la rougeole ; par M. DUBOSCQ DE LA ROBERDIERE, méd.* 254
- Réflexions critiques sur les fumigations dans les phthysies pulmonaires ; par M. MORIN, médecin.* 326
- Observations sur les bons effets des lavemens de quinquina dans les fièvres putrides ; par M. BAUDRY.* 332
- Observations sur l'usage intérieur du sublimé-corrosif ; par M. MARET, méd.* 396
- Observations sur la phthisie pulmonaire, guérie avec la liqueur de VAN SWIETEN ; par M. BRILLOUET.* 405
- Lettre sur l'inflammation ; par M. PIQUÉ, médecin.* 412
- Observations sur la vertu anti - spasmodique de la valériane ; par M. BOUTEILLE, méd.* 544

574 TABLE GÉNÉRALE

Maladies qui ont régné à Paris , pendant les mois de

Mai 1777 . . . page 81	Août 1777 pag. 369
Juin 1777 175	Septemb. 1777 469
Juillet 1777 275	Octobre 1777 557

Maladies qui ont été observées à Lille , par M. BOUCHER , médecin , pendant les mois de

Mai 1777 . . . page 86	Août 1777 . . . pag. 374
Juin 1777 180	Septemb. 1777 473
Juillet 1777 282	Octobre 1777 562

3°. CHIRURGIE.

Réflexions à la suite des observations sur les plaies extérieures de la tête , &c. ; par M. GUYETANT , chir. 44

Nota. Ces observations se trouvent dans le cahier de Juin , page 520.

Description d'un nouvel instrument pour l'opération de la taille ; par M. LAMARQUE , chirurgien. 53

Observation sur les suites funestes d'une paracentèse ; par M. WILL , méd. 63

Deux observations sur les plaies pénétrantes du bas-ventre ; par MM. SUSSI & LÉAUTAUD , chir. 132

Observation sur une plaie considérable du cerveau ; par M. DE LIMBOURG le jeune , médecin. 224

Observation sur une tumeur anévrysmale à la tête ; par M. MICHEL , chir. 239

DES MATIÈRES. 575

- Remarques sur les plaies du cœur; par M. MARTIGUES, chir.* 243
Observations sur trois accouchemens; par M. SOUVILLE, chir. 421
Observations de chirurgie sur quelques accidens consécutifs des opérations, &c... par M. GUERIN, chir. 427
Réflexions sur une épine-venteuse (spina-ventosa), adressées à M. LÉAUTAUD, chir. par M. DESGRANGES, chir. 507

4°. HIST. NAT. PHARM. & CHYMIE.

- Analyses de l'eau fondante & prétendue préservative de M. DE PRÉVAL.* 16
Observations chymiques sur l'acide phosphorique & le sel marin gris; par M. ROUELLE, apothicaire. 299
Observations chymiques sur la liqueur fumante de LIBAVIUS; par M. ROUELLE, apoth. 445
Observations météorologiques faites à Montmorenci, près Paris, par le Pere COTTE, durant les mois de

Mai 1777... page 82 Août 1777... pag. 370
 Juin 1777... 176 Septemb. 1777... 470
 Juillet 1777... 278 Octobre 1777... 558

- Observations météorologiques faites à Lille, par M. BOUCHER, pendant les mois de*

Mai 1777... page 85 Août 1777... pag. 373
 Juin 1777... 180 Septemb. 1777... 473
 Juillet 1777... 281 Octobre 1777... 561

AVIS DIVERS.

<i>Prix proposé par le College. de Copenhague.</i>	92
<i>Prix proposé par l'Académie de Mantoue.</i>	ibid.
<i>Prix proposé par un Gentilhomme de la Marche de Brandebourg.</i>	93
<i>Prix adjugé par l'Acad. de Chir. de Paris.</i>	ibid.
<i>Cours d'accouchement, par M. DESTREMAU.</i>	95
<i>Installation du College de Pharmacie.</i>	190
<i>Prix proposés par l'Académie de Chirurgie de Paris.</i>	ibid.
<i>Prix proposé par la Société des Sciences de Copenhague.</i>	286
<i>Prix proposé par l'Académie des Sciences de Munich.</i>	ibid.
<i>Lettre de la Faculté de Médecine de Nanci, sur de fausses lettres de Doctorat.</i>	ibid.
<i>Lettre de l'Université d'Erford à la Faculté de Médecine de Paris, sur la même sujet.</i>	188
<i>Prix extraordinaire proposé par l'Académie des Sciences de Paris.</i>	375
<i>Arrêt du Conseil d'Etat.</i>	381
<i>Déclaration du Roi au sujet des vaisseaux de cuivre & de plomb.</i>	381
<i>Cours de Chymie, par M. BRONGNIARD, apothicaire.</i>	479
<i>Livres nouveaux, chez Cavelier & Didot.</i>	479
<i>Ordonnance du Roi concernant les hôpitaux militaires.</i>	464

Fin de la Table des Matieres.